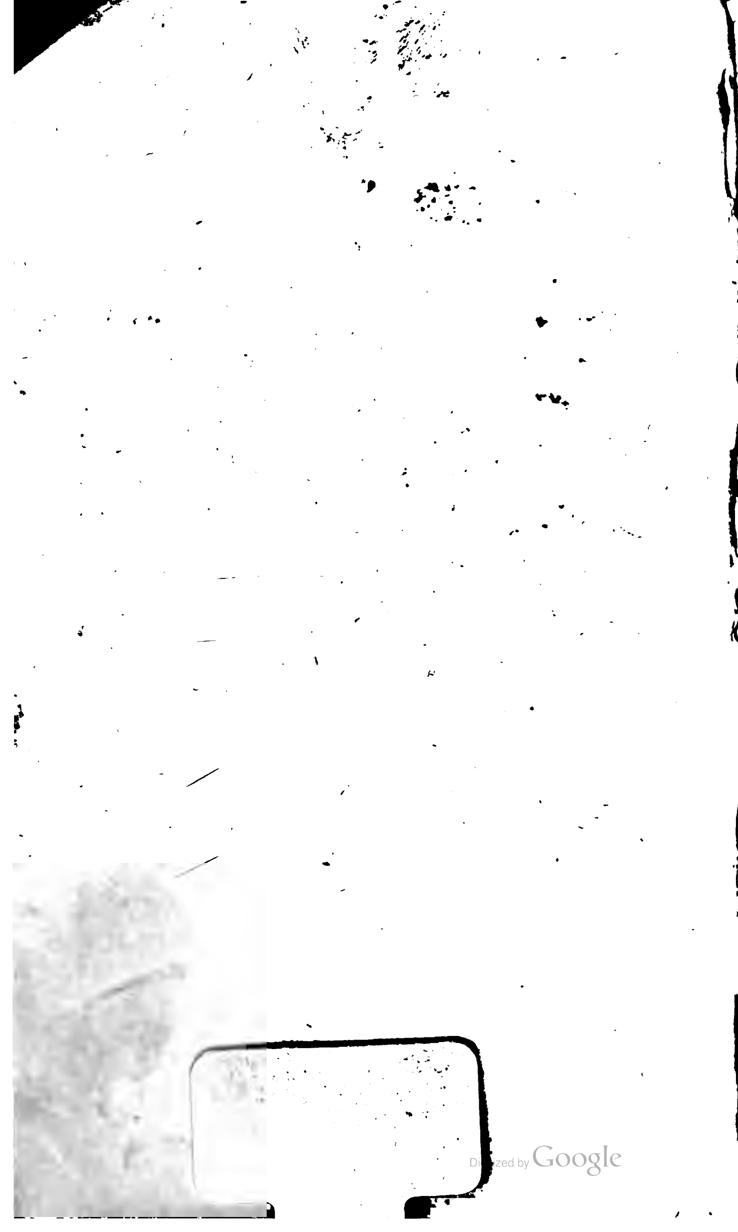




129



HISTOIRE
ANCIENNE
DES ÉGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACÉDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de* [illegible]
versité de Paris, Professeur d'Eloqu[illegible]
Collége Royal, & Associé à l'Académ[illegible]
des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME QUATRIEM[illegible]

NOUVELLE ÉDIT[illegible]

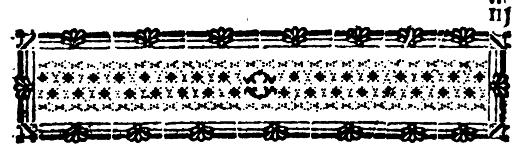


A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue St. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





AVERTISSEMENT de l'Auteur.

IL eſt bien difficile, dans un Ouvrage d'une auſſi grande étendue qu'eſt celui de l'Hiſtoire Ancienne, qu'il n'échappe bien des fautes à un Ecrivain, quelque attention & quelque exactitude qu'il tâche d'y apporter. J'en avois déja reconnu pluſieurs par moi-même. Les avis qu'on m'a donnés, ſoit dans des Lettres particulieres, ſoit dans des Ecrits publics, m'en ont fait encore remarquer d'autres. J'eſpere les corriger toutes dans l'Édition in-4°. de mon Hiſtoire que l'on doit bientôt commencer. En attendant, j'ai fait imprimer ſéparément une grande partie de ces corrections, afin qu'on puiſſe, ſi l'on veut, les inſérer à la fin de chacun des trois Volumes : le Libraire les diſtribuera à ceux qui acheteront le quatrieme. Par ce moyen, les premieres Editions deviendront, à peu de choſes près, auſſi exactes & auſſi complettes que les ſuivantes. *En 1732.*

Quand je ne ferois pas porté par moi-même à profiter des avis qu'on me donne, il me semble que l'indulgence, je pourrois presque dire la complaisance, que le Public témoigne pour mon Ouvrage, devroit m'engager à faire tous mes efforts pour le rendre le moins défectueux qu'il me seroit possible. Il est bien aisé de prendre son parti, lorsque la critique tombe sur des fautes marquées & sensibles : il ne s'agit alors que de reconnoître qu'on s'est trompé, & de corriger ses fautes. Mais il est une autre sorte de critique qui embarrasse & laisse dans l'incertitude, parce qu'elle ne porte pas avec elle une pareille évidence : & c'est le cas où je me trouve. J'en apporterai un exemple entre plusieurs autres.

Quelques personnes croient que dans mon Histoire, les réflexions sont trop longues & trop fréquentes. Je sens bien que cette critique n'est point sans fondement, & qu'en cela je me suis un peu écarté de la regle que les Historiens ont coutume de suivre, qui est de laisser pour l'ordinaire au Lecteur le soin, & en même temps le plaisir de faire lui-même ses réflexions sur les faits qu'on lui présente ; au lieu qu'en

les lui ſuggérant, il paroît qu'on ſe défie de ſes lumieres, & de ſa pénétration. Ce qui m'a déterminé à en uſer ainſi, c'eſt que mon premier & principal deſſein, quand j'ai entrepris cet Ouvrage, a été de travailler pour les jeunes gens, & de ne rien négliger de ce qui me paroîtroit propre à leur former l'eſprit & le cœur. Or c'eſt l'effet que produiſent naturellement les réflexions; & l'on ſçait que la Jeuneſſe en eſt moins capable par elle-même qu'un âge plus avancé, & que pour lui faire tirer de l'étude de l'Hiſtoire tout le fruit qu'on a lieu d'en attendre, il n'eſt pas inutile, quand les faits ſont ſinguliers & remarquables, de lui mettre devant les yeux le jugement qu'en ont porté les Auteurs de l'antiquité les plus ſenſés & les plus ſages, afin de lui apprendre à faire par elle-même dans la ſuite de pareilles réflexions, & à juger ſainement de tout. L'uſage que j'ai vu faire de mon Hiſtoire à des enfans de neuf à dix ans de l'un & de l'autre ſexe qui la liſent avec plaiſir, & le compte exact que je leur ai entendu rendre, non-ſeulement des plus beaux événemens, mais de ce qu'il y a de plus ſolide dans les réflexions,

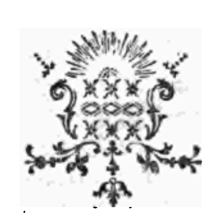
m'ont confirmé dans l'opinion où j'étois qu'elles pouvoient leur être de quelque utilité ; & qu'elles n'étoient point au dessus de leur portée. Si effectivement elles étoient propres à accoutumer les jeunes gens à saisir dans l'Histoire, le vrai, le beau, le juste, l'honnête, ce qui en est le grand fruit, il me semble que cet avantage, ou du moins l'intention que j'ai eu de le leur procurer, pourroit faire excuser la liberté que j'ai prise de m'écarter peut-être un peu trop de la regle ordinaire. Cependant je ne suis point attaché à mon sentiment, & si je m'appercevois qu'il fût contraire à celui du public, j'y renoncerois sans peine.

Je reviens encore à mes jeunes gens, & il faut qu'on me le pardonne : car (*a*) j'avoue que je ne puis les perdre de vue, & que tout ce qui peut contribuer à leur instruction, me touche sensiblement. Il va * paroître un Livre qui fera de ce genre. Il a pour titre, *le Spectacle de la Nature*, ou *Entretiens sur les particularités de l'histoire naturelle qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens cu-*

(*a*) Neque enim me pœnitet ad hoc quoque opus meum, & curam susceptorum semel adolescentium, respicere. *Quintil. l.* 11. *c.* 1.

* *Ce Livre se débitera au premier jour chez les Freres Estienne, rue saint Jacques.*

rieux, & *à leur former l'esprit.* On y développe d'une maniere agréable & ſpirituelle ce qu'il y a de plus curieux dans la nature pour ce qui regarde les animaux terreſtres, les oiſeaux, les inſectes, les poiſſons. S'il m'étoit permis de juger du ſuccès de ce Livre par le plaiſir que la lecture m'en a cauſé, je pourrois aſſurer par avance qu'il ſera grand. C'eſt à ma priere, & ſur mes vives ſollicitations, que l'auteur a entrepris cet Ouvrage, qui peut être beaucoup augmenté, s'il ſe trouve au goût du public.



HISTOIRE



HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES ET DES GRECS.

PLAN ET DIVISION DE CE QUATRIEME VOLUME.



CE quatrieme Volume renferme l'hiſtoire de vingt-huit ans, depuis la défaite de Nicias en Sicile, arrivée la dix-neuvieme année de la guerre du Péloponnéſe, & la onzieme de Darius Nothus, juſqu'à la dix-neuvieme année du regne d'Artaxerxe Mnémon, deux ans après la paix d'Antalcide; c'eſt-à-dire, depuis l'an du Monde 3591 juſqu'à 3619.

On peut diviſer ce Volume en cinq parties.

La premiere, qui contient ce qui s'eſt paſſé pendant onze ans, & qui commence immédiatement après la déroute des Athéniens dans la Sicile, comprend le retour glorieux d'Alcibiade à Athenes; les exploits de Lyſandre & de Callicratidas La-

cédémoniens ; la prise d'Athénes qui termina la guerrre du Péloponnése ; la mort de Darius Nothus ; les troubles domestiques de la Cour de Perse au commencement du regne d'Artaxerxe Mnémon ; la mort d'Alcibiade ; le rétablissement de la liberté à Athénes, & les premieres années d'Agésilas, Roi de Sparte.

La seconde représente l'entreprise du jeune Cyrus contre son frere Artaxerxe, & la fameuse retraite des Dix mille : ce qui ne dure en tout qu'un peu plus d'un an.

La troisieme renferme ce qui s'est passé pendant environ 16 ans, depuis le retour des Grecs jusqu'à la paix d'Antalcide, qui est le temps où ont paru sur-tout Agésilas, Roi de Sparte, & Conon, Général Athénien.

La quatrieme contient un abregé de la vie de Socrate, de sa condamnation, & de sa mort.

La cinquieme explique ce qui regarde les mœurs & les coutumes des peuples de la Grece, sur-tout des Lacédémoniens & des Athéniens, le Gouvernement politique & militaire, la Religion, les Fêtes, les Jeux, les Combats si célebres dans la Grece.

Pendant l'intervalle de trente ans que contient ce Volume, l'Ecriture-Sainte garde un profond silence sur l'histoire des Juifs, & ce vuide durera jusqu'à l'histoire des Macchabées.

Ce qui se passe de plus considérable chez les Romains, est le siege de Veies, la prise de Rome par les Gaulois, les victoi-

tes de M. Furius Camillus, ce qui s'étend à peu près depuis l'année de la fondation de Rome 350 jusqu'à 380.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

CHAPITRE PREMIER.

CE Chapitre, qui est la suite du Livre précédent, renferme l'histoire des huit dernieres années de la guerre du Péloponnése, pendant autant d'années de Darius Nothus, Roi de Perse.

DARIUS NOTHUS.

§. I.

Suite de la défaite des Athéniens en Sicile. Révolte des alliés. Alcibiade devient puissant auprès de Tissapherne.

XIX. & XX. années de la guerre.

An. M. 3591. Av. J.C. 413. Thucyd. l. 8. pag. 553.

LA défaite des Athéniens devant Syracuse, causa de grands mouvemens dans toute la Grece. Les peuples qui n'avoient point encore pris parti, & qui attendoient que l'évenement les déterminât, résolurent de se déclarer contre eux. Les alliés des Lacédémoniens crurent que le temps étoit venu de se délivrer pour toujours des dépenses d'une guerre qui leur étoit fort à charge, en achevant promptement la ruine d'Athénes. Ceux des Athéniens, qui ne les suivoient que par contrainte, n'envisageant dans l'avenir aucune ressource pour cette République après le terrible échec

DARIUS

qu'elle venoit de recevoir, crurent devoir profiter d'une conjoncture si favorable pour secouer le joug de la dépendance, & se mettre en liberté. Ces dispositions inspiroient aux Lacédémoniens de grandes vues, qui étoient encore soutenues par l'espérance dont ils se flattoient, que leurs alliés de Sicile arriveroient au printemps avec une armée navale, augmentée des débris de celle d'Athénes.

Id. pag. 553-558.

En effet, les peuples de l'Eubée, ceux de Chio & de Lesbos, & plusieurs autres firent sçavoir aux Lacédémoniens qu'ils étoient prêts à quitter le parti d'Athénes, s'ils vouloient les prendre sous leur protection. Il arriva en même temps des députés de la part de Tissapherne & de Pharnabaze. Le premier étoit Gouverneur de la Lydie & de l'Ionie, l'autre de l'Hellespont. Ces deux Vicerois de Darius ne manquoient ni d'application ni de zele pour les intérêts de leur maître commun. Tissapherne, promettant aux Lacédémoniens de fournir à leurs troupes toute la dépense nécessaire, les pressoit d'armer au plutôt, & de se joindre à lui, parce que la flotte des Athéniens l'empêchoit de lever dans son département les contributions ordinaires, & il s'étoit vû hors d'état d'envoyer au Roi celles des années précédentes. D'ailleurs il espéroit avec ce puissant secours se rendre maître plus aisément d'un Seigneur qui s'étoit révolté vers la Carie, & qu'il avoit ordre du Roi d'amener vif ou mort: c'é-

toit Amorgès, bâtard de Pissuthne. Pharnabaze en même temps, demandoit des vaisseaux, afin de détacher les villes de l'Hellespont de l'obéissance des Athéniens, qui l'empêchoient aussi de lever les tributs de sa Province. NOTHUS.

On crut à Lacédémone devoir commencer par satisfaire Tissapherne, & le crédit d'Alcibiade contribua beaucoup à faire prendre cette résolution. Il partit avec Calcidée pour Chio, qui se souleva à leur arrivée, & se déclara pour les Lacédémoniens. Sur la nouvelle de cette révolte, il fut résolu à Athénes qu'on tireroit du trésor les mille * talens qui y étoient en réserve depuis le commencement de la guerre, après avoir cassé l'arrêt qui le défendoit. Milet se révolta aussi peu de temps après. Tissapherne, ayant joint ses troupes à celles de Lacédémone, attaqua & prit la ville d'Iase, où s'étoit renfermé Amorgès, qui fut pris vif & envoyé en Perse. Ce Satrape donna un mois de paie à toute l'armée sur le pied d'une dragme, c'est-à-dire, de dix sols à chaque Soldat par jour, marquant qu'il avoit ordre de n'en donner à l'avenir que la moitié.

* *Trois millions.*

Thucyd. lib. 8. pag. 568.

Ce fut alors que Calcidée, au nom de Lacédémone, fit un traité avec Thissapherne, dont un des principaux articles étoit, que tout le pays qui avoit appartenu au Roi ou à ses prédécesseurs, lui demeureroit. Il fut renouvellé quelque temps après par Théramene, autre Général des Lacédémoniens,

Thucyd. lib. 8. pag. 561. 571. 572. 576.

avec quelques légers changemens. Mais quand on vint à examiner ce traité à Lacédémone, on trouva que l'on avoit trop accordé au Roi de Perse, en lui cédant tous les lieux qui avoient été tenus par ses ancêtres, ce qui étoit le rendre maître de la plus grande partie de la Grece, de la Thessalie, de la Locride, de tout le pays jusqu'à la Béotie, sans parler des isles; & qu'il se trouveroit par-là que les Lacédémoniens, au lieu de mettre la Grece en liberté l'auroient asservie. Il fallut donc y faire encore des changemens. Thissapherne, & les autres Satrapes, eurent bien de la peine à y consentir. On fit un nouveau traité, comme je le marquerai dans la suite.

Thucyd. lib. 8. pag. 577-579. Plut. in Alcib. p. 204. Diod. pag. 164. 165.

Cependant plusieurs villes d'Ionie se déclarerent pour Lacédémone, & Alcibiade y contribuoit beaucoup. Agis, qui étoit déja son ennemi à cause de l'injure qu'il en avoit reçue, ne pouvoit souffrir la gloire qu'il acquéroit. Car rien ne se faisoit que par l'avis d'Alcibiade, & on disoit communément que c'étoit lui qui faisoit réussir tout ce qu'on entreprenoit. Les plus puissans & les plus ambitieux des Spartiates, animés des mêmes sentimens de jalousie, le regardoient de mauvais œil; & enfin ils firent tant par leurs menées, qu'ils obligerent les principaux Magistrats d'écrire en Ionie qu'on le fît mourir. Alcibiade, secretement informé de cet ordre, ne laissa pas de rendre encore de bons services aux Lacé-

démoniens ; mais il se tint si bien sur ses gardes, qu'il évita tous les piéges qu'on lui tendoit.

AN. M. 3593. Av. J. C. 411.

Pour plus grande sûreté, il se jetta entre les bras de Tissapherne, Satrape du grand Roi à Sardes, & il ne fut pas long-temps sans se voir au premier degré de crédit & d'autorité à la Cour de ce barbare. Car ce Persan, plein de fraude & de ruse, grand ami des fourbes & des méchans, & qui ne faisoit nul cas de la simplicité & de la sincérité, ne se lassoit point d'admirer la souplesse d'Alcibiade, la facilité avec laquelle il prenoit toute sorte de mœurs & de caractères, & sa grande habileté dans le maniement des affaires. Aussi n'y avoit-il point de cœur si dur, ni de naturel si sauvage, qui pût tenir contre les graces & les charmes de sa conversation & de son commerce. Ceux même qui le craignoient le plus, & qui lui portoient le plus d'envie, enchantés en quelque sorte par son air affable & ses manieres prévenantes, ne pouvoient dissimuler le plaisir infini qu'ils sentoient à le voir & à le fréquenter.

Tissapherne donc, quoique d'ailleurs très-féroce, & celui de tous les Perses qui haïssoit le plus les Grecs, fut tellement séduit par les complaisances & par les flatteries d'Alcibiade, qu'il se livra entiérement à lui, ne cherchant qu'à lui plaire, & le flattant encore plus qu'il n'en étoit flatté : jusques-là qu'il donna le nom d'Alcibiade à celui de ses jardins qui étoit le plus beau

& le plus délicieux, tant par l'abondance de ses eaux, & par la fraîcheur des bocages, que par la beauté surprenante des retraites & des solitudes que l'art & la nature embélissoient à l'envi, & où éclatoit une magnificence royale.

Alcibiade, qui ne trouvoit plus de sûreté pour lui dans le parti des Spartiates, & qui craignoit toujours le ressentiment d'Agis, commença à leur rendre de mauvais offices auprès de Tissapherne, pour l'empêcher de les secourir de toutes ses forces, & de ruiner entiérement les Athéniens. Il n'eut pas de peine à faire entrer le Satrape dans ses vûes, qui étoient conformes aux intérêts de son maître, & aux ordres qu'il en avoit reçus. Car, depuis le fameux traité conclu sous Cimon, les Rois de Perse n'osant plus attaquer ouvertement les Grecs, travaillerent à les ruiner par une autre voie. Ils chercherent à exciter sous main parmi eux des divisions, & à les fomenter par des sommes considérables d'argent qu'ils faisoient couler tantôt à Athenes, & tantôt à Lacédémone. Ils s'appliquerent à Balancer si bien les forces des deux Républiques, que l'une ne pût pas opprimer tout-à-fait l'autre. Ils n'accordoient que des secours légers, & qui n'étoient point décisifs, afin de miner insensiblement, & de consumer peu à peu les deux partis, en les affoiblissant l'un par l'autre.

C'est dans cette sorte de conduite que la politique fait consister l'habileté des Mi-

NOTHUS.

niftres qui, du fond de leur cabinet, fans fe donner de grands mouvemens, fans faire de grandes dépenfes, fans mettre fur pied des armées nombreufes, parviennent à affoiblir les Etats dont la puiffance leur donne de l'ombrage, foit en fémant des divifions dans le fein même de ces Etats, foit en entretenant des jaloufies parmi les peuples voifins, pour les mettre aux prifes les uns contre les autres.

Il faut pourtant avouer que cette politique ne donne pas une idée bien avantageufe des Rois de Perfes. Se réduire, puiffans comme ils étoient, à ces voies baffes, obfcures & détournées, c'étoit avouer leur foibleffe, & l'impuiffance où ils fe croyoient d'attaquer à force ouverte leurs ennemis, & d'en tirer raifon par des voies d'honneur. D'ailleurs eft-il permis d'employer de tels moyens à l'égard de peuples contre lefquels on ne forme aucune plainte, qui vivent en paix fous la foi des traités, & dont tout le crime eft la crainte qu'on a qu'ils ne puiffent nuire un jour? Peut-on, par des corruptions fecretes, tendre des piéges à la fidélité des Sujets, & fe rendre complice de leur trahifon en armant leurs mains contre leur propre patrie?

Quel nom, quelle réputation ne fe feroit point acquis un Roi de Perfe, fi, content des vaftes & riches Etats que la Providence lui avoit donnés, il eût employé fes bons offices, fa puiffance, fes richef-

ses même, pour concilier entr'eux les peuples voisins, pour dissiper leurs jalousies, pour empêcher les injustices; & si, redouté & respecté de tous, il s'étoit rendu le médiateur de leurs différents, le lien de la paix, & le garant des traités? Y a-t-il conquête, quelque grande qu'elle soit, qui approche de cette gloire?

Tissapherne agissoit selon d'autres principes, & il ne songeoit qu'à mettre les Grecs hors d'état d'attaquer les Perses leurs ennemis communs. Il entra donc volontiers dans les vues d'Alcibiade: & dans le temps même qu'il se déclaroit ouvertement pour les Ladécémoniens, il ne laissoit pas d'assister sous main & par mille voies détournées les Athéniens, soit en différant le paiement de la flotte des Lacédémoniens, soit en retardant l'arrivée de celle de Phénicie qu'il leur faisoit espérer depuis longtemps. Il ne perdoit aucune occasion de donner à Alcibiade des marques de son estime & de son amitié; ce qui rendit ce Général également considérable aux deux partis. Les Athéniens, qui se trouvoient fort mal de s'être attiré sa haine, n'étoient pas à se repentir de la condamnation qu'ils avoient prononcée contre lui. Alcibiade aussi de son côté, très-fâché de voir les Athéniens dans une si triste situation, commença à craindre que la ville d'Athenes, venant à être entierement ruinée, il ne tombât entre les mains des Spartiates, qui le haïssoient mortellement.

NOTHUS.

§. II.

On ménage le retour d'Alcibiade à Athenes, à condition d'y établir l'Aristocratie à la place de la Démocratie. Tissapherne conclut un nouveau traité avec les Lacédémoniens.

CE qui actuellement occupoit le plus les Athéniens, étoit Samos, où ils avoient toutes leurs forces. De là, avec leur flotte, ils remettoient sous leur obéissance les villes qui les avoient abandonnés, retenoient les autres dans le devoir, & se trouvoient encore en état de faire tête à leurs ennemis, sur lesquels ils avoient remporté plusieurs avantages. Mais ils craignoient Tissapherne, & les cent cinquante vaisseaux de Phénicie qu'ils attendoient incessamment; & ils voyoient bien qu'après la jonction d'une si puissante flotte il n'y avoit plus de salut pour leur ville. Alcibiade, bien averti de tout ce qui se passoit chez eux, envoya secretement à Samos vers les principaux des Athéniens, pour sonder leurs sentimens, & pour leur faire entendre qu'il n'étoit pas éloigné de retourner à Athénes, pourvû qu'on donnât l'administration de la République aux grands & aux puissans, & non pas à la vile populace qui l'avoit chassé. Quelques-uns des premiers Officiers partirent de Samos dans le dessein de concerter avec lui les mesures qu'il étoit à propos de prendre

Thucyd. lib. 8. pag. 579-587. Plut. in Alcib. pag. 204. 205.

pour faire réussir cette entreprise. Il promit de procurer aux Athéniens, non-seulement l'amitié de Tissapherne, mais même celle du Roi, à condition qu'on aboliroit la Démocratie, c'est-à-dire, le gouvernement populaire, parce que le Roi prendroit plus d'assurance sur la parole des Grands, que sur celle d'un peuple inconstant & léger.

Les Députés prêterent volontiers l'oreille à ces propositions, & conçurent de grandes espérances de se décharger eux-mêmes d'une partie des impositions publiques, parce qu'étant les plus riches ils étoient aussi les plus foulés; & de rendre leur patrie triomphante, après s'être emparés du gouvernement. A leur retour, ils commencerent par gagner ceux qui étoient les plus propres à entrer dans leur dessein; puis ils firent répandre parmi les troupes que le Roi paroissoit disposé à se déclarer en faveur des Athéniens, & à payer l'armée, à condition qu'on rétablît Alcibiade, & qu'on abolît le gouvernement populaire. Cette proposition étonna d'abord les soldats, & trouva de l'opposition dans la plûpart : mais l'appas du gain, & l'espérance d'un changement qui leur seroit utile, adoucit bientôt ce qu'elle avoit de dur & de choquant, & les fit passer jusqu'à un desir violent de rappeller Alcibiade.

Phrynique, l'un des Chefs, jugeant, comme il étoit vrai, qu'Alcibiade se soucioit aussi peu de l'Oligarchie que de la

Démocratie, & qu'en décriant la conduite du Peuple il ne cherchoit qu'à se mettre dans les bonnes graces des nobles pour se faire rétablir, eut la hardiesse de s'opposer aux résolutions qu'on vouloit prendre. Il représenta que le changement qu'on méditoit pourroit bien exciter une guerre civile, qui causeroit la ruine de l'Etat; qu'il y avoit peu d'apparence que le Roi de Perse préférât l'alliance des Athéniens à celle des Spartiates qui lui étoit bien plus avantageuse; que ce changement ne retiendroit pas les alliés dans le devoir, & n'y feroit pas rentrer ceux qui en étoient sortis, parce qu'ils aimeroient encore mieux leur liberté; que le gouvernement d'un petit nombre d'hommes riches & puissans ne feroit pas plus favorable aux citoyens ou aux alliés que celui du peuple, parce que c'étoit l'ambition qui causoit tous les maux dans une République, & que c'étoient les riches qui excitoient tous les troubles pour leur agrandissement; qu'il se faisoit plus de violences dans un Etat sous la domination des Grands, que sous celle du Peuple, dont l'autorité les tenoit en bride, & servoit d'asyle à ceux qu'ils vouloient opprimer; que les aillés le sçavoient assez par leur propre expérience, sans qu'il fût besoin qu'on leur fît des leçons sur ce sujet. NOTHUS.

Ces remontrances, quelque sages qu'elles fussent, n'eurent aucun effet. Pisandre fut envoyé à Athenes avec quelques-uns de la même faction, pour proposer le retour

d'Alcibiade, & l'alliance de Tiſſapherne, avec l'abolition de la Démocratie. Ils firent entendre qu'en changeant de gouvernement, & en rappellant Alcibiade, on tireroit du Roi de Perſe de puiſſans ſecours, qui ſeroient un moyen ſûr de triompher de Lacédémone. A cette propoſition, le grand nombre ſe récria, & ſur-tout les ennemis d'Alcibiade. Ils alléguoient, entr'autres raiſons, les imprécations & les exécrations prononcées par les Prêtres & par tous les autres miniſtres de la Religion contre Alcibiade, & même contre ceux qui propoſeroient de le rappeller. Mais Piſandre s'avançant parmi la foule, leur demanda s'ils ſçavoient quelque autre moyen de ſauver la République dans le triſte état où elle étoit réduite. Et, comme ils avouoient que non, il ajoûta qu'il s'agiſſoit de ſauver l'Etat, & non pas l'autorité des loix, auſquelles on pourroit pourvoir dans la ſuite; mais que pour le préſent, c'étoit-là l'unique voie de parvenir à l'amitié du Roi, & à celle de Tiſſapherne. Quoique ce changement déplût fort au Peuple, il y conſentit à la fin, dans l'eſpérance de rétablir un jour la Démocratie, comme Piſandre le promettoit, & ordonna qu'il iroit, ſuivi de dix Députés, traiter avec Alcibiade & Tiſſapherne: & cependant Phrynique fut révoqué, & l'on en nomma un autre à ſa place pour commander la flotte.

Les Députés ne trouverent pas Tiſſapherne auſſi bien diſpoſé qu'on le leur avoit

fait espérer. Il craignoit les Péloponnésiens, mais il ne vouloit pas rendre ceux d'Athenes trop puissans. Sa politique étoit, selon le conseil d'Alcibiade, de laisser les deux partis toujours en guerre pour les affoiblir, & les consumer l'un par l'autre. Il se rendit donc fort difficile. Il demanda d'abord que les Athéniens lui abandonnassent toute l'Ionie ; ensuite qu'ils y ajoutassent les isles voisines : & quand on lui eut accordé ces demandes, il exigea encore, dans une troisieme entrevue, qu'on lui permit d'équiper une armée navale, & de courir les mers de la Grece, ce qui étoit formellement défendu par le célebre traité conclu sous Artaxerxe. Alors on rompit avec colere, & les Députés reconnurent qu'Alcibiade les avoit joués.

Tissapherne, sans perdre de temps, conclut un nouveau traité avec les Péloponnésiens. On y réforma ce qui avoit déplu dans les deux précédens. L'article, par lequel on cédoit à la Perse généralement tous les pays que Darius actuellement régnant ou ses prédécesseurs avoient possédés, fut restreint aux Provinces de l'Asie. Le Roi s'engagea à entretenir sur le pied ordinaire la flotte des Lacédémoniens dans l'état où elle étoit actuellement, & cela jusqu'à l'arrivée de celle de Perse : après quoi ils seroient tenus de l'entretenir eux-mêmes, s'ils n'aimoient mieux que le Roi la payât, à condition qu'ils le rembourseroient après la fin de la guerre. Le traité portoit qu'ils

joindroient ensemble leurs forces pour faire la guerre ou la paix d'un commun accord. Tissapherne, pour tenir sa promesse, manda la flotte de Phénicie. Ce traité fut fait la onzieme année du regne de Darius, & la vingtieme de la guerre du Péloponnése.

§. III.

Quatre cents hommes ayant été revêtus de toute l'autorité à Athénes, en abusent tyranniquement. Ils sont cassés. Alcibiade est rappellé. Après divers accidens, & plusieurs conquêtes considérables, il retourne triomphant à Athenes, & est nommé Généralissime. Il fait célébrer les grands mystères, & part avec la flotte.

XXI. XXV. années de la guerre.

Thucyd. lib. 8. pag. 590-594. Plut. in Alcib. p. 105.

PISANDRE, de retour à Athenes, trouva les choses bien avancées pour le changement qu'il avoit proposé en partant, & il y mit bientôt la derniere main. Pour donner une forme à ce nouveau gouvernement, il fit nommer dix Commissaires avec un pouvoir absolu, qui devoient pourtant, dans un temps marqué, rendre compte au Peuple de ce qu'ils auroient fait. Quand ce temps fut expiré, ils convoquerent l'assemblée. On commença par statuer qu'il seroit permis à chacun de proposer ce qu'il lui plairoit, sans qu'on pût l'accuser d'avoir violé les loix, ni lui faire rien souffrir en conséquence. Ensuite il fut arrêté qu'on

formeroit un nouveau Conſeil, qui ſeroit maître des affaires, & qui éliroit de nouveaux Magiſtrats. Pour cet effet, on établit cinq Préſidens, qui nommerent cent hommes dont ils faiſoient partie ; & chacun d'eux en choiſit & en aſſocia trois à ſa volonté, ce qui faiſoit en tout quatre cens, auſquels on donna un pouvoir abſolu. Mais pour amuſer le Peuple, & le conſoler par une ombre de gouvernement populaire pendant qu'ils établiſſoient une véritable Oligarchie, il fut dit que ces Quatre cents appelleroient au Conſeil cinq mille Citoyens, quand ils le jugeroient à propos. Le Conſeil & les Aſſemblées du Peuple ſe tenoient à l'ordinaire ; mais rien ne ſe faiſoit pourtant que par l'ordre des Quatre cents. C'eſt ainſi que le Peuple d'Athenes fut dépouillé de ſa liberté, dont il jouiſſoit depuis près de cent ans qu'il avoit aboli la tyrannie des Piſiſtratides.

Après que ce Décret fut paſſé ſans contradiction, & que l'Aſſemblée fut ſéparée, les Quatre cents, armés de poignards, & accompagnés de ſix-vingt jeunes hommes dont ils ſe ſervoient lorſqu'il falloit faire quelque exécution, entrerent dans le Sénat, & contraignirent les Sénateurs de ſe retirer, après leur avoir payé ce qui leur étoit dû de leurs appointemens. Ils nommerent de nouveaux Magiſtrats, tirés de leur corps, obſervant dans ce choix les cérémonies ordinaires. Ils ne jugerent pas à propos de rappeller les bannis, pour n'ê-

DARIUS

tre point obligés de faire revenir Alcibiade, dont ils redoutoient l'esprit de domination, & qui se seroit bientôt rendu maître du Peuple. Usant tyranniquement de leur pouvoir, ils tuoient les uns, bannissoient les autres, & confisquoient impunément leurs biens. Tous ceux qui osoient s'opposer à ce changement, ou même s'en plaindre, étoient égorgés sous quelque faux prétexte, & on auroit été mal reçu à demander justice des meurtriers. Les Quatre cents, aussi-tôt après leur établissement, envoyerent dix Députés à Samos, pour le faire agréer à l'armée.

Thucyd. lib. 8. pag. 595-604. Plut. in Alcib. pag. 205. Diod. p. 165.

On y avoit déja appris tout ce qui s'étoit passé à Athenes, & sur cette nouvelle les soldats étoient entrés en fureur. Ils déposerent sur le champ plusieurs des Chefs qui leur étoient suspects, & en mirent d'autres en leur place, dont Thrasyle & Thrasybule étoient les principaux & les plus accrédités. Alcibiade fut rappellé, & choisi par toute l'armée pour Généralissime. Ils vouloient dans le moment même faire voile vers le Pirée, & aller attaquer les Tyrans. Mais il s'y opposa, représentant qu'il falloit auparavant qu'il eût une entrevue avec Tissapherne, & que puisqu'on l'avoit élu Général, on pouvoit se reposer sur lui des soins de la guerre. Il partit sur le champ, pour se rendre à Milet. Son principal dessein étoit de se faire voir à ce Satrape avec toute la puissance dont on l'avoit revêtu; & de lui montrer

qu'il étoit en état de lui faire beaucoup de bien & beaucoup de mal. Auſſi arriva-t-il de là, que, comme il avoit tenu en bride les Athéniens par Tiſſapherne, il tint auſſi en reſpect Tiſſapherne par les Athéniens ; & la ſuite fera voir que cette entrevue ne fut pas inutile.

Alcibiade, de retour à Samos, y trouva les eſprits encore plus échauffés qu'auparavant. Les Députés des Quatre cens y étoient arrivés pendant ſon abſence, & avoient entrepris en vain de juſtifier devant les ſoldats le changement qui s'étoit fait à Athenes. Leur diſcours, qui fut ſouvent interrompu par des cris tumultueux, ne ſervit qu'à les irriter de plus en plus, & ils demandoient avec inſtance que ſur le champ on les menât contre les Tyrans. Alcibiade ne fit pas en cette occaſion ce qu'auroit fait tout autre que lui qui ſe ſeroit vû élevé à une ſi haute dignité par la faveur du Peuple. Car il ne crut pas qu'il dût complaire en tout, & ne rien refuſer à ceux qui, de fugitif & de banni qu'il étoit, l'avoient fait Capitaine général d'une flotte de tant de vaiſſeaux, & d'une armée ſi nombreuſe & ſi formidable : mais en homme d'Etat & en grand politique, il ſe crut obligé de s'oppoſer à la fureur aveugle qui alloit les précipiter dans un danger évident, & de les empêcher de commettre une faute qui n'auroit pas manqué d'entraîner leur ruine entiere. Cette ſage fermeté ſauva la ville d'Athenes. Car, s'ils

DARIUS eussent d'abord mis à la voile pour s'en retourner, les ennemis se seroient rendus maîtres sans résistance de l'Ionie, de l'Hellespont & de toutes les Isles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leur propre ville, auroient consumé toutes leurs forces les uns contre les autres. Il empêcha qu'on ne maltraitât les Députés, & les renvoya, en disant qu'il ne s'opposoit pas à ce que les Cinq mille Citoyens eussent la souveraine autorité dans la République : mais qu'il falloit déposer les Quatre cents, & rétablir le Sénat.

Thucyd. 604-606.

Pendant tous ces mouvemens, la flotte de Phénicie, que les Lacédémoniens attendoient avec impatience, approchoit, & l'on apprit qu'elle étoit arrivée à * Aspende. Tissapherne partit pour aller au devant, sans qu'on pût deviner au juste la cause de ce voyage. Il avoit d'abord mandé cette flotte pour flatter les Péloponnésiens de l'espérance de ce puissant secours, & pour arrêter leur progrès en la leur faisant attendre. On croit qu'il partit pour la même raison, afin qu'ils ne fissent rien en son absence, & que leurs soldats & leurs matelots se débandassent faute de paie. Quoi qu'il en soit, il ne l'amena point, sans doute pour tenir toujours la balance égale, ce qui étoit l'intérêt du Roi de Perse, & pour consumer les uns & les autres par la longueur de la guerre. Car il lui eût été bien facile de la terminer par le secours de cette nouvelle flotte, puisque celle du Pé-

* Ville de Pamphilie.

loponnése étoit déja auſſi forte toute ſeule que celle d'Athenes. L'excuſe frivole qu'il allégua de ne l'avoir pas amenée, parce qu'elle n'étoit pas complette, marque aſſez qu'il avoit eu une autre raiſon.

Le retour infructueux des Députés qu'on avoit envoyés à Samos, & la réponſe d'Alcibiade, exciterent de nouveaux troubles dans la ville, & porterent un coup mortel à l'autorité des Quatre cens. Le tumulte augmenta encore infiniment, quand on eut appris que les ennemis, après avoir battu la flotte que les Quatre cens avoient envoyée au ſecours de l'Eubée, s'étoient rendus maîtres de l'Iſle. Cette nouvelle répandit la terreur & le découragement dans Athenes. Car, ni la défaite de Sicile ni aucune autre des précédentes, n'étoit auſſi conſidérable que la perte de cette iſle, d'où la ville recevoit des ſecours conſidérables, & d'où elle tiroit preſque toutes ſes proviſions. Si, dans la confuſion où étoit alors Athenes partagée en deux factions, la flotte victorieuſe étoit venue fondre dans le port comme elle le pouvoit, l'armée de Samos n'auroit pû ſe diſpenſer d'accourir au ſecours de ſa patrie; & pour lors il ne fût reſté à la République de tout ſon Empire que la ville d'Athenes. Car l'Helleſpont, l'Ionie, & toutes les iſles ſe voyant abandonnées, auroient été contraintes de prendre parti, & de paſſer du côté des Péloponnéſiens. Mais les ennemis ne furent pas capables d'un ſi haut deſſein, & ce n'eſt pas

Thucyd. p. 607. 614. Plut. in Alcib. p. 206-210. Diod. p. 171. 172. & 175-177. & 189-192.

DARIUS la premiere fois qu'on a remarqué que les Lacédémoniens ont perdu leurs avantages par leur lenteur naturelle.

On n'hésita plus dans Athenes à déposer les Quatre cents, comme auteurs des troubles & des divisions qui la déchiroient. Alcibiade fut rappellé d'un commun consentement, & on le pressa d'accourir promptement au secours de la ville. Mais lui jugeant que, s'il retournoit sur le champ à Athenes, il ne devroit son rappel qu'à la compassion & à la faveur du Peuple, il voulut, pour rendre son retour glorieux & triomphant, mériter ce rappel par quelque

An. M. 3595. Av. J.C. 409. exploit considérable. C'est pourquoi, étant parti de Samos avec un petit nombre de vaisseaux, il croisoit autour des isles de Cos & de Cnide, & ayant appris que Mindare, Amiral de Sparte, navigeoit vers l'Hellespont avec toute sa flotte, & que les Athéniens le poursuivoient, il tourna de ce côté-là avec une extrême diligence pour secourir les Athéniens; & heureusement il arriva avec ses dix-huit vaisseaux dans le temps que les deux flottes étoient engagées vis-à-vis d'Abyde dans un combat qui dura jusqu'à la nuit, & dans lequel chacune étoit battue d'un côté, pendant qu'elle avoit l'avantage de l'autre. Son arrivée redoubla d'abord le courage des Spartiates qui le croyoient encore ami, & abattit celui des Athéniens. Mais Alcibiade, arborant sur son bord Amiral les enseignes Athéniennes, fondit sur les Lacédémo-

niens qui étoient les plus forts, & qui pourſuivoient vivement l'ennemi, les mit en fuite, les pouſſa contre la terre; & animé par ce ſuccès, il briſa leurs vaiſſeaux, & fit un grand carnage des ſoldats qui s'étoient jettés dans l'eau pour ſe ſauver à la nage, quoique Pharnabaze n'oubliât rien pour les ſecourir, & qu'à la tête de ſes troupes il ſe fût avancé ſur le rivage pour favoriſer leur fuite, & pour ſauver leurs vaiſſeaux. Enfin les Athéniens, s'étant rendus maîtres de trente de leurs navires, & ayant repris ceux qu'ils avoient perdus, érigerent un trophée. NOTHUS.

Alcibiade, enflé de ce grand ſuccès, eut l'ambition de vouloir paroître devant Tiſſapherne dans ce triomphant appareil, & de lui faire des préſens fort riches, tant en ſon nom, qu'au nom des Athéniens. Il alla donc le trouver avec un train magnifique & digne du Général des Athéniens. Mais il n'en reçut pas l'accueil favorable qu'il avoit attendu. Car Tiſſapherne, qui ſe voyoit accuſé par les Lacédémoniens, & qui craignoit que le Roi ne le punît enfin de n'avoir pas exécuté ſes ordres, trouva qu'Alcibiade s'offroit à lui fort à propos, le fit arrêter, & l'envoya priſonnier à Sardes pour ſe mettre à couvert par cette injuſtice des accuſations des Lacédémoniens. AN. M. 3596. AV. J.C. 408.

Trente jours après, Alcibiade, ayant trouvé moyen d'avoir un cheval, échappa à ſes Gardes, s'enfuit à Clazomene; & pour ſe venger de Tiſſapherne, il ſema le

bruit que c'étoit lui qui l'avoit relâché. De Clazomene il se rendit à la flotte des Athéniens, où Théramene le joignit avec vingt vaisseaux de Macédoine, & Thrasybule avec vingt autres de Thasos. Il fit voile à Parium dans la Propontide. Tous ces vaisseaux, au nombre de quatre-vingt-six, y étant arrivés, il en partit la nuit, & arriva le lendemain matin à Proconnese, petite isle vis-à-vis de Cyzique. Il apprit là que Mindare étoit à Cizyque avec Pharnabaze qui y avoit son armée de terre. Il se reposa tout le jour à Proconnese. Le lendemain il harangua ses soldats, & leur représenta la nécessité qu'il y avoit d'attaquer les ennemis par terre & par mer, & de se rendre maîtres de Cyzique, leur faisant voir que si leur victoire n'étoit entiere & complette, ils ne trouveroient ni vivres ni argent. Sa grande attention avoit été que les ennemis ne pussent être avertis de son approche. Par bonheur pour lui, une grosse pluie, accompagnée de furieux tonnerres, & suivie d'une épaisse obscurité, lui servit si bien à cacher son entreprise, que non-seulement les ennemis ne s'apperçurent pas qu'il approchoit, mais que les Athéniens même qu'il avoit fait embarquer avec précipitation, ne sentirent pas qu'on avoit levé l'ancre, & qu'ils étoient partis.

Quand l'obscurité fut dissipée, on apperçut les vaisseaux du Péloponnese, qui ayant pris un peu le large, s'exerçoient vis-à-vis du port. Alcibiade, qui craignit que

que les ennemis, voyant le grand nombre des vaisseaux qui le suivoient, ne gagnassent la rade, ordonna aux Capitaines de demeurer un peu derriere, & de ne le suivre que de loin; & prenant seulement quarante vaisseaux, il va se présenter aux ennemis, & leur offre la bataille. Les ennemis trompés par ce stratagême, & méprisant son petit nombre, s'avancent contre lui, & engagent le combat. Mais voyant arriver les autres vaisseaux Athéniens, ils perdent courage tout d'un coup, & prennent la fuite. Alcibiade se détache alors avec vingt des meilleurs vaisseaux, s'approche du rivage, met pied à terre, poursuit vivement les fuyards, & en tue un fort grand nombre. Mindare & Pharnabaze s'opposent inutilement à ses efforts: il tue le premier qui combattoit avec une valeur surprenante & met l'autre en fuite.

Les Athéniens par cette victoire qui les rendoit maîtres des morts, des armes, des dépouilles, & généralement de tous les vaisseaux, & par la prise de Cyzique, s'assurerent non-seulement la domination de l'Hellespont, mais chasserent encore les Spartiates de toute cette mer. On surprit des lettres, par lesquelles ces derniers, avec une précision fort laconique, donnoient avis aux Ephores du grand échec qu'ils avoient reçu. Elles étoient écrites en ces termes: *La fleur de votre armée a péri, Mindare est mort, le reste des troupes,*

meurt de faim, & nous ne savons que faire ni que devenir.

Diod. l. 13. p. 177-179.

Autant que la nouvelle du gain de cette bataille répandit de joie à Athenes, autant les Lacédémoniens en furent consternés. Ils envoyerent sur le champ des Ambassadeurs, pour demander qu'on mît fin à une guerre également funeste aux deux Peuples, & qu'on fît à des conditions raisonnables une paix qui rétablît entre eux l'ancienne concorde & l'ancienne amitié, dont on avoit senti pendant plusieurs années des effets si salutaires. Tout ce qu'il y avoit de Citoyens sages & sensés à Athenes, étoient d'avis de profiter d'une conjoncture si favorable, & de travailler à conclure un Traité qui finît toutes les jalousies, qui appaisât tous les ressentimens, & qui guérit toutes les défiances. Mais ceux qui trouvoient leur avantage dans les troubles de l'Etat, empêcherent l'effet d'une si heureuse disposition. Cléophon entre autres, le plus accrédité des Orateurs de ce temps, étant monté sur la Tribune aux harangues, anima le Peuple par un discours violent & séditieux, lui faisant entendre que, par une secrete intelligence avec les Lacédémoniens, on trahissoit ses intérêts; qu'on vouloit lui faire perdre tout le fruit de l'importante victoire qu'il venoit de remporter, & lui ôter pour toujours l'occasion de se venger pleinement de tous les torts & de tous les maux que Sparte lui avoit fait souffrir. Ce Cléophon étoit un

Æsch in orat. de fals legat.

homme de rien, un ouvrier d'inſtrumens de muſique. On prétend même qu'il avoit été eſclave, & qu'il s'étoit fait inſcrire par fraude dans le Regiſtre des Citoyens. Il porta l'audace & la fureur juſqu'à menacer d'enfoncer ſon poignard dans la gorge de quiconque parleroit de paix. Les Athéniens, enivrés de leur proſpérité préſente, oubliant tous les maux paſſés, ſe promettant tout du courage & du bonheur d'Alcibiade, rejetterent avec hauteur toute propoſition d'accommodement, ſans faire réflexion qu'il n'y avoit rien de ſi journalier ni de ſi incertain que le ſuccès des armes. Les Ambaſſadeurs ſe retirerent ſans avoir pu rien obtenir. Un tel enivrement, un orgueil ſi déraiſonnable, ſont les avant-coureurs ordinaires de quelque grand déſaſtre. NOTHUS.

Alcibiade ſçut bien profiter de la victoire qu'il avoit remportée. Il alla ſur le champ aſſiéger Calcédoine, qui s'étoit révoltée contre les Athéniens, & qui avoit reçu garniſon de Lacédémone. Pendant ce ſiége, il prit une autre ville, nommée Sélymbrie. Pharnabaze, effrayé de la rapidité de ſes conquêtes, fit un traité avec les Athéniens, qui portoit, « Que Pharnabaze leur compteroit une certaine ſomme; que les Calcédoniens rentreroient dans l'obéiſſance & dans la dépendance des Athéniens, & leur paieroienr tribut; & que les Athéniens ne commettroient aucun acte d'hoſtilité ſur les terres de Pharnabaze, qui

DARIUS » s'engageoit de faire conduire en toute » sûreté leurs Ambassadeurs au grand Roi.» Bysance, & plusieurs autres villes, se soumirent aux Athéniens.

An. M. 3597. Av. J.C. 407. Alcibiade, qui souhaitoit avec une passion démesurée de revoir sa patrie, ou plutôt, de se faire voir à ses Citoyens après tant de victoires qu'il avoit remportées sur leurs ennemis, reprit le chemin d'Athénes. Tous ses vaisseaux étoient bordés de boucliers & de toutes sortes de dépouilles en forme de trophées; & traînant après lui, comme en triomphe, un grand nombre de navires qu'il avoit pris, il étaloit encore les enseignes & les ornemens de ceux qu'il avoit brûlés, & qui étoient en plus grand nombre, car les uns & les autres faisoient environ deux cens vaisseaux. On remarque que dans le souvenir de tout ce qui avoit été fait contre lui, en s'approchant du port, il fut saisi de quelque mouvement de crainte, & qu'il n'osa débarquer qu'après qu'il eut vu du haut du tillac un grand nombre de ses parens & de ses amis, qui étoient venus sur le rivage pour le recevoir, & qui le pressoient de descendre.

Le Peuple étoit sorti en foule de la ville pour aller à sa rencontre. Dès qu'il parut, ce furent de tous côtés des cris de joie incroyables. Au milieu de ce nombre infini d'Officiers & de soldats, tous les yeux étoient uniquement arrêtés sur lui comme s'il eût été seul, & on le regardoit comme descendu du ciel, & comme la victoire

même. Tous, s'empressant autour de lui, le caressoient, le bénissoient, & le couronnoient à l'envi. Ceux qui ne pouvoient l'approcher, ne se lassoient point de le contempler de loin ; & les vieillards le montroient à leurs enfans. On rapportoit avec éloge toutes les belles actions qu'il avoit faites pour sa patrie, & l'on ne pouvoit refuser son admiration à celles-mêmes qu'il avoit faites contre elle pendant son exil, dont ils s'imputoient la faute à eux seuls. Cette alégresse publique étoit mêlée de regrets & de larmes, qu'arrachoit le souvenir de leurs maux passés, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de comparer avec leur félicité présente. « Jamais, disoient-ils, ils » n'auroient manqué la conquête de la Si» cile ; jamais toutes les autres espérances » qu'ils avoient conçues n'auroient avorté, » s'ils avoient remis toutes leurs affaires & » toutes leurs forces entre les mains d'Al» cibiade seul. En quel état se trouvoit » Athènes, quand il en avoit pris la pro» tection & la défense ! Non seulement elle » avoit perdu la domination presque en» tière de la mer, mais elle étoit à peine » demeurée maîtresse de ses Fauxbourgs ; » & pour surcroît de malheur, elle se » voyoit encore déchirée par une horrible » guerre civile. Il l'avoit pourtant relevée » & tirée de ses ruines ; & non content de » l'avoir remise en possession de l'empire » de la mer, il l'avoit aussi rendue par-tout » victorieuse sur la terre ferme, comme si

» le sort d'Athènes eût été entre les mains
» de cet homme seul, soit pour sa ruine,
» soit pour son rétablissement, & que
» la victoire fût attachée à sa personne,
» & prit ses ordres.

Ce favorable accueil qu'on venoit de faire à Alcibiade, ne l'empêcha pas de demander une assemblée du Peuple, afin qu'on l'entendît dans ses justifications, sentant bien la nécessité qu'il y avoit pour sa sûreté, qu'il fût absous dans les formes. Il comparut donc, & après avoir déploré ses malheurs, dont il n'accusa que fort légérement le peuple, & qu'il rejetta entierement sur sa mauvaise fortune, & sur quelque démon envieux de sa prospérité, il les entretint des desseins de leurs ennemis, & les exhorta à ne concevoir que de grandes espérances. Les Athéniens, ravis de l'entendre, lui décernerent des couronnes d'or, le nommerent Général sur terre & sur mer sans donner de bornes à sa puissance, lui rendirent tous ses biens, & ordonnerent aux * Eumolpides & aux Ceryces de l'absoudre des malédictions qu'ils avoient prononcées contre lui par ordre du peuple, s'efforçant de réparer l'injure & la honte de son exil par la gloire de son rappel, & d'effacer le souvenir des anathêmes qu'eux-

* *Les Eumolpides & les Ceryces étoient deux familles à Athènes, employées à différentes fonctions dans les mysteres de Cérès. Ces noms venoient d'Eumolpus & de Céryx, les premiers qui avoient exercé ces fonctions. Peut-etre que le ministère des derniers avoit quelque rapport à celui des Hérauts* Κηρυκες.

mêmes avoient ordonnés, par les vœux & les prieres qu'ils faisoient en sa faveur. Tous les Eumolpides & les Céryces étant occupés à révoquer leurs imprécations, le principal d'entre eux, nommé Théodore, eut le courage de dire : *Mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a point fait de mal à la ville*, insinuant par cette parole hardie, que les malédictions, étant conditionnelles, ne pouvoient, ni tomber sur la tête des innocens, ni être détournées de celle des coupables.

NOTHUS.

Au milieu de cette gloire & de cette prospérité brillante d'Alcibiade, la plus grande partie du Peuple ne laissoit pas d'être troublée quand on considéroit le temps de son retour. Car il étoit arrivé justement le jour où les Athéniens célébroient une fête en l'honneur de Minerve, adorée sous le nom d'*Agraule*. Les Prêtres ôtoient à la statue de la Déesse tous ses ornemens pour la laver, ce qui fit appeller cette fête *Plunteria*, & la couvroient ensuite ; & ce jour étoit regardé comme un des plus funestes & des plus malheureux. C'étoit le vingt-cinq du mois Thargélion, qui répond au second jour de notre mois de Juillet. Cette circonstance déplut à ce Peuple superstitieux, parce qu'il sembloit que la Déesse patrone & protectrice d'Athenes ne recevoit pas Alcibiade agréablement & avec un visage serein, puisqu'elle se couvroit & se cachoit, comme pour le repousser & l'éloigner d'elle.

Toutes choses lui ayant pourtant réussi selon ses desirs, & les cent vaisseaux qu'il devoit commander étant prêts, il différa son départ par une louable ambition de célébrer les grands Mystéres : car depuis le jour que les Lacédémoniens avoient fortifié Décélie, & occupé tous les chemins qui menent d'Athenes à Eleusine, la fête n'avoit pas été célébrée avec toute sa pompe, & on avoit été obligé de conduire la procession par mer. On peut voir au commencement du Volume suivant toutes les cérémonies particulieres de cette solemnité.

Plut. in Alcib. p. 210.

Alcibiade crut que ce seroit une très-belle action, qui lui attireroit les bénédictions des Dieux & les louanges des hommes, s'il rendoit à cette fête tout son lustre & toute sa solemnité en conduisant la procession par terre, & en la faisant escorter par ses troupes pour la défendre contre les attaques de leurs ennemis. Car ou Agis la laisseroit passer tranquillement malgré les nombreuses troupes qu'il avoit à Décélie, ce qui diminueroit considérablement la réputation de ce Roi, & terniroit sa gloire ; ou, s'il prenoit le parti de l'attaquer, & de s'opposer à sa marche, il auroit alors la satisfaction de livrer un saint combat, un combat agréable aux Dieux pour le plus grand & le plus vénérable de tous leurs mysteres, sous les yeux de sa patrie & de ses propres Citoyens, qui seroient les témoins de son courage, & de son respect pour les Dieux. Il y a beaucoup d'apparen-

NOTHUS.

ce, que dans cet acte public & extérieur de religion qui frappoit d'une maniere sensible les yeux du Peuple, & qui étoit extrêmement de son goût, le principal dessein d'Alcibiade étoit d'effacer entiérement des esprits les soupçons d'impiété que la mutilation des statues & la profanation des mysteres y avoient fait naître.

Cette résolution prise, il avertit les Eumolpides & les Céryces de se préparer, envoie des sentinelles sur les hauteurs, détache quelques coureurs dès la pointe du jour, & prenant les Prêtres, les Initiés, & les Confreres avec ceux qui les initioient, & les couvrant de son armée, il conduit toute cette pompe avec un ordre merveilleux, & dans un très-grand silence. Jamais il n'y eut, dit Plutarque, de spectacle plus auguste, ni plus digne de la majesté des Dieux, que cette procession guerriére & cette expédition religieuse, où ceux qui ne portoient point d'envie à la gloire d'Alcibiade, étoient obligés d'avouer qu'il ne réussissoit pas moins à faire les fonctions de Grand-Prêtre, qu'à celle de Général. Aucun des ennemis n'osa paroître, ni troubler cette pompeuse marche; & Alcibiade ramena la sacrée troupe dans Athenes avec une entiere sûreté. Ce succès lui éleva encore plus le courage, & augmenta si fort la fierté & l'audace de son armée, qu'elle se regardoit comme invincible pendant qu'il la commanderoit.

Il gagna tellement l'affection des pau-

vres & de tout le bas peuple, qu'ils souhaitoient avec une passion démesurée de l'avoir pour Roi. Plusieurs s'en expliquoient hautement, & il y en eut qui, s'adressant à lui-même, l'exhorterent à se mettre au dessus de l'envie, à ne s'embarrasser, ni des loix, ni des décrets, ni des suffrages, à écarter les brouillons qui troubloient l'Etat par leurs vains discours, & à se rendre entiérement maître des affaires pour gouverner avec une pleine autorité, sans craindre les délateurs. Pour lui, on ne sauroit dire, quelle étoit sa pensée sur la tyrannie, ni quel étoit son dessein : mais les plus puissans, craignant un embrasement dont ils voyoient déja des étincelles, le presserent de partir sans différer, en lui accordant tout ce qu'il demanda, & en lui donnant pour collegues les Généraux qui lui étoient les plus agréables. Il mit donc à la voile avec cent vaisseaux, & dirigea sa course vers l'isle d'Andros qui s'étoit révoltée. Sa haute réputation & le bonheur qu'il avoit toujours eu dans toutes ses entreprises, faisoient qu'on n'attendoit rien de lui que de grand & d'extraordinaire.



§. IV.

Les Lacédémoniens nomment pour Amiral Lysandre. Il devient fort puissant auprès du jeune Cyrus qui commandoit en Asie. Il bat près d'Ephèse la flotte des Athéniens pendant l'absence d'Alcibiade. On ôte le commandement à celui-ci, & l'on nomme dix Généraux à sa place. Callicratidas succéde à Lysandre.

XXVIe. année de la guerre.

LES Lacédémoniens, justement alarmés du retour & des heureux succès d'Alcibiade, comprirent qu'un tel ennemi demandoit qu'on lui opposât un habile Général, capable de lui tenir tête. Dans ce dessein ils choisirent Lysandre, & lui donnerent le commandement de la flotte. Quand il fut arrivé à Ephèse, il trouva la ville très-favorablement disposée pour lui, & très-affectionnée pour Sparte, mais d'ailleurs dans une triste situation. Car elle étoit en danger de devenir barbare en prenant les mœurs & les coutumes des Perses, qui y avoient un grand commerce, tant à cause du voisinage de la Lydie, que parce que les Généraux du Roi y passoient pour l'ordinaire leur quartier d'hiver. Cette vie oisive & voluptueuse, pleine de luxe & de faste, ne pouvoit pas manquer de déplaire infiniment à un homme tel que Lysandre, élevé dès son enfance dans la simplicité, la pauvreté, & les durs exercices qui étoient

Xenoph. Hellen. lib. II. p. 440-442. Plut. in Lys. p. 434. 435. Diod. l. 13. p. 192-197.



DARIUS est usage à Sparte. Ayant conduit son armée à Ephèse, il commanda qu'on y assemblât de tous côtés des vaisseaux de charge, y fit un arsenal pour la construction des galeres, en ouvrit les ports aux marchands, en abandonna les places publiques aux ouvriers, mit tous les arts en mouvement & en honneur; & par ce moyen il remplit la ville de richesses, & jetta dès-lors les fondemens de cette grandeur & de cette magnificence qu'on y vit dans la suite: tant l'industrie & l'habileté d'un homme seul est capable d'apporter de changement dans une ville & dans un Etat!

Pendant qu'il donnoit ces ordres, il apprit que Cyrus, le plus jeune des fils du Roi, étoit arrivé à Sardes: ce Prince ne pouvoit alors avoir plus de seize ans, étant né depuis l'avénement de son pere à la couronne, qui étoit dans la dix-septieme année de son regne. Parysatis sa mere en étoit idolâtre, & elle pouvoit tout sur l'esprit de son mari. Ce fut elle qui lui fit donner le gouvernement en chef de toutes les Provinces de l'Asie Mineure: commandement, qui soumettoit à ses ordres tous les Gouverneurs particuliers de la partie la plus importante de l'Empire. La vue de Parysatis étoit, sans doute, de mettre ce jeune Prince en état de disputer la couronne à son frere après la mort du Roi, comme on verra qu'il le fit effectivement. Une des principales instructions que lui donna son Pere en l'envoyant dans son Gouvernement,

fut d'accorder des ſecours effectifs aux Lacédémoniens contre ceux d'Athénes : ordre bien oppoſé à la politique qu'avoient ſuivie juſques-là Tiſſapherne & les autres Gouverneurs de ces Provinces. Leur maxime avoit été conſtamment d'aider tantôt un parti & tantôt l'autre, pour balancer ſi bien leurs forces, que l'un ne pût jamais accabler tout-à-fait l'autre : d'où il arrivoit qu'ils s'affoibliſſoient tous deux par la guerre, & que jamais l'un des partis ne ſe trouvoit en état de former des entrepriſes contre l'Empire des Perſes.

NOTHUS.

Lyſandre ayant donc appris que Cyrus étoit arrivé à Sardes, partit d'Ephèſe pour aller le ſaluer, & pour ſe plaindre des longueurs & de la mauvaiſe foi de Tiſſapherne, qui malgré les ordres qu'il avoit reçus de ſoutenir les Lacédémoniens, & de chaſſer les Athéniens de la mer, avoit toujours ſous main favoriſé les derniers par conſidération pour Alcibiade à qui il s'étoit livré, & avoit été ſeul la cauſe de la perte de la flotte par le peu de proviſions qu'il lui fourniſſoit. Ce diſcours fit plaiſir à Cyrus, qui regardoit Tiſſapherne comme un fort méchant homme, & comme ſon ennemi particulier. Il répondit qu'il avoit ordre du Roi de ſecourir puiſſamment les Lacédémoniens, & qu'il avoit reçu pour cela cinq cents talens. Lyſandre, contre le caractère ordinaire des Spartiates, étoit ſouple, pliant, plein de complaiſance pour les Grands, toujours diſpoſé à leur faire ſa

Cinq cents mille écus.



cour, & supportant, pour le bien des affaires, tout le poids de leur orgueil & de leur faste avec une patience incroyable : en quoi plusieurs font consister la plus grande habileté & le plus grand mérite d'un Courtisan.

Il ne s'oublia pas dans cette occasion-ci, & mettant en œuvre tout ce que l'industrie & la souplesse d'un habile courtisan lui pouvoit suggérer de manieres flatteuses & insinuantes, il gagna parfaitement les bonnes graces du jeune Prince. Après l'avoir loué de sa générosité, de sa magnificence, & de son zéle pour les Lacédémoniens, il le pria de donner une dragme par jour à chaque soldat ou matelot, pour débaucher par ce moyen ceux des ennemis, & mettre ainsi plutôt fin à la guerre. Cyrus approuva fort son projet, mais il dit qu'il ne pouvoit pas changer l'ordre du Roi, & que le traité qu'on avoit fait avec eux ne portoit qu'un demi-talent par mois pour chaque galére. Cependant le Prince, à la fin d'un repas qu'il lui donna avant son départ, buvant à sa santé, & le pressant de lui demander quelque grace, Lysandre le pria de vouloir ajouter une * obole à la paie qu'on donnoit chaque jour aux matelots. Il le fit : leur donna quatre oboles au lieu de trois qu'ils recevoient auparavant, leur

Dix sols.

Quinze cents livres.

* *La dragme étoit composée de six oboles, & est évaluée à dix sols de notre monnoie. Une obole fait un sol huit deniers. Ainsi les quatre oboles faisoient six sols huit deniers par jour, au lieu de cinq sols que valoient les trois oboles.*

paya tous les arrérages qui leur étoient dûs & un mois d'avance, & pour cela fit compter sur le champ à Lysandre dix mille * Dariques, c'est-à-dire, cent mille francs.

NOTES.

* Le Darique valoit une pistole.

Cette largesse remplit de joie & d'ardeur toute la flotte, & rendit presque vuides toutes les galeres des ennemis, la plupart des matelots accourant où la paie étoit la plus forte. Les Athéniens, au désespoir de cette nouvelle, tenterent de se concilier Cyrus par l'entremise de Tissapherne, mais il ne voulut pas les écouter, quoique ce Satrape lui représentât que l'intérêt du Roi étoit, non d'agrandir les Lacédémoniens, mais de balancer la puissance des uns par celle des autres, pour perpétuer la guerre, & les ruiner par leurs divisions.

Quoique Lysandre eût fort affoibli les ennemis par la nouvelle augmentation de paie pour les matelots, & que par là il eût fort incommodé leur marine, il n'osoit hasarder contre eux un combat naval, redoutant sur-tout Alcibiade, qui étoit homme d'exécution, qui avoit un plus grand nombre de vaisseaux, & qui jusqu'à ce jour n'avoit jamais été vaincu dans aucun combat qu'il eût donné sur terre ou sur mer. Mais après qu'Alcibiade fut parti de Samos pour aller à Phocée dans l'Ionie ramasser de l'argent, dont il avoit besoin pour payer ses troupes, & qu'il eut laissé le commandement de sa flotte à Antiochus avec défense expresse de combattre en son

DARIUS absence, & d'attaquer les ennemis; ce nouveau Commandant, pour faire parade de courage, & pour braver Lysandre, entra dans le port d'Ephése, avec deux galeres, & après avoir fait grand bruit & de grandes risées, il se retira avec un air de mépris & d'insulte. Lysandre, indigné de cet affront, détacha promptement quelques galeres, & se mit à le poursuivre. Mais comme les Athéniens venoient au secours d'Antiochus, il fit venir aussi de son côté d'autres galeres, & peu à peu tous leurs vaisseaux étant arrivés pour les soutenir, enfin ils combattirent avec toutes leurs forces. Lysandre remporta la victoire, & ayant pris quinze galeres des Athéniens, il dressa un trophée. Alcibiade, de retour à Samos, alla lui présenter la bataille jusques dans le port: mais Lysandre, content de sa victoire, ne jugea pas à propos de l'accepter. Ainsi il se retira sans avoir rien fait.

An.M. 3598. Av.J.C. 406. En même-temps Thrasybule, le plus dangereux ennemi qu'il eût dans son armée, partit du camp, & alla l'accuser à Athenes. Pour enflammer encore davantage les ennemis qu'il avoit dans la ville, il dit au Peuple en pleine assemblée, « qu'Alcibiade » avoit entiérement ruiné les affaires, & » perdu la marine des Athéniens par la li» cence qu'il y avoit introduite: qu'il s'é» toit absolument livré à des * hommes

* *Il veut désigner par là Antiochus, homme de néant & fort déréglé, qui avoit gagné les bonnes graces d'Alcibiade en lui rapportant une caille qu'il avoit laissé échapper.*

» décriés par leurs débauches & leurs ivro- NOTHUS.
» gneries, qui par là de ſimples matelots
» étoient parvenus à avoir tout crédit au-
» près de lui : qu'il leur abandonnoit toute
» ſon autorité pour aller s'enrichir à ſon
» aiſe dans les Provinces, & pour s'y plon-
» ger dans la crapule & dans toutes ſortes
» d'infamies qui deshonoroient Athenes,
» pendant qu'il laiſſoit ſa flotte en préſence
» de celle des ennemis.

On tiroit un autre chef d'accuſation contre lui des forts qu'il avoit bâtis près de la ville de Byzance, pour ſe préparer un aſyle & une retraite, comme ne pouvant ou ne voulant plus vivre dans ſa patrie. Les Athéniens, Peuple léger & inconſtant, ajouterent foi à toutes ces accuſations. La perte de la derniere bataille, & le peu de ſuccès qu'il avoit eu depuis ſon départ d'Athenes, au lieu qu'on attendoit de lui des actions grandes & merveilleuſes, le décrierent entierement ; & l'on peut dire que ce furent ſa propre gloire & ſa réputation qui le ruinerent. Car on le ſoupçonnoit de n'avoir pas voulu faire tout ce qu'il n'avoit pas fait, & l'on refuſoit de croire qu'il ne l'eût pas pu, parce que l'on étoit fortement perſuadé que rien de tout ce qu'il vouloit ne lui étoit impoſſible. Ils faiſoient un crime à Alcibiade de ce que la rapidité de ſes victoires ne répondoit point à celle de leur imagination, ſans conſidérer que manquant d'argent il faiſoit la guerre à des peuples qui avoient le grand Roi pour

DARIUS trésorier, & qu'il étoit très-souvent obligé de quitter le camp pour aller chercher de quoi fournir à la paie & à la subsistance de de ses troupes. Quoi qu'il en soit, Alcibiade fut déposé, & l'on nomma à sa place dix Généraux. Quand il en eut appris la nouvelle, il se retira sur sa galere vers quelques châteaux qu'il avoit dans la Quersonnése de Thrace.

Diod. p. 196. Vers ce temps mourut Plistonax, l'un des Rois de Lacédémone : il eut pour successeur Pausanias, qui régna quatorze ans. Ce dernier fit une belle réponse à un homme qui lui demandoit pourquoi à Sparte il n'étoit point permis de rien changer des anciennes coutumes : (a) *C'est qu'à Sparte*, dit-il, *les loix commandent aux hommes, & non les hommes aux loix.*

Xenoph. Hellen. lib. 1. p. 442-444. Plut. in Lys. p. 435. 436. Diod. pag. 197. 198. Lysandre, qui songeoit à établir dans toutes les villes le gouvernement des Nobles, pour avoir toujours en sa disposition ces Gouverneurs qu'il auroit choisis, & qu'il auroit affranchis de la dépendance de leurs peuples, fit venir à Ephèse ceux d'entre les principaux des villes qu'il connoissoit plus hardis, plus entreprenans, plus ambitieux que les autres. Il les mettoit à la tête des affaires, les poussoit aux grands honneurs, les élevoit aux premiers emplois de l'armée, se rendant par là, dit Plutarque, le complice de toutes leurs injustices & de toutes leurs fautes, pour les avan-

(a) Ὅτι τοὺς νόμους τῶν ἀνδρῶν, οὐ τοὺς ἄνδρας τῶν νόμων κυρίους εἶναι δεῖ. *Pl. in Apopht. p. 230.*

cer & pour les enrichir. Aussi lui furent-ils toujours très-attachés, & ils le regretterent infiniment, lorsque Callicratidas vint pour lui succéder, & pour prendre le commandement de la flotte. Il ne le cédoit point à Lysandre pour le courage & la science militaire, mais l'emportoit infiniment sur lui du côté des mœurs. Sévére à lui-même comme aux autres, inaccessible à la flatterie & à la mollesse, ennemi déclaré du luxe, il avoit conservé la modestie, la tempérance, l'austérité des premiers Spartiates, vertus qui commençoient à se faire remarquer, parce qu'elles n'étoient plus si communes. C'étoit un homme d'une probité & d'une justice à l'épreuve de tout, d'une simplicité & d'une droiture ennemie de tout mensonge & de toute fraude, & en même tems d'une noblesse & d'une grandeur d'ame véritablement Spartaine. Les nobles & les puissans ne pouvoient s'empêcher d'admirer sa vertu, mais ils se feroient mieux accomodés de la facilité & de la condescendance de son prédécesseur, qui fermoit les yeux sur toutes les injustices & les violences qu'ils commettoient.

Ce ne fut point sans dépit & sans jalousie que Lysandre le vit arriver à Ephése pour remplir sa place, & par une lâcheté & une trahison criminelle, assez ordinaire à ceux qui, peu touchés du bien public, n'écoutent que leur ambition, il lui rendit tous les mauvais services qu'il put. Des dix mille Dariques que Cyrus lui avoit donnés

NOTHUS.

DARIUS pour l'augmentation de la paie des matelots, il renvoya à Sardes ce qu'il lui en restoit, disant à Callicratidas qu'il pouvoit s'adresser au Roi pour lui demander cette somme, & que c'étoit à lui à chercher des moyens de faire subsister son armée. Cette réponse le jetta dans un extrême embarras, & dans une fâcheuse extremité. Car il n'avoit point apporté d'argent de Lacédémone, & il ne pouvoit se résoudre à forcer les villes à lui en donner, les trouvant déja trop foulées.

Plut. in Apophtheg. p. 222.

Dans ce pressant besoin un particulier lui ayant offert cinquante talens (c'est-à-dire, cinquante mille écus) pour obtenir de lui une grace injuste, il les refusa. « Je » les accepterois, lui dit Cléandre l'un de » ses Officiers, si j'étois à votre place. Et » moi de même, répliqua le Général, si » j'étois à la vôtre.

Il ne lui restoit donc d'autre ressource que d'aller à la porte des Généraux & des Lieutenans du Roi leur en demander, comme avoit fait Lysandre. Or, c'est à quoi il étoit moins propre qu'aucun homme du monde. Nourri & élevé dans l'amour de la liberté, plein de grands & de nobles sentimens, infiniment éloigné de toute flatterie & de toute bassesse, il étoit convaincu dans le fond du cœur qu'il seroit moins triste & moins déshonorant pour les Grecs d'être battus par les Grecs, que d'aller faire honteusement la cour, & mendier à la porte de ces barbares, qui n'avoient d'au-

tre mérite que leur or & leur argent. En effet, toute la nation étoit flétrie & deshonorée par une si lâche prostitution. NOTHUS.

Cicéron, dans ses Offices, peint deux caractéres bien différens de personnes employées dans le gouvernement, & en fait l'application aux deux Généraux dont nous parlons ici. Les (*a*) uns, dit-il, amateurs zelés de la vérité, & ennemis déclarés de toute fraude, se piquent de simplicité & de candeur, & ne croient pas qu'il convienne jamais à un homme de bien de tendre des piéges, ni d'user d'artifice. D'autres, préparés à tout faire, & à tout souffrir, ne rougissent pas des dernieres bassesses, pourvu que, par ces moyens indignes, ils puissent espérer venir à bout de leurs desseins. Cicéron met dans le premier rang Callicratidas, & il range dans le second Lysandre, à qui il donne deux épithetes qui ne lui font pas beaucoup d'honneur, & qui ne conviennent guéres à un Spartiate, en l'appellant *très-rusé & très-patient*, ou plutôt *très-complaisant*.

Cependant Callicratidas, forcé par la nécessité, alla en Lydie, se rendit d'abord au Palais de Cyrus, & pria qu'on dît à

(*a*) Sunt his alii multùm dispares, simplices & aperti, qui nihil ex occulto, nihil ex insidiis agendum putant; veritatis cultores, fraudis inimici: itemque alii, qui quidvis perpetiantur, cuivis deserviant, dùm, quod velint, consequantur. Quo in genere versutissimum & patientissimum Lacedæmonium Lysandrum accepimus, contraque Callicratidam. *Offic. l.* 1. *n.* 109.

ce Prince que l'Amiral de la flotte des Grecs étoit venu pour lui parler. On lui dit que Cyrus étoit à table dans une partie * de plaisir. Il répondit d'un air modeste qu'il n'étoit point pressé, & qu'il attendroit que le Prince fût sorti. Les Gardes se mirent à rire, admirant la simplicité de ce bon étranger qui avoit peu les airs du monde; & il fut obligé de se retirer. Il y vint une seconde fois, & fut refusé de même. Pour lors il s'en retourna à Ephése, chargeant d'imprécations & de malédictions ceux qui les premiers avoient fait la Cour aux Barbares, & qui par leurs flatteries & leurs bassesses leur avoient appris à tirer de leurs richesses un titre & un droit d'insulter au reste des hommes. Et s'adressant à ceux qui étoient auprès de lui, il jura que dès qu'il seroit de retour à Sparte, il mettroit tout en œuvre pour réconcilier les Grecs entre eux, afin que désormais ils fussent eux-mêmes redoutables aux barbares, & qu'ils n'eussent plus besoin de leur secours, pour s'attaquer & se ruiner les uns les autres. Mais ce généreux Spartiate, qui avoit des pensées si nobles & si dignes de Lacédémone, & qui par sa justice, par sa magnanimité, & par son courage, s'étoit rendu comparable à tout ce que les Grecs avoient eu de plus excellent & de plus parfait, n'eut

* *Le Grec dit, à la lettre* qu'il bûvoit, πίνει. *Les Perses se piquoient de boire beaucoup, & c'étoit chez eux une gloire, comme on le verra dans la Lettre de Cyrus aux Lacédémoniens*

pas le bonheur de retourner dans sa patrie pour travailler à un si grand ouvrage, & si digne de lui.

NOTES.

§. V.

Callicratidas est défait par les Athéniens près des Arginuses. Les Athéniens condamnent à mort plusieurs de leurs Généraux pour n'avoir pas enlevé les corps de ceux qui étoient morts dans le combat. Socrate seul a le courage de s'opposer à un jugement si injuste.

CALLICRATIDAS, après avoir remporté plusieurs victoires contre les Athéniens, avoit en dernier lieu poursuivi Conon, l'un de leurs Chefs, dans le port de Mityléne, & l'y tenoit bloqué. C'étoit la vingt-sixieme année de la guerre du Péloponnese. Conon se voyant assiégé par terre & par mer, sans espérance de secours, & sans vivres, trouva le moyen de faire savoir à Athenes l'extrême danger où il étoit. On fit des efforts extraordinaires pour le dégager, & en moins d'un mois on équipa une flotte de cent dix Galéres, où l'on embarqua tous ceux qui étoient en état de porter les armes, tant libres qu'esclaves, avec plusieurs cavaliers. Quand elle fut arrivée à Samos, quarante Galéres des alliés s'y joignirent, & toutes ensemble firent route vers les Isles Arginuses, situées entre Mityléne, & Cumes. Callicratidas l'ayant appris, laissa Etéonice au siége, avec cin-

Xenoph. Hellen. l. 1. p. 444-452. Diod. l. 13. p. 196. 201. & 217. 222.

quante Galéres, & se mit en mer avec les six-vingts autres pour faire face à l'ennemi, & empêcher le secours. Du côté des Athéniens l'aîle droite étoit commandée par Protomaque & Thrasybule, qui avoient chacun quinze Galéres : ils étoient soutenus par une seconde ligne avec pareil nombre de vaisseaux, conduits par Lysias & Aristogéne. L'aîle gauche, pareille à la premiere, & rangée aussi sur deux lignes, étoit commandée par Aristocrate & Diomédon, qui étoient soutenus par Erasinide & * Périclès. Le corps de bataille, composé à peu près de trente Galeres, parmi lesquelles étoient les trois Amirales Athéniennes, étoit rangé sur une seule ligne. Ils avoient soutenu chacune de leurs aîles par une seconde ligne pour les fortifier, parce que leurs Galeres n'étoient ni si vîtes, ni si faciles à manier que celles des ennemis, de sorte qu'il y avoit à craindre qu'ils ne coulassent entre deux. Les Lacédémoniens & leurs alliés, qui se sentoient inférieurs en nombre, se contenterent de se ranger tous sur une même ligne pour égaler le front des ennemis, & pour se conserver une plus grande liberté de glisser entre les Galeres des Athéniens, & de tourner légérement autour d'elles. Le Pilote de Crallicratidas, effrayé de cette inégalité, lui conseilloit de ne point hasarder le combat, & de se retirer : mais il lui répondit, qu'il ne pouvoit fuir sans honte, & que sa mort importoit peu à la République : *Sparte*, dit-il,

* *C'étoit le fils du grand Périclès.*

batard

dit-il, *ne tient pas à un seul homme*. Il commandoit l'aîle droite, & Thrasondas Thébain la gauche.

C'étoit un grand & terrible spectacle, que de voir la mer couverte de trois cens galéres prêtes à s'entrechoquer. Jamais armées navales des Grecs plus nombreuses que celles-ci n'avoient combattu l'une contre l'autre. L'habileté, l'expérience, & le courage des Chefs qui commandoient les deux flottes ne laissoient rien à desirer. Ainsi l'on avoit tout lieu de croire que le combat qui alloit se donner décideroit du sort des deux Peuples, & termineroit la guerre qui duroit depuis si long-temps. Dès qu'on eut donné les signaux, les deux armées poussèrent de grands cris, & le choc commença. Callicratidas, qui, sur la réponse des augures, s'attendoit à périr dans ce combat, fit des actions extraordinaires de valeur. Il attaqua les ennemis avec un courage & une hardiesse incroyable, coula à fond plusieurs de leurs vaisseaux, en mit beaucoup d'autres hors d'état de combattre en brisant leurs rames, & leur perçant le flanc avec le bec de sa prouë. Enfin, il attaqua celui de Périclès, & le perça de mille coups : mais celui-ci l'ayant accroché avec un crampon de fer, il ne lui fut plus possible de se dégager, & il fut dans l'instant environné de plusieurs vaisseaux Athéniens. Le sien fut bientôt rempli d'ennemis, & après un horrible carnage il tomba mort, plutôt accablé par le nombre que vaincu.

DARIUS

L'aîle droite qu'il commandoit, ayant perdu son Amiral, fut mise en déroute. La gauche composée des Béotiens & de ceux de l'Eubée, fit encore une longue & vigoureuse résistance par l'intérêt pressant qu'ils avoient de ne pas tomber entre les mains des Athéniens contre qui ils s'étoient révoltés ; mais enfin elle fut obligée de plier, & de se retirer en désordre. Les Athéniens se retirerent aux Arginuses, & y dresserent un trophée. Ils perdirent dans ce combat ving-cinq galeres, & les ennemis plus de soixante & dix, parmi lesquelles de dix qu'avoient fourni les Lacédémoniens il en périt neuf.

Plut. in Lys. p. 436.

Plutarque égale Callicratidas, Général Lacédémonien, pour sa justice, sa magnanimité, & son courage, à tous ceux qui dans la Grece s'étoient rendus les plus dignes d'admiration.

Plut. in Pelop. page 278.

Cependant il le blâme extrêmement d'avoir hasardé mal à propos aux Arginuses le combat naval, & il montre que pour éviter le reproche d'avoir lâchement pris la fuite, il avoit, par ce point d'honneur mal entendu, manqué au devoir essentiel de sa charge. En effet, dit Plutarque, si, pour me servir de la comparaison d'Iphicrate *, l'infanterie légére ressemble aux mains, la cavalerie aux pieds, le corps de bataille à la poitrine, & si le Général tient lieu de la tête, ce Général qui s'abandonne témérairement à l'impétuosité de son courage, n'expose & ne néglige pas tant

** C'étoit un Général des Athéniens.*

la vie, qu'il expose & néglige celle de tous ceux dont le salut est attaché au sien. Notre Commandant Lacédémonien avoit donc tort (c'est toujours Plutarque qui parle) de répondre au Pilote qui l'exhortoit à se retirer, *Sparte ne tient pas à un seul homme*. Car il est bien vrai que Callicratidas, combattant sous les ordres de quelqu'un sur terre ou sur mer, *n'étoit qu'un seul homme*: mais commandant une armée, il rassembloit en lui tous ceux qui lui obéissoient: & celui en la personne duquel tant de milliers d'hommes pouvoient périr, *n'étoit plus un seul homme*. (*a*) Cicéron, avant Plutarque, avoit porté le même jugement. Après avoir dit qu'il s'étoit trouvé bien des personnes prêtes à sacrifier à la patrie leurs biens & même leur vie, mais qui, par une fausse délicatesse de gloire, n'auroient pas voulu pour elle hasarder le moins du monde leur réputation, il cite en exemple Callicratidas, qui répondit à ceux qui l'exhortoient à se retirer des Arginuses, *Que Sparte pouvoit équiper une nouvelle flotte*

NOTHUS.

(*a*) Inventi multi sunt, qui non modò pecuniam, sed vitam etiam profundere pro patriâ parati essent, iidem gloriæ jacturam ne minimam quidem facere vellent, ne republicâ quidem postulante: ut Callicratidas, qui, cùm Lacedæmoniorum dux fuisset Peloponnesiaco bello, multaque fecisset egregiè, vertit ad extremum omnia, cùm consilio non paruit eorum, qui classem ab Arginusis removendam, nec cum Atheniensibus dimicandum putabant. Quibus ille respondit, Lacedæmonios, classe illâ amissâ, aliam parare posse: se fugere sine suo dedecore non posse. *Cic. de Offic. l. n. 84.*

si celle-ci périssoit, mais que pour lui il ne pouvoit prendre la fuite sans se couvrir de honte & d'infamie.

Je reviens aux suites du combat livré près des Arginuses. Les Généraux des Athéniens ordonnerent à Théramene, à Thrasybule, & à quelques autres Officiers, de retourner avec environ cinquante Galeres enlever les débris, & les corps morts, pour leur donner la sépulture, tandis qu'on vogueroit avec le reste contre Etéonice, qui tenoit Conon assiégé devant Mitylene. Mais une rude tempête qui survint dans le moment, empêcha d'exécuter cet ordre. Etéonice, averti de la défaite, & craignant que cette nouvelle ne jettât l'alarme & le découragement parmi ses troupes, renvoya ceux qui l'avoient apportée, avec ordre de revenir couronnés de chapeaux de fleurs, & de crier que toute la flotte d'Athenes avoit péri, & que Callicratidas avoit remporté la victoire. A leur retour, il fit des sacrifices d'action de graces, & ayant fait prendre de la nourriture à ses troupes, il fit partir promptement les Galeres, parce que le vent étoit favorable, tandis qu'il gagna Méthymne avec l'Armée de terre, après avoir brûlé son camp. Conon, délivré ainsi du blocus, se joignit à la flotte victorieuse, qui regagna aussi-tôt Samos.

Cependant, quand on eut appris à Athenes que les morts avoient été laissés sans sépulture, le Peuple entra dans une gran-

de colere, & fit tomber tout le poids de son indignation sur ceux qu'il croyoit coupables de cette faute. C'en étoit une grande, dans l'esprit des Anciens, que de ne pas procurer aux morts la sépulture ; & nous voyons qu'après toutes les batailles, les premiers soins des vaincus, malgré le sentiment actuel de leurs maux, & la vive douleur d'une sanglante défaite, étoient de demander au vainqueur une suspension d'armes, pour rendre à ceux qui étoient restés sur le champ de bataille les derniers devoirs, d'où ils étoient persuadés que dépendoit leur bonheur pour l'autre vie. Ils avoient peu d'idée de la résurrection des corps. Mais cependant les Païens, par l'intérêt que l'ame prenoit au corps après le trépas, par le respect religieux qu'on lui portoit, par les honneurs solemnels qu'on s'empressoit de lui rendre, marquoient qu'ils en avoient un sentiment confus, qui subsistoit parmi toutes les nations, & qui venoit de la plus ancienne tradition, quoiqu'elles ne le démêlassent pas bien clairement.

NOTHUS.

Voilà ce qui mit en fureur le Peuple d'Athenes. Il nomma sur le champ de nouveaux Généraux, sans conserver de tous les anciens que Conon, à qui l'on donna pour collegues Adimante & Philoclès. Des huit autres, deux s'étoient retirés, & six seulement étoient revenus à Athenes. Théramene, le dixieme des Généraux, qui avoit pris les devans, accusa devant le

Peuple les autres Chefs, les rendant reſponſables de n'avoir pas enlevé les morts après le combat; & pour ſa décharge, il lut la lettre qu'ils avoient écrite au Sénat & au Peuple, où ils s'excuſoient ſur la violence de la tempête, ſans charger perſonne. Il y avoit une noirceur déteſtable dans cette calomnie, d'abuſer contre eux du ménagement qu'ils avoient eu de ne le pas nommer dans leur lettre, & de ne pas rejetter ſur lui la faute dont il pouvoit paroître plus coupable que tout autre. On ne reconnoît point ici le caractere de Théramene, qui dans la ſuite fait paroître beaucoup de probité & de zele pour le bien public. Les Généraux, n'ayant pu, à leur retour, obtenir autant de temps qu'il en falloit pour ſe défendre, ſe contenterent de repréſenter en peu de mots comment la choſe s'étoit paſſée, & prirent à témoin de ce qu'ils diſoient les pilotes, & tous ceux qui étoient alors préſens. Le Peuple parut recevoir favorablement leurs excuſes, & pluſieurs particuliers s'offrirent pour cautions: mais on trouva à propos de remettre l'aſſemblée parce qu'il étoit nuit, & que le Peuple ayant accoutumé de donner ſon ſuffrage en levant la main, on ne pourroit reconnoître quel avis l'emporteroit, outre que le Conſeil devoit opiner auparavant ſur ce qu'on vouloit propoſer au Peuple.

La fête des Apaturies étant ſurvenue, où l'on a coutume de s'aſſembler par fa-

NOTHUS.

milles, les parens de Théramene aposterent plusieurs personnes vêtues de deuil & rasées, qui se dirent alliées de ceux qui étoient morts au combat, & obligerent Callixene à accuser les Généraux dans le Sénat. Il fut ordonné que puisqu'en la derniere assemblée on avoit oui l'accusation & la défense, le Peuple, distingué par Tribus porteroit son suffrage, & que si les accusés étoient jugés coupables, ils seroient punis de mort, leurs biens confisqués, & la dixieme partie consacrée à la * Déesse. Quelques Sénateurs s'opposerent à ce décret, comme injuste & contraire aux loix. Mais comme le Peuple, excité par Callixene, menaçoit d'envelopper les Opposans dans la même cause & dans le même crime que les Généraux, ils eurent la lâcheté de se désister de leur opposition, & ils sacrifierent ces Généraux innocens à leur propre sûreté, en consentant au Décret. Socrate, (c'est le célebre Philosophe) seul d'entre les Sénateurs demeura ferme, & s'opposa constamment à un Décret si visiblement injuste, & si contraire à toutes les loix. Le Peuple s'assembla. L'Orateur, qui étoit monté sur la Tribune pour prendre la défense des Généraux, « montra qu'ils n'avoient man» qué en rien à leur devoir, puisqu'ils » avoient ordonné qu'on enlevât les corps » morts: que si quelqu'un étoit coupable, » c'étoit celui qui etant chargé de cet or» dre ne l'avoit pas exécuté, mais qu'il

* C'étoit Minerve.

DARIUS » n'accusoit personne, & que la tempête » survenue dans ce moment-là même, » étoit une puissante apologie qui disculpoit pleinement les accusés. Il demanda » qu'on leur accordât un jour entier pour » se défendre, grace qu'on ne refusoit » point même aux plus criminels, & qu'on » les jugeât séparément. Il représenta que » rien ne les obligeoit de hâter avec tant » de précipitation un jugement où il s'agissoit de la vie des citoyens les plus il» lustres : que c'étoit en quelque sorte s'at» taquer aux Dieux, que de (a) rendre les » hommes responsables de la violence des » vents & de la tempête : qu'il y avoit une » ingratitude & une injustice criante à faire » mourir les vainqueurs que l'on auroit » dû couronner, & à livrer les défenseurs » de la patrie à la rage de leurs envieux : » que s'ils le faisoient, un jugement si ini» que seroit suivi d'un prompt mais inutile » repentir, qui leur laisseroit dans le cœur » une douleur cuisante, & les couvriroit » d'une honte éternelle. » Le Peuple d'abord avoit paru touché de ces raisons : mais animé par les accusateurs, il prononça une sentence de mort contre les huit Généraux, & six qui étoient présens, furent arrêtés pour être conduits au supplice. L'un d'eux, c'étoit Diomédon, homme d'une grande réputation pour son courage

(a) Quem adeò iniquum, ut sceleri assignet, quod venti & fluctus deliquerint? *Tacit. Annal. liv.* 14. *cap.* 3.

& sa probité, demanda d'être entendu. Quand on eut fait silence : » Athéniens, » dit-il, je souhaite que le jugement que » vous venez de prononcer contre nous, » ne tourne point à la perte de la République ; mais j'ai une grace à vous demander pour mes Collegues & pour » moi, c'est de nous acquitter envers les » Dieux des vœux que nous leur avons » faits pour vous & pour nous, & que » nous sommes hors d'état d'accomplir : » car c'est à leur protection invoquée avant » le combat, que nous reconnoissons être » redevables de la victoire que nous avons » remportée sur les ennemis. » Il n'y eut point de bon citoyen qui ne fut attendri jusqu'aux larmes par un discours si plein de douceur & de religion, & qui n'admirât avec surprise la modération d'un citoyen qui, se voyant condamné si injustement, ne laissoit pourtant échapper aucune parole d'aigreur ni même de plainte contre ses Juges, mais étoit uniquement occupé, en faveur de l'ingrate patrie qui les faisoit périr, de ce qu'elle & eux devoient aux Dieux pour la victoire qu'on venoit de remporter.

A peine les six Généraux furent-ils exécutés, que le Peuple ouvrit les yeux, & sentit toute l'horreur de ce jugement : mais son répentir ne pouvoit rendre la vie aux morts. Callixéne l'accusateur fut mis en prison, & on refusa de l'écouter. Ayant trouvé le moyen de se sauver, il s'enfuit à Décélie vers les ennemis, d'où il revint

DARIUS

quelque temps après à Athenes, & il y mourut de faim, haï & détesté généralement de tout le monde, comme le devroient être tous les calomniateurs. Diodore remarque que le Peuple lui-même porta la juste peine de son crime, les Dieux l'ayant livré peu de temps après, non à un seul maître, mais à trente Tyrans, qui le traiterent avec la derniere cruauté.

Plat. in Axioch. p. 368. 369.

On reconnoît au naturel, dans le récit que je viens de faire, ce que c'est qu'un peuple; & Platon, à l'occasion de ce même événement, en fait en peu de mots une peinture bien vive & bien ressemblante. Le (a) peuple, dit-il, est un animal inconstant, ingrat, cruel, jaloux, incapable de se laisser conduire par la raison. Et cela n'est pas étonnant, ajoûte-t-il, puisque c'est comme la lie d'une ville, & un assemblage informe de tout ce qu'on y trouve de plus mauvais.

Ce même récit nous fait connoître ce que peut la crainte sur l'esprit des hommes, même de ceux qui passent pour les plus sages, & combien il y en a peu qui soient capables de soutenir la vûe d'un danger & d'une disgrace présente. Quoique dans le Sénat la justice de la cause des Généraux accusés fût clairement connue, du moins par le plus grand nombre; dès qu'on parle de colere du peuple, & qu'on fait gronder de terribles menaces,

(a) Δῆμος ἀψίκορον ἀχάριστον, ὠμὸν, βάσκανον ἀπαίδευτον.

ces graves Sénateurs, dont la plûpart NOTHUS.
avoient commandé les armées, & qui tous s'étoient souvent exposés aux plus grands périls de la guerre, se rangent dans le moment du côté de la calomnie prouvée, & de l'injustice la plus criante qui fut jamais. Preuve éclatante qu'il y a un courage très-rare, & infiniment supérieur à celui qui porte tous les jours tant de milliers d'hommes à affronter dans les combats les plus terribles dangers !

Entre tous ces Juges, un seul, véritablement digne de sa réputation, c'est le grand Socrate, dans cette trahison & cette perfidie générale, demeure ferme & inébranlable ; & quoiqu'il sache que son suffrage & sa foible voix ne sera d'aucun secours pour les accusés, c'est un hommage qu'il croit devoir à l'innocence opprimée, & (*a*) il trouve qu'il est indigne d'un homme de bien de se livrer par crainte & lâcheté à la fureur d'un peuple aveugle & forcené. Voilà jusqu'où la justice peut être abandonnée. On juge bien qu'elle ne fut pas mieux défendue devant le peuple. De plus de trois mille citoyens qui composoient l'assemblée, deux seulement en prirent la défense, Euriptodemus & Axiochus : Platon nous en a conservé les noms, & il a donné celui du dernier au dialogue, d'où j'ai tiré une partie de mes réflexions.

(*a*) Οὐ γὰρ ἐφαίνετό μοι σεμνὸν δήμῳ μαινομένῳ συνεξάρχειν.

DARIUS

AN. M. 3598.
AV. J. C. 406.

La même année que se donna le combat des Arginuses, Denys s'empara de la tyrannie en Sicile. Je différe à en parler dans le Volume suivant, où je rapporterai de suite l'histoire des Tyrans de Syracuse.

§. VI.

Lysandre commande la flotte des Lacédémoniens. Cyrus est rappellé à la Cour par son pere. Lysandre remporte près d'Ægospotamos une célebre victoire contre les Athéniens.

Année XXVII. & derniere de la guerre du Péloponnése.

Xenoph. Hellen. lib. 2. p. 454. Plut. in Lys. p. 436. 437. Diod. l. 13. pag. 223.

AN. M. 3599.
AV. J. C. 405.

APRÈS la défaite des Arginuses, les affaires des Péloponnésiens étant allées en décadence, les alliés, appuyés en cela du crédit de Cyrus, envoyerent une ambassade à Sparte pour demander qu'on donnât encore le commandement de la flotte à Lysandre, avec promesse de servir avec plus d'affection & de courage s'il les commandoit. Comme il y avoit à Sparte une loi qui défendoit que le même homme fût deux fois Amiral, les Lacédémoniens, qui vouloient faire plaisir aux alliés, donnerent le titre d'Amiral à un certain Aracus, & envoyerent avec lui Lysandre, à qui ils ne donnerent en apparence que le titre de Vice-Amiral, mais qu'ils revêtirent en effet de toute l'autorité de l'Amiral même.

Tous ceux qui dans les villes avoient le plus de part au gouvernement, & y étoient le plus en crédit, le virent arriver avec une extrême joie, se promettant tout de son autorité pour achever de détruire partout la Démocratie. Son caractère complaisant pour ses amis, & indulgent pour toutes leurs fautes, accommodoit bien mieux leurs vues ambitieuses & injustes, que l'austère équité de Callicratidas. Car Lysandre étoit un homme profondément corrompu, & qui faisoit gloire de n'avoir nul principe sur la vertu & sur les devoirs les plus sacrés. Il ne faisoit aucun scrupule d'employer en tout la ruse & la fourberie. Il n'estimoit la justice qu'autant qu'elle pouvoit lui servir; & quand elle ne favorisoit point ses intérêts, il lui préféroit sans hésiter l'utile, qui chez lui étoit le seul beau & le seul honnête, persuadé que la vérité n'avoit, par sa nature, nul avantage sur le mensonge, & qu'il falloit mesurer le prix de l'une & de l'autre au profit qui en revenoit. Et pour ceux qui lui représentoient que c'étoit une chose indigne des descendans d'Hercule d'employer le dol & la fraude, il s'en moquoit ouvertement. *Car*, disoit-il, *par-tout où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y coudre la peau du renard.*

On rapporte de lui un mot qui marque bien le peu de compte qu'il faisoit de se parjurer. Il avoit coutume de di-

DARIUS re* *qu'on amusoit les enfans avec des osselets, & les hommes avec les sermens*, montrant par une irréligion si déclarée qu'il faisoit encore moins de cas des Dieux que de ses ennemis. Car celui qui trompe par un faux serment, déclare ouvertement par là qu'il craint son ennemi, mais qu'il méprise Dieu.

Xenoph. Hellen. lib. 2. p. 454. Ici finit la vingt-sixieme année de la guerre du Péloponnése. C'est dans cette année que le jeune Cyrus, ébloui de l'éclat du commandement auquel il étoit peu accoutumé, & jaloux des moindres marques d'honneur qui pouvoient relever son rang & son autorité, découvrit par une action éclatante le secret de son cœur. Elevé dès l'enfance dans la maison regnante, nourri à l'ombre du trône parmi les soumissions & les prosternemens des gens de Cour, entretenu de longue main, par les discours d'une mere ambitieuse qui l'idolâtroit, dans le desir & l'espérance de la Royauté, il commençoit déja à en exercer les droits & à en exiger les respects avec une hauteur & une rigidité qui étonnent. Deux Perses de la famille royale, ses cousins germains, & dont la mere étoit sœur de Darius son pere, avoient manqué de se couvrir les mains de leurs manches en sa présence, se-

* *Le texte grec peut recevoir un autre sens, qui n'est peut-être pas moins bon.* Que les enfans pouvoient tromper, user de supercherie (*c'est ce qu'ils appellent* tricher) au jeu des osselets, & les hommes dans les sermens. Ἐκέλευε τοὺς μὲν παῖδας ἀστραγάλοις, τοὺς δ' ἄνδρας ὅρκοις ἐξαπατᾶν.

lon le cérémonial qui ne s'obſervoit qu'à l'égard des Rois de Perſe. Cyrus, choqué de cette omiſſion comme d'un crime capital, les condamna à mort, & les fit impitoyablement exécuter à Sardes. Darius, aux pieds de qui les parens vinrent ſe jetter pour lui demander juſtice, fut fort touché de la mort tragique de ſes deux neveux, & regarda cette action de ſon fils comme un attentat contre lui-même, à qui ſeul cet honneur étoit dû. Il prit la réſolution de lui ôter ſon gouvernement, & il le manda à la Cour ſous prétexte qu'étant malade il avoit envie de le voir.

Avant que de partir pour s'y rendre, Cyrus fit venir Lyſandre à Sardes, & lui remit en main de groſſes ſommes d'argent pour payer ſa flotte, lui en promettant encore davantage pour l'avenir. Et, par une oſtentation de jeune homme, pour lui faire voir combien il avoit envie de lui faire plaiſir, il l'aſſura que quand le Roi ſon pere ne lui fourniroit rien, il lui donneroit plutôt du ſien propre; & que ſi tout venoit à lui manquer, il feroit fondre ſon trône d'or & d'argent maſſif, ſur lequel il s'aſſeyoit pour rendre la juſtice. Enfin, ſur le point de partir, il lui donna le pouvoir de recevoir les tributs & les revenus des villes, lui confia le gouvernement de ſes Provinces, & l'embraſſant il le conjura de ne point donner de bataille en ſon abſence s'il n'étoit ſupérieur en force, parce que le Roi ni lui ne manquoient pas de pouvoir ni de

DARIUS volonté pour le rendre plus puissant que ses ennemis ; & il lui promit, avec les assurances les plus fortes de son affection, de lui amener grand nombre de vaisseaux de la Phénicie & de la Cilicie.

Xenoph. Hellen. lib. 1. pag. 455-458. Plut. in Lys. p. 437-440. Id. in Alcib. p. 212. Diod. lib. 11. p. 223-226.

Après le départ de ce Prince, Lysandre tourna du côté de l'Hellespont, & mit le siege par mer devant Lampsaque. Torax s'y étant rendu en même-temps avec ses troupes de terre, donna l'assaut de son côté. La ville fut emportée de force, & Lysandre l'abandonna au pillage. Les Athéniens, qui le suivoient de près, mouillerent au port d'Eléonte dans la Querfonnese avec cent quatre-vingts galeres. Mais sur la nouvelle de la prise de Lampsaque, ils allerent promptement à Seste, & après s'y être fournis de vivres, ils firent voile, en remontant le long de la côte, jusqu'à un lieu appellé * *Ægos-potamos*, où ils s'arrêterent vis-à-vis des ennemis qui étoient encore à l'ancre devant Lampsaque. L'Hellespont n'a pas dans cet endroit deux mille pas de largeur. Les deux armées se voyant si proche, toutes les troupes ne penserent qu'à se reposer ce jour-là, dans l'espérance que dès le lendemain on en viendroit à une bataille.

* *La riviere de la chévre.*

Mais Lysandre rouloit un autre dessein dans son esprit. Il commanda à ses matelots & à ses pilotes de monter sur leurs galeres, comme si effectivement on eût dû combattre le lendemain à la pointe du jour, de se tenir là, & d'y attendte ses or-

ĉres dans un profond ſilence. Il commanda de même à ſon armée de terre de ſe tenir tranquillement en bataille ſur la côte en attendant le jour. Le lendemain dès que le ſoleil fut levé, les Athéniens commencerent à voguer contre eux avec toute leur flotte ſur une ligne, & à les défier. Lyſandre, quoique ſes galeres fuſſent bien rangées en bataille les proues tournées contre l'ennemi, ſe tint en repos, & ne fit aucun mouvement. Sur le ſoir les Athéniens s'en étant retournés, il ne permit à ſes ſoldats de deſcendre à terre qu'après que deux ou trois galeres, qu'il avoit envoyées à la découverte, furent de retour, & qu'elles eurent rapporté qu'elles avoient vu débarquer les ennemis. Le lendemain on fit la même manœuvre, le troiſieme jour encore, & juſqu'au quatrieme. Cette conduite, qui montroit de la réſerve & de la timidité, augmenta extrêmement la confiance & l'audace des Athéniens, & leur inſpira un grand mépris pour une armée, que la crainte, ſelon eux, empêchoit de paroître & de rien tenter.

NOTHUS.

Sur ces entrefaites, Alcibiade, qui étoit près de là, montant à cheval, vint trouver les Généraux Athéniens, & leur repréſenta qu'ils ſe tenoient ſur une côte fort déſavantageuſe, où ils n'avoient ni ports ni villes voiſines; qu'ils étoient obligés de faire venir avec beaucoup de peine & de danger leurs proviſions de Seſte; & qu'ils avoient grand tort de ſouffrir que

les gens de l'équipage, dès qu'ils étoient à terre s'éloignassent & s'écartassent chacun de son côté, pendant qu'ils voyoient vis-à-vis d'eux une flotte ennemie, accoutumée à exécuter avec une prompte obéissance & au plus léger signal les ordres du Général. Il offroit même de venir attaquer par terre les ennemis avec de nombreuses troupes de Thrace, & de les forcer de combattre. Les Généraux, sur-tout Tydée & Ménandre, jaloux du commandement, ne se contenterent pas de refuser ses offres, dans la pensée que si le succès des armes étoit malheureux, tout le blâme en retomberoit sur eux, & que s'il étoit favorable, Alcibiade en auroit tout l'honneur : mais ils rejetterent encore avec insulte ces conseils si sages & si salutaires, comme si un homme disgracié perdoit le sens & l'esprit en perdant la faveur de sa République. Alcibiade se retira.

Le cinquieme jour, les Athéniens se présenterent encore pour donner la bataille, & se retirerent le soir comme de coutume avec des airs encore plus insultans que les premiers jours. Lysandre détacha à l'ordinaire quelques galeres pour les observer, avec ordre de retourner en toute diligence dès qu'ils auroient vu les Athéniens descendus à terre, & d'élever sur chaque proue un bouclier d'airain quand ils seroient arrivés au milieu du canal. Lui cependant sur sa galere parcouroit toute la ligne, en exhortant les pilotes & les Officiers à te-

nir les matelots & les soldats prêts à voguer NOTES.
& à combattre au premier signal.

Dès que le bouclier fut élevé sur la prouë, & que de la galere Amirale le son de la trompette eut donné le signal, toute la flotte en belle ordonnance partit. En même temps l'armée de terre se hâta de monter sur le promontoire pour voir le combat. En cet endroit le canal qui sépare les deux continens, n'a de largeur qu'environ quinze stades, c'est-à-dire, trois quarts de lieue. Cet espace fut bientôt franchi, par les efforts & par la diligence des rameurs. Conon, Général des Athéniens, fut le premier qui apperçut de terre cette flotte qui venoit l'assaillir en grand appareil. Il se mit donc d'abord à crier qu'on s'embarquât. Saisi de douleur & de trouble, il appelle ceux-ci par leur nom, il conjure ceux-là, & il force les autres de monter sur leurs galeres: mais tous ces efforts & tout cet empressement furent inutiles, les soldats étant dispersés çà & là. Car ils n'étoient pas plutôt descendus sur le rivage, que les uns avoient couru aux vivandiers, les autres étoient allés se promener dans la campagne, ceux-ci s'étoient mis à dormir dans leurs tentes, & ceux-là avoient commencé à préparer leur souper. C'étoit l'effet du peu d'attention & du peu d'expérience de leurs Capitaines, qui ne sonpçonnant pas le moindre danger, se tenoient en repos, & y laissoient leurs soldats.

1875 pas.

Déja les ennemis se portoient sur eux avec de grands cris & un grand bruit de rames, lorsque Conon se dérobant avec neuf galeres, du nombre desquelles étoit la galere sacrée nommée la Paralienne, prit la route de Cypre, & s'y retira auprès d'Evagore. Les Peloponnésiens tombant sur les autres galeres, enlevent d'abord celles qui sont vuides, choquent & brisent celles qui commencent à se remplir. Les soldats, qui accourent au secours sans ordre & sans armes, sont tués au pied des galeres où ils veulent monter; ou, prenant la fuite dans les terres, ils sont taillés en pieces par les ennemis descendus pour les poursuivre. Lysandre fit trois mille prisonniers, prit tous les Géneraux, & se rendit maître de toute la flotte. Après avoir pillé le camp, & attaché à la poupe de ses galeres celles des ennemis, il s'en retourna à Lampsaque au son des flûtes, & parmi les chants de triomphe. Il eut la gloire d'avoir exécuté avec très-peu de perte un des plus grands exploits guerriers dont il soit parlé dans l'histoire, & d'avoir terminé dans l'espace d'une heure une guerre qui avoit déja duré vingt-sept ans, & qui peut-être, sans lui, en auroit encore duré davantage. Lysandre envoya aussi-tôt porter cette agréable nouvelle à Lacédémone.

Les trois mille prisonniers qu'on avoit faits à cette bataille, ayant été condamnés à mort par le Conseil, Lysandre appella

Philoclès, l'un des Généraux Athéniens. C'étoit lui qui avoit fait précipiter du haut d'un rocher tous les prisonniers de deux galeres prises sur les ennemis, l'une d'Andros, l'autre de Corinthe; & qui avoit autrefois persuadé au peuple d'Athenes d'ordonner qu'on couperoit le pouce de la main droite à tous les prisonniers de guerre, afin qu'ils fussent hors d'état de manier la pique, & qu'ils ne pussent servir qu'à la rame. Lysandre le fit donc venir, & lui demanda à quoi il se condamnoit lui-même, pour avoir porté ses citoyens à donner le cruel Décret dont on vient de parler. Philoclès, sans rien rabattre de sa fierté, malgré l'extrêmité du danger où il se trouvoit, lui répondit: « N'accuse point des gens » qui n'ont point de Juges; & puisque tu » es vainqueur, use de tes droits, & fais » contre nous ce que nous eussions fait con- » tre toi, si nous t'avions vaincu. » En même-temps il alla se mettre au bain, prit ensuite un manteau magnifique, & marcha le premier au supplice. Tous les prisonniers furent égorgés, à la réserve d'Adimante, qui s'étoit opposé à ce Décret.

NOTHUS.

Après cette expédition, Lysandre alla avec sa flotte par toutes les villes maritimes; & il ordonnoit à tous les Athéniens qui s'y trouvoient, de se retirer au plutôt dans Athenes, sans leur permettre de prendre une autre route, & en leur déclarant qu'après certain temps marqué il puniroit de mort tous ceux qu'il rencontreroit hors

de la ville. Ce qu'il faisoit en habile politique, pour affamer la ville plus promptement, & la mettre hors d'état de soutenir un long siége. Il s'appliqua ensuite à ruiner dans toutes les villes la Démocratie, & toutes les autres sortes de gouvernement, & il laissa dans chacune un gouverneur Lacédémonien, appellé *Harmoste*, & dix Archontes ou Magistrats, qu'il tiroit des sociétés qu'il y avoit établies. Il s'assuroit par là en quelque sorte le gouvernement général, & comme la principauté de toute la Grece, ne mettant en place que des personnes qui lui étoient entiérement attachées.

§. VII.

Athenes, assiégée par Lysandre, capitule, & se rend. Lysandre y change la forme du gouvernement, & y établit trente Commandans. Il envoie devant lui à Sparte Gylippe, avec tout l'or & l'argent qu'il avoit pris sur les ennemis. Décret de Sparte sur l'usage qu'on en doit faire. Ainsi finit la guerre du Péloponnese. Mort de Darius Nothus.

An. M. 3600. Av. J. C. 404. *Xenoph. Hellen. lib. 2. pag. 458-462. Plut. in Lys. p. 440-441.*

QUAND on apprit à Athenes, par un vaisseau qui arriva de nuit dans le Pirée, la défaite entiére de l'armée, la consternation fut générale. On n'entendit qu'un cri de douleur & de désespoir dans toute la ville. Ils croyoient déja voir l'ennemi aux portes. Ils se représentoient les maux d'un long siége & d'une cruelle famine, la ruine

& l'incendie de la ville, les insultes d'un fier vainqueur, & la honteuse servitude où ils alloient être livrés, plus triste pour eux, & plus insupportable que les plus durs supplices & que la mort même. Le lendemain on convoqua l'assemblée, & il fut résolu qu'on boucheroit tous les ports excepté un seul, qu'on répareroit les breches, & qu'on feroit la garde pour se préparer à un siége.

NOTES HIST.

En effet, Agis & Pausanias, les deux Rois de Lacédemone, s'approcherent d'Athenes avec toutes leurs troupes. Lysandre, bientôt après, aborda au port de Pirée avec cent cinquante voiles, & empêcha qu'aucun navire n'y entra & n'en sortît. Les Athéniens assiégés par terre & par mer, sans vivres, sans vaisseaux, sans espérance de secours, & sans aucune ressource, rétablirent tous ceux qui avoient été flétris par quelque Décret, sans parler néanmoins de capituler, quoique plusieurs mourussent déja de faim. Mais, quand on n'eut plus de bled, on députa vers Agis pour traiter avec Lacédémone, en conservant seulement la ville & le port, & abandonnant le reste. Il renvoya à Sparte les Députés, comme n'ayant pas le pouvoir de traiter. Lorsqu'ils furent arrivés à Sellasie sur la frontiere de Lacédémone, & qu'ils eurent exposé leur commission aux Ephores, ils eurent ordre de se retirer, & de revenir avec d'autres propositions s'ils vouloient avoir la paix. Les Ephores avoient demandé qu'on abat-

tît douze cens pas de muraille de part & d'autre du Pirée : mais un Athénien, qui osa le conseiller, fut mis en prison, & défense fut faite de proposer désormais rien de semblable.

Les choses étant dans ce triste état, Théramene dit tout haut dans l'assemblée, que si on vouloit l'envoyer vers Lysandre, il sçauroit si la proposition que faisoient les Lacédémoniens de démanteler la ville, étoit pour la ruiner plus aisément, ou pour l'empêcher de se révolter. Les Athéniens l'ayant député, il fut plus de trois mois sans revenir, apparemment pour les obliger par l'extrêmité de la famine à accepter les conditions qu'on leur proposeroit quelles qu'elles fussent. Il dit à son retour que Lysandre l'avoit arrêté tout ce temps là, & qu'à la fin on lui avoit dit qu'il s'adressât aux Ephores. Il fut donc renvoyé lui dixieme à Lacédémone, avec plein pouvoir de traiter. Quand ils y furent arrivés, les Ephores leur donnerent audience dans l'assemblée générale, où les Corinthiens & plusieurs autres alliés, particuliérement ceux de Thebes, soutinrent qu'il falloit détruire absolument la ville, sans plus parler de traité. Mais les Lacédémoniens, préférant la gloire & la sûreté de la Grece à leur propre grandeur, répondirent qu'il ne leur seroit jamais reproché d'avoir détruit une ville qui avoit rendu à toute la Grece de si grands services, dont le souvenir devoit faire sur l'esprit des alliés une plus forte impression,

que

que le ressentiment des injures particulieres qu'ils en avoient reçues. La paix fut donc faite à ces conditions : « Qu'on démoliroit les fortifications du Pirée, avec » la longue muraille qui joignoit le port à » la ville ; que les Athéniens livreroient » toutes leurs galeres à la réserve de dou» ze ; qu'ils abandonneroient toutes les vil» les dont ils s'étoient emparés, & se con» tenteroient de leurs terres & de leur » pays ; qu'ils rappelleroient leurs bannis, » & qu'ils feroient ligue offensive & défen» sive avec les Lacédémoniens, & les sui» vroient par-tout où ils les voudroient » mener.

Les Députés étant de retour, furent environnés d'une foule innombrable de peuple, qui appréhendoit qu'on n'eût rien conclu : car on ne pouvoit plus tenir à cause de la multitude de ceux qui mouroient tous les jours de faim. Le lendemain ils rendirent compte de leur négociation : le traité fut ratifié malgré l'opposition de quelques particuliers, & Lysandre, suivi des bannis, entra dans le port. C'étoit le jour même où les Athéniens avoient gagné autrefois la bataille navale de Salamine. Il fit démolir les murailles au son des flûtes & des trompettes, avec toutes les marques extérieures d'une joie & d'une alégresse extraordinaire, comme si toute la Grece eût recouvré ce jour là sa liberté. Ainsi fut terminée la guerre du Péloponnese, après avoir duré l'espace de 27 ans.

Lysandre, sans donner aux Athéniens le temps de se reconnoître, changea toute la forme de leur gouvernement, établit dans la ville trente Archontes, ou plutôt trente Tyrans, mit une bonne garnison dans la citadelle, & y laissa pour *Harmoste* ou Gouverneur le Spartiate Callibius. Agis licentia son armée. Lysandre, avant que de congédier la sienne, s'avança vers Samos, qu'il pressa si vivement, qu'il l'obligea enfin de capituler. Après y avoir rétabli les anciens habitans, il songea à retourner à Sparte avec les galeres des Lacédémoniens, celles du Pirée, & les éperons des autres qu'il avoit prises.

Il avoit envoyé devant lui Gylippe, qui avoit commandé l'armée en Sicile, pour porter à Lacédémone l'argent & les dépouilles, qui étoient le fruit de ses glorieuses campagnes. L'argent, sans compter les couronnes d'or sans nombre que les villes lui avoient données, montoit à quinze cens talens, c'est-à-dire, à quinze cens mille écus. Gylippe, porteur d'une somme si considérable, ne put résister à la tentation de s'en approprier quelque partie. Les sacs étoient scellés d'un cachet, & sembloient ne laisser aucun lieu au vol. Il les décousit par le fond; & après avoir tiré de chacun l'argent qu'il voulut, qui montoit à trois cens talens, il les recousit fort proprement, & se crut bien en sûreté. Mais, quand il fut arrivé à Sparte, les bordereaux qu'on avoit mis dans chaque sac le décé-

Trois cens mille écus.

NOTHUS.

lerent. Pour éviter le ſupplice, il ſe bannit lui-même de Sparte, en portant par-tout la honte d'avoir terni par une ſi baſſe & ſi ſordide avarice la gloire de toutes ſes belles actions.

Sur ce fâcheux exemple, les plus ſages & les plus ſenſés des Spartiates, craignant cette force impérieuſe de l'argent qui ſubjuguoit, non-ſeulement les hommes du commun, mais auſſi les plus grands perſonnages, blâmerent extrêmement Lyſandre de vouloir donner ainſi atteinte aux loix fondamentales de Sparte, & repréſenterent vivement aux Ephores qu'il étoit de leur devoir (a) de chaſſer de Sparte tout cet or & tout cet argent, & de le charger de malédictions & d'anathêmes, comme une peſte fatale qui ravageoit tous les autres Etats, & qu'on vouloit introduire dans Sparte pour corrompre la ſaine conſtitution du gouvernement, qui depuis tant de ſiécles l'avoit heureuſement maintenue dans un état de force & de vigueur. Les Ephores, ſur le champ, firent un Décret pour proſcrire cet or & cet argent, & ordonnérent que l'on continueroit à ne ſe ſervir que de la monnoie reçue, c'eſt-à-dire, de la monnoie de fer. Mais les amis de Lyſandre s'étant oppoſés à ce Décret, & ayant mis tout en œuvre pour faire retenir cet or & cet argent à Sparte, l'affaire fut miſe de nouveau en déliberation. Il ſemble que na-

(a) Ἀποδιοπομπεῖσθαι πᾶν τὸ ἀργύριον καὶ τὸ χρυσίον, ὥσπερ κῆρας ἐπαγωγίμους.

turellement il n'y avoit que deux partis à proposer, qui étoient de donner un libre cours aux especes d'or & d'argent, ou de les décrier absolument & de les proscrire. Les prudens, les politiques, en trouverent un troisieme qui, selon eux, concilioit les deux autres par un heureux tempérament, en prenant un sage milieu entre les deux excès vicieux de trop de sévérité, ou de trop de relâchement. Il fut donc ordonné que la nouvelle monnoie d'or & d'argent ne seroit employée que par le trésor public, qu'elle n'auroit cours que pour les seules affaires de l'Etat, & que tout particulier qui s'en trouveroit saisi, seroit mis à mort sur l'heure.

Etrange expédient, s'écrie Plutarque! Comme si Lycurgue avoit craint les especes d'or & d'argent, & non pas l'avarice que ces especes font naître : avarice que l'on éteignoit bien moins en défendant aux particuliers d'en avoir, qu'on ne l'enflammoit en permettant à la ville entiére d'en amasser & de s'en servir. Car il étoit impossible qu'en voyant cette monnoie en honneur & en estime dans le public, on la méprisât en particulier comme inutile, & que chacun regardât comme de nulle valeur pour ses affaires domestiques, ce que la ville estimoit & recherchoit si fort pour les siennes; les mauvais usages autorisés par les mœurs publiques, étant mille fois plus dangereux pour les particuliers que les vices des particuliers ne le sont pour le pu-

NOTHUS.

blic. Ainsi, dit encore Plutarque, les Lacédémoniens, en infligeant peine de mort contre ceux qui feroient usage en particulier de la nouvelle monnoie, furent assez imprudens & assez aveugles pour croire qu'il suffisoit de placer comme en sentinelle à la porte des maisons la loi & la crainte du supplice, pour empêcher l'or & l'argent d'y entrer; pendant qu'ils laissoient le cœur de leurs citoyens ouvert à l'admiration & au desir des richesses, & qu'ils y introduisoient eux-mêmes une violente passion d'en amasser, en faisant regarder comme une chose grande & honorable de devenir riche.

Ce fut vers la fin de la guerre du Péloponnese que mourut, après un regne de dix-neuf ans, Darius Nothus, Roi de Perse. Cyrus étoit arrivé à la Cour avant sa mort; & Parysatis sa mere, dont il étoit l'idole, non contente d'avoir fait sa paix, malgré toutes les fautes qu'il avoit commises dans son Gouvernement, pressoit encore le vieux Roi de le déclarer son successeur à l'exemple de Darius premier de ce nom, qui avoit donné la préférence à Xerxès sur tous ses freres, parce qu'il étoit né, comme celui-ci, depuis l'avénement de son pere à la couronne. Mais Darius ne poussa pas jusques-là sa complaisance pour elle. Il donna la couronne à Arsace son aîné, & fils aussi de Parysatis: il est appellé Arsicas dans Plutarque; & ne laissa à Cyrus que le Gouvernement des Provinces qu'il avoit déja.

AN. M. 3600.
AV. J. C. 404.

LIVRE NEUVIEME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS,

Pendant les quinze premieres années du régne d'Artaxerxe Mnémon.

CHAPITRE PREMIER.

ARTAXERXE MNÉMON.

CE Chapitre renferme les troubles domestiques de la Cour de Perse : la mort d'Alcibiade : le rétablissement de la liberté à Athénes : les secrets desseins de Lysandre pour se faire Roi.

§. I.

Sacre d'Artaxerxe Mnémon. Cyrus entreprend d'égorger son frere. Il est renvoyé dans l'Asie Mineure. Cruelle vengeance de Statira, femme d'Artaxerxe, sur les auteurs & les complices du meurtre de son frere. Mort d'Alcibiade. Son caractére.

AN. M. 3600.
AV. J.C. 404.

ARSACE, en montant sur le trône, prit le nom d'Artaxerxe : c'est celui à qui les Grecs, à cause de sa mémoire prodigieuse, ont donné le surnom de * MNÉMON. Etant auprès du lit de son pere malade, il lui demanda, un moment avant qu'il expirât,

* Ce mot signifie en Grec un homme qui a une bonne mémoire.

quelle avoit été la regle de sa conduite pendant un regne aussi long & aussi heureux que le sien, afin de pouvoir l'imiter. *Ç'a été*, lui répondit-il, *de faire toujours ce que la justice & la religion demandoient de moi*. Paroles mémorables, & qui méritent d'être gravées en lettres d'or dans le palais des Rois, pour les faire souvenir continuellement de ce qui doit régler toutes leurs actions. Il est assez ordinaire aux Princes de donner en mourant d'excellentes instructions à leurs enfans. Elles seroient plus efficaces, si l'exemple & la pratique les avoient précédées : sans cela elles sont aussi foibles que le malade qui les donne, & ne lui survivent de guéres.

Athen. lib. 12. p. 548.

Peu de jours après la mort de Darius, le nouveau Roi partit de sa capitale, & alla à la ville de * Pasargades pour s'y faire sacrer, selon la coutume, par les Prêtres de Perse. Il y avoit dans cette ville un temple de la Déesse qui préside à la guerre, où se faisoit le sacre des Rois. Il étoit accompagné de cérémonies très-singulieres, qui sans doute ont un sens caché, mais Plutarque ne l'explique point. Le Prince qui devoit être sacré dépouilloit sa robe dans ce temple, & y prenoit celle que l'ancien Cyrus avoit portée avant que de devenir Roi, laquelle y étoit gardée avec beaucoup de vénération. Ensuite, après avoir mangé une figue seche, il mâchoit des feuilles de térébinthe, & avaloit un breuvage composé de vinaigre & de lait. Cela signifieroit-

Plut. in Artax. p. 1012.

* *Ville de Perse, bâtie par le grand Cyrus.*

il que les douceurs qu'on goûte dans la royauté sont mêlées de beaucoup d'amertumes, & que si le trône est environné de plaisirs & d'honneurs, il ne l'est pas moins de peines & d'inquiétudes ? Il paroît assez clair qu'en revêtant le nouveau Roi de la robe de Cyrus, on vouloit lui faire entendre qu'il devoit aussi être revêtu de ses grandes qualités & de ses rares vertus.

Le jeune Cyrus dévoré d'ambition, étoit au désespoir d'être frustré pour toujours de l'espérance du trône que sa mere lui avoit donnée, & de voir passer dans les mains de son frere un sceptre qu'il croyoit lui être dû. Les crimes les plus noirs ne coûtent rien à un ambitieux. Celui-ci résolut d'égorger son frere dans le temple même, en présence de toute la Cour, dans le moment qu'il quitteroit sa robe pour prendre celle de Cyrus. Artaxerxe en eut avis par le Prêtre même qui avoit élevé son frere, & à qui ce jeune Prince avoit fait confidence de son dessein. Cyrus fut arrêté, & condamné à mort. Sa mere Parysatis étant accourue toute hors d'elle-même, le prit entre ses bras, le lia avec les tresses de ses cheveux, attacha son cou au sien, & fit tant par ses cris, par ses larmes & par ses prieres, qu'elle obtint sa grace, & qu'elle le fit renvoyer dans les Provinces maritimes dont il avoit le gouvernement. Il y porta une ambition non moins ardente qu'auparavant, animée de plus par le dépit de l'affront qu'il avoit reçu, & par un vif desir de vengeance, &

armée d'un pouvoir presque sans bornes. MNÉMON.
Artaxerxe, dans cette occasion, manqua contre les regles les plus communes de la politique, qui ne permettent pas de (a) nourrir & d'enflammer par des honneurs extraordinaires la fierté d'un jeune Prince hardi & entreprenant comme étoit Cyrus, qui avoit porté la haine personnelle contre son frere jusqu'à vouloir l'assassiner de sa main, & l'ambition de régner jusqu'à mettre en œuvre les moyens les plus criminels pour parvenir à son but.

Artaxerxe avoit épousé Statira. A peine son mari fut-il monté sur le trône, qu'elle employa l'empire que sa beauté lui donnoit sur lui, pour tirer vengeance de la mort de son frere Thériteuchme. C'est une des scènes les plus tragiques que fournisse l'histoire, & une complication monstrueuse d'adulteres, d'incestes & de meurtres, qui, après avoir causé de grands désordres dans la famille royale, eurent enfin l'issue la plus tragique pour tous ceux qui y avoient eu part. Mais il faut reprendre les choses de plus haut, pour mettre le lecteur au fait. *Ctes. cap. 51-55.*

Hidarne, pere de Statira, Perse de fort grande qualité, étoit Gouverneur d'une des principales Provinces de l'Empire. Statira étoit d'une rare beauté, & c'est ce qui engagea Artaxerxe à l'épouser : il portoit alors le nom d'Arsace. Tériteuchme, frere

(a) Nequis mobiles adolescentium animos præmaturis honoribus ad superbiam extolleret. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 17.*

de Statira, épousa en même temps Hamestris sœur d'Arsace, une des filles de Darius & de Parysatis : &, en faveur de ce mariage, Tériteuchme, quand son pere fut mort, eut son Gouvernement. Il y avoit encore dans cette famille une autre sœur nommée Roxane, qui n'étoit pas moins belle que Statira, & qui avec cela excelloit dans l'art de tirer de l'arc, & de lancer le dard. Tériteuchme son frere conçut pour elle une passion criminelle : & pour la satisfaire, il résolut de se mettre en liberté, & de tuer Hamestris qu'il avoit épousée. Darius ayant été informé de ce complot, engagea à force de presens & de promesses Udiaste, ami intime de Tériteuchme & son confident, à prévenir ce funeste dessein en l'assassinant. Il obéit, & eut pour récompense le Gouvernement de celui qu'il avoit assassiné de ses propres mains.

Parmi les gardes de Tériteuchme il y avoit un fils d'Udiaste, nommé Mithridate, fort attaché à son Maître. Ce jeune Cavalier ayant appris que son pere avoit lui-même commis le meurtre, fit contre lui toutes sortes d'imprécations, & plein d'horreur pour cette lâche & noire action, il s'empara de la ville de Zaris, & se révoltant ouvertement, il voulut rétablir le fils de Tériteuchme. Mais ce jeune homme ne put pas tenir long-temps contre Darius. On le renferma dans sa place avec le fils de Tériteuchme qu'il avoit auprès de

MNÉMON.

lui ; & tout le reste de la famille d'Hidarne fut mis en prison, & livré à Parysatis, pour en faire ce qu'il plairoit à cette mere irritée au dernier point du traitement qu'on avoit ou fait ou voulu faire à Hamestris sa fille. Cette cruelle Princesse commença par faire scier en deux Roxane, la cause de tout le mal : & ordonna de faire mourir tout le reste, excepté Statira, qu'elle accorda aux larmes & aux sollicitations les plus tendres & les plus fortes d'Arsace, à qui l'amour qu'il avoit pour sa femme fit employer tout pour la sauver, quoique Darius son pere crût qu'il convenoit pour son bien même, de l'envelopper dans le sort du reste de sa famille. Voilà l'état où étoient les choses quand Darius vint à mourir.

Plut. in Artax. p. 1018

Statira, dès que son mari fut sur le trône, se fit livrer Udiaste. Elle lui fit arracher la langue, & le fit mourir dans les tourmens les plus cruels qu'elle put inventer, pour punir la noire action qui avoit causé la ruine de sa famille ; & elle donna son Gouvernement à Mithridate pour récompense de l'attachement qu'il avoit eu aux intérêts de sa maison. Parysatis de son côté se vengea sur le fils de Tériteuchme. Elle le fit empoisonner, & l'on verra bientôt venir le tour de Statira.

Voilà des exemples bien terribles de la vengeance des femmes, & en général des excès où se portent ceux qui se sentent au dessus des loix, & qui n'ont d'autre régle

ARTAXERXE de leurs actions que leur volonté & leurs passions.

AN. M. 3601. AV. J. C. 403. Cyrus ayant résolu de détrôner son frere, se servit de Cléarque, Général Lacédémonien, pour faire lever un corps d'armée de troupes Grecques, sous prétexte d'une guerre que ce Lacédémonien prétendoit aller faire en Thrace. Je différe à parler de cette fameuse expédition, aussi-bien que de la mort de Socrate qui arriva dans le même temps, ayant dessein de traiter ces deux grands événemens avec toute l'étendue qu'ils méritent. Ce fut sans doute dans la même vue que Cyrus fit présent à Lysandre d'une galere de deux coudées de long, qui étoit d'ivoire & d'or, pour le féliciter de la victoire navale qu'il avoit remportée. Cette galere fut consacrée dans le temple de Delphes. Lysandre, bientôt après, alla le trouver à Sardes, chargé pour lui de présens magnifiques de la part des alliés.

Plut. in Lys. pag. 443.

C'est dans cette occasion que Cyrus eut avec Lysandre le célébre entretien dont Xénophon nous a laissé le récit, & que Ciceron après lui a tant fait valoir. Ce (a)

Xenoph. Oecon. p. 830.

(a) Narrat Socrates in eo libro Cyrum minorem, Regem Persarum, præstantem ingenio atque imperii gloria, cùm Lysander Lacedæmonius, vir summæ virtutis, venisset ad eum Sardes, eique dona à sociis attulisset, & cæteris in rebus comem erga Lysandrum atque humanum fuisse, & ei quemdam conseptum agrum diligenter consitum ostendisse. Cùm autem admiraretur Lysander & proceritates arborum, & directos in quincuncem ordines, & humum

MNÉMON.

jeune Prince, qui se piquoit encore plus d'honnêteté & de politesse que de noblesse & de grandeur, se fit un plaisir de conduire lui-même un hôte si illustre dans ses jardins, & de lui en faire remarquer les différentes beautés. Lysandre, frappé du premier coup d'œil, admiroit la belle distribution de toutes les parties du jardin: la hauteur des arbres, la propreté & la disposition des allées: la richesse des vergers plantés en quinconx, où l'on avoit sçu joindre l'agréable à l'utile; l'agrément des parterres; l'éclatante variété des fleurs dont l'odeur les suivoit par-tout. Tout me charme & m'enleve ici, dit Lysandre, en s'adressant à Cyrus; mais ce qui m'occupe le plus, c'est le goût exquis & l'ingénieuse industrie de celui qui vous a tracé le plan de toutes ces parties, & qui leur a donné ce bel ordre, ce merveilleux arrangement, & cette heureuse symmétrie, que je ne me lasse point d'admirer. Cyrus, ravi de ce discours: c'est moi-même, dit-il, qui ai tracé ce plan, & qui en ai pris tous les ali-

subactam atque puram, & suavitatem odorum qui efflarentur è floribus; tùm eum dixisse, mirari se non modò diligentiam, sed etiam solertiam ejus à quo essent illa dimensa atque descripta. Et ei Cyrum respondisse: atqui ego ista sum dimensus, mei sunt ordines, mea descriptio, multæ etiam istarum arborum meâ manu sunt satæ. Tùm Lysandrum intuentem ejus purpuram, & nitorem corporis, ornatumque Persicum multo auro multisque gemmis, dixisse: Rectè verò te, Cyre, beatum ferunt, quoniam virtuti tuæ fortuna conjuncta est. *Cic. de Senect. n.* 59.

gnemens ; & il y a plusieurs de ces arbres que vous voyez, que j'ai plantés de ma main. Quoi, reprit Lysandre en le considérant depuis la tête jusqu'aux pieds, est-il possible qu'avec cette pourpre, ces précieux habillemens, ces colliers & ces brasselets d'or, ces brodequins relevés d'une riche broderie, ces essences & ces parfums exquis, devenu jardinier vous ayiez employé vos mains royales à planter des arbres ! Cela vous étonne, repliqua Cyrus. Je jure par le Dieu * Mithras que quand la santé me le permet, je ne me mets jamais à table sans avoir pris de la fatigue jusqu'à suer, soit dans les exercices militaires, soit dans les travaux rustiques, soit dans quelque autre occupation pénible, à laquelle je me livre avec plaisir & sans ménagement. Lysandre, hors de lui-même à un tel discours, & lui serrant la main : (a) Vous êtes, dit-il, Cyrus, bien digne de votre haute fortune : car en vous elle se trouve accompagnée de la vertu.

Alcibiade démêla sans peine le secret des levées que faisoit Cyrus. Il alla dans la Province de Pharnabaze, pour se rendre de là à la Cour de Perse, & pour donner avis à Artaxerxe de ce qui se tramoit contre lui. S'il eût pu y arriver, une décou-

* *Les Perses adoroient le soleil sous ce nom, & c'étoit leur premier Dieu.*

(a) Δικαίως, ὦ Κῦρε, εὐδαιμονεῖς· ἀγαθὸς γὰρ ὢν εὐδαιμονεῖς. *Cicéron a traduit ainsi ces mots :* Rectè verò te, Cyre, beatum ferunt, quoniam virtuti tuæ fortuna conjuncta est.

verte de cette importance lui auroit immanquablement procuré la faveur d'Artaxerxe, & l'assistance dont il avoit besoin pour le rétablissement de sa patrie. Mais les partisans des Lacédémoniens à Athenes, c'est-à-dire, les trente Tyrans, craignirent les intrigues d'un génie supérieur comme le sien, & avertirent leurs Maîtres que leurs affaires étoient perdues, si on ne trouvoit le moyen de se défaire d'Alcibiade. Les Lacédémoniens en écrivirent à Pharnabaze, &, par une noire lâcheté qui ne peut s'excuser, & qui montre combien Sparte avoit dégénéré de ses anciennes mœurs, ils le presserent de les délivrer, à quelque prix que ce fût, d'un ennemi si formidable. Le Satrape les servit à leur gré. Alcibiade étoit pour lors dans une bourgade de la Phrygie, où il vivoit avec sa concubine appellée * Timandre. Ceux qu'on envoya pour le tuer, n'ayant pas eu le courage d'entrer où il étoit, se contenterent d'environner la maison, & d'y mettre le feu. Alcibiade étant sorti à travers les flammes l'épée à la main, les barbares n'oserent l'attendre, ni en venir aux mains avec lui; mais tous en fuyant & en reculant, l'accablerent de dards & de fleches: il tomba mort sur la place. Timandre alla ramasser son corps, & l'ayant enveloppé & couvert des plus belles robes qu'elle eût, elle lui fit des funérailles aussi magnifiques

MNÉMON.

* *On prétend que Laïs, cette célébre Courtisane qu'on appelloit la Corinthienne, étoit fille de cette Timandre.*

que l'éclat de sa fortune présente le permettoit.

Telle fut la fin d'Alcibiade, en qui de grandes vertus étoient étouffées par des vices encore plus grands; & (*a*) il n'est pas aisé de dire lesquelles de ses bonnes ou mauvaises qualités furent les plus pernicieuses à sa patrie, car par les unes il trompa ses citoyens, & par les autres il les perdit. Il joignoit à une grande naissance une valeur distinguée. Il étoit beau, bien fait, éloquent, habile dans les affaires, insinuant, & propre à charmer tout le monde. Il aimoit la gloire, mais sans préjudice à son penchant pour les plaisirs: comme aussi il n'aimoit pas les plaisirs jusqu'au point d'oublier le soin de sa gloire. Il sçavoit s'y livrer ou s'en arracher selon la situation où ses affaires se trouvoient. Jamais souplesse d'esprit ne fut égale à la sienne. Il se travestissoit avec une facilité incroyable, comme un Protée, dans toutes les formes les plus contraires, & les soutenoit d'un air aussi aisé, que si chacune lui eût été naturelle.

Ces métamorphoses, par lesquelles il passoit selon les occasions, les coutumes des lieux, & ses intérêts, montroient un cœur sans principes ni pour la vérité ni pour la justice. Il ne tenoit ni à la religion, ni à la vertu, ni aux loix, ni aux devoirs,

(*a*) Cujus nescio utrum bona an vitia patriæ perniciosiora fuerint; illis enim cives suos decepit, his afflixit. *Val. Max. lib.* 3. *cap.* 1.

ni à la patrie. Il n'avoit pour toute regle que son ambition, à laquelle il rapportoit tout le reste. Il cherchoit à plaire aux hommes, à les éblouir, à s'en faire aimer ; mais c'étoit pour les asservir en les flattant. Il ne les ménageoit qu'autant qu'ils lui étoient utiles, & il faisoit de la société un trafic, dans lequel il vouloit attirer tout à lui.

Sa vie a été un mêlange perpétuel de bien & de mal. Ses saillies pour la vertu étoient mal soutenues, & dégénéroient bientôt en vices & en crimes, qui ont fait peu d'honneur aux instructions qu'un grand Philosophe s'étoit efforcé de lui donner pour le rendre homme de bien. Ses actions ont eu de l'éclat, mais sans regle. Son caractere avoit de l'élévation & du grand, mais sans suite. Il fut successivement l'appui & la terreur des Lacédémoniens & des Perses. Il fit le malheur & la ressource de sa patrie, selon qu'il se déclara pour ou contre elle. Enfin il alluma une guerre funeste dans toute la Grece par la seule passion de dominer, en portant les Athéniens à assiéger Syracuse, bien moins dans l'espérance de conquérir toute la Sicile, & ensuite l'Afrique, que dans le dessein de tenir Athenes dans sa dépendance ; persuadé qu'ayant à manier un peuple inconstant, soupçonneux, ingrat, jaloux & ennemi de ceux qui le gouvernent, il falloit l'occuper sans cesse de quelque grande affaire, afin que ses services lui fussent toujours nécessaires, &

qu'on n'eût pas le loisir d'examiner, de censurer, de condamner sa conduite.

Il eut le sort que les personnes de son caractere éprouvent ordinairement, & dont ils ne peuvent se plaindre. Il n'aima jamais personne, rapportant tout à lui seul; & il ne trouva point d'amis. Il se fit un mérite & une gloire de jouer tout le monde; & personne aussi ne se fia & ne s'attacha à lui. Il n'avoit cherché qu'à vivre avec éclat, & à se rendre maître de tout; & il périt misérablement dans un abandon général, réduit pour toute ressource, aux foibles secours & au zèle impuissant d'une femme, qui seule prenoit soin de lui rendre les derniers devoirs.

C'est environ dans ce temps-ci que mourut le Philosophe Démocrite. Il en sera parlé ailleurs.

§. II.

Les Trente exercent d'affreuses cruautés à Athenes. Ils font mourir Théramene un de leurs Collegues. Socrate prend sa défense. Thrasibule attaque les Tyrans, se rend maître d'Athenes, & y rétablit la liberté.

Xenoph. Histor. l. 2. p. 462-479. Diod. lib. 14. pag. 235-238. Justin l. 5. cap. 8. 10.

LE Conseil des Trente, que Lysandre avoit établis à Athenes, y exerçoit d'horribles cruautés. Sous prétexte de contenir la multitude dans le devoir, & d'arrêter les séditions, ils s'étoient fait donner des gardes, avoient armé trois mille d'entre les citoyens qui leur servoient de satellites, & en même temps avoient ôté les ar-

mes à tous les autres. Toute la ville étoit dans l'effroi & le tremblement. Quiconque s'opposoit à leur injustice & à leur violence, en devenoit la victime. Les richesses étoient un crime, & attiroient à leurs maîtres une condamnation certaine, qui étoit toujours suivie de la mort & de la confiscation des biens, que les trente Tyrans partageoient entr'eux. Ils firent mourir, dit Xénophon, plus de gens en huit mois de paix, que les ennemis n'en avoient tué en trente ans de guerre.

Les deux plus considérables d'entre les Trente étoient Critias & Théraméne, qui d'abord avoient été fort unis ensemble, & avoient toujours agi de concert. Ce dernier paroissoit avoir de l'honneur, & aimer sa patrie. Quand il vit les violences & les cruautés où se portoient ses Collégues, il se déclara ouvertement contre eux, & par là s'attira leur haine. Critias devint son plus mortel ennemi, & se porta pour son délateur devant le Sénat, l'accusant de troubler l'Etat & de vouloir renverser le Gouvernement présent. Comme il s'apperçut qu'on écoutoit avec silence & approbation la défense de Théraméne, il craignit que si on laissoit la chose à la disposition du Sénat, il ne le renvoyât absous. Ayant donc fait approcher des barreaux la jeunesse qu'il avoit armée de poignards, il dit qu'il croyoit que c'étoit le devoir d'un Souverain Magistrat d'empêcher que la justice ne fût surprise,

ARTAXERXE

& qu'il le vouloit faire en cette rencontre. « Mais, continua-t-il, puisque la loi » ne veut pas qu'on fasse mourir ceux qui » sont du nombre des trois mille, autre- » ment que par l'avis du Sénat, j'efface » Théraméne de ce nombre, & le con- » damne à mort en vertu de mon autorité » & de celle de mes Collégues. » A ce mot Théraméne sautant sur l'Autel, « Je » demande, dit-il, Athéniens, que mon » procès me soit fait conformément à la » loi, & l'on ne peut me le refuser sans » injustice. Ce n'est pas que je ne voie » assez que mon bon droit ne me servira » de rien, non plus que la franchise des » Autels : mais je veux montrer au moins » que mes ennemis ne respectent ni les » Dieux ni les hommes. Je m'étonne seu- » lement que des gens sages comme vous » ne voient point, qu'il n'est pas plus » difficile d'effacer leur nom du rôle des » citoyens, que celui de Théraméne. » Alors Critias ordonna aux Officiers de la Justice de l'arracher de l'Autel. Tout étoit dans le silence & dans la crainte à la vue des soldats armés qui environnoient le Sénat. De tous les Sénateurs, Socrate seul, dont Théraméne avoit reçu les leçons, prit sa défense, & se mit en devoir de s'opposer aux Officiers de la Justice. Mais ses foibles efforts ne purent délivrer Théraméne, & malgré lui il fut conduit au lieu du supplice à travers une foule de citoyens qui fondoient tous en larmes, &

voyoient dans le sort d'un homme également considérable par son zele pour la liberté & par ses grands services, ce qu'ils devoient craindre pour eux-mêmes. Quand on lui eut présenté la ciguë, c'est-à-dire, le poison, (c'étoit la maniere dont on faisoit mourir les citoyens à Athenes) il le prit d'un air intrépide, & après l'avoir bû, il en jetta le reste sur la table de la façon qui s'observoit dans les repas de réjouissance, en disant : *Ceci est pour le beau Critias.* Xénophon rapporte cette circonstance, peu considérable en elle-même, pour faire voir, dit-il, quelle étoit la tranquillité de Théraméne dans ce dernier moment.

Les Tyrans, délivrés d'un Collégue, dont la présence seule étoit pour eux un reproche continuel, ne garderent plus de mesures. Ce ne fut dans toute la ville qu'emprisonnemens & que meurtres. (*a*) Chacun craignoit pour soi même ou pour les siens. Nulle ressource dans une désolation si générale, nulle espérance de recouvrer la liberté. Où trouver autant *

(*a*) Poterat-ne civitas illa conquiescere, in qua tot tyranni erant, quot satellites essent ? Ne spes quidem ulla recipiendæ libertatis animis poterat offerri, nec ulli remedio locus apparebat contra tantam vim malorum. Undè enim miseræ civitati tot Harmodios ? Socrates tamen in medio erat, & lugentes patres consolabatur, & desperantes de Rep. exhortabatur .... & imitari volentibus magnum circumferebat exemplar, cùm inter triginta dominos liber incederet. *Senec. de tranquill. anim. cap.* 3

* *Harmodius étoit celui qui avoit formé une Conspiration pour délivrer Athénes de la tyrannie des Pisistratides.*

ARTAXERXE d'Harmodius, qu'il y avoit alors de Tyrans ? Le découragement avoit saisi tous les esprits. Tout le monde déploroit en secret la perte de la liberté, sans qu'il se trouvât dans la ville aucun citoyen assez généreux pour tenter de rompre ses chaînes. Il sembloit que le peuple Athénien eût perdu ce courage qui jusques-là l'avoit toujours fait craindre & respecter par ses voisins, & par ses ennemis. Ils sembloient même avoir perdu jusqu'à l'usage de la voix, n'osant plus faire entendre les moindres plaintes, de peur qu'on ne leur en fît un crime. Socrate seul demeura intrépide. Il consoloit les Sénateurs affligés, il animoit les citoyens réduits au désespoir, & donnoit à tous un exemple admirable de courage & de fermeté, conservant sa liberté, & marchant tête levée au milieu de trente Tyrans, qui faisoient tout trembler, mais qui ne purent jamais par leurs menaces ébranler la constance de Socrate. Critias qui avoit été son disciple, fut celui qui se déclara le plus ouvertement contre lui, choqué des discours libres & hardis qu'il tenoit contre le gouvernement des Trente. Il alla jusqu'à lui interdire l'instruction de la jeunesse : mais Socrate, qui ne reconnoissoit point son autorité, & qui n'en redoutoit point les suites violentes, n'eut aucun égard à une défense si injuste.

Xenoph. Memorab. lib. 1. pag. 716, 717.

Tout ce qu'il y avoit alors à Athénes de citoyens un peu considérables, & qui

MNÉMON

conservoient encore quelque amour de la liberté, sortirent d'une ville réduite à une dure & honteuse servitude, & allerent chercher ailleurs un asyle & un lieu de retraite, où ils pussent vivre en sureté. Ils avoient à leur tête Thrasybule, citoyen d'un rare mérite, & qui sentoit avec une vive douleur les maux de sa patrie. Les Lacédémoniens eurent l'inhumanité de vouloir ôter cette derniere ressource à ces malheureux fugitifs. Ils défendirent aux villes de la Grece, par un Edit public, de leur donner retraite; ordonnerent qu'on les livrât aux Trente Tyrans; & condamnerent à une amende de cinq talens quiconque s'opposeroit à l'exécution de cet Edit. Deux villes seules mépriserent une ordonnance si injuste, Mégare & Thébes; & cette derniere fit un Edit pour punir quiconque voyant un Athénien attaqué par ses ennemis, ne lui prêteroit pas main forte. Lysias, orateur de Syracuse, que les Trente avoient exilé, (a) leva à ses dépens cinq cens soldats, & les envoya au secours de la patrie commune de l'éloquence.

Cinq mille écus.

Thrasybule ne perdit pas de temps. Après avoir pris Phylé, petit fort de l'Attique, il marcha vers le Pyrée, & s'en rendit maître. Les Trente y accoururent aussi-tôt avec leurs troupes. Il se donna un combat qui fut assez rude. Mais comme les sol-

(a) Quingentos milites, stipendio suo instructos, in auxilium patriæ communis eloquentiæ misit. *Justin. lib. 5. cap. 9.*

dats combattoient d'un côté avec force & vigueur pour leur propre liberté, & de l'autre avec mollesse & nonchalance pour la domination d'autrui, le succès ne fut pas douteux, & suivit la bonne cause. Les Tyrans furent vaincus. Critias demeura sur la place. Et comme le reste de l'armée prenoit la fuite : « Pourquoi, s'écria » Thrasybule, me fuyez-vous comme » vainqueur, plutôt que de m'aider com» me vengeur de votre liberté? Vous voyez » ici non des ennemis, mais des conci» toyens. Ce n'est point à la ville, mais » aux Trente Tyrans, que nous avons » déclaré la guerre. » Il les fit souvenir ensuite qu'ils avoient tous même origine, même patrie, mêmes loix, mêmes sacrifices : il les exhorta à avoir compassion de leurs confreres exilés, à leur restituer leur patrie, & à rentrer eux-mêmes en possession de leur liberté. Ce discours fit impression sur les esprits. L'armée de retour à Athenes chassa les Trente, qui se retirérent à Eleusis, & substitua en leur place dix hommes pour gouverner, qui ne se conduisirent pas mieux que les Trente.

Il est étonnant qu'une conspiration contre le bien public si subite, si universelle, si persévérante, si uniforme, s'empare toujours de ces compagnies qu'on établit pour le gouvernement. On l'a vu dans les Quatre-cens choisis ci-devant à Athenes : on l'a vu dans les Trente : on le voit dans les Dix. Ce qui augmente l'étonnement,

c'est

c'est que cet passion tyrannique saisisse si promptement même des Républicains, nés dans le sein de la liberté, accoutumés à vivre dans l'égalité qui en est le fondement, & nourris dans la haine de tout assujettissement & de toute dépendance. Il faut que d'un côté, il y ait dans le commandement & dans la domination une force bien violente, pour entraîner ainsi tant de personnes, dont plusieurs ne manquoient pas sans doute de sentimens de vertu & d'honneur, & pour les arracher tout d'un coup aux principes & aux mœurs qui faisoient leur caractere naturel : & que de l'autre il y ait dans l'homme un penchant bien furieux à s'assujettir ses égaux, & à les dominer avec empire, pour le porter aux derniers excès de violence & de cruauté, & pour lui faire oublier en même temps toutes les loix & de la nature & de la Religion.

Vi dominationis convulsus. *Tacit.*

Les Trente, déchus de leur pouvoir & de leurs espérances, députerent à Lacédémone pour demander du secours. Il ne tint pas à Lysandre qui y fut envoyé avec des troupes, que les Tyrans ne fussent rétablis. Mais le Roi Pausanias, qui marcha aussi contre Athenes touché de compassion pour l'état pitoyable où étoit réduite cette ville autrefois si florissante, eut la générosité d'en favoriser secretement les citoyens, & enfin leur procura la paix. Elle fut scellée par le sang des Tyrans qui, ayant pris les armes pour se rétablir

ARTAXERXE dans leur domination, & en étant venus à un pourparler, furent tous égorgés, & laisserent Athenes dans une pleine liberté. Tous les exilés y furent rappellés. Thrasybule alors proposa cette célébre amnistie, par laquelle les citoyens s'engagerent avec serment à oublier tout le passé. On rétablit le gouvernement tel qu'il étoit auparavant, on remit en vigueur les loix anciennes, & l'on nomma des Magistrats selon la forme ordinaire.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici la sagesse & la modération de Thrasybule, si salutaire & si nécessaire après de longs troubles domestiques. C'est un des beaux événemens de l'antiquité, digne de la douceur des Athéniens, & qui a servi de modele aux siecles suivans dans les bons gouvernemens.

Jamais tyrannie n'avoit été plus cruelle ni plus sanglante que celle dont Athenes venoit de sortir. Chaque maison étoit en deuil, chaque famille pleuroit la perte de quelque parent. Ç'avoit été un brigandage public, où la licence & l'impunité avoient fait régner tous les crimes. Les particuliers sembloient avoir droit de demander le sang de tous les complices d'une si criante oppression; & l'intérêt même de l'Etat paroissoit autoriser leurs desirs, pour arrêter à jamais, par l'exemple d'une sévére punition, de pareils attentats. Mais Thrasybule, s'élevant au dessus de tous ces sentimens par une su-

périorité d'esprit plus étendu, & par les vues d'une politique plus éclairée & plus profonde, comprit que de songer à punir les coupables, ce seroit laisser des semences éternelles de division & de haine, affoiblir par ces dissensions domestiques les forces de la République qu'elle avoit intérêt de réunir contre l'ennemi commun, & faire perdre à l'Etat un grand nombre de citoyens qui pouvoient lui rendre d'importans services dans la vue même de réparer leurs premieres fautes.

Cette conduite, après de grands troubles, a toujours paru aux plus habiles politiques le moyen le plus sûr & le plus prompt de rétablir la paix & la tranquillité. (*a*) Cicéron, voyant Rome partagée en deux factions à l'occasion de la mort de Jule César qui avoit été tué par les Conjurés, rappella le souvenir de cette célébre amnistie, & proposa d'ensévelir, à l'exemple des Athéniens, dans un éternel oubli tout ce qui s'étoit passé. Le Cardinal Mazarin faisoit remarquer à Don Louis

Lettre XV. du Cardinal Mazarin.

(*a*) In ædem Telluris convocati sumus, in quo templo, quantùm in me fuit, jeci fundamenta pacis, Atheniensiumque renovavi vetus exemplum, Græcum etiam verbum * usurpavi, quod tùm in sedandis discordiis usurpaverat civitas illa, atque omnem memoriam discordiarum oblivione sempiternâ delendam censui. *Philip.* 1. *n.* 1.

* *Quelques-uns croient que ce mot est* ἀμνηστία: *mais comme il ne se trouve point dans les Historiens qui ont rapporté ce fait, il y a plus de vraisemblance que c'est* μὴ μνησικακῆσειν *qui a le même sens, & dont ils se sont tous servis.*

de Haro premier Ministre d'Espagne, que c'étoit cette conduite de bonté & de douceur qui faisoit qu'en France les troubles & les révoltes n'avoient point de suites funestes, & *que jusques-là elles n'avoient pas encore fait perdre un pouce de terre au Roi*; au lieu que la sévérité inflexible des Espagnols *faisoit que les sujets, qui avoient une fois levé le masque, ne retournoient jamais à l'obéissance que par la force, ainsi qu'il paroît assez*, dit-il, *par l'exemple des Hollandois, qui sont paisibles possesseurs de plusieurs Provinces, qui étoient le patrimoine du Roi d'Espagne il n'y a pas encore un siecle.*

Diod. l. 14. p. 234. Diodore de Sicile, à l'occasion des trente Tyrans d'Athénes dont l'ambition effrénée se porta aux derniers excès contre leurs propres citoyens, fait observer quel malheur (*a*) c'est pour ceux qui sont dans les premieres places, d'être peu sensibles à l'honneur, & de faire peu de cas, soit de ce qu'on pense actuellement d'eux, soit du jugement qu'en doit porter la postérité: car, du mépris de la réputation, on passe ordinairement à celui de la vertu même. Ils peuvent bien peut-être, par la terreur de leur puissance, étouffer pendant quel-

(*a*) Cætera principibus statim adesse: unum insatiabiliter parandum, prosperam sui memoriam, nam contemptâ famâ, contemni virtutes... Quò magis socordiam eorum inridere libet, qui præsenti potentiâ credunt extingui posse etiam sequentis ævi memoriam..... suum cuique decus posteritas rependit. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 38 & 35.*

MNÉMON.

que temps la voix publique, & lui imposer un silence forcé. Mais plus elle a été contrainte pendant leur vie, plus après leur mort elle éclate librement en plaintes & en reproches, & plus elle les couvre de honte & d'opprobre. Le pouvoir des Trente, dit-il, a été d'une fort courte durée, mais leur infamie sera éternelle: leur mémoire sera en exécration à tous les siecles, & l'histoire ne parlera d'eux que pour rendre leur nom odieux, & pour faire détester leurs crimes. Il applique le même principe aux Lacédémoniens, lesquels, après s'être rendus les maîtres de la Grece par une conduite sage & modérée, sont déchus de cette gloire par la dureté, la hauteur, l'injustice avec laquelle ils traitoient leurs alliés. Il n'y a point de Lecteur sans doute que leur basse & cruelle jalousie à l'égard d'Athenes soumise & humiliée n'ait révolté, & l'on ne reconnoît point ici la grandeur d'ame ni la noble générosité de l'ancienne Sparte, tant le desir de la domination & de la prospérité ont de pouvoir pour corrompre les hommes même vertueux! Diodore finit sa réflexion par une maxime qui est bien vraie, mais bien peu connue. « La grandeur & » la majesté des Princes, dit-il, (& il en faut dire autant de toutes les personnes constituées en dignité) « ne peut se soutenir que par la bonté & la justice à » l'égard des sujets: comme au contraire » elle se ruine & se détruit par un gouver-

» nement dur & injuste qui leur attire la » haine des peuples.

§. III.

Lysandre abuse étrangement de son pouvoir. Sur les plaintes de Pharnabaze il est rappellé à Sparte.

Plut in Lys. p. 443-445.

LYSANDRE avoit eu la plus grande part aux célebres exploits qui avoient si fort relevé la gloire des Lacédémoniens. Aussi étoit-il parvenu à un dégré d'autorité & de puissance dont on n'avoit point encore vu d'exemple : mais il se laissa emporter à une présomption & à une vanité plus grandes encore que sa puissance. Il souffrit que les villes Grecques lui consacrassent des Autels comme à un Dieu, qu'elles lui fissent des sacrifices, & qu'on chantât des hymnes & des cantiques en son honneur. Les Samiens ordonnerent par un décret public que les fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de Junon, & qui portoient le nom de cette Déesse, seroient appellées *les fêtes de Lysandre.* Il avoit toujours autour de lui une foule de Poëtes, nation vendue souvent à la flatterie, lesquels chantoient à l'envi ses grands exploits, & en étoient richement payés. La louange est due aux belles actions, mais elle en ternit l'éclat quand elle est, ou excessive, ou mendiée.

Cette sorte d'ambition & de vanité, s'il en étoit demeuré-là, n'auroit nui qu'à lui

seul, en l'exposant à l'envie & au mépris : mais ce qui en étoit une suite naturelle, l'arrogance & la hauteur s'y étant jointes par les flatteries continuelles de ceux qui l'obsédoient, il poussa l'esprit de domination à un excès insupportable, & ne garda plus de mesures ni dans les récompenses ni dans les punitions. Les gouvernemens absolus des villes avec un pouvoir tyrannique, étoient le fruit de l'amitié ou des liaisons d'hospitalité qu'on avoit avec lui ; & la mort seule de ceux qu'il haïssoit étoit la fin de son ressentiment & de sa colere, sans qu'il fût possible de se dérober à sa vengeance. On auroit pu mettre sur son tombeau ce que Sylla fit mettre sur le sien : Que jamais personne ne l'avoit surpassé, ni à faire du bien à ses amis, ni à faire du mal à ses ennemis.

La perfidie & le parjure ne lui coutoient rien pour venir à bout de ses desseins, & il n'étoit pas moins cruel que vindicatif. Ce qu'il fit à Milet, en est une preuve. Craignant que ceux qui étoient à la tête du peuple ne lui échappassent, & voulant faire sortir de leur asyle ceux qui s'étoient cachés, il jura qu'il ne leur feroit aucun mal. Ces malheureux se fierent à ce serment, & se montrerent : mais sur le champ il les donna à égorger aux Nobles, qui les firent tous mourir, quoiqu'ils ne fussent pas moins de huit cens. Le nombre de ceux du parti du peuple qu'il mit à mort dans les autres villes est

incroyable : car il ne tuoit pas seulement pour satisfaire ses ressentimens particuliers, il servoit encore l'inimitié, la haine, & l'avarice des amis qu'il avoit dans toutes les villes, & leur aidoit à les assouvir par la mort de leurs ennemis.

Il n'y avoit point d'injustice & de violence que les peuples ne souffrissent sous le gouvernement de Lysandre, sans que les Lacédémoniens, qui en étoient suffisamment informés, se missent en devoir d'y remédier. Il est assez ordinaire à ceux qui sont en place, d'être peu touchés des vexations des personnes foibles & sans crédit, & de se rendre sourds à leurs plaintes, quoique l'autorité leur ait éte confiée principalement pour la défense des pauvres, qui n'ont point d'autres protecteurs. Mais si ces plaintes viennent de la part d'un Grand, d'un puissant, d'un riche, de qui l'on peut avoir à craindre ou à espérer, cette même autorité qui étoit lente & endormie, devient tout à coup vive & agissante ; preuve certaine que ce n'est pas l'amour de la justice qui la met en mouvement. C'est ce qui paroît ici dans la conduite des Magistrats de Lacédémone. Pharnabaze, las d'essuyer les injustices de Lysandre qui pilloit & ravageoit les provinces où il commandoit, ayant envoyé à Sparte des Ambassadeurs pour se plaindre des torts qu'il avoit reçus, les Ephores le rappellerent. Lysandre étoit alors dans l'Hellespont. La lettre des Ephores le jetta

dans une grande consternation. Comme il craignoit sur-tout les plaintes & les accusations de Pharnabaze, il se hâta de s'expliquer avec lui, dans l'espérance qu'il l'adouciroit, & feroit sa paix. Il alla donc le trouver, & le pria d'écrire aux Ephores une autre lettre, où il marqueroit qu'il étoit content de lui. Mais Lysandre, dit Plutarque, en s'adressant ainsi à Pharnabaze, ignoroit ce (a) proverbe, *A fourbe fourbe & demi.* Le Satrape lui promit tout ce qu'il voulut. En effet il écrivit devant Lysandre une lettre telle qu'il la pouvoit desirer, mais il en avoit préparé une autre toute contraire. Et quand il fallut la cacheter, comme ces deux lettres étoient de même grandeur & de même figure, il mit adroitement à la place de la premiere celle qu'il avoit écrite en secret qu'il cacheta, & qu'il lui donna. MNÉMON.

Lysandre partit bien content, & étant arrivé à Lacédémone, il alla descendre au Palais où le Sénat étoit assemblé, & rendit aux Ephores la lettre de Pharnabaze. Mais il fut étrangement surpris, quand il en entendit le contenu, & se retira fort troublé. Peu de jours après il revint au Sénat, & dit aux Ephores qu'il étoit obligé d'aller au Temple d'Ammon pour s'acquitter des sacrifices qu'il avoit voués à ce Dieu avant ses combats. Ce pélérinage n'étoit

(a) *Le proverbe grec est* Crétois contre Crétois : *fondé sur ce que les Crétois passoient pour les plus grands fourbes & les plus grands menteurs du monde.*

qu'un prétexte, qui couvroit la peine qu'il avoit de vivre en simple particulier à Sparte, & d'y subir le joug de l'obéissance, lui qui jusques-là avoit toujours commandé. Accoutumé depuis long-temps au commandement des armées, & aux distinctions flatteuses d'une espece de souveraineté qu'il avoit exercée dans l'Asie, il ne pouvoit souffrir cette égalité humiliante qui le confondoit dans la multitude, ni se réduire à la simplicité d'une vie privée. Ayant obtenu son congé après beaucoup de difficultés, il s'embarqua.

Dès qu'il fut parti, les Rois ayant fait réflexion qu'il tenoit dans sa dépendance toutes les villes par le moyen des Gouverneurs & des Magistrats qu'il y avoit établis, & auxquels il avoit donné toute autorité, & que par-là il étoit véritablement Seigneur & maître de toute la Grece, travaillerent à y rétablir le gouvernement du peuple, & à en chasser toutes ses créatures & tous ses amis. Ce changement excita d'abord un grand tumulte. C'est dans ce temps que Lysandre, averti que Thrasybule songeoit à rétablir la liberté dans sa patrie, revint en toute diligence à Sparte, & persuada aux Lacédémoniens de soutenir dans Athenes le parti des Nobles. Nous avons marqué ci-devant comment Pausanias, rempli d'un esprit plus équitable & plus généreux, rendit la paix aux Athéniens, & coupa par ce moyen, dit Plutarque, les aîles à l'ambition de Lysandre,

CHAPITRE SECOND.

Le jeune Cyrus, ſoutenu des troupes Grecques, entreprend de détrôner ſon frere Artaxerxe. Il eſt tué dans le combat. Fameuſe retraite des Dix-mille.

MNÉMON.

L'ANTIQUITÉ ne préſente gueres d'événemens plus mémorables que ceux dont j'entreprends ici de faire le récit. On voit d'une part un jeune Prince, rempli d'ailleurs d'excellentes qualités, mais dévoré d'ambition, porter au loin la guerre contre ſon frere & ſon ſouverain, & l'aller attaquer preſque dans ſon propre Palais, pour lui arracher en même temps le ſceptre & la vie : on le voit, dis-je, tomber mort dans le combat aux pieds de ce même frere, & terminer par une fin ſi funeſte une entrepriſe également éclatante & criminelle. De l'autre côté, (a) les Grecs qui l'ont ſuivi, deſtitués de tout ſecours après la perte de leurs chefs, ſans alliés, ſans vivres, ſans argent, ſans cavalerie ni gens de trait, réduits à moins de dix mille hommes, ne trouvant de reſſource qu'en eux-mêmes & dans leur courage, ſoutenus uniquement par le vif deſir de conſerver leur liberté & de revoir leur patrie : ces Grecs, avec une

(a) Poſt mortem Cyri, neque armis à tanto exercitu, neque dolo capi potuerunt; revertentesque inter tot indomitas nationes & barbaras gentes, per tanta itineris ſpatia virtute ſe uſque terminos patriæ defenderunt. *Juſtin. lib.* 5. *cap.* 11.

fiere & intrépide assurance, font leur retraite devant une armée d'un million d'hommes, & victorieuse ; traverse cinq ou six cents lieues, malgré les plus grosses rivieres & des défilés sans nombre, & arrivent enfin dans leur pays à travers mille nations féroces & barbares, vainqueurs de tous les obstacles qu'ils ont rencontrés sur leur route, & de tous les périls que la perfidie cachée ou la force ouverte leur ont fait essuyer.

Cette retraite, selon les bons connoisseurs & les gens du métier, est l'entreprise la plus hardie & la plus sagement conduite que nous fournisse l'histoire ancienne, & on l'a regardée comme un modele parfait dans ce genre. Heureusement pour nous elle est décrite dans le dernier détail par un Historien, non-seulement témoin oculaire des faits qu'il rapporte, mais qui a été le principal mobile & l'ame de cette grande entreprise. Je ne ferai que l'abréger, & comme en cueillir la fleur : mais je ne puis m'empêcher d'exhorter les jeunes gens destinés à la profession des armes à consulter eux-mêmes l'original, dont nous avons une bonne traduction, quoique bien éloignée de la beauté du texte primitif. Il est difficile qu'ils rencontrent un maître plus habile que Xénophon pour le métier de la guerre ; & je puis bien lui appliquer ici ce qu'Homere dit de Phenix, Gouverneur d'Achille : Qu'il étoit également en état de former son Disciple & pour la parole & pour l'action :

Iliad. I. v. 443.

Μύθων τε ῥητῆρ' ἔμεναι, πρηκτῆρά τε ἔργων.

§. I.

Cyrus leve secretement des troupes contre Artaxerxe son frere. Treize mille Grecs se joignent à lui. Il part de Sardes Après une marche de plus de six mois, il arrive dans la Babylonie.

NOUS avons déja dit que Cyrus le jeune, fils de Darius Nothus & de Parysatis, voyoit avec peine sur le Trône Artaxerxe son frere aîné; & que dans le moment même que celui-ci étoit près d'en prendre possession, il avoit entrepris de lui ôter en même temps le sceptre & la vie. Artaxerxe sentit bien ce qu'il avoit à craindre d'un frere hardi, entreprenant, ambitieux, mais il ne put refuser sa grace aux prieres & aux larmes de Parysatis sa mere, qui aimoit passionnément ce cadet. Il le renvoya donc en Asie dans son Gouvernement, en lui confiant, contre toutes les régles de la politique, une autorité absolue sur les provinces que le Roi lui avoit laissées par son testament.

AN. M. 3600. Av. J.C. 404. *Diod. lib. 14. pag. 243. & 249-252. Justin. lib. 5. cap. 11. Xenoph. de Expedit. Cyri, lib. 1. p. 243-248.*

Dès qu'il y fut arrivé, il songea sérieusement à se venger de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu de son frere, & à le détrôner. Il recevoit avec bonté & affabilité tous ceux qui venoient de la Cour de son frere, pour les détacher insensiblement du service du Roi, & se les attacher. Il gagnoit aussi le cœur des barbares qui étoient sous sa conduite, se fami-

AN. M. 3601. Av. J.C. 403.

ARTAXERXE liarisant avec eux, & se mêlant avec le simple soldat, mais sans que la dignité de Commandant en souffrît; & il les formoit par différens exercices au métier de la guerre. Il s'appliqua sur-tout à lever secretement en divers endroits sous différens prétextes des troupes Grecques, sur lesquelles il comptoit beaucoup plus que sur celles des Barbares. Cléarque se retira auprès de lui après avoir été banni de Lacédémone, & lui fut d'un grand secours: c'étoit un Capitaine habile, expérimenté, & plein de courage. Dans le même temps plusieurs villes du Gouvernement de Tissapherne s'étant soustraites à son obéissance, se donnerent à Cyrus. Cet incident, qui ne fut point un effet du hasard, mais des intrigues secretes de Cyrus, alluma la guerre entre eux. Cyrus, sous prétexte d'armer contre Tissapherne, assembla plus ouvertement des troupes; & pour mieux éblouir la Cour, il y envoya de grandes plaintes au Roi contre ce Gouverneur, & lui demandoit de la maniere la plus humble sa protection & du secours. Artaxerxe y fut trompé. Il crut que tous les préparatifs de Cyrus ne regardoient que Tissapherne, & persuadé qu'il n'avoit rien à craindre pour lui même, il demeura tranquille.

An. M. 3602. Av. J.C. 402.

Plut. in Artax. p. 1013.

Cyrus sut bien profiter de l'imprudente sécurité & de la molle nonchalance de son frere, laquelle étoit regardée par plusieurs comme une marque de douceur & d'hu-

manité. En effet, au commencement de son régne, il parut imiter la bonté du premier Artaxerxe dont il portoit le nom. Car il se montroit doux & affable à ceux qui l'approchoient : il honoroit & récompensoit magnifiquement tous ceux qui l'avoient mérité par leurs services : quand il ordonnoit des punitions, il en retranchoit toujours l'outrage & l'insulte ; & quand il faisoit des présens, c'étoit toujours avec un air gracieux & des manieres obligeantes, qui en relevoient infiniment le prix, & qui montroient qu'il n'étoit jamais plus content, que quand il pouvoit faire du bien à ses sujets. A toutes ces rares qualités il auroit dû en ajoûter une qui n'est pas moins royale, & qui l'auroit mis en garde contre les entreprises d'un frere dont il devoit connoître le caractère : je veux dire une sage prévoyance qui pénétre dans l'avenir, & qui rend un Prince attentif à prévenir ou à dissiper tout ce qui peut troubler le repos de l'État. MNÉMON.

Les émissaires que Cyrus avoit à la Cour ne cessoient de répandre dans le public des discours, qui préparoient les esprits au changement & à la révolte. Ils disoient que les affaires demandoient un Roi tel que Cyrus, magnifique & libéral, qui aimât la guerre & qui comblât de biens ses serviteurs ; & que la grandeur de l'Empire avoit besoin d'un Roi plein d'ambition & de courage, pour en soutenir & en augmenter l'éclat.

ARTAXERXE

An. M. 3603.
Av. J. C. 401.

Ce jeune Prince de ſon côté ne perdoit point de temps, & il ſe hâtoit de mettre en exécution ſon grand deſſein. Il n'avoit alors que vingt-trois ans tout-au-plus. Après les ſervices importans qu'il avoit rendus aux Lacédémoniens, ſervices ſans leſquels ils n'auroient jamais pu gagner les victoires qui les avoient rendus maîtres de la Grece, il crût pouvoir s'ouvrir à eux. Il leur fit donc part de l'état préſent de ſes affaires, & de ſes vûes, perſuadé que cette ouverture même les diſpoſeroit encore davantage à le ſervir.

Dans la lettre qu'il leur écrivit, il parloit de lui-même en termes magnifiques. Il diſoit qu'il avoit le cœur plus grand & plus royal que ſon frere, qu'il étoit plus exercé dans la Philoſophie & mieux inſtruit dans la * magie, & qu'il pouvoit boire & porter plus de vin que lui, qualité qui étoit d'un grand mérite parmi les Barbares, mais qui ne devoit pas le relever beaucoup dans l'eſprit de ceux à qui il écrivoit. Les Lacédémoniens envoyerent ordre à leur flotte de joindre inceſſamment celle de ce Prince, & d'obéir en tout à Tamus ſon Amiral : mais ce fut ſans rien dire d'Artaxerxe, & ſans qu'il parût en aucune ſorte qu'ils ſuſſent du ſecret. Cette précaution leur parut (a) néceſſaire pour ſe

* *Par la magie chez les Perſes on entendoit la ſcience de la Religion, & celle du Gouvernement.*

(a) Quærentes apud Cyrum gratiam; & apud Artaxerxem, ſi viciſſet, veniæ patrocinia, cùm nihil adverſùs eum apertè decreviſſent. *Juſtin. lib. 5. cap. 11.*

justifier auprès d'Artaxerxe en cas que les choses vinssent à tourner à son avantage. MNÉMON.

Voici à quoi montoit l'armée de Cyrus, selon la revue qui en fut faite dans la suite. Il avoit treize mille Grecs, qui faisoient l'élite & la principale force de son armée, & cent mille hommes d'autres troupes réglées de nations barbares. Cléarque de Lacédémone commandoit les troupes du Péloponnese, excepté les Achéens. Ceux-ci avoient pour Chef Socrate d'Achaïe. Les Béotiens étoient sous Proxene de Thebes, & les Thessaliens sous Ménon. Les Barbares avoient pour Commandans des Perses, à la tête desquels étoit Ariée. La flotte étoit composée de trente-cinq vaisseaux commandés par Pythagore Lacédémonien, & de vingt-cinq commandés par Tamus Egyptien, Amiral de toute la flotte. Elle suivoit l'armée de terre en cotoyant les bords de la mer. *Lib. 1. p. 252.*

Cyrus ne s'étoit ouvert de son dessein qu'à Cléarque seul parmi les Grecs, prévoyant bien que la vue d'une si longue & si hardie entreprise ne manqueroit pas d'effrayer & de rebuter les Officiers aussi bien que les soldats. Il s'appliqua seulement à les gagner pendant la marche en les traitant avec bonté & humanité, en se familiarisant avec eux, & donnant de bons ordres afin qu'ils ne manquassent de rien. Proxene, dont la famille étoit amie de celle de Xénophon, présenta ce jeune Athénien à Cyrus qui le reçut très-favora- *Xénoph. l. 3. p. 294.*

ARTAXERXE blement, & lui donna de l'emploi dans son armée parmi les Grecs. Enfin il partit de Sardes, & marcha vers les hautes provinces de l'Asie. Les troupes ne savoient ni quel étoit le sujet de la guerre, ni en quel pays on les conduisoit : Cyrus avoit fait entendre seulement qu'il portoit les armes contre les Pisidiens, qui par leurs courses infestoient sa province.

Plut. in Artax. p. 1014. Tissapherne, jugeant bien que tous ces préparatifs étoient trop grands pour une aussi petite entreprise que celle de la Pisidie, étoit parti en poste de Milet, pour en donner avis au Roi. Cette nouvelle jetta la Cour dans un grand trouble. Parysatis, mere d'Artaxerxe & de Cyrus, fut regardée comme la principale cause de cette guerre : tous ceux qui étoient attachés à son service & à ses intérêts, furent soupçonnés d'entretenir des intelligences avec Cyrus. Statira sur-tout, qui étoit la Reine régnante, ne cessoit de lui faire de violens reproches. « Qu'est devenue, lui » disoit-elle, la foi que vous avez si sou» vent donnée en vous rendant caution » pour votre fils ? Que sont devenues les » ardentes prieres dont vous vous êtes » servie pour arracher à la mort celui qui » avoit conjuré contre le Roi son frere ? » C'est par cette malheureuse tendresse que » vous avez allumé cette guerre, & que » vous nous avez précipités dans cette aby» me de maux. » L'antipathie & la haine étoit déja grande entre les deux Reines,

De si vifs reproches l'allumerent encore plus fortement. Nous verrons quelles en furent les suites. Artaxerxe prépara une armée nombreuse pour recevoir son frere. MNÉMON.

Cyrus s'avançoit toujours à grandes journées. Ce qui l'inquiéta le plus dans sa marche, fut le pas de la Cilicie. C'étoit un défilé très-étroit entre des montagnes fort hautes & fort escarpées, qui ne laissoient qu'autant d'espace qu'il en faut pour un chariot. Syennésis Roi du pays se disposoit à lui en disputer le passage ; & il y auroit infailliblement réussi sans la diversion que fit Tamus avec sa flotte jointe à celle des Lacédémoniens. Pour défendre la côte que cette flotte menaçoit, Syennésis abandonna ce poste important où un très-petit corps de troupes étoit capable d'arrêter la plus grosse armée. *Xenoph. l. 1. pag. 248-261.*

Quand on fut arrivé à Tarse, les Grecs refuserent de passer outre, se doutant bien qu'on les menoit contre le Roi, & criant hautement qu'ils ne s'étoient point enrôlés à cette condition. Cléarque qui les commandoit eut besoin de toute son adresse & de toute son habileté pour étouffer ce mouvement dans sa naissance. Il avoit d'abord voulu employer la voie de l'autorité & de la force, qui lui avoit fort mal réussi. Il cessa de s'opposer de front à leur dessein : il parut même entrer dans leurs vues, & les appuyer de son approbation & de son crédit. Il déclara ouvertement qu'il ne se sépareroit point d'eux, &

leur conseilla de députer vers le Prince, pour sçavoir de lui-même contre qui il pretendoit les mener, afin de le suivre volontairement si le parti leur plaisoit, si-non de lui demander la permission de se retirer. Par ce détour adroit il appaisa le tumulte, & ramena les esprits. Il fut député lui-même avec quelques Officiers. Cyrus, qu'il avoit averti de tout secretement, répondit qu'il vouloit aller combattre * Abrocomas son ennemi, qui étoit à douze journées de là sur l'Euphrate. Quand on leur eut rapporté cette réponse, quoiqu'ils vissent bien où on les menoit, ils résolurent de marcher, & demanderent seulement qu'on augmentât leur paie. Cyrus, au lieu d'un * Darique qu'il donnoit par mois à chaque soldat, leur en promit un & demi.

* *Le Darique valoit dix livres.*

Quelque temps après on vint dire à Cyrus que deux des principaux Officiers, pour une querelle particuliere qu'ils avoient eue avec Cléarque, s'étoient sauvés sur un vaisseau marchand avec une partie de leur équipage. Plusieurs étoient d'avis qu'on envoyât après eux quelques Galeres, ce qui étoit fort facile, & qu'après les avoir ramenés, on en fît un exemple, en les punissant de mort à la vue de toute l'armée. Cyrus, persuadé que les bienfaits (a) étoient la voie

* *Il n'est point marqué où il commandoit. Il paroît que c'étoit vers l'Euphrate. Il marchoit avec trois cens mille hommes pour se joindre à l'armée du Roi, mais il n'arriva qu'après la bataille.*

(a) Beneficiis potiùs quàm remediis ingenia experiri placuit. *Plin. in Traj.*

MNÉMON.

la plus sûre pour gagner les cœurs, & que les punitions, non plus que les remedes violens, ne devoient être employées que dans l'extrême nécessité, déclara publiquement qu'il ne souffriroit pas qu'on pût dire qu'il eût retenu quelqu'un par force à son service, & il ajouta qu'il leur renverroit leur femmes & leurs enfans qu'ils lui avoient laissés en otages. Une réponse si sage & si généreuse fit un effet merveilleux sur les esprits, & attacha auprès de lui pour toujours ceux même qui auparavant avoient eu quelque envie de se retirer. C'est ici une grande leçon pour ceux qui gouvernent. Il y a dans les hommes un fond de générosité naturelle, qu'il faut connoître & ménager. Les menaces les aigrissent & les châtimens les révoltent, quand on veut les porter à leur devoir malgré eux. Ils (*a*) desirent qu'on s'en fie à eux jusqu'à un certain point, qu'on leur laisse la gloire de s'en acquitter par leur choix ; & souvent un moyen sûr de les rendre fidéles, est de montrer qu'on les suppose tels.

Cyrus leur déclara pour lors qu'il marchoit contre Artaxerxe. A cette parole il s'éleva d'abord quelque murmure, mais qui fit bientôt place aux marques de joie & d'alégresse sur les magnifiques promesses que leur fit le Prince.

Comme Cyrus s'avançoit à grandes jour- *Plut. in Artax. p.* 1014.

(*a*) Nescio an plus moribus conferat Princeps, qui bonos esse patitur, quàm qui cogit. *Plin. ibid.*

Plerumque habita fides ipsam obligat fidem. *Liv.*

ARTAXERXE

Xenoph. lib. 1. pages 261-266.

nées, il lui vint des avis de toutes parts que le Roi ne songeoit point à combattre si-tôt, mais qu'il avoit résolu d'attendre dans le fond de la Perse que toutes ses forces fussent assemblées; & que pour arrêter les ennemis il avoit fait dans une plaine de la Babylonie un fossé qui avoit cinq toises de large sur trois de profondeur, & qui s'étendoit par l'espace de douze * parasanges ou douze lieues, depuis l'Euphrate jusqu'au mur de la Médie. Entre l'Euphrate & le fossé on avoit laissé un chemin de vingt pieds de large; & ce fut par là que Cyrus passa avec toute son armée, dont il avoit fait la revue le jour précédent. Le Roi avoit négligé de lui disputer ce passage, & le laissoit toujours approcher de Babylone. Ce fut Tiribase qui le détermina à ne point fuir ainsi devant un ennemi sur lequel il avoit des avantages infinis, & par le nombre de ses troupes, & par la valeur de ses Chefs. Il se détermina donc à aller à la rencontre de l'ennemi.

§. II.

La bataille se donne à Cunaxa. Les Grecs remportent la victoire de leur côté, Artaxerxe du sien. Cyrus est tué.

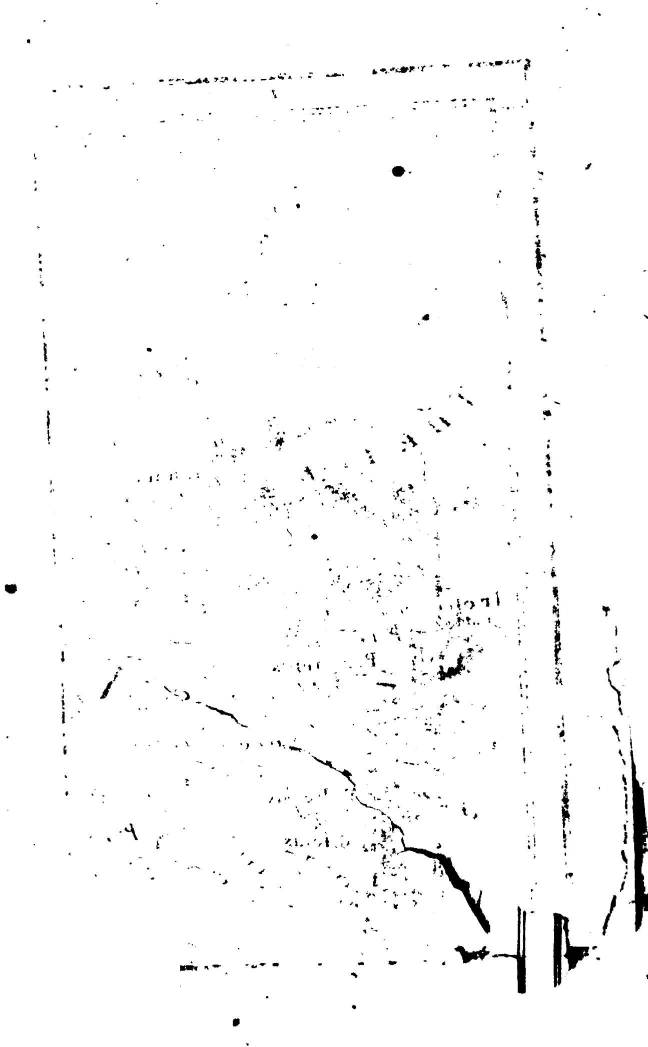
Xenoph. in Expedit.

LE lieu où se donna la bataille s'appel-

* *La parasange est une mesure itinéraire propre aux Perses. Elle étoit ordinairement de trente stades, qui font une lieue & demie de France. Il y en avoit depuis vingt jusqu'à soixante stades. Dans la marche de l'armée de Cyrus, je suppose que la parasange n'est que de vingt stades, c'est-à-dire d'une lieue: j'en marquerai dans la suite la raison.*

Tom . IV . pa . 109

60



loit Cunaxa, & étoit à vingt-cinq lieues environ de Babylone. L'armée de Cyrus étoit composée de treize mille Grecs, de cent mille Barbares, & de vingt chariots armés de faulx. Celle des ennemis, tant d'infanterie que de cavalerie, devoit monter à douze cens mille hommes sous quatre Généraux, Tissapherne, Gobryas, Arbace, & Abrocomas, sans compter les six mille chevaux d'élite qui combattoient devant le Roi, & ne le quittoient point. Mais Abrocomas, qui avoit avec lui trois cens mille hommes, n'arriva que cinq jours après la bataille. Il ne s'y trouva que cent cinquante chariots armés de faulx.

Cyr. lib. 1 p. 263-266. Diod. l. 14 p. 253. 254. Plut. pag. 1014-1017.

* *Cinq cens stades.*

Cyrus voyant que l'ennemi n'avoit point défendu le passage du fossé, crut qu'il n'y auroit point de combat: ainsi le lendemain on marcha avec beaucoup de négligence. Mais le troisieme jour, Cyrus étant sur son char avec peu de soldats rangés devant lui, & les autres marchant confusément, ou faisant porter leurs armes, tout-à-coup sur les neuf heures du matin, un cavalier accourut à tout bride, criant partout où il passoit que l'ennemi approchoit prêt à combattre. Alors le désordre fut grand, dans la crainte qu'on n'eût pas le loisir de se ranger en bataille. Cyrus, sautant en bas de son char, s'arma en diligence, & monta à cheval ses javelots à la main, criant à chacun qu'il reprît ses armes & son rang; ce qui fut aussi-tôt exécuté avec tant de promptitude, que les

ARTAXERXE troupes n'eurent pas le temps de prendre leur repas.

Cyrus plaça à la droite mille chevaux Paphlagoniens appuyés à l'Euphrate, avec l'infanterie légére des Grecs : ensuite Cléarque, Proxéne, & les autres Colonels, jusqu'à Ménon, chacun avec leurs troupes. L'aîle gauche, composée de Lydiens, de Phrygiens, & d'autres peuples d'Asie, étoit commandée par Ariée, qui avoit aussi mille chevaux. Cyrus se mit au centre, où étoit l'élite des Perses & des autres Barbares. Il étoit environné de six cens cavaliers armés de toutes pieces, & leurs chevaux de chamfreins & de poitrail. Le Prince avoit la tête nue, aussi bien que tous les autres Perses, car c'est leur coutume d'aller ainsi au combat : tous ses gens avoient des cottes-d'Armes rouges, au lieu que ceux d'Artaxerxe en avoient de blanches.

Un peu avant le combat, Cléarque conseilla à Cyrus de ne point s'engager dans la mêlée, & de mettre sa personne en sûreté derriére les bataillons des Grecs. *Que me dis-tu là*, repliqua Cyrus ? *Quoi, tu veux que dans le temps même que je cherche à me faire Roi, je me montre indigne de l'être !* Cette sage & généreuse réponse fait voir qu'il savoit quel est le devoir d'un Général d'armée, sur-tout dans un jour de bataille. S'il s'étoit retiré, lorsque sa présence étoit le plus nécessaire, il auroit témoigné peu de cœur : & l'auroit ôté aux autres.

autres. Il faut, en gardant toujours la différence qui doit être entre le Commandant & les soldats, que le péril soit commun, & que personne ne s'en exempte, si l'on veut que les troupes n'en soient pas alarmées. Le courage, dans une armée, dépend de l'exemple, du desir d'être remarqué, de la crainte de se deshonorer, de l'impuissance de faire autrement que les autres, & de l'égalité du danger. La retraite de Cyrus auroit ruiné ou affoibli tous ces puissans motifs, en décourageant les Officiers aussi bien que les soldats. Il crut qu'étant leur Général, il en devoit faire les fonctions, & se montrer digne d'être l'ame & le chef de tant de gens de cœur, prêts à répandre leur sang pour lui.

Il étoit déja midi, & l'ennemi ne paroissoit point encore. Mais, sur les trois heures, il s'éleva une grande poussiére comme une nuée blanche, suivie quelque tems après d'une noirceur qui couvrit toute la plaine: après quoi l'on vit briller les armes, les lances, & les étendards. Tissapherne commandoit la gauche, qui étoit composée de la cavalerie armée de cuirasses blanches, & de l'infanterie légére: au centre étoit l'infanterie pesamment armée, dont une grande partie avoit des boucliers de bois qui couvroient le soldat tout entier, (c'étoient des Egyptiens.) Le reste de l'infanterie légére & de la cavalerie formoit l'aîle droite. Toute l'infanterie étoit

rangée par nations, avec autant de profondeur que de front, & formoit ainsi des bataillons quarrés. Le Roi s'étoit mis au corps de bataille avec l'élite de toutes ses troupes, & il avoit autour de lui six mille chevaux commandés par Artagerse. Quoiqu'il fut au centre, il débordoit l'aîle gauche de Cyrus, tant le front de son armée surpassoit en étendue celui de l'armée ennemie. On avoit placé cent cinquante chariots armés de faulx à la tête de l'armée, à quelque distance les uns des autres. Les faulx étoient attachées à l'essieu tant en bas que de travers, pour couper & renverser tout ce qu'ils trouveroient à leur rencontre.

Comme Cyrus comptoit beaucoup sur la valeur & l'expérience des Grecs, il dit à Cléarque, qu'après qu'il auroit battu les ennemis qui étoient devant lui, il eût soin de se rabattre sur sa gauche pour tomber sur le centre où étoit le Roi, parce que de là dépendoit tout le succès de la bataille. Mais Cléarque, trouvant beaucoup de difficulté à pouvoir percer un si gros corps de troupes, lui répondit qu'il ne se mît en peine de rien, & qu'il auroit soin de faire ce qu'il faudroit.

Cependant l'armée ennemie s'avançoit au petit pas en bon ordre. Cyrus marchoit entre les deux corps de bataille, quoique plus près du sien, & les considéroit attentivement l'un après l'autre. Xénophon l'appercevant piqua droit à lui pour savoir s'il n'avoit point quelque ordre à lui donner.

Il lui cria que les sacrifices étoient favorables, & qu'il en informât les troupes. Aussi-tôt il se mit à parcourir les rangs pour donner ses ordres, & il se montra aux soldats avec une joie sur le visage, & une sérénité qui inspiroient le courage, & en même temps avec un air de bonté & de familiarité qui excitoient leur affection & leur zéle. On ne sçauroit comprendre ce que peut sur les esprits une parole, un air de bonté, un regard du Général, dans un jour d'action; & avec quelle ardeur un homme ordinaire court au péril, quand il croit n'être pas inconnu à son Général, & qu'il pense qu'il lui sçaura gré de son courage.

Artaxerxe approchoit toujours, quoique lentement, sans bruit & sans confusion. Cette belle ordonnance & cette exacte discipline surprirent extrêmement les Grecs, qui s'attendoient à voir beaucoup de désordre & de tumulte dans une si grande multitude, & à entendre des cris confus, comme Cyrus le leur avoit annoncé.

Les armées n'étoient éloignées que de quatre à cinq cens pas, lorsque les Grecs commencerent à chanter l'hymne du combat, & à marcher, lentement d'abord & en silence. Quand ils furent près de l'ennemi, ils jetterent de grands cris, frappant de leurs javelots contre leurs boucliers pour épouvanter les chevaux; & s'ébranlant tous ensemble, ils coururent de toutes leurs forces contre les Barbares, qui ne

les attendirent pas, mais lâcherent le pied & s'enfuirent tous, à l'exception de Tissapherne qui demeura avec une petite partie de ses troupes.

Cyrus voyoit avec plaisir la déroute des ennemis causée par les Grecs, & ceux qui étoient autour de lui le proclamerent Roi. Mais il ne se livra pas à une vaine joie, & ne se compta point encore vainqueur. Il s'apperçut qu'Artaxerxe faisoit faire un mouvement à sa droite pour le prendre en flanc : il marche droit à lui avec ses six cens chevaux, tue de sa main Artagerse, Commandant des six mille chevaux qui environnoient le Roi, & les met tous en fuite. Découvrant son frere, il s'écrie, les yeux étincelans de feu, *je le vois*, & pique vers lui, accompagné seulement de ses principaux Officiers : car ses troupes s'étoient débandées en poursuivant les fuyards, ce qui fut une faute essentielle.

Diod. l. 14. *p.* 254. Alors le combat devint comme singulier entre Artaxerxe & Cyrus ; & l'on vit, dit un Historien, ces deux freres, transportés de fureur & acharnés l'un contre l'autre, chercher, comme autrefois Etéocle & Polynice, à enfoncer chacun le fer dans le sein de son rival, & à s'assurer du trône par sa mort.

Cyrus ayant écarté ceux qui étoient en bataille devant Artaxerxe, le joint, tue son cheval sous lui, & le fait tomber par terre. Celui-ci s'étant relevé, & ayant monté sur un autre cheval, Cyrus pousse

encore à lui, le bleſſe du ſecond coup, & ſe prépare à lui en porter un troiſieme, qu'il eſpére devoir être le dernier. Le Roi, comme un lion bleſſé par les chaſſeurs, qui n'en devient que plus furieux, s'élance avec impétuoſité, & pouſſe ſon cheval contre Cyrus qui, tête baiſſée & ſans aucun ménagement, ſe jettoit au travers d'une grêle de traits qu'on lui lançoit de toutes parts, & le frappe de ſa javeline dans le même tems que tous les autres tiroient auſſi ſur lui. Cyrus tombe mort. Les uns diſent que ce fut du coup que le Roi lui donna : les autres aſſurent qu'il fut tué par un ſoldat Carien. Mithridate, jeune Seigneur Perſan, prétendoit lui avoir porté le coup mortel, en lui enfonçant ſa javeline près de l'œil dans la tempe avec tant de roideur, qu'il lui perça la tête de part en part. Les plus Grands de ſa cour, ne pouvant ſe réſoudre de ſurvivre à un ſi bon maître, ſe firent tous tuer auprès de ſon corps ; preuve certaine, dit Xénophon, qu'il ſçavoit bien choiſir ſes amis, & qu'il en étoit véritablement aimé. Ariée, qui auroit dû lui être plus attaché que tout autre, s'enfuit avec ſa gauche ſi-tôt qu'il eut appris ſa mort.

Artaxerxe, après avoir fait couper la tête & la main droite de ſon frere par l'Eunuque Méſabate, pourſuivit les ennemis juſques dans leur champ. Ariée ne s'y étoit pas arrêté ; mais l'ayant traverſé, il continua ſa retraite juſqu'au lieu où l'armée

ARTAXERXE

avoit campé le jour précédent, qui étoit éloigné d'environ quatre lieues.

Quatre parasanges.

Tissapherne, après la défaite de la plus grande partie de sa gauche par les Grecs, mena le reste contre l'ennemi, & donna le long du fleuve à travers l'infanterie légere des Grecs, qui s'ouvrit pour lui faire passage, & fit sa décharge sur lui en passant sans perdre un seul homme. Elle étoit commandée par Episthéne d'Amphipolis, qui passoit pour un habile Capitaine. Tissapherne passa outre sans retourner à la charge, parce qu'il se sentoit trop foible, & il s'avança jusqu'au camp de Cyrus, où il trouva le Roi qui le pilloit, mais qui n'avoit pû forcer l'endroit défendu par les Grecs qu'on y avoit laissés pour la garde, & qui sauverent leur bagage.

Les Grecs de leur côté, & Artaxerxe de l'autre, qui ne sçavoient point ce qui se passoit ailleurs, comptoient chacun avoir remporté la victoire : les premiers, parce qu'ils avoient mis en fuite & poursuivi les ennemis ; le Roi, parce qu'il avoit tué son frere, battu les troupes qui s'étoient présentées devant lui, & pillé leur camp. Leur sort fut bientôt éclairci de part & d'autre. Tissapherne, en arrivant au camp, apprit au Roi que les Grecs avoient renversé son aîle gauche, & la poursuivoient vivement : & les Grecs de leur côté, apprirent que le Roi, en poursuivant la gauche de Cyrus, avoit percé jusqu'au camp. Sur ces avis, le Roi rallia ses troupes, & se mit en marche

pour aller chercher l'ennemi ; & Cléarque, de son côté, revenant de la poursuite des Perses, s'avança pour aller au secours du camp. MNÉMON.

Les deux armées se trouverent bientôt assez près l'une de l'autre. Il parut, par un mouvement que fit le Roi, qu'il avoit dessein d'attaquer les Grecs par la gauche. Ceux-ci craignant d'être enveloppés de toutes parts, firent un quart de conversion, & mirent le fleuve à leur dos, pour n'être point pris par derriere. Ce que le Roi ayant vu, il fit changer de forme aussi à sa bataille, se vint ranger devant eux, & marcha pour les attaquer. Dès que les Grecs virent qu'ils s'approchoient, ils entonnérent l'hymne du combat, & marcherent à l'ennemi avec plus d'ardeur encore qu'à la premiere action.

Les Barbares aussi lâcherent le pied comme la premiere fois, & encore de plus loin, & furent poursuivis jusqu'à un village qui étoit au pied d'une colline, sur laquelle leur cavalerie fit alte. On y remarqua l'étendard du Roi, qui étoit un Aigle d'or au bout d'une pique, les aîles déployées. Les Grecs se préparant à les y poursuivre, ils abandonnerent aussi la colline, prirent la fuite précipitamment, & toutes les troupes se débanderent. Cléarque, après avoir rangé ses troupes au pied de la colline, y fit monter Lycie de Syracuse avec un autre pour voir ce qui se passoit dans la campagne. Ils rapporterent

que les ennemis fuyoient de tous côtés ; & que toute l'armée étoit en déroute.

Comme il étoit presque nuit, les Grecs mirent bas les armes pour se reposer, bien étonnés de ce que Cyrus ne paroissoit point, ni personne de sa part, & s'imaginant qu'il s'étoit engagé à la poursuite des ennemis, ou qu'il se hâtoit de se rendre maître de quelque place importante, car ils ne sçavoient pas encore sa mort, ni la défaite du reste de son armée. Ils se déterminent à retourner dans leur camp, où ils arrivent à nuit fermée, & trouvent la plupart du bagage pris, avec tous les vivres, & quatre cens chariots chargés de farine & de vin, que Cyrus faisoit toujours mener pour les Grecs en cas de besoin & de quelque nécessité pressante. Ils passerent la nuit dans le camp, la plupart sans avoir encore pris de nourriture, comptant que Cyrus étoit vivant, & qu'il avoit remporté la victoire.

Le succès du combat que je viens de décrire, montre ce que peuvent la bravoure & la science militaire contre le grand nombre. Le petit corps d'armée des Grecs ne montoit qu'à douze ou treize mille hommes : mais c'étoient des troupes aguerries, disciplinées, endurcies à la fatigue, accoutumées à affronter les dangers, sensibles à la gloire & à la réputation, & qui pendant la longue guerre du Péloponnése avoient eu le temps & les moyens de s'instruire & de se perfectionner dans l'art de

combattre. Du côté d'Artaxerxe on comptoit près d'un million d'hommes : mais ce n'étoient point des soldats, ils n'en avoient que le nom ; sans force, sans courage, sans discipline, sans expérience, sans aucun sentiment d'honneur. Aussi, dès que les Grecs paroissoient, la frayeur & le désordre se mettoient parmi les ennemis ; &, dans la seconde action, Artaxerxe lui-même n'osa pas les attendre, & prit honteusement la fuite.

Plutarque ici blâme fort Cléarque commandant des Grecs, & lui impute à lâcheté de n'avoir pas suivi l'ordre de Cyrus, qui lui avoit recommandé sur-tout de donner du côté où étoit Artaxerxe. Ce reproche paroît sans fondement. Il n'est pas aisé de comprendre comment ce Capitaine, qui étoit placé à l'aîle droite, pouvoit attaquer d'abord Artaxerxe qui, étant au centre, débordoit, comme on l'a dit, toute l'armée ennemie. Il semble que Cyrus, comptant comme il faisoit, & avec beaucoup de raison, sur le courage des Grecs, & desirant qu'ils attaquassent l'endroit où étoit Artaxerxe, auroit dû les placer à l'aîle gauche, qui répondoit directement à cet endroit, c'est-à-dire, au corps de bataille, & non pas à la droite qui en étoit fort éloignée.

Le reproche qu'on pourroit faire à Cléarque, c'est d'avoir poussé trop vivement & trop long-temps les fuyards. Si, après avoir mis en désordre l'aîle gauche qui lui étoit

opposée, il eût pris le reste des ennemis en flanc, & eût pénétré jusqu'au centre où étoit Artaxerxe, il y a très-grande apparence qu'il auroit remporté une victoire complette, & qu'il auroit placé Cyrus sur le trône. Les six cens Cavaliers de ce Prince firent la même faute, & poursuivant avec trop de chaleur le corps de cavalerie qu'ils avoient mis en fuite, ils laisserent leur Maître presque seul, & l'abandonnerent à la merci des ennemis, sans penser qu'ils étoient choisis sur toute l'armée pour veiller à la garde du Prince, & pour mettre sa personne en sûreté. Trop d'ardeur nuit souvent dans un combat : il est du devoir & de l'habileté d'un Chef de sçavoir la modérer & la conduire.

Cyrus lui-même s'y abandonna trop, & se laissa emporter à un desir aveugle de gloire & de vengeance. Allant tête baissée attaquer son frere, il oublia qu'il y a une extrême différence entre un Général & un simple soldat. Il ne devoit s'exposer que comme il convient à un Prince ; comme la tête, & non comme la main ; comme celui qui doit donner les ordres, & non comme ceux qui doivent les exécuter.

Je ne parle ainsi qu'après les gens du métier, & je ne m'ingere pas d'interposer mon jugement propre sur des matieres qui ne sont pas de ma compétence.

§. III.

Eloge de Cyrus.

XENOPHON fait un éloge magnifique de Cyrus ; & ce n'est point simplement sur le rapport d'autrui qu'il en parle, mais sur ce qu'il en avoit vû & connu par lui-même. C'étoit, dit-il, au jugement de tous ceux qui l'ont connu, le Prince, après le Grand Cyrus, le plus digne de commander, & qui avoit l'ame la plus noble & la plus royale. Dès son enfance, il surpassoit tous ceux de son âge en toute sorte d'exercice, soit qu'il fallût manier un cheval, ou tirer de l'arc, ou lancer un javelot, ou se distinguer à la chasse, jusques-là qu'un jour il soutint l'attaque d'un ours & le terrassa. Ces avantages étoient soutenus en lui par un air noble, par une physionomie prévenante, & par toutes ces graces de la nature qui servent comme de recommandation au mérite. *De Expedit. Cyr. lib. 1. p. 266-269.*

Quand son pere l'eut fait Strape de la Lydie & des Provinces voisines, son grand soin fut de bien faire entendre aux peuples qu'il n'avoit rien tant à cœur que de tenir inviolablement sa parole, soit pour les traités publics, soit même pour de simples promesses : qualité bien rare dans les Princes, & qui est néanmoins la base de tout bon gouvernement, & la source du bonheur des Rois & des Peuples. Non-seulement les villes soumises à son autorité, *La grande Phrygie & la Cappadoce.*

mais les ennemis même prenoient en lui une pleine confiance.

Soit qu'on lui fît du mal ou du bien, il le vouloit rendre au double, & ne souhaitoit de vivre, disoit-il, que jusqu'à ce qu'il eût surmonté en bienfaits ou en vengeance ses amis & ses ennemis. (Il y auroit eu plus de gloire à vaincre ceux-ci même à force de bienfaits.) Aussi n'y eut-il jamais de Prince que l'on craignît davantage d'offenser, ni pour qui l'on fût plus prêt à exposer ses biens, sa fortune & sa vie.

Moins occupé du soin de se faire craindre que de celui de se faire aimer, il s'étudioit à ne montrer sa grandeur que par le côté qui la faisoit paroître utile & avantageuse, & à éteindre tous les autres sentimens par celui de la reconnoissance & de l'amour. Il étoit attentif à toutes les occasions de faire du bien, de placer à propos une grace, de montrer qu'il ne se croyoit puissant, riche, heureux, qu'autant qu'il pouvoit le faire sentir aux autres par ses bienfaits. Mais il évitoit d'en tarir la source par une profusion indiscrete. Il (a) ne prodiguoit pas ses graces, il les distribuoit. Il vouloit que ses libéralités fussent des récompenses, & non de pures faveurs; & qu'elles servissent à aider la vertu, & non pas à entretenir la molle oisiveté du vice.

(a) Habebit sinum facilem, non perforatum; ex quo multa exeant, nihil excidat. *Senec. de beat. vit. cap.* 23.

MNÉMON

Il aimoit ſur-tout à faire du bien aux vaillans hommes : les gouvernemens & les récompenſes n'étoient que pour ceux qui s'étoient diſtingués dans l'occaſion. Il n'accordoit jamais les honneurs & les dignités à la brigue ni à la faveur, mais au mérite ſeul, ce qui fait, non-ſeulement la gloire, mais le ſuccès du gouvernement. Par-là il mit bientôt la vertu en honneur, & rendit le vice mépriſable. Les Provinces, animées d'une noble émulation, lui fournirent en peu de temps un nombre conſidérable d'excellens ſujets en tout genre, qui, ſous un autre gouvernement, ſeroient demeurés inconnus & inutiles.

Perſonne n'a jamais ſçu obliger de meilleure grace, ni mieux poſſéder l'art de gagner par des manieres prévenantes le cœur de ceux qui pouvoient lui rendre ſervice. Comme il ſentoit bien qu'il avoit beſoin du ſecours des autres pour exécuter ſes deſſeins, il jugeoit que l'équité & la reconnoiſſance demandoient qu'il rendît à ceux qui s'attachoient à ſa perſonne tous les ſervices qui dépendoient de lui. Tous les préſens qu'on lui faiſoit, ſoit d'armes éclatantes, ſoit de riches étoffes, il les diſtribuoit à ſes amis, conſultant le goût ou le beſoin de chacun d'eux ; & il avoit coutume de dire que le plus bel ornement & la plus grande richeſſe d'un Prince, étoit d'orner & d'enrichir ceux qui le ſervoient bien. En effet, dit Xénophon, de faire du bien à ſes amis, & de les vaincre en libe-

ralité, je ne trouve pas que ce soit une chose si admirable dans une si haute fortune : mais de les vaincre par la bonté du cœur, & par les sentimens d'affection & d'amitié, & de trouver plus de plaisir à les obliger qu'eux à recevoir des graces : c'est en quoi je trouve Cyrus véritablement digne d'estime & d'admiration. Le premier de ces avantages, il le tire de son rang, & l'autre de son propre fonds.

C'est par ces rares qualités qu'il s'acquit généralement l'estime & l'amour tant des Grecs que des Barbares. Une grande preuve de ce que dit ici Xénophon, c'est qu'on ne quitta jamais le service de Cyrus pour celui du Roi, au lieu qu'il en passoit tous les jours une infinité du parti du Roi au sien depuis que la guerre fut déclarée, & même de ceux qui avoient le plus de crédit à la Cour, parce qu'ils étoient tous persuadés que Cyrus sçauroit mieux reconnoître leurs services.

On ne peut pas douter certainement que le jeune Cyrus n'eût de grandes vertus, & un mérite supérieur : mais je suis surpris que Xénophon, en traçant son portrait, n'emploie que des traits brillans & propres à le faire admirer, & ne dise pas un seul mot de ses défauts, & sur-tout de cette ambition démésurée, qui fut l'ame de toutes ses actions ; & qui enfin lui mit les armes à la main contre son frere aîné, & contre son Roi. Est-il permis à un Historien, dont le principal devoir est de pein-

dre les vertus & les vices avec les couleurs qui leur conviennent, de décrire fort au long une telle entreprise, sans laisser entrevoir aucune marque d'improbation? Mais chez les Païens, l'ambition, loin d'être regardée comme un vice, passoit souvent pour une vertu.

§. IV.

Le Roi veut contraindre les Grecs à livrer leurs armes. Ils prennent la résolution de mourir plutôt que de se rendre. On fait un traité avec eux. Tissapherne se charge de les conduire jusques dans leur patrie. Il arrête par trahison Cléarque & quatre autres Généraux, qui sont tous mis à mort.

Les Grecs ayant appris le lendemain de la bataille que Cyrus étoit mort, députerent vers Ariée, Général des Barbares, qui s'étoit retiré avec ses troupes au lieu d'où ils étoient partis la veille de l'action, pour lui offrir, comme vainqueurs, la couronne de Perse à la place de Cyrus. Dans le même temps arriverent des Hérauts d'armes Persans de la part du Roi, pour les sommer de rendre les armes. Ils répondirent fierement qu'on ne parloit point ainsi à des vainqueurs. Que, si le Roi souhaitoit avoir leurs armes, il vînt lui-même les leur arracher: mais qu'ils mourroient plutôt que de les livrer. Que s'il vouloit les recevoir au nombre de ses alliés, ils le

Xenoph. in Expédit. Cir. lib. 2. p. 271-292. Diod. l. 14. p. 255-257.

serviroient avec fidélité & courage : mais (*a*) s'il songeoit à les réduire en esclavage comme vaincus, qu'il sçut qu'ils avoient en main de quoi se défendre, & qu'ils étoient déterminés à perdre la vie plutôt que la liberté. Les Hérauts ajouterent qu'ils avoient ordre de leur dire, que s'ils demeuroient au lieu où ils les avoient trouvés, il y auroit suspension d'armes ; que s'ils avançoient ou reculoient, ils seroient traités comme ennemis. Les Grecs y consentirent. Mais lequel dirai-je, reprit le Héraut ? Paix en demeurant, & guerre en marchant, répliqua Cléarque, sans s'expliquer davantage, pour tenir toujours le Roi en incertitude.

La réponse d'Ariée aux Députés des Grecs fut, qu'il y avoit plusieurs autres Perses plus considérables que lui qui ne le souffriroient pas sur le trône, & qu'il partiroit le lendemain de grand matin pour retourner en Ionie : que s'ils vouloient être de la partie, ils arrivassent dans la nuit. Cléarque, ayant pris l'avis des Officiers, se prépara au départ. Il commanda toujours depuis, comme étant le seul capable de le faire, car du reste il n'avoit point été élu.

La nuit venue, Milthocyte Thracien, qui commandoit quarante chevaux, & environ trois cens soldats de son pays, s'alla

(*a*) Sin ut victis servitium indiceretur, esse sibi ferrum & juventutem, & promptum libertati, aut ad mortem animum. *Tacit. Ann. lib.* 4. *cap.* 46.

rendre au Roi ; & le reste des Grecs partit sous la conduite de Cléarque, & arriva sur le minuit au camp d'Ariée. Après qu'ils se furent mis en bataille, les Officiers l'allerent trouver dans sa tente, où ils jurerent alliance ; & les Barbares ajouterent qu'ils conduiroient l'armée sans fraude. Pour confirmation du traité, on égorgea un loup, un bélier, un sanglier & un taureau : les Grecs trempoient leurs épées dans le sang des victimes, & les Barbares la pointe de leurs javelots.

Ariée ne jugea pas à propos de retourner par le chemin par où ils étoient venus, parce que n'y ayant rien trouvé pour leur subsistance les dix-sept derniers jours de marche, ils auroient eu beaucoup plus à y souffrir à leur retour. Il prit donc une autre route. Il les exhorta seulement à faire d'abord de grandes journées, pour éviter la poursuite du Roi : mais ils n'y purent réussir. Vers le soir, lorsqu'ils étoient près de certains villages où ils devoient s'arrêter, des coureurs rapporterent qu'on voyoit quelques équipages, ce qui fit juger que l'ennemi n'étoit pas loin. On l'attendit de pied ferme. Le lendemain au point de jour l'armée se rangea dans le même ordre qu'elle étoit lors de la bataille. Une contenance si hardie épouvanta le Roi. Il envoya des Hérauts, non plus pour demander, comme auparavant, qu'on livrât les armes, mais pour parler de paix & de traité. Cléarque, qu'on avertit de leur ar-

rivée, & qui étoit occupé à ranger ses troupes, leur fit dire d'attendre, & qu'il n'avoit pas encore le loisir de leur parler. Il affectoit exprès un air de fierté & de grandeur, pour marquer son intrépidité; & d'ailleurs il étoit bien aise de faire paroître sa phalange en bon état. Quand il se fut avancé avec ce qu'il avoit de plus leste parmi ses Officiers, & qu'il eut entendu la proposition que lui faisoient les Hérauts, il répondit qu'il falloit commencer par se battre, parce que l'armée manquant de vivres ne pouvoit pas attendre plus long-tems. Les Hérauts étant retournés pour porter cette parole à leur Maître, revinrent fort peu de temps après, ce qui fit connoître que le Roi, ou celui qui parloit en son nom, n'étoit pas éloigné. Ils dirent qu'ils avoient ordre de les conduire dans les villages, où ils trouveroient des vivres en abondance; & ils les y conduisirent effectivement.

L'armée y séjourna trois jours, pendant lesquels Tissapherne y arriva de la part du Roi, avec le frere de la Reine, & trois autres Grands de Perse suivis d'un grand nombre d'Officiers & de domestiques. Après avoir salué les Généraux qui s'avancerent pour le recevoir, il leur dit, par l'entremise de son truchement, qu'étant voisin de la Grece, & les ayant vu engagés dans des périls d'où ils auroient peine à se tirer, il avoit interposé ses bons offices auprès du Roi pour obtenir qu'il lui fût permis

de les remener dans leur pays, persuadé que lorsqu'ils y seroient arrivés, ni eux ni leurs villes ne perdroient le souvenir d'une telle faveur. Que le Roi, sans s'expliquer encore positivement, l'avoit chargé de venir sçavoir d'eux pourquoi ils avoient pris les armes contre lui; & il leur conseilla de répondre au Roi d'une maniere qui ne lui déplût point, & qui le mît, lui Tissapherne, en état de leur rendre service. » Les Dieux nous sont témoins, reprit » Cléarque, que nous ne nous sommes » point enrôlés pour faire la guerre au Roi, » ni pour marcher contre lui. Cyrus, cou» vrant sa marche de divers prétextes, nous » a amenés presque jusqu'ici sans s'expli» quer, afin d'être plus en état de vous » surprendre. Et lorsque nous l'avons vu » engagé dans les dangers, nous avons eu » honte de l'abandonner après les faveurs » que nous en avions reçues. Mais puisqu'il » est mort, nous sommes quittes de notre » parole, & nous ne desirons ni contester » la couronne à Artaxerxe, ni ravager son » pays, ni lui faire aucun déplaisir, pourvu » qu'il ne s'oppose point à notre retour. » Que si quelqu'un nous attaque, nous tâ» cherons, avec l'aide des Dieux, de nous » bien défendre; & ne serons point ingrats » aussi à l'égard de ceux qui nous auront » rendu quelque service. » Tissapherne répondit qu'il porteroit cette parole au Roi, & qu'il leur rapporteroit sa réponse. Il ne revint pas le lendemain, ce qui mit les

Grecs en inquiétude, mais il arriva le troisieme jour, & dit qu'il avoit enfin obtenu leur grace après beaucoup de contradictions. Car on avoit représenté au Roi qu'il ne devoit pas laisser retourner impunément en leur pays des gens qui avoient eu l'insolence de lui venir faire la guerre. » Enfin, dit-il, vous pouvez vous assurer » maintenant qu'on n'apportera aucun obs- » tacle à votre retour, & qu'on vous four- » nira des vivres, ou qu'on vous en lais- » sera prendre en payant; & vous jurerez » aussi que vous passerez sans faire aucun » désordre, & que vous prendrez seule- » ment ce qui vous sera nécessaire, si on » ne vous le fournit pas. » Ces conditions furent jurées de part & d'autre. Tissapherne & le frere de la Reine donnerent la main aux Colonels & aux Capitaines, & reçurent la leur. Ensuite Tissapherne se retira pour aller donner ordre à ses affaires, avec promesse de revenir au plutôt pour s'en retourner avec eux dans son Gouvernement.

Les Grecs l'attendirent plus de vingt jours, demeurant campés près d'Ariée, qui étoit visité souvent par ses freres & par ses autres parens, & les Officiers de son armée par d'autres Perses, qui les assuroient de la part du Roi qu'il ne se souviendroit plus du passé; de sorte qu'on voyoit l'amitié d'Ariée envers les Grecs se refroidir de jour en jour. Ce changement leur donnoit de l'inquiétude. Plusieurs des Officiers vin-

rent trouver Cléarque & les autres Capitaines, & leur dirent : « Que faisons-nous » ici plus long-temps ? Ne sçavons nous pas » que le Roi nous voudroit voir tous périr, » pour inspirer de la terreur aux autres ? » Peut-être qu'il nous arrête en attendant » qu'il ait rassemblé ses forces dispersées, » ou envoyé saisir les passages qui sont sur » notre route : car il ne souffrira jamais » que nous retournions en Grece pour y » publier notre gloire & sa honte. » Cléarque répondoit à ceux qui lui tenoient ces discours, que de partir ainsi sans le congé du Roi, c'étoit rompre avec lui, & lui déclarer la guerre en violant le traité ; qu'on demeureroit sans conducteur dans un pays étranger, où personne ne voudroit fournir des vivres ; qu'Ariée les quitteroit, & que leurs amis même deviendroieut leurs ennemis : qu'il ne sçavoit pas s'il y avoit encore quelque autre fleuve à passer, mais que quand il n'y auroit que l'Euphrate, on ne le pouvoit traverser pour peu qu'on leur disputât le passage : Que s'il falloit combattre, on se trouvoit sans cavalerie contre les ennemis qui en avoient une très-nombreuse & très-excellente : de sorte que si l'on remportoit la victoire, on n'en tireroit pas grand avantage ; & si l'on étoit vaincu, on périroit sans ressource. « D'ailleurs, pourquoi le Roi, qui avoit tant » d'autres moyens de nous perdre, nous » auroit-il donné sa parole pour la violer, » afin de se rendre exécrable devant les

ARTAXERXE » Dieux & devant les hommes. »

Cependant Tiſſapherne arriva avec ſes troupes, pour retourner en ſon Gouvernement. Ils partirent donc tous enſemble ſous la conduite de Tiſſapherne qui leur faiſoit fournir des vivres. Ariée & ſes gens campoient avec les Barbares, & les Grecs ſéparément à quelque diſtance d'eux, ce qui entretenoit toujours les défiances. D'ailleurs il ſurvenoit des quérelles pour le bois ou le fourrage, qui aliénoient de plus en plus les eſprits. Après trois jours de marche on arriva au mur de la Médie, qui a cent pieds de haut, vingt de large, & vingt lieues d'étendue; tout bâti de briques liées enſemble avec du bitume comme les murs de Babylone, dont, par une de ſes extrêmités, il n'étoit pas fort éloigné. Lorſqu'on l'eut paſſé, on fit huit lieues en deux jours, & l'on vint au fleuve du Tigre, après avoir traverſé deux de ſes canaux, faits de main d'homme pour arroſer le pays. On paſſa enſuite * le Tigre ſur un pont de 27. batteaux près de Sitace, ville fort grande & fort peuplée. Après quatre jours de marche, ils arriverent à une autre ville fort puiſſante, auſſi nommée Opis. Ils y rencontrerent un frere bâtard d'Artaxerxe, qui

20. Paraſanges.

* *La marche des Grecs & du reſte de l'armée depuis le lendemain de la bataille juſqu'au paſſage du Tigre, eſt remplie dans le texte de Xénophon de très-grandes obſcurités qui demanderoient, pour être pleinement éclaircies, une longue diſſertation. Mon plan ne me permet pas d'entrer dans ces ſortes de diſcuſſions, j'en laiſſe le ſoin à des perſonnes plus habiles que moi.*

amenoit de Suse & d'Ecbatane à son secours un corps de troupes fort considérable. Il admira la belle disposition de celles des Grecs. De là, ayant passé par les déserts de la Médie, ils vinrent après six jours de marche, à un endroit appellé les villages de Parysatis, dont les revenus appartenoient à cette Princesse. Tissapherne, pour insulter à la mémoire de Cyrus qui étoit son cher fils, en abandonna le pillage aux Grecs. Avançaut toujours dans le désert le long du Tigre qu'ils avoient à gauche, ils arriverent à Cœnæ, ville très-grande & très-riche, située au delà du Tigre, & de là au fleuve Zabate.

Les sujets de défiance augmentoient tous les jours entre les Grecs & les Barbares. Cléarque crut devoir s'éclaircir une bonne fois avec Tissapherne. Il commença par lui faire valoir la sainteté inviolable des traités qui les lioient ensemble. « Un homme, » lui dit-il, qui se sentiroit coupable d'un » parjure, pourroit-il vivre tranquille ? » Comment éviteroit-il la colere des Dieux » témoins des traités, & comment se dé» roberoit-il à leur vengeance, puisque » leur pouvoir s'étend par-tout ? » Il ajouta ensuite, & montra par bien des preuves, que les Grecs étoient obligés par leur propre intérêt à lui demeurer fideles; & que pour renoncer à son amitié, il fraudoit qu'ils eussent renoncé auparavant, non-seulement à la religion, mais au bon sens & à toute raison. Tissapherne sembla goûter

son discours & lui parla avec toutes les apparences d'une parfaite sincérité, lui insinuant que quelques personnes lui rendoient de mauvais offices. Si vous voulez amener ici vos Officiers, lui dit-il, je déclarerai ceux qui vous calomnient. Il le retint à souper, & lui témoigna plus d'amitié que jamais.

Le lendemain Cléarque proposa dans l'assemblée de mener chez Tissapherne tous les Commandans des Corps. Il soupçonnoit en particulier Ménon qu'il sçavoit avoir eu un entretien secret avec le Satrape en présence d'Ariée; & d'ailleurs ils avoient déja eu quelques différens ensemble. Quelques uns représenterent qu'il n'étoit pas à propos que tous les Chefs allassent chez Tissapherne; & que la prudence demandoit qu'on ne se fiât pas aveuglément aux paroles d'un Barbare. Mais Cléarque insista toujours, jusqu'à ce qu'il eût obtenu qu'on enverroit avec lui les quatre autres Colonels & vingt Capitaines, qu'on fit accompagner d'environ deux cens soldats, sous prétexte d'aller acheter des vivres dans le camp des Perses, où il y avoit un marché. Quand ils furent arrivés à la tente de Tissapherne, on fit entrer les cinq Colonels, qui étoient Cléaque, Ménon, Proxéne, Agias & Socrate, mais les Capitaines demeurerent à la porte. Aussi-tôt, à un certain signal dont on étoit convenu, ceux de dedans furent arrêtés, & les autres massacrés. Quelques Cavaliers Persans coururent

rent ensuite par la campagne, & tuérent tous les Grecs qu'ils recontrerent, soit libres ou esclaves. Cléarque fut mené avec les autres vers le Roi, qui leur fit trancher la tête. Xénophon marque assez au long le caractere de ces Officiers.

Cléarque étoit brave, hardi, intrépide, & propre à former de grandes entreprises. En lui le courage n'étoit point téméraire, mais conduit par la prudence, & au milieu du plus grand danger il conservoit tout son sang froid. Il aimoit les troupes, & ne les laissoit manquer de rien. Il sçavoit se faire obéir, mais par la crainte. Il avoit la mine sévére, la parole rude, le châtiment prompt & rigoureux : il s'abandonnoit quelquefois à la colere, mais revenoit bientôt à lui : il punissoit toujours avec justice. Sa grande maxime étoit qu'on ne sçauroit rien faire d'une armée sans une sévére discipline ; & c'est de lui qu'on tient ce mot, qu'un soldat doit plus craindre son Général que les ennemis. (a) Les soldats estimoient son courage, & rendoient justice à son mérite, mais ils redoutoient son humeur, & n'aimoient point à servir sous lui. En un mot, dit Xénophon, les troupes le craignoient, comme des écoliers craignent un sévére pédagogue. On pourroit dire de lui ce que dit Tacite, que par une sévérité outrée il gâtoit même ce qu'il faisoit de bien d'ailleurs : *Cupidine severita-*

Tacit. Annal. lib. 1. cap. 75.

(a) Manebat admiratio viri & fama, sed oderant. *Tacit. Histor. lib 2. cap. 68.*

tis, in his etiam, quæ ritè faceret, acerbus.

Proxéne étoit de Béotie. Dès sa jeunesse il aspira aux grandes choses, & tâcha de s'en rendre capable. Il n'épargna rien pour se faire instruire, & prit les leçons de Gorgias le Léontin, célébre Rhéteur, qui les vendoit fort cher. Lorsqu'il se vit en état de pouvoir commander, & de faire du bien à ses amis aussi-bien que d'en recevoir, il se mit au service de Cyrus, dans l'espérance de s'y avancer. Il ne manquoit pas d'ambition, mais il ne vouloit point aller à la gloire par un autre chemin que par celui de la vertu. C'eût été un Capitaine parfait, s'il n'eût eu affaire qu'à des hommes braves & disciplinés, & s'il n'eût fallu que se faire aimer. Il craignoit plus d'être mal avec ses soldats, que ses soldats d'être mal avec lui. Il croyoit qu'il suffisoit, pour commander, de louer les bonnes actions, sans châtier les mauvaises; c'est pourquoi il étoit aimé des honnêtes gens, mais les autres abusoient de sa facilité. Il mourut à l'âge de trente ans.

Des deux hommes que nous venons de peindre d'après Xénophon, si (a) on eût pu les fondre ensemble, on en eût fait quelque chose de parfait, en leur ôtant à chacun leurs défauts, & ne leur laissant que leurs vertus. Mais il est bien rare qu'un

(a) Egregium Principatûs temperamentum, si, demptis utriusque vitiis, solæ virtutes miscerentur. *Tacit. Histor. lib. 2. cap. 5.*

même homme, (a) comme Tacite le dit d'Agricola, se montre, selon l'occurrence des affaires & des temps, tantôt doux, tantôt sévére, sans que ni la douceur diminue rien de l'autorité, ni la sévérité de l'amour qu'on a pour lui. MÉNON.

Ménon étoit de Thessalie, homme avare & ambitieux, mais qui ne se livroit à l'ambition que pour contenter son avarice, & qui ne cherchoit de l'honneur & de l'estime que pour avoir de l'argent. Il briguoit l'amitié des Grands & de ceux qui étoient en crédit pour être en état de commettre plus impunément des injustices. Pour arriver à ses fins, le mensonge, la fraude, le parjure ne lui coûtoient rien : la sincérité & la droiture de cœur n'étoient, selon lui, que foiblesse & bétise. Il n'aimoit personne, & s'il témoignoit de l'amitié, ce n'étoit que pour tromper. Comme on fait gloire de religion, de probité, d'honneur ; il faisoit vanité d'injustice, de fourberie, de trahison. Il gagnoit l'amitié des Grands par les faux rapports & les calomnies, & celle des soldats par la licence & l'impunité. Enfin, il cherchoit à se rendre terrible par le mal qu'il pouvoit faire, & il l'imputoit comme une faveur à ceux à qui il n'en faisoit point.

J'avois songé à retrancher ces portraits

(a) Pro variis temporibus ac negotiis severus & comis . . . . . nec illi, quod est rarissimum, aut facilitas auctoritatem, aut severitas amorem deminuit. *Tacit. in Agric. cap. 9.*

qui rompent le fil de l'histoire. Mais comme les hommes, dans tous les temps, sont toujours les mêmes, j'ai cru que ces portraits pourroient ne pas déplaire aux Lecteurs.

§. V.

Retraite des dix mille Grecs depuis la Province de Babylonie jusqu'à Trébisonde.

Xenoph. in Exped. Cyr. lib. 3. & 4.

LES Généraux des Grecs ayant été arrêtés, & ceux qui les avoient suivis massacrés, les Grecs furent dans une grande consternation. Ils étoient à cinq ou six cens lieues de la Grece, environnés de grands fleuves & de nations ennemies, sans guide ni conducteur, & sans que personne leur fournît des vivres. Dans l'abattement général où l'on étoit, on ne songeoit point à prendre ni nourriture ni repos. Vers le milieu de la nuit, Xénophon, jeune Athénien, mais sensé & prudent au dessus de son âge, va trouver quelques Officiers, & leur représente qu'il n'y a point de temps à perdre; qu'il est de la derniere conséquence de prévenir les mauvais desseins de leurs ennemis; qu'en quelque petit nombre qu'ils soient, ils se rendront terribles s'ils montrent de la hardiesse; que c'est le courage, & non la multitude, qui décide de la victoire; qu'avant tout il faut nommer des Commandans, parce qu'une armée sans Chef est un corps sans ame. Sur le champ on tient Conseil, où se trouvent plus de cent Officiers. Xénophon étant prié d'y parler, dé-

duit fort au long les raisons qu'il n'avoit d'abord touchées que légérement, & sur son avis on nomme des Commandans : savoir, Timasion, à la place de Cléarque ; pour Socrate, Xanticle ; au lieu d'Agias, Cléanor ; Philésie, pour Ménon ; & Xénophon, pour Proxéne. MNÉMON.

Avant la pointe du jour on assembla l'armée. Les Chefs parlerent pour animer les troupes, & entr'autres Xénophon. « Camarades, dit-il, il est bien triste pour » nous d'avoir perdu tant de braves gens » par une lâche trahison, & de nous voir » abandonnés de nos amis. Mais il ne faut » point succomber à notre malheur ; &, si » nous ne pouvons vaincre, choisissons plu- » tôt de périr glorieusement, que de tom- » ber sous la puissance des Barbares qui » nous feroient souffrir les maux les plus » extrêmes. Souvenons-nous des célebres » journées de Platée, des Thermopyles, » de Salamine, & de tant d'autres, où nos » ancêtres, quoiqu'en petit nombre, ont » terrassé & vaincu des armées inombra- » bles des Perses, & leur ont rendu pour » toujours formidable le nom seul des Grecs. » C'est à leur courage invincible que nous » sommes redevables de l'honneur que » nous avons de ne reconnoître sur la terre » d'autres maîtres que les Dieux, ni d'au- » tre bonheur que la liberté. Ils nous se- » ront favorables ces Dieux, vengeurs du » parjure, & témoins de la perfidie de nos » ennemis ; & comme c'est à eux qu'on

» s'attaque en violant les traités, & qu'ils » se plaisent à abaisser les grands, & à » élever les petits, c'est eux aussi qui com» battront avec nous & pour nous. Au » reste, camarades, comme nous n'avons » de ressource que dans la victoire, qui » nous tiendra lieu de tout, & nous dé» dommagera avec usure de tout ce que » nous aurons pu perdre ; je croirois, si » c'est votre avis, que pour faire une re» traite plus prompte & moins embarras» sée, il seroit à propos de nous défaire de » tout le bagage inutile, & de ne garder » que celui dont on ne peut se passer abso» lument. » Tous les soldats dans le moment leverent les mains pour marque d'approbation & de consentement à tout ce qu'on venoit de dire, & sans perdre de temps allerent brûler leurs tentes & leurs chariots : ceux qui avoient trop d'équipage en donnerent aux autres, & le reste fut consumé.

La résolution de l'armée étoit de marcher sans tumulte & sans violence, si l'on ne s'opposoit point à son retour ; si-non, de se faire un passage l'épée à la main, à travers les ennemis. Elle se mit donc en marche en formant un grand bataillon quarré, le bagage au milieu. Chirisophe Lacédémonien étoit à l'avant garde : deux des plus vieux Colonels commandoient la droite & la gauche du bataillon quarré : Timasion & Xénophon, comme les plus jeunes, étoient chargés de l'arriere-garde.

La premiere journée fut rude, parce que n'ayant ni cavalerie ni frondeurs, ils furent extrêmement harcelés par un détachement qu'on avoit envoyé contre eux. On pourvut à cet inconvenient, en suivant le conseil de Xénophon. Parmi les Rhodiens qui étoient dans le camp, on en choisit deux cens, qu'on arma de frondes, & on augmenta leur paie pour les encourager. Ils tiroient une fois plus loin que les Perses, parce qu'ils se servoient de bales de plomb, au lieu que les autres n'usoient que de gros cailloux. On équipa cinquante cavaliers, en leur donnant des chevaux destinés à porter le bagage, à la place desquels on substitua des bêtes de somme. Moyennant ce secours, un second détachement que firent les ennemis, fut fort maltraité.

MNÉMON.

Après quelques jours de marche Tissapherne parut avec toutes ses forces. Il se contenta d'abord de harceler les Grecs, qui avançoient toujours. Ceux-ci s'étant apperçus que, lorsqu'on veut se retirer en présence de l'ennemi, un bataillon quarré est très-incommode, par l'inégalité du terrein, les haies, & les autres obstacles qui peuvent obliger à le rompre, en changerent la forme, en marchant sur deux colonnes, & plaçant dans l'intervalle le peu de bagage qu'ils avoient. Ils formerent un corps de réserve de six cens hommes d'élite, dont ils firent six compagnies, divisées par cinquantaines & par dixaines, pour

ARTAXERXE pouvoir les remuer plus aisément. Quand ces colonnes venoient à se resserrer, ils demeuroient à la queue, ou filoient sur les flancs de part & d'autre pour éviter l'embarras; & lorsqu'elles s'ouvroient, ils remplissoient à l'arriere-garde le vuide entre les deux colonnes. Si l'on avoit besoin de secours en quelque endroit, ils y couroient aussi-tôt. Les Grecs essuyerent plusieurs attaques; mais peu considérables, & sans beaucoup de perte.

On arriva au fleuve du Tigre. Comme on ne pouvoit le repasser à cause de sa profondeur faute de bateaux, on fut contraint de traverser les montagnes des Carduques, parce qu'il n'y avoit point d'autre chemin, & que les prisonniers rapportoient qu'on entreroit de là dans l'Arménie, où l'on passeroit le Tigre à sa source, & ensuite l'Euphrate qui n'en est pas fort éloigné. Pour gagner ces défiles avant que l'ennemi s'en pût saisir, on trouva à propos de partir de nuit, afin d'arriver au point du jour au pied des montagnes, comme on fit. Chirisophe menoit toujours l'avant-garde avec les gens de trait outre ses troupes ordinaires, & Xénophon l'arriere-garde, sans avoir avec lui que des soldats pesamment armés, parce qu'alors elle n'avoit rien à craindre. Les habitans du pays s'étoient emparés de plusieurs hauteurs dont il fallut les chasser, ce qui ne put se faire sans beaucoup de peine & de danger.

Les Officiers ayant tenu un Conseil de

guerre furent d'avis de laiſſer toutes les bêtes de charge qui n'étoient pas abſolument néceſſaires, avec tous les eſclaves qu'on avoit pris nouvellement, parce que les uns & les autres retarderoient trop la marche dans les grands défilés qu'on avoit à paſſer; outre qu'il falloit plus de proviſions, & que ceux qui avoient ſoin de ces animaux étoient inutiles pour le combat. Ce réglement fut exécuté ſans délai. On continua la marche tantôt en combattant, tantôt en faiſant alte. Le paſſage des montagnes, qui dura ſept jours, fatigua beaucoup les troupes, & on y fit quelque perte. Enfin on arriva à des villages où l'on trouva des vivres en abondance, & où l'armée ſe repoſa quelques jours pour ſe refaire des rudes fatigues qu'elle avoit eſſuyées, en comparaiſon deſquelles tout ce qu'elle avoit ſouffert dans la Perſe n'étoit rien.

Mais ils ſe virent bientôt expoſés à un nouveau danger. Preſque au pied des montagnes ſe trouva une riviere nommée Centritès, large de deux cents pieds, qui arrêta leur marche. Ils avoient à ſe défendre, & des ennemis qui les pourſuivoient par derriere, & des Arméniens, ſoldats du pays, qui bordoient l'autre côté de la riviere. Ils en tenterent inutilement le paſſage par un endroit où ils avoient de l'eau juſques ſous les bras, & étoient emportés par la rapidité du courant, à laquelle la péſanteur de leurs armes ne leur permettoit pas de réſiſter. Heureuſement ils décou-

vrirent un autre endroit moins profond, par où quelques soldats avoient vu passer des gens du pays. Il fallut employer beaucoup d'adresse, de diligence & de courage, pour écarter les ennemis de part & d'autre. Enfin l'armée passa la riviere sans beaucoup de perte.

Elle marcha ensuite plus tranquillement, passa les sources du Tigre, & arriva à la petite riviere de Téléboé, qui est fort belle, & a plusieurs villages sur ses bords. C'est-là que commence l'Arménie occidentale : elle étoit sous le commandement de Tiribaze, Satrape fort aimé du Roi, & qui avoit l'honneur de le * placer sur son cheval quand il se trouvoit auprès de lui. Il offrit de livrer passage à l'armée, & de laisser prendre aux soldats tout ce dont ils auroient besoin, pourvû qu'on ne fît aucun dégât en passant, ce qui fut accepté & exécuté de part & d'autre. Tiribaze cotoyoit toujours l'armée à une petite distance. Il tomba une grande quantité de neige, qui incommoda un peu les troupes. On apprit par un prisonnier que Tiribaze avoit dessein d'attaquer les Grecs au passage des montagnes dans un défilé par où il falloit nécessairement passer. Ils le previnrent, & s'en emparerent, après avoir mis l'ennemi en fuite. Après quelques jours de marche au travers des déserts, on passa l'Euphrate

* *Le Traducteur françois a mis* qu'il lui tenoit l'étrier lorsqu'il montoit à cheval, *sans faire attention que les Anciens ne se servoient point d'étriers.*

vers sa source, n'ayant pas de l'eau jusqu'à la ceinture.

On eut ensuite beaucoup à souffrir d'un vent de bise qui souffloit dans le visage, & empêchoit la respiration : de sorte qu'on crut devoir sacrifier au vent, & il parut s'appaiser. On marchoit dans la neige haute de cinq à six pieds, ce qui fit mourir plusieurs valets & plusieurs bêtes de somme, avec trente soldats. On fit du feu toute la nuit, car on trouvoit quantité de bois. Le lendemain on marcha encore tout le jour à travers la neige, où plusieurs, accablés d'une grande faim, suivie de langueur & de défaillance, demeuroient couchés dans les chemins sans force & sans vigueur. Quand on leur eut donné à manger, ils reçurent du soulagement, & continuérent leur marche.

Ils étoient toujours poursuivis par l'ennemi. Plusieurs, surpris par la nuit demeuroient dans les chemins sans feu & sans vivres ; de sorte qu'il en mourut quelques-uns, & les ennemis qui les suivoient enleverent du bagage. Il y demeura aussi des soldats, dont les uns avoient perdu la vûe à cause de la neige, les autres les doigts des pieds. Contre le premier mal, il étoit bon de porter quelque chose de noir devant les yeux ; &, contre l'autre, de remuer toujours les jambes, & de se déchausser la nuit. Etant arrivés dans un lieu plus commode, ils se répandirent dans les villages voisins pour s'y rafraîchir & s'y

reposer. Les maisons étoient bâties sous terre, avec une ouverture en haut comme un puits, par où l'on y descendoit avec une échelle; mais il y avoit une autre descente pour les bêtes. On y trouva des brebis, des vaches, des chévres & des poules, avec du froment, de l'orge, & des légumes; & pour breuvage de la biere, qui étoit bien forte quand on n'y mettoit point d'eau, mais sembloit douce à ceux qui y étoient accoutumés. On buvoit avec un chalumeau dans les vaisseaux mêmes où étoit la biere, sur laquelle on voyoit nager l'orge. L'Hôte, chez qui logeoit Xénophon, le reçut fort bien, & lui découvrit même un endroit où il y avoit du vin caché, & il lui fit présent de quelques chevaux. Il lui enseigna aussi à leur attacher aux pieds des especes de raquettes, & à en faire autant aux bêtes de somme, pour les empêcher d'enfoncer dans la neige, sans quoi ils en auroient eu jusqu'aux sangles. L'armée, après avoir reposé dans ces villages pendant sept jours, se remit en chemin.

Après une marche de sept jours, elle arriva au fleuve d'Araxe, appellé aussi le Phase, qui a environ cent pieds de large. Deux jours après, ils apperçurent les Phasiens, les Calybes & les Taoques, qui tenoient le passage des montagnes pour les empêcher de descendre dans la plaine. On vit bien qu'il faudroit nécessairement en venir à un combat, & l'on résolut de le donner dès le jour même. Xénophon, qui

avoit obſervé que les ennemis ne gardoient que le paſſage ordinaire, & que la montagne avoit trois lieues d'étendue, propoſa d'envoyer un détachement pour ſe ſaiſir des hauteurs qui dominoient ſur l'ennemi, ce qui ſeroit facile en lui dérobant tout ſoupçon de leur deſſein par une marche de nuit, & faiſant une fauſſe attaque par le grand chemin pour amuſer les barbares. La choſe fut exécutée de la ſorte: ceux-ci furent mis en fuite, & laiſſerent le paſſage libre. MNÉMON.

On traverſa le pays des Calybes, qui ſont les plus vaillans des barbares de ces quartiers-là. Quand ils avoient tué quelqu'un, ils lui coupoient la tête, & en faiſoient montre en chantant & danſant. Ils ſe tenoient enfermés dans leurs villes, & lorſque l'armée marchoit, ils venoient fondre ſur l'arriere-garde, après avoir mis tout le bien de la campagne à couvert. Après douze ou quinze jours de marche on arriva à une montagne fort haute, nommée Tecque, d'où l'on voyoit la mer. Les premiers qui l'apperçurent jetterent de grands cris de joie pendant un aſſez long-temps, ce qui fit croire à Xénophon que l'avant-garde étoit attaquée. Il accourut auſſi-tôt pour la ſoutenir. Quand on fut plus près, on entendit diſtinctement crier, *Mer*, *Mer*, & alors l'alarme ſe changea en joie & en alégreſſe; & quand on fut arrivé au haut, ce ne fut plus qu'un bruit confus de toute l'armée, tous les ſoldats criant enſemble, *Mer*, *Mer*, & ne pouvant s'empêcher de

pleurer, & d'embrasser leurs Colonels & leurs Capitaines. Alors, sans en avoir reçu l'ordre, ils amasserent des pierres, & dresserent un trophée de boucliers rompus & d'armes brisées.

De là ils s'avancerent vers les montagne de la Colchide. Il y en avoit une plus haute que les autres, que ceux du pays avoient occupée. Les Grecs se mirent en bataille au pied pour monter, car elle n'étoit pas d'un accès impraticable. Xénophon ne jugea pas qu'il fut à propos de marcher en bataille, mais à la file, parce que les soldats ne pourroient garder leur rang à cause de l'inégalité du terrein, facile à grimper dans un endroit, & difficile en un autre, ce qui leur feroit perdre courage. Cet avis fut approuvé, & l'on rangea l'armée de la sorte. Il se trouva quatre-vingts files de soldats pésamment armés, chacune de cent hommes ou environ, avec dix-huit cents soldats armés à la légere, & partagés en trois corps, dont il y en avoit un à la droite, l'autre à la gauche, & le troisieme dans le centre. Après qu'il eut encouragé ses troupes en leur représentant que c'étoit-là le dernier obstacle qui leur restoit à surmonter, & qu'il eut imploré l'aide des Dieux, chacun se mit à monter. Les ennemis ne purent soutenir leur choc, & se dissiperent. Descendus de la montagne, ils vinrent camper dans les villages, où ils trouverent des vivres en abondance.

Là il leur arriva un accident fort étran-

ge, & qui causa une grande consternation. MNÉMON.
Car, comme il y avoit plusieurs ruches d'abeilles, les soldats s'étant mis à manger du miel, il leur prit un dévoiement par haut & par bas, suivi de rêves : les moins malades ressembloient à des hommes enivrés, & les autres à des personnes furieuses ou moribondes. On voyoit la terre jonchée de corps comme après une défaite. Personne néanmoins n'en mourut, & le mal cessa le lendemain environ l'heure qu'il avoit pris. Les soldats se leverent le troisieme ou le quatrieme jour, mais en l'état où l'on est après une forte médecine.

Deux jours après l'armée arriva près de Trébisonde, qui est une colonie Grecque de Sinopiens, située sur le Pont-Euxin, ou Mer Noire, dans la Colchide. Elle demeura campée en cet endroit-là pendant l'espace de trente jours. On s'y acquitta des vœux qu'on avoit faits à Jupiter, à Hercule, & aux autres Dieux, pour obtenir un heureux retour dans la patrie. On y célébra aussi des Jeux de la course à pied & à cheval, de la lutte, du pugilat, du pancrace; & le tout se passa avec beaucoup de joie & de solemnité.



§. VI.

Les Grecs, après avoir essuyé beaucoup de fatigues, & surmonté beaucoup de dangers, arrivent au bord de la mer vis-à-vis de Byzance. Ayant passé le détroit, ils s'engagent au service de Seuthe Prince de Thrace. Enfin Xénophon, ayant repassé la mer avec ses troupes, s'avance jusqu'à Pergame, & se joint à Thimbron, Général des Lacédémoniens, qui marchoit contre Tissapherne & Pharnabaze.

Xenoph. l. 5. APRÈS qu'on eut offert des sacrifices à différéntes Divinités, & qu'on eut célébré les Jeux, on délibéra sur le parti qu'il y avoit à prendre pour le retour. Il fut conclu qu'on retourneroit en Grece par mer; & pour cet effet, Chirisope s'offrit d'aller trouver Anaxibie, l'Amiral de Sparte, qui étoit de ses amis, se promettant d'obtenir de lui des vaisseaux. Il partit sur le champ. Cependant Xénophon régla l'ordre qu'il falloit faire garder, & les précautions qu'il falloit prendre pour la sûreté du camp, pour les vivres, pour les fourrages. Il jugea à propos aussi de s'assurer de quelques vaisseaux, indépendamment de ceux qu'on attendoit. Il se fit quelques expéditions contre les peuples voisins.

Comme on vit que Chirisophe ne revenoit pas aussi-tôt qu'on avoit pensé, & que les vivres commençoient à manquer, on résolut de s'en retourner par terre, par-

ce qu'on n'avoit pas assez de vaisseaux pour embarquer toute l'armée ; & l'on chargea sur ceux que la prévoyance de Xénophon avoit procurés, les femmes, les vieillards & les infirmes, avec tout le bagage inutile. L'armée continua sa marche. Elle séjourna dix jours à Cérasonte. On y fit la revue générale des troupes, qui se trouverent monter à huit mille six cens hommes, restés d'environ dix mille, les autres étant morts dans la retraite de fatigue, de maladie, ou de leurs blessures.

Dans le peu de temps que les Grecs demeurerent sur cette côte, il y eut divers mouvemens, tant de la part des habitans du pays, que de celle de quelques Officiers, qui étoient jaloux de l'autorité de Xénophon, & qui tâcherent de le rendre odieux aux troupes. Celui-ci, par sa sagesse & sa modération, arrêta tous ces mouvemens, ayant fait entendre aux soldats que leur salut dépendoit de l'union & de la bonne intelligence qu'ils garderoient entr'eux, & de l'obéissance qu'ils rendroient à leurs Chefs.

De Cérasonte ils arriverent à Cotyore, qui n'en étoit pas éloignée. Là ils délibérerent de nouveau sur le parti qu'il falloit prendre pour le retour. Les habitans du pays représenterent qu'il y auroit par terre

* *La ville de Cérasonte est devenue célebre par les cerisiers que Luculle en remporta le premier en Italie, & qui de là se sont répandus dans tout l'Occident.* Plut. in vit. Lucull.

ARTAXERXE

des difficultés presque insurmontables à cause des défilés & des fleuves qu'il faudroit passer. Ils offroient de fournir aux Grecs des vaisseaux. Ce parti parut le plus sûr : ainsi l'armée s'embarqua. On arriva le lendemain à Sinope, ville de la Paphlagonie, & colonie des Miléſiens. Chiriſophe s'y rendit avec des galeres, mais ſans argent, quoique les ſoldats s'attendiſſent à en recevoir. Il aſſura qu'on paieroit l'armée lorſqu'elle ſeroit hors du Pont-Euxin, & que leur retraite étoit célébrée par-tout, & faiſoit le ſujet des diſcours & de l'admiration de toute la Grece.

Xenoph. l. 6. p. 372. &c.

Les ſoldats ſe voyant aſſez près de la Grece, ſouhaitoient faire quelque butin avant que d'y arriver ; & dans cette vue ils réſolurent de ſe nommer un Général qui auroit une pleine autorité, au lieu que juſques-là toutes les affaires ſe décidoient dans le Conſeil de guerre à la pluralité des voix. Ils jetterent les yeux ſur Xénophon, & le firent prier de vouloir accepter cette charge. Il n'étoit pas inſenſible à l'honneur de commander en chef, mais il en prévoyoit les ſuites : il demanda du temps pour délibérer. Après avoir marqué la vive reconnoiſſance dont il étoit pénétré pour l'offre avantageuſe qu'on lui faiſoit, il repréſenta que, pour éviter la jalouſie & la diviſion, le bien des affaires & l'intérêt de l'armée ſembloient demander qu'ils choiſiſſent un Général de Lacédémone, qui ſe trouvoit actuellement maîtreſſe de la Gre-

te, & qui, en considération de ce choix, seroit plus disposée à les soutenir. Cette raison ne fut point goûtée. Ils se récrierent qu'ils ne prétendoient point dépendre servilement de Sparte, ni s'assujettir à se régler dans leurs entreprises sur ce qui pourroit lui plaire ou non, & ils le presserent encore plus d'accepter le commandement. Alors, forcé de s'expliquer nettement & sans détour, il déclara qu'ayant consulté les Dieux par la voie des sacrifices sur l'offre qu'on lui faisoit, leur volonté s'étoit manifestée par des signes non douteux, & qu'ils avoient paru ne point approuver ce choix. Il est étonnant de voir quelle impression le seul nom des Dieux faisoit sur des soldats pleins de passions d'ailleurs, & peu touchés ordinairement des motifs de religion. Le vif empressement des Grecs s'amortit tout-à-coup. On ne répliqua rien, & Chirisophe, quoique Lacédémonien, fut choisi pour Général.

Son autorité ne fut pas de longue durée. La discorde, comme Xénophon l'avoit prévu, se mit parmi les troupes, qui étoient fâchées que le Général les empêchât de piller les villes Grecques par où ils passoient. Ce trouble fut excité principalement par ceux du Péloponnése, qui faisoient la moitié de l'armée, & qui voyoient avec peine Xénophon Athénien en place. On proposa différens partis. Comme on ne convenoit de rien, les troupes se partagerent en trois corps, dont ceux d'Achaïe &

d'Arcadie, c'eſt-à-dire, les Péloponnéſiens, faiſoient le principal, au nombre de plus de quatre mille cinq cens hommes d'infanterie peſamment armés, qui avoient pour Chefs Lycon & Callimaque. Chiriſophe en commanda un autre d'environ quatorze cens, avec ſept cens ſoldats d'infanterie légere. Xénophon eut le troiſieme de preſque pareil nombre, dont il y en avoit trois cens légérement armés, & environ quarante chevaux, qui étoit toute la cavalerie de l'armée. Les premiers ayant obtenu des vaiſſeaux de ceux * d'Héraclée, à qui ils en avoient envoyé demander, partirent devant les autres pour faire quelque butin, & deſcendirent au port de Calpé. Chiriſophe, qui étoit malade, marcha par terre, mais ſans quitter les côtes. Xénophon aborda avec ſes vaiſſeaux à Héraclée, & entra dans le milieu du pays.

* *Ville du Pont.*

Il ſe fit divers mouvemens. L'imprudence des ſoldats & des Chefs les engagea dans de mauvais pas où il en demeura pluſieurs, & d'où l'habileté de Xénophon les tira plus d'une fois. S'étant tous réunis de nouveau après différens ſuccès, ils arriverent par terre à Chryſopolis de Calcédoine qui étoit vis-à-vis de Byzance, où ils ſe rendirent peu de jours après, ayant paſſé le petit bras de mer qui ſépare les deux continens. Ils étoient prêts de piller cette ville riche & puiſſante pour venger une tromperie & une injure qu'on leur avoit faite, & dans l'eſpérance de s'y en-

richir pour toujours. Xénophon y accourut aussi-tôt : il convint que leur vengeance étoit juste, mais il leur fit sentir combien les suites en seroient funestes. « Après le » sac de la ville, leur dit-il, & le meurtre » des Lacédémoniens qui y sont établis, » vous deviendrez ennemis mortels de leur » République, & de tous leurs alliés. Athe- » nes ma patrie, qui avoit quatre cens » galéres en mer ou dans ses arsénaux lors- » qu'elle prit les armes contre eux, beau- » coup d'argent dans son Epargne, plus » de mille talens de revenu ; & qui étoit » maîtresse de toutes les Isles de la Grece, » & de plusieurs villes de l'Asie & de l'Eu- » rope, dont celle-ci étoit une, a pourtant » été obligée de leur céder, & de se sou- » mettre à leur empire. Espérez-vous, une » petite poignée de gens comme vous êtes, » sans Chefs, sans vivres, sans argent, » sans alliés, sans aucune ressource, ni de la » part de Tissapherne qui vous a trahis, » ni de celle du Roi des Perses que vous » avez voulu détrôner ; espérez-vous, dis- » je, pouvoir en cet état tenir tête aux La- » cédémoniens ? Demandons qu'on nous » fasse satisfaction, & ne vengeons pas la » faute des Byzantins par un crime encore » plus grand, & qui nous attirera une » ruine certaine. » On le crut, & l'affaire s'accommoda.

De là il les mena à Salmydesse au service de Seuthe, Prince de Thrace, qui l'avoit déja sollicité auparavant par ses en- *Xenoph. l.* 7.

voyés de lui amener des troupes, & qui songeoit à se rétablir dans les Etats de son pere que ses ennemis lui avoient enlevés. Il avoit fait de grandes promesses à Xénophon pour lui & pour ses troupes : mais quand il en eut tiré le service dont il avoit besoin, loin de tenir sa parole, il ne leur donna pas la paie dont il étoit convenu. Xénophon lui en fit de grands reproches, rejettant cette perfidie sur Héraclide son Ministre, qui croyoit faire sa cour à son Maître en lui épargnant quelques sommes d'argent aux dépens de la droiture & de la bonne foi, qualités qui doivent être les plus chéres à un Prince, & qui contribuent le plus à sa réputation, aussi bien qu'au succès des affaires & à la sûreté de l'Etat. Mais ce Ministre perfide, persuadé que l'honneur, la probité, la justice ne sont qu'une chimere, & que ce qu'il y a de réel c'est d'avoir bien de l'argent, ne songeoit en effet qu'à s'enrichir par quelque voie que ce fût, & pilloit impunément son Maître tout le premier, & avec lui tous ses Sujets. « Cependant, continue Xénophon, tout homme sage, sur-tout s'il est en place & qu'il commande, doit regarder la justice, la probité, la bonne foi, comme le plus précieux trésor qu'il puisse posséder, & comme une ressource assurée & un appui inébranlable dans tous les événemens de la vie. » Héraclide avoit d'autant plus de tort d'en user ainsi à l'égard des troupes, qu'il étoit Grec,

de nation, & non pas Thrace : mais l'avarice avoit étouffé en lui tout sentiment d'honneur. MNEMON.

Dans le moment même que la dispute entre Seuthe & Xénophon éclatoit le plus vivement, arriverent Charmine & Polynice Ambassadeurs de Lacédémone, qui dirent que la République avoit déclaré la guerre à Tissapherne & à Pharnabaze, que Thimbron s'étoit déja embarqué avec des troupes, & qu'il promettoit un Darique par mois à chaque soldat, deux aux Capitaines, & quatre aux Colonels, s'ils vouloient s'engager à son service. Xénophon accepta cette offre, & ayant tiré de Seuthe par l'entremise des Ambassadeurs une partie de la paie qui lui étoit due, il se rendit par mer à Lampsaque avec l'armée, qui montoit alors à peu près à six mille hommes. De là il avança jusqu'à Pergame, ville de la Troade. Ayant rencontré près de Parthénie qui fut le terme de l'expédition des Grecs, un grand Seigneur qui retournoit en Perse, il le prit, lui, sa femme, ses enfans & tout son équipage ; & par là se vit en état de faire des libéralités à ses soldats, & de les dédommager avantageusement de toutes les pertes qu'ils avoient souffertes. Ensuite Thimbron arriva, qui prit la conduite des troupes ; & les ayant jointes aux siennes, il marcha contre Tissapherne & Pharnabaze.

Tel fut le succès de l'entreprise de Cyrus. Xénophon compte depuis le départ de

Xenoph. de Expedit. Cyri lib. 2. p. 276.

ARTAXERXE

l'armée de ce Prince de la ville d'Ephèse jusqu'à son arrivée au lieu de la bataille, cinq cens trente-cinq parasanges ou lieues, & quatre-vingt-treize jours de marche. Il compte, pour le retour, depuis le lieu de la bataille jusqu'à Cotyore, ville située sur le bord du Pont-Euxin, ou Mer noire, six cens vingt parasanges ou lieues, & cent vingt-deux jours de marche. Enfin, reprenant le tout ensemble, il dit que le chemin, tant à aller qu'à revenir, fut de onze cens cinquante-cinq * parasanges ou lieues, & de deux cens quinze jours de marche: & que le temps que mit l'armée à faire tout ce chemin, en y comptant les séjours, fut de quinze mois.

Id. lib. 5. pag. 355.

Id. lib. 7. pag. 427.

Il paroît par ce calcul que les jours de marche de l'armée de Cyrus étoient en allant, l'un portant l'autre, à peu près de six ** parasanges ou six lieues, & dans le

* *J'ajoute ces cinq qui manquent dans le texe, pour faire quadrer le total avec les deux parties.*

** *La parasange est une mesure itinéraire propre aux Perses, & qui est composée de trente stades. Le stade, mesure propre aux Grecs, est composé, selon la plus commune opinion, de cent vingt-cinq pas géométriques: par conséquent il en faut vingt pour faire la lieue commune de France, qui est de 2500 pas. C'est le sentiment que j'ai toujours suivi jusqu'ici, selon lequel la parasange est d'une lieue & demie.*

Or j'y vois ici une grande difficulté. Dans cette supposition, il se trouveroit que les marches ordinaires de Cyrus avec une armée de plus de cent mille hommes, auroient été pendant un si long espace de neuf lieues chaque jour l'un portant l'autre, ce qui est, selon les gens du métier, absolument insoutenable. C'est ce qui m'a déterminé à ne compter ici la parasange pour une lieue. Plusieurs Auteurs ont remarqué, & la chose n'est pas douteuse, que le stade, & tou

retour

MNÉMON.

retour de cinq feulement. Il étoit naturel que Cyrus, qui vouloit furprendre fon frere, fît plus de diligence qu'il lui étoit poffible.

Cette retraite des dix mille Grecs a toujours paffé parmi les connoiffeurs, comme je l'ai déja remarqué, pour un modele parfait dans ce genre, & qui n'a jamais eu rien de pareil. En effet, on ne peut pas voir une entreprife, ni formée avec plus de hardieffe & de courage, ni conduite avec plus de prudence, ni exécutée avec plus de bonheur. Dix mille hommes, éloignés de leur patrie de cinq ou fix cens lieues, qui ont perdu leur Général & leurs meilleurs Capitaines qui fe trouvent dans le cœur du pays ennemi, entreprennent, à la vue d'un ennemi victorieux & de fes nombreufes armées, de fe retirer du fond de fon Empire; &, pour ainfi dire, des portes de fon palais, & de traverfer une vafte étendue de pays inconnus & prefque tous ennemis, fans être effrayés par la vue des obftacles & des dangers fans nombre qui pouvoient les arrêter à chaque moment: paffages de rivieres, de montagnes, de défilés; attaques ouvertes, ou embûches cachées à effuyer de la part des peuples fur leur route; la famine prefque affurée dans des régions vaftes & défertes; plus que tout cela, trahifon à craindre de la part

les autres mefures itinéraires des Anciens, ont beaucoup varié felon le temps & les lieux, & il en eft encore de même des nôtres.

ARTAXERXE des troupes qui sembloient leur devoir servir d'escorte, mais qui en effet avoient ordre de les faire périr. Car Artaxerxe, qui sentoit combien le retour de ces Grecs dans leur pays étoit capable de le couvrir de honte, & de décrier dans l'esprit des peuples la majesté de l'Empire, n'avoit rien omis pour l'empêcher ; & il desiroit leur perte, dit Plutarque, avec plus de passion qu'il n'avoit desiré de vaincre Cyrus lui-même, & de conserver ses Etats. Cependant ces dix mille hommes, malgré tant d'obstacles, viennent à bout de leur dessein, & à travers mille dangers arrivent victorieux & triomphans dans leur patrie. Long-temps après, Antoine poursuivi par les Parthes à peu près dans le même pays, & se trouvant dans un pareil danger, s'écria plein d'admiration pour un courage si invincible, *O retraite des Dix mille !*

Plut. in Anton. p. 937.

Ὦ μύριοι.

Aussi fut-ce l'heureux succès de cette fameuse retraite qui remplit de mépris pour Artaxerxe les peuples de la Grece, en leur montrant que l'or, l'argent, le luxe, les délices, un nombreux serrail de femmes, faisoient tout le mérite du Grand Roi, mais que du reste toute son opulence & toute sa puissance si vantée n'étoient que faste & vaine ostentation. C'est ce préjugé, répandu plus que jamais dans toute la Grece depuis cette célébre expédition, qui donna lieu à ces hardies entreprises des Grecs dont nous parlerons bientôt, qui firent trembler Artaxerxe jusques sur son trône, &

qui mirent l'Empire des Perses à deux doigts de sa perte. MNÉMON.

§. VII.

Suite qu'eut la mort de Cyrus à la Cour d'Artaxerxe. Cruauté & jalousie de Parysatis. Empoisonnement de Statira.

JE reviens à ce qui se passa après la bataille de Cunaxa à la Cour d'Artaxerxe. Comme il croyoit avoir tué Cyrus de sa main, & qu'il regardoit cette action comme la plus glorieuse de sa vie, il vouloit que tout le monde en pensât de même, & c'étoit le blesser par l'endroit le plus délicat que de lui disputer cet honneur, ou de le vouloir partager avec lui. Le soldat Carien dont nous avons parlé, non content des riches présens dont le Roi l'avoit comblé sous un autre prétexte, ne cessoit de déclarer à quiconque vouloit l'entendre, que nul autre que lui n'avoit tué Cyrus, & que le Roi lui faisoit une grande injustice de le priver de la gloire qui lui étoit due. Le Prince, quand on l'eut informé de cette insolence, ayant conçu une jalousie aussi basse que cruelle, eut la foiblesse de le livrer à Parysatis, qui avoit juré la perte de tous ceux qui avoient eu part à la mort de son fils. Animée d'une barbare vengeance, elle commanda aux Exécuteurs de prendre ce malheureux, de lui faire souffrir les plus vives douleurs pendant dix jours; ensuite, après qu'ils lui auroient ar-

Plut in Artax. p. 1018. 1021.

raché les yeux, de lui verser dans les oreilles de l'airain fondu, jusqu'à ce qu'il expirât dans ce cruel supplice : ce qui fut exécuté.

Mithridate de même s'étant vanté dans un repas, où il avoit la tête échauffée par le vin, que c'étoit lui qui avoit porté le coup mortel à Cyrus, paya bien cher cette sotte & imprudente vanité. Il fut condamné au supplice des * auges, l'un des plus cruels qui aient jamais été inventés ; & après avoir langui dans les tourmens pendant dix-sept jours, il mourut enfin avec beaucoup de peine.

Il ne restoit à Parysatis, pour exécuter tout son projet, & assouvir pleinement sa vengence, que de punir l'Eunuque du Roi, nommé Mésabate, qui par l'ordre de son Maître avoit coupé la tête & la main de Cyrus. Mais, comme il ne donnoit aucune prise sur lui, voici le piége que lui tendit Parysatis. C'étoit une femme fort adroite, qui avoit beaucoup d'esprit, & qui excelloit à un certain jeu des dès. Depuis la guerre elle s'étoit raccommodée avec le Roi, jouoit souvent avec lui, étoit de toutes ses parties, avoit pour lui une complaisance sans bornes, & loin de le contredire en quoi que ce fût, alloit elle-même au devant de ses desirs, & ne rougissoit point de favoriser ses passions, & de lui en fournir la matiere. Mais sur-tout elle

* *Voyez la description de ce supplice dans le troisième Volume de cette Histoire, page 278.*

ne le perdoit point de vûe, & ne laiſſoit Statira ſeule avec lui que le moins de temps qu'elle pouvoit, voulant ſe rendre abſolument maîtreſſe de l'eſprit de ſon fils.

Un jour, voyant que le Roi étoit ſans affaires, & qu'il ne penſoit qu'à ſe divertir, elle lui propoſa de jouer aux dés mille * Dariques, il accepta volontiers la propoſition. Elle ſe laiſſa perdre, & paya les mille Dariques comptant. Mais faiſant ſemblant d'avoir du chagrin & d'être piquée, elle le preſſa de recommencer, & de vouloir bien jouer un Eunuque. Le Roi, qui ne ſe doutoit de rien, y conſentit. Ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de ſon côté cinq de ſes Eunuques les plus chéris & les plus conſidérés, que celui qui gagneroit en prendroit un parmi les autres à ſon choix, & que le perdant ſeroit tenu de le livrer. Ces conditions faites, ils ſe mettent à jouer. La Reine apporte à ce jeu toute ſon application, y emploie tout ce qu'elle a de ſcience & d'adreſſe ; & favoriſée d'ailleurs par le dé, elle gagne, & choiſit Méſabate, car il n'étoit pas du nombre des exceptés. Dès qu'elle l'eut entre ſes mains, avant que le Roi pût entrer dans aucun ſoupçon de la vengeance qu'elle méditoit, elle le livra aux Exécuteurs, & leur commanda de l'écorcher tout vif, de le coucher enſuite tout de travers ſur * trois croix, & d'étendre ſa peau à part ſur des pieux dreſſés tout auprès ; ce qui fut exécuté. Quand le Roi le ſçut, il en fut

* *Le Darique valoit dix francs.*

* *Plutarque n'explique pas davantage cette circonſtance.*

très-fâché, & entra dans une furieuse colere contre sa mere. Mais elle, sans s'en mettre autrement en peine, lui dit en riant & en plaisantant : « Vraîment, vous faî-
» tes bien l'enchéri, & vous êtes bien dé-
» licat, de vous fâcher pour un méchant
» décrépit d'Eunuque ; & moi, qui ai
» perdu mille bons Dariques que j'ai payés
» sur le champ, je n'en dis mot, & je suis
» contente.

Toutes ces cruautés n'étoient, ce semble, que des essais & des prépartifs d'un autre crime que méditoit Parysatis. Elle conservoit depuis long-temps dans son cœur une haine violente contre la Reine Statira, & l'avoit fait éclater en plusieurs occasions. Elle sentoit bien que le crédit qu'elle avoit auprès du Roi son fils, n'étoit que l'effet du respect & de la considération qu'il avoit pour elle comme pour sa mere, au lieu que celui de Statira étoit fondé sur l'amour & sur la confiance qui rendoient ce crédit bien plus sûr. De quoi n'est point capable la jalousie d'une femme ambitieuse ! Celle-ci résolut de se défaire, à quelque prix que ce fût, d'une rivale si redoutable.

Pour parvenir plus sûrement à ses fins, elle feignit de se réconcilier avec sa belle-fille, & lui donna toutes les marques extérieures d'une sincére amitié & d'une vraie confiance. Les deux Reines paroissant donc avoir oublié leurs anciens soupçons & leurs anciennes querelles, vivoient bien ensem-

ble, se voyoient comme auparavant, & mangeoient l'une chez l'autre. Mais, comme elles connoissoient toutes deux le fond qu'il faut faire sur les amitiés & les caresses de la Cour, sur-tout parmi les femmes, elles n'étoient point dupes de part ni d'autre ; & les mêmes craintes subsistant toujours, elles se tenoient sur leurs gardes, & ne mangeoient que des mêmes viandes & des mêmes morceaux. Croiroit-on qu'il fût possible de tromper une vigilance si attentive & si précautionnée ? Parysatis, un jour qu'elle donnoit à manger à sa belle-fille, prit sur la table un oiseau fort rare qu'on y avoit servi, le partagea par le milieu, en donna la moitié à Statira, & mangea l'autre. Statira, bientôt après, sentit de vives douleurs, & étant sortie de table mourut dans des convulsions horribles, après avoir inspiré au Roi de violens soupçons contre sa mere, dont il connoissoit d'ailleurs la cruauté & l'esprit implacable & vindicatif. Il fit une exacte recherche du crime. Tous les domestiques & les Officiers de sa mere furent arrêtés, & appliqués à la question. Gigis, femme de chambre de Parysatis, & la confidente de tous ses secrets, avoua tout. Elle avoit fait frotter de poison un côté du couteau. Ainsi Parisatis ayant coupé l'oiseau en deux parts, mit promptement le côté sain dans sa bouche, & donna à Statira le côté empoisonné. Gigis fut mise à mort. Voici le supplice auquel la loi des Perses condamne

les empoisonneurs. Il y a une grande pierre fort large, sur laquelle on leur fait mettre la tête ; & avec une autre pierre on frappe dessus, jusqu'à ce que la tête soit toute écrasée, & qu'il n'en reste pas la moindre figure. Pour Parysatis, le Roi se contenta de la confiner à Babylone où elle demanda de se retirer, & lui dit que tant qu'elle y seroit il n'y mettroit jamais le pied.

CHAPITRE TROISIEME.

CE Chapitre renferme principalement les entreprises des Lacédémoniens dans l'Asie Mineure, leur défaite près de Cnidos, le rétablissement des murailles & de la puissance d'Athénes, la fameuse paix d'Antalcide prescrite aux Grecs par Artaxerxe Mnémon, les guerres de ce Prince contre Evagore, Roi de Cypre, & contre les Caduſiens. Les personnages qui y paroissent le plus, sont Lysandre & Agésilas du côté des Lacédémoniens, & Conon de celui des Athéniens.

§. I.

Les villes Grecques d'Ionie implorent le secours des Lacédémoniens contre Artaxerxe. Rare prudence d'une Dame conservée dans le gouvernement de son mari après sa mort. Agésilas est élu Roi à Sparte. Son caractère.

Xenoph. hist. Grec. lib. 3 p. 479-487.

LES villes d'Ionie, qui avoient suivi le parti de Cyrus, craignant le ressentiment

MNÉMON.

de Tissapherne, avoient eu recours aux Lacédémoniens comme aux libérateurs de la Grece, pour les prier de les maintenir dans la possession où elles étoient de leur liberté, & d'empêcher qu'on ne ravageât leur pays. Nous avons déja dit qu'ils y envoyerent Thimbron, aux troupes duquel Xénophon joignit les siennes au retour de la Perse. Thimbron fut bientôt rappellé pour quelque mécontentement, & on lui donna pour successeur Dercyllidas, surnommé Sisyphe à cause de son industrie à trouver des ressources, & de son habileté à inventer des machines de guerre, & à en faire usage. Il prit le commandement de l'armée à Ephése. Quand il y fut arrivé, il apprit qu'il y avoit de la division entre les deux Satrapes qui commandoient dans le pays.

An. M. 3605.
Av. J. C. 399.

Les Provinces de la Monarchie Persanne, dont plusieurs, situées à l'extrêmité de l'Empire, demandoient trop de soins pour être gouvernées immédiatement par le Prince, étoient confiées à de grands Seigneurs, appellés communément Satrapes. Ils avoient chacun dans leur département une autorité presque souveraine, & étoient, à proprement parler, comme des Vicerois, tels que nous en voyons de nos jours dans quelques Etats voisins. On leur fournissoit un nombre de troupes suffisant pour la défense du pays. Ils en nommoient tous les Officiers. Ils donnoient les gouvernemens des places. Ils étoient chargés

de faire payer les tributs, & de les envoyer au Prince. Ils avoient pouvoir de faire de nouvelles levées, de traiter avec les Etats voisins, & même avec les Généraux des ennemis; en un mot, de faire tout ce qu'ils jugeoient nécessaire pour entretenir le bon ordre & la tranquillité dans leur gouvernement. Ils étoient indépendans les uns des autres; & quoiqu'ils servissent un même maître, & qu'ils dussent concourir à la même fin, néanmoins, plus touchés chacun en particulier de l'avantage de leur Province, que du bien général de l'Empire, ils avoient souvent des disputes ensemble, formoient des desseins tout différens, refusoient de secourir leurs Collegues dans le besoin, & quelquefois même leur étoient entiérement opposés. L'éloignement de la Cour, & l'absence du Prince, donnoient lieu à ces dissensions; & peut-être qu'une politique secrete contribuoit à les entretenir, pour dissiper ou prévenir les conspirations qu'une trop grande intelligence entre les Gouverneurs auroit pu exciter.

Dercyllidas ayant donc appris que Tissapherne & Pharnabaze n'étoient pas bien ensemble, il fit tréve avec le premier, pour ne les avoir pas tous deux en même-tems sur les bras, entra dans la Province de Pharnabaze, & s'avança jusques dans l'Eolie.

Zénis Dardanien avoit gouverné cette Province sous l'autorité de ce Satrape; &

comme après sa mort on la vouloit donner à un autre, Mania sa veuve vint trouver Pharnabaze avec des troupes & des présens, & lui dit qu'étant veuve d'un homme qui lui avoit rendu de grands services, elle le prioit de ne lui point ôter les récompenses de son mari, qu'elle le serviroit avec le même zele & la même obéissance, & que si elle y manquoit il lui seroit toujours libre de lui ôter son gouvernement. Elle le conserva donc, & s'y conduisit avec toute la sagesse & toute l'habileté qu'on auroit pu attendre de l'homme le plus consommé dans l'art de commander. Aux tributs ordinaires qu'avoit payés son mari, elle ajoutoit des présens d'une magnificence extraordinaire; & lorsque Pharnabaze venoit dans sa Province, elle le traitoit plus splendidement que ne faisoient tous les autres Gouverneurs. Elle ne se contenta pas de conserver les places qu'on avoit commises à sa garde, elle en conquit de nouvelles, & prit sur la côte Larisse, Amaxite & Colone.

Sur les Mysiens & les Pisidiens.

On voit ici que la prudence, le bon esprit & le courage sont de tout sexe. Elle se trouvoit présente à tout montée sur un char, & ordonnoit elle-même des peines & des récompenses. Il n'y avoit point dans les Provinces voisines de plus belle armée que la sienne, & elle y tenoit à sa solde un grand nombre de soldats Grecs. Elle accompagnoit même Pharnabaze dans toute ses entreprises, & ne lui étoit pas d'un

ARTAXERXE médiocre secours. Aussi ce Satrape, qui connoissoit tout le prix d'un si rare mérite, faisoit à cette Dame plus d'honneur qu'à tous les autres Gouverneurs, jusqu'à lui donner entrée dans son Conseil; & il la traitoit avec une distinction qui auroit été capable d'exciter la jalousie, si la modestie & la douceur de cette Dame n'en eussent prévenu les tristes effets, en jettant pour ainsi dire un voile sur toutes ses vertus, qui en amortissoit l'éclat, & ne les laissoit entrevoir que pour les faire admirer.

Elle ne trouva d'ennemis que dans sa propre famille. Midias son gendre, piqué des reproches qu'on lui faisoit de laisser commander une femme en sa place, & abusant de l'entiere confiance qu'elle avoit en lui, & qui lui laissoit les entrées libres en tout temps, l'étrangla avec son fils. Après sa mort, il se saisit de deux places fortes où elle avoit renfermé ses trésors: les autres villes se déclarerent contre lui. Il ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. Dercyllidas arriva heureusement dans cette conjoncture. Toutes les places de l'Eolie, soit de gré, soit de force, se rendirent à lui, & Midias fut dépouillé des biens qu'il avoit si injustement acquis. Le Général Lacédémonien, ayant accordé une treve à Pharnabaze, alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Bithynie, pour n'être point à charge aux alliés.

AN. M. 3606. AV. J. C. 398. L'année suivante, le commandement lui ayant été continué, il passa en Thrace, &

arriva dans la Querfonnefe. Il fçavoit que les Députés du pays avoient été à Sparte pour repréfenter le befoin qu'il y auroit de fermer l'Isthme d'un bon mur contre les incurfions fréquentes des Barbares qui empêchoient de cultiver les terres. Ayant pris la mefure de cet efpace qui a plus d'une lieue de largeur, il diftribua l'ouvrage entre fes foldats, & le mur, fut achevé l'automne de la même année. Dans cet efpace étoient renfermées onze villes, plufieurs ports, grand nombre de terres labourables, & de vergers, & toutes fortes de pâturages. L'ouvrage étant achevé il repaffa en Afie; & faifant la revue des villes, il y trouva tout en bon état.

MNÉMON.

Xenoph. p. 487-488.

Conon Athénien, depuis la bataille qu'il avoit perdue à Ægos-potamos, s'étant condamné lui-même à un exil volontaire, fe tenoit dans l'ifle de Cypre chez le Roi Evagore, non feulement pour y être en sûreté de fa perfonne, mais auffi pour y attendre un changement dans les affaires, comme un homme, dit Plutarque, attend le retour de la marée pour s'embarquer. Il avoit toujours en vue de rétablir la puiffance d'Athenes, à laquelle fa défaite avoit porté un coup mortel; & toujours plein de fidélité & de zele pour fa patrie, quoiqu'elle lui fût un peu favorable, il cherchoit tous les moyens de relever fes ruines, & de lui rendre fon ancienne fplendeur.

Plut. in Artax. p. 1021.

Ce Général Athénien, voyant que les deffeins qu'il méditoit avoient befoin, pour

réussir d'une grande puissance, écrivit à Artaxerxe pour lui expliquer ses projets, & chargea le porteur de la lettre de s'adresser à Ctésias qui la donneroit au Roi en main propre. Elle fut remise en effet à ce Médecin, & l'on dit, quoiqu'il n'en convint pas, qu'à ce que Conon avoit écrit, il ajouta, *qu'il prioit le Roi de lui envoyer Ctésias comme un homme très-utile à son service, sur-tout pour les affaires de la marine.* Pharnabaze, de concert avec Conon, étoit allé en Cour pour décrier la conduite de Tissapherne comme trop déclaré en faveur des Lacédémoniens. Sur les vives instances de Pharnabaze, le Roi lui fit compter cinq cens talens pour équiper la flotte, avec ordre d'en donner le commandement à Conon. Il envoya aussi Ctésias en Grece, qui passa à Sparte après avoir visité Cnide sa patrie.

Diod. l. 14. p. 267. Justin. lib. 6. cap. 1.

Cinq cens mille écus.

Ce Ctésias avoit d'abord été à Cyrus, & l'avoit suivi dans son expédition. Il fut fait prisonnier à la bataille où Cyrus fut tué. On se servit de lui pour panser quelques blessures qu'Artaxerxe y avoit reçues; & il s'en acquitta si bien, que le Roi le retint à son service, & le fit son premier médecin. Il passa plusieurs années à sa Cour en cette qualité. Pendant qu'il y fut, les Grecs, dans toutes les affaires qu'ils y avoient, s'adressoient à lui, comme fit Conon dans celle-ci. Le long séjour qu'il fit en Perse & à la Cour, lui donna tout le temps & tous les moyens nécessaires pour

Strab. lib. 14. pag. 656. Plut. in Artax. p. 1014. 1017-1020. Diod. l. 14. p. 273. Aristot. de hist. Animal. lib. 8. c. 28. Phot. Cod. XII.

s'instruire de l'histoire du pays. Il l'écrivit *Mnémon.* en vingt-trois Livres. Les six premiers contenoient l'histoire de l'Empire des Assyriens & des Babyloniens, depuis Ninus & Sémiramis jusqu'à Cyrus. Les dix-sept derniers traitoient des affaires de Perse depuis le commencement du regne de Cyrus jusqu'à la troisiéme année de la XCV^e. Olympiade qui tombe sur la CCCXCVIII^e. avant JESUS-CHRIST. Il avoit aussi écrit une histoire de l'Inde. Photius a donné des extraits de ces deux histoires ; & ces extraits sont tout ce qui nous reste de Ctésias. Il contredit souvent Hérodote, & se trouve aussi quelquefois en opposition avec Xénophon. Les anciens ne l'estimoient pas beaucoup ; & ils en parlent comme d'un homme fort vain, sur la bonne foi de qui l'on ne peut pas compter, & qui a mêlé dans son histoire des fables, & quelquefois même des mensonges.

Tissapherne & Pharnabaze, quoique secretement ennemis l'un de l'autre, avoient, sur les ordres du Roi, réuni leurs troupes pour s'opposer aux entreprises de Dercyllidas, qui étoit passé en Carie. Ils le pousserent dans un terrein si désavantageux, qu'il y auroit infailliblement péri, s'ils l'eussent chargé dans le moment sans lui laisser le temps de se reconnoître. C'étoit l'avis de Pharnabaze : mais Tissapherne redoutant la valeur des Grecs qui avoient suivi Cyrus, dont il avoit fait épreuve, & auxquels il croyoit que tous les autres ressembloient,

An. M. 3607.
Av. J.C. 397.
Xenoph. hist. Graec. l. 3. p. 489-490.
Diod. l. 12. pag. 267.

ARTAXERXE propofa une entrevue, qui fut acceptée. Dercyllidas ayant demandé que les villes Grecques demeuraffent libres, & Tiffapherne que l'armée & les Généraux de Lacédémone fe retirâffent, ils firent tréve jufqu'à ce qu'ils puffent avoir réponfe de leurs maîtres.

Xenoph. ibid. p. 491. 492. Tandis que ces chofes fe paffoient en Afie, les Lacédémoniens réfolurent de châtier l'infolence des habitans de l'Elide, qui, non contens de s'être alliés avec leurs ennemis dans la guerre du Péloponnéfe, les empêchoient de difputer le prix aux Jeux Olympiques. Sous prétexte d'une amende que Sparte n'avoit pas payée, ils avoient fait un affront à un de leurs citoyens pendant les Jeux, & empêché Agis de facrifier au temple de Jupiter Olympien. Ce Roi fut chargé de cette expédition, qui ne fut terminée que la troifieme année après. Il auroit pu prendre Olympie leur ville qui n'étoit point fermée de murailles, il fe contenta de faccager les fauxbourgs & les lieux des exercices qui étoient fort beaux. Ils demanderent la paix, qui leur fut accordée. On leur laiffa l'intendance du temple de Jupiter Olympien, où ils n'avoient pas beaucoup de droit : mais ceux qui le leur conteftoient, n'étoient pas dignes de cet honneur.

Xenoph. p. 493. Plut. in Lyf. pag. 445. In Agefil. pag. 597. Agis, à fon tour tomba malade, & mourut en arrivant à Sparte. On lui rendit des honneurs plus qu'humains, & aprés avoir laiffé paffer quelques jours, fe-

lon la coûtume, Léotychide & Agésilas, l'un fils & l'autre frere du défunt, se disputerent la Couronne. Celui-ci soutenoit que son concurrent n'étoit point fils d'Agis, & appuyoit sa prétention sur le témoignage même de la Reine qui le sçavoit mieux que personne, & qui l'avoit avoué plusieurs fois aussi bien que son mari. En effet, le bruit commun étoit que sa femme l'avoit eu d'Alcibiade, comme je l'ai rapporté dans son temps, & que cet Athénien l'avoit corrompue en lui faisant présent de mille * Dariques. Agis, en mourant, protesta du contraire. Léotichide étant venu se jetter à ses pieds tout fondant en larmes, il ne put lui refuser la grace qu'il demandoit, & le reconnut pour son fils devant tous ceux qui étoient présens.

Athen. lib. 12. pag. 534

* *Mille pistoles.*

La plûpart des Spartiates, charmés de la vertu & du mérite d'Agésilas, & comptant pour un très-grand avantage d'avoir pour Roi un homme nourri avec eux, & qui avoit essuyé comme eux toute la rigueur de l'éducation Lacédémonienne; l'aiderent de tout leur pouvoir. On faisoit valoir contre lui un ancien Oracle, qui avertissoit Sparte d'éviter avec soin *un regne boiteux*. Lysandre ne fit qu'en plaisanter, & en détourna le sens contre Léotychide même, prétendant que comme bâtard il étoit ce Roi boiteux dont l'Oracle commandoit de se donner de garde. Agésilas, & par ses grandes qualités, & par la puissante protection de Lysandre, l'emporta sur

son-Neveu, & fut déclaré Roi.

Comme par les loix le Royaume appartenoit à Agis, son frere Agésilas, qui paroissoit devoir passer sa vie dans l'état de simple particulier, avoit été élevé comme les aûtres enfans dans la discipline de Lacédémone, qui étoit très-rude pour la maniére de vivre, & pleine d'exercices laborieux, mais aussi qui enseignoit * parfaitement aux enfans à obéir. La Loi ne dispensoit de cette nécessité que les enfans qui étoient élevés pour le trône. Ainsi Agésilas eut cela de particulier, qu'il ne parvint pas à commander sans avoir auparavant parfaitement appris à obéir. De là vint que de tous les Rois de Sparte il fut celui qui sçut le mieux se faire estimer & aimer de ses sujets, parce que (a) ce Prince, aux qualités que lui avoit données la nature pour le commandement & la royauté, avoit ajouté par l'éducation l'avantage d'être humain & populaire.

Il est étonnant que Sparte, cette ville si renommée en matiére d'éducation & de politique, ait cru devoir relâcher quelque chose de la sévérité de sa discipline en fa-

** De là vient que le Poëte Simonide appelloit Sparte* la dompteuse d'hommes, δαμασίμβροτον, *comme celle de toutes les villes qui par l'habitude rendoit ses Citoyens les plus souples de tous les hommes, & les plus soumis aux loix* ὡς μάλιστα διὰ τῶν ἐθῶν τοὺς πολίτας τοῖς νόμοις πειθηνίους καὶ χειροήθεις ποιοῦσαν.

(a) Τῷ φύσει ἡγεμονικῷ καὶ βασιλικῷ προσκτησάμενος ἀπὸ τῆς ἀγωγῆς τὸ δημοτικὸν καὶ φιλάνθρωπον.

veur des Princes qui devoient régner, au lieu que c'étoient eux qui avoient plus besoin que les autres d'être soumis de bonne heure au joug de l'obéissance, pour être dans la suite en état de mieux commander.

MNÉMON.

Plutarque observe que dès l'enfance on voyoit réunies dans Agésilas des qualités qui sont pour l'ordinaire incompatibles : une vivacité d'esprit, une véhémence, une fermeté insurmontable en apparence, un desir violent de primer & de l'emporter sur tous les autres, avec une douceur, une soumission, une docilité, qui cédoit au premier mot, & qui le rendoit infiniment sensible aux plus légéres réprimandes, de sorte qu'on obtenoit tout de lui par des motifs d'honneur, & rien par la crainte ni par la violence.

In Agesil. p. 596.

Il étoit boiteux, mais ce défaut étoit couvert par la grace de sa personne, & encore plus par la gaieté avec laquelle il le supportoit, & en railloit le premier. On peut dire même que ce vice du corps mettoit dans un plus grand jour son courage & son ardeur pour la gloire, n'y ayant aucun travail, aucune entreprise, quelque difficile qu'elle fût, qu'il refusât à cause de son incommodité.

Plut. in Moral. p. 55.

Les louanges qui n'avoient point un air de vérité & de sincérité le blessoient, loin de lui faire plaisir : & elles n'avoient pour lui ce caractère que quand elles sortoient de la bouche de ceux qui, dans d'autres occasions, lui avoient représenté ses défauts

ARTAXERXE avec liberté. Il ne souffrit point, de son vivant, qu'on tirât son portrait : & en mourant même il défendit très-expressément qu'on fît de lui aucune image, soit en plate peinture, soit en relief. Sa raison étoit que ses belles actions, s'il en avoit faites, lui tiendroient lieu de monumens; sans quoi toutes les statues du monde ne pourroient lui faire aucun honneur. On sçait seulement qu'il étoit de petite taille, ce que les Lacédémoniens n'aimoient pas dans leurs Rois; & Théophraste assure que les Ephores condamnerent à une amende le Roi Archidamus, pere de celui dont nous parlons, parce qu'il avoit épousé une femme fort petite. (a) Car, disoient-ils, *elle ne nous donnera pas des Rois, mais de Roitelets.*

Ibid. p. 191.

Plut. in Agesil. pag. 598.

On a remarqué qu'Agésilas, dans sa maniere de vivre avec les autres citoyens, se gouverna mieux envers ses ennemis, qu'envers ses amis : car il ne fit jamais à ses ennemis la moindre injustice, & il viola souvent la justice en faveur de ses amis. Il auroit eu honte de ne pas honorer & récompenser ses ennemis quand ils avoient bien fait, & il n'avoit pas la force de reprendre ses amis quand ils avoient fait des fautes. Il alloit même jusqu'à les soutenir, quoiqu'ils eussent tort, & regardoit en ces occasions le zele pour la justice comme un vain prétexte dont on cou-

(a) Ού γὰρ βασιλεῖς, ἔφασκε, ἅμμιν, ἀλλὰ βασιλείδια γεννάσει.

vroit le refus de tes servir. Et à ce propos l'on rapporte un petit billet qu'il écrivit à un Juge en ces termes, en lui recommandant son ami : *Si Nicias n'est pas coupable, déchargez-le de l'accusation à cause de son innocence ; s'il l'est, déchargez-le à ma considération ; de quelque maniere que ce soit, déchargez-le.*

C'est bien mal connoître les droits & les privileges de l'amitié, que de vouloir ainsi la rendre complice des crimes, & protectrice des actions injustes. La Loi fondamentale de l'amitié, dit Cicéron, c'est de ne jamais rien demander à ses amis, & de ne leur jamais rien accorder, qui soit contraire à la justice ou à l'honnêteté : *Hæc prima lex in amicitia sanciatur, ut neque* *De Amicit.* *rogemus res turpes, nec faciamus rogati.* *n. 40.*

Agésilas ne se montra pas si délicat sur ce point, du moins dans les commencemens, & il ne négligeoit aucune occasion de faire plaisir à ses amis, & même à ses ennemis. Par ces manieres officieuses & obligeantes, soutenues d'ailleurs d'un grand *Plut. p. 598.* mérite, il se fit un grand crédit, & acquit dans la ville un pouvoir presque absolu, qui alla jusqu'à le rendre suspect à sa patrie. Les Ephores, pour en prévenir les suites, & pour amortir son ambition, le condamnerent à une amende, alléguant pour toute raison (*a*) qu'il s'attachoit à lui seul les cœurs de tous les citoyens,

(*a*) Ὅτι τοὺς κοινοὺς πολίτας, ἰδίους κτᾶται.

qui appartenoient à la République, & ne devoient être possédés qu'en commun.

Quand il eut été déclaré Roi, il fut mis en possession de tous les biens de son frere Agis, dont Léotychide fut privé comme bâtard. Mais, voyant que les parens de ce Prince du côté de sa mere Lampito, tous gens de bien, étoient très-pauvres, il partagea avec eux tous les biens dont il avoit hérité; & par cette générosité il acquit une grande réputation, & gagna la bienveillance de tout le monde, au lieu de l'envie & de la haine qu'il se seroit attirée par cette succession. Il est beau, mais rare, de faire de ces sortes de sacrifices, & l'on n'en connoît point assez le prix.

Jamais Roi à Sparte ne fut si puissant qu'Agésilas, & ce ne fut, dit Xénophon, qu'en obéissant en tout à sa patrie qu'il s'acquit une si grande autorité, ce qui paroît une espece de paradoxe, dont Plutarque donne l'explication. La plus grande puissance étoit alors entre les mains des Ephores & du Sénat. Les Ephores n'étoient en charge qu'un an; ils avoient été établis pour modérer le pouvoir trop absolu des Rois, & pour y servir de barriére, comme nous l'avons marqué ailleurs. C'est pourquoi, dès les premiers temps, les Rois de Sparte eurent toujours pour eux une haine comme héréditaire, & leur furent toujours opposés. Agésilas prit un chemin tout contraire. Au lieu de leur faire une guerre continuelle, & de heurter en toute occasion

leurs volontés, il prit à tâche de les ménager, eut toujours pour eux beaucoup de considération & de déférence, ne fit jamais la moindre entreprise sans la leur avoir communiquée ; & quand il étoit mandé par eux, il quittoit tout, & se rendoit au Sénat avec une extrême promptitude. Toutes les fois qu'il étoit assis sur son trône pour rendre la justice, quand les Ephores entroient, il ne manquoit jamais de se lever pour leur faire honneur. Par toutes ces déférences il paroissoit augmenter la dignité de leurs Charges, mais il augmentoit en effet sa propre puissance sans qu'on s'en apperçut, & ajoutoit à la royauté une grandeur d'autant plus solide & plus ferme, qu'elle étoit le fruit de la bienveillance qu'on lui portoit. Les plus grands Empereurs Romains, comme Auguste, Trajan, Marc, Antonin, étoient persuadés que tout ce qu'un Prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers Magistrats, reléve d'autant sa puissance, & affermit son autorité, qui ne doit & ne peut être fondée que sur la justice.

Tel fut Agésilas, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, & dont, par cette raison il étoit important de faire connoître par avance le caractère.

MNÉMON.

§. II.

Agésilas part pour l'Asie. Lysandre se brouille avec lui : il retourne à Sparte. Ses desseins ambitieux pour changer la succession au trône.

AN. M. 3608. Av. J.C. 396. *Xenoph. hist. Græc. l. 3. pag. 495. 496. Id. de Agesil. pag. 652. Plut. in Agesil. pag. 598. & in Lys. p. 445.*

A peine Agésilas étoit-il monté sur le trône, que des gens qui revenoient d'Asie rapporterent que le Roi de Perse faisoit équiper en Phénicie une nombreuse flotte, pour venir ôter aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Les lettres de Conon, appuyées des remontrances de Pharnabaze, qui tous deux de concert avoient représenté à Artaxerxe la puissance de Sparte comme formidable, avoient fait une forte impression sur l'esprit de ce Prince. Depuis ce temps il songea sérieusement à humilier cette fiere République, en travaillant à relever sa rivale, & à rétablir par ce moyen entr'elles l'ancien équilibre, qui seul pouvoit faire sa sûreté, en les tenant occupées l'un contre l'autre, & les empêchant de réunir leurs forces contre lui.

Lysandre, qui souhaitoit d'être envoyé en Asie pour rétablir dans le commandement des places ses créatures & ses amis que Sparte en avoit écartés, porta fortement Agésilas à se charger de cette guerre, & à prévenir le Roi barbare, en allant l'attaquer fort loin de la Grece avant qu'il eût achevé ses préparatifs. La République lui ayant fait cette proposition, il ne put s'y

s'y refuser, & se chargea de l'expédition contre Artaxerxe, à condition qu'on lui donneroit trente Capitaines Spartiates pour l'assister & pour composer son Conseil, deux mille nouveaux citoyens d'élites tirés des Ilotes à qui l'on avoit donné le droit de bourgeoisie, & six mille hommes de troupes des alliés : ce qui lui fut accordé sur le champ. Lysandre fut mis à la tête des trente Spartiates, non-seulement à cause de sa grande réputation & de la grande autorité qu'il s'étoit acquise, mais encore à cause de l'amitié particuliere qu'avoit pour lui Agésilas, qui lui étoit redevable & du trône & de l'honneur qu'on venoit de lui faire en le nommant Généralissime. MNÉMON.

Le retour glorieux des Grecs attachés à Cyrus, que toute la puissance des Perses n'avoit pû empêcher de revenir dans leur patrie, avoit inspiré à la Grece une merveilleuse confiance en ses forces, & un souverain mépris pour les barbares. Dans cette disposition des esprits, les Lacédémoniens trouverent qu'il leur seroit honteux de ne pas profiter d'une conjoncture si favorable pour délivrer de la servitude de ces barbares les Grecs d'Asie, & pour faire cesser les ouvrages & les violences dont ils les accabloient continuellement. Ils l'avoient déja tenté par le moyen de leur Capitaine Thimbron, puis de Dercyllidas. Tous leurs efforts jusques-là ayant été inutiles, enfin ils remirent la conduite

de cette guerre entre les mains d'Agésilas. Il leur promit, ou de conclure une paix glorieuse avec les Perses, ou de leur susciter tant d'affaires, qu'ils n'auroient ni le temps ni l'envie de porter leurs armes dans la Grece. Ce Roi avoit de grandes vues, & il ne songeoit à rien moins qu'à aller attaquer Artaxerxe dans la Perse même.

Quand il fut arrivé à Ephèse, Tissapherne lui fit demander quel étoit le sujet qui l'avoit attiré en Asie, & qui lui avoit fait prendre les armes. Il répondit que c'étoit pour secourir les Grecs qui y habitoient, & pour les rétablir dans leur ancienne liberté. Le Satrape, qui n'étoit pas encore prêt, substitua l'artifice à la force, & lui donna parole que son Maître laisseroit aux villes Grecques de l'Asie leur liberté, pourvu qu'il ne fît aucun acte d'hostilité jusqu'au retour des courriers. Agésilas y consentit, & la tréve fut jurée de part & d'autre. Tissapherne, qui ne faisoit pas grand cas du serment, profita de ce délai pour assembler des troupes de tous côtés. Le Général Lacédémonien en fut averti : mais il n'en garda pas moins sa parole, persuadé que, dans les affaires d'Etat, la mauvaise foi ne peut avoir qu'un succès court & passager ; au lieu qu'une réputation bien affermie d'une fidélité inviolable à garder ses engagemens, sans que la perfidie même de l'autre partie contractante puisse l'altérer, établit une confiance également utile & glorieuse. En effet, Xéno-

Xenoph. p. 496 & 652.

phon remarque que cette religieuse obser- MNÉMON.
vation des traités lui acquit l'estime & la confiance des peuples, & qu'une conduite opposée décria entiérement Tissapherne dans leur esprit.

Agésilas mit cet intervalle à profit, en s'occupant à prendre une exacte connoissance des villes, & à en régler l'intérieur. Il y trouva tout dans un grand désordre, le gouvernement n'y étant, ni démocratique comme sous les Athéniens, ni aristocratique comme Lysandre l'y avoit établi. Les gens du pays n'avoient nulle habitude avec Agésilas, & ne l'avoient jamais connu : c'est pourquoi ils lui faisoient peu leur cour, comptant qu'il n'avoit que le titre de Général pour la forme seulement, & regardant Lysandre comme celui en qui seul résidoit tout le pouvoir. Comme jamais Gouverneur n'avoit fait, ni tant de bien à ses amis, ni tant de mal à ses ennemis, il n'est pas étonnant qu'il fût tant aimé des uns, & tant redouté des autres. Tous donc s'empressoient à lui rendre leurs hommages, se trouvoient tous les jours en foule à sa porte, lui faisoient un nombreux cortége lorsqu'il sortoit, pendant qu'Agésilas demeuroit presque seul. Une telle conduite ne pouvoit pas ne point blesser un Général & un Roi, extrêmement sensible & délicat sur ce qui regardoit son autorité, quoique d'ailleurs il ne fût point jaloux du mérite d'autrui, & qu'au contraire il aimât à le faire valoir. Il ne dissimula pas

An. M. 3609
Av. J.C. 395.

Plut. in Agesil. pag. 599. 600.
In Lys. pag. 446. 447.

son mécontentement. Il n'eut plus aucun égard aux recommandations de Lysandre, & cessa de l'employer lui-même. Lysandre s'apperçut bientôt du changement arrivé à son égard. Il cessa de s'employer auprès du Roi pour ses amis, & les pria de ne plus venir le visiter, & de ne plus s'attacher à lui; mais de s'adresser directement au Roi, & de rechercher les bonnes graces de ceux qui dans le temps présent avoient le pouvoir de servir & d'avancer leurs créatures. La plupart cesserent de l'importuner de leurs affaires, mais ils ne cesserent pas de lui faire leur cour. Au contraire, ils ne furent que plus assidus auprès de sa personne: ils l'accompagnoient en foule à toutes ses promenades, & assistoient réguliérement à tous ses exercices. Lysandre, naturellement vain, & accoutumé depuis long-temps aux respects & aux soumissions qui accompagnent le pouvoir absolu, n'eut pas assez de soin d'écarter de sa personne la foule empressée de ceux qui continuoient à lui rendre leurs hommages avec plus d'assiduité que jamais.

Cette ridicule affectation d'autorité & de grandeur aigrissoit de plus en plus Agésilas, comme si on eût pris à tâche de le braver. Il porta le dépit si loin, qu'ayant donné à de simples Officiers des commandemens considérables & les plus beaux Gouvernemens, il nomma Lysandre Commissaire des vivres & distributeur des viandes; & pour insulter ensuite les Ioniens,

& se moquer d'eux : il dit : *Qu'ils aillent présentement faire la cour à mon maître Boucher.* MNÉMON.

Lysandre alors crut devoir lui parler, & en venir avec lui à un éclaircissement. Leur conversation fut courte & laconique. *Certes*, dit Lysandre, *vous sçavez bien, Seigneur, rabaisser vos amis. Oui quand ils veulent s'élever au dessus de moi : mais quand ils travaillent à relever ma grandeur, je sais leur en faire part. Mais peut-être, Seigneur*, répliqua Lysandre, *vous a-t-on fait de faux rapports en m'imputant ce que je n'ai point fait. Je vous prie donc, sur-tout à cause des étrangers qui tous ont les yeux sur nous, de me donner dans votre armée un emploi où vous croirez que je pourrai vous déplaire le moins, & vous servir le plus utilement.*

Le fruit de cette conversation fut la Lieutenance de l'Hellespont qu'Agésilas lui donna. Dans cet emploi il conserva toujours son ressentiment contre lui, sans pourtant rien négliger de ce qui étoit de son devoir, & de ce qui alloit au bien des affaires. Peu de temps après il s'en retourna à Sparte sans aucune marque d'honneur ni de distinction, extrêmement piqué contre Agésilas, & se promettant bien de le lui faire sentir.

Il faut avouer que la conduite de Lysandre, telle que nous venons de la représenter, montre de sa part une vanité & une petitesse d'esprit bien indignes de sa répu-

ARTAXERXE tation. Peut-être qu'Agésilas porta trop loin la sensibilité & la délicatesse sur le point d'honneur, & qu'il ne menagea pas assez un bienfaiteur & un ami, que des avertissemens secrets, accompagnés d'ouverture de cœur & de marques de bonté, auroient pû rappeller à son devoir. Mais quelque éclatant que fut le mérite de Lysandre, quelque considérables que fussent les services qu'il avoit rendus à Agésilas, tout cela ne le mettoit pas en droit, non-seulement de s'égaler à son Général & à son Roi, mais de vouloir même l'emporter sur lui, & en quelque sorte l'effacer. Il devoit se souvenir qu'il n'est jamais permis à un inférieur de s'oublier, ni de sortir des bornes d'une juste subordination.

Plut. in Lys. p. 247 448. Diod. l. 14. p. 244-245.

Quand il fut de retour à Sparte, il songea réellement à exécuter un projet qu'il rouloit dans son esprit depuis plusieurs années. Il n'y avoit à Sparte que deux familles, ou plutôt deux branches de la postérité d'Hercule, qui eussent le droit de régner. Quand Lysandre fut parvenu à ce haut degré de puissance que lui avoient acquis ses grandes actions, il commença à voir avec peine qu'une ville, dont il avoit relevé l'éclat par ses grands exploits, fût soumise à des Princes auxquels il ne cédoit ni pour le courage ni pour la naissance, car il descendoit comme eux d'Hercule. Il chercha donc les moyens d'ôter à ces deux Maisons le droit de succéder seules au Royaume, pour l'étendre à toutes les autres

branches des Héraclides ; & même, selon quelques-uns, à tous les naturels de Sparte, se flattant qu'aucun Spartiate, s'il venoit à bout de son dessein, ne pourroit lui disputer cet honneur, & qu'il auroit la préférence sur tous. MNÉMON.

Ce projet ambitieux de Lysandre fait voir que les plus grands Capitaines sont souvent ceux dont on a le plus à craindre dans un Etat Républicain. Ces courages si fiers, accoutumés dans les armées à un pouvoir absolu, rapportent avec la victoire un esprit de hauteur toujours à craindre dans un Etat libre. Sparte, en donnant un pouvoir sans bornes à Lysandre, & en le lui laissant pendant tant d'années, ne fit pas assez réflexion que rien n'est plus dangereux que de confier à des hommes d'un mérite supérieur des emplois dont l'autorité suprême les expose à la tentation de se rendre les maîtres. Lysandre y succomba, & entreprit de s'ouvrir un chemin au trône.

L'entreprise étoit hardie, & demandoit de longs préparatifs. Il ne crut pas pouvoir y réussir, si auparavant, par la crainte de la Divinité & par les frayeurs de la superstition, il n'étonnoit & ne subjuguoit ses citoyens, pour les amener plus facilement à ce qu'il vouloit leur faire entendre : car il sçavoit qu'à Sparte, comme dans toute la Grece, on ne faisoit rien, pour peu qu'il fût important, sans consulter les Oracles. Il tenta, à force de pré-

ARTAXERXE sens, la fidélité des Prêtres ou Prêtresses de Delphes, de Dodone, d'Ammon, mais ce fut inutilement pour lors : ces derniers même envoyerent des Ambassadeurs à Sparte pour l'accuser d'impiété & de sacrilege, mais il se tira de cette mauvaise affaire par son adresse & par son crédit.

Il fallut mettre en œuvre d'autres machines. Une femme, dans le Royaume de Pont, se disant grosse d'Apollon, étoit accouchée depuis quelques années d'un enfant, à qui l'on donna le nom de Silene ; & les plus puissans du Royaume demanderent avec empressement l'honneur de le faire nourrir, & de l'élever. Lysandre prenant cette naissance pour en faire le commencement & comme le fond de la piece qu'il méditoit, supplée le reste de lui-même en employant bon nombre de gens, & de gens même considérables qui débitoient comme le prologue de la piece, cette naissance miraculeuse de l'enfant ; & qui, sans qu'il parût aucune affectation, disposoient par là les esprits à la croire. Cela fait, ils apporterent de Delphes à Sparte certains discours, qu'ils semoient & répandoient par-tout : Que les Prêtres du temple gardoient dans quelques Livres tenus fort secrets des oracles très-anciens dont il n'étoit permis ni à eux, ni à qui que ce fût, de prendre connoissance, mais seulement à un fils d'Apollon qui viendroit dans la suite des temps ; &

qui, après avoir donné des preuves certaines de sa naissance à ceux qui gardoient les Livres où étoient contenus ces oracles, les prendroit & les emporteroit.

Tout cela étant bien préparé, Siléne devoit venir se présenter aux Prêtres, & demander ces oracles en qualité de fils d'Apollon; & les Prêtres, qui étoient du complot, comme acteurs bien dressés & bien instruits, devoient de leur côté approfondir bien exactement toutes choses, & faire en apparence bien des difficultés & bien des questions sur cette naissance pour l'éclaircir. Enfin, comme persuadés & convaincus que ce Siléne étoit le véritable fils d'Apollon, ils devoient lui montrer & lui remettre ces livres, & alors ce fils du Dieu liroit en présence de tout le monde toutes ces prophéties, & particulierement celle pour laquelle seul étoit ourdie toute cette trame. Elle portoit; *Qu'il étoit plus expédient & plus utile aux Spartiates de n'élire désormais pour leurs Rois que les plus vertueux de leurs citoyens.* En conséquence Lysandre devoit monter sur la tribune pour haranguer le peuple, & pour le porter à faire un changement. Cléon d'Halicarnasse, célebre Rhéteur, lui avoit composé sur ce sujet un discours fort éloquent, qu'il avoit appris par cœur.

Siléne devenu grand, s'étant rendu en Grece pour jouer son rôle, Lysandre eut le déplaisir de voir manquer sa piece par la timidité & la désertion de l'un de ses

principaux acteurs, lequel, dans le moment précis de l'exécution, manqua de parole, & disparut. Quoique cette intrigue eût été menée depuis un fort long-temps, elle fut conduite avec tant de secret jusqu'au temps même où elle devoit éclorre, qu'on n'en sçut rien pendant la vie de Lysandre. Ce ne fut qu'après sa mort qu'elle fut découverte, comme nous le dirons bientôt. Mais il faut revenir à Tissapherne.

§. III.

Expéditions d'Agésilas dans l'Asie. Disgrace & mort de Tissapherne. Sparte donne à Agésilas le commandement des troupes de terre & de mer. Il commet Pisandre à sa place sur la flotte. Entrevue d'Agésilas & de Pharnabaze.

Xenoph. Hist. Græc. Lib. 3. pag. 497-502. Id. de Agesil. p. 652-656. Plut. in Agesil. pag. 600.

QUAND Tissapherne eut reçu les troupes que le Roi lui envoyoit, & qu'il eut réuni toutes ses forces, il envoya commander à Agésilas de se retirer de l'Asie, & lui déclara la guerre en cas de refus. Tous ses officiers en furent alarmés, ne croyant pas être en état de résister aux grandes forces du Roi de Perse. Pour lui il écouta les hérauts de Tissapherne avec un visage gai & tranquille, & leur ordonna de dire à leur Maître qu'il lui avoit une très-grande obligation *de ce que par son parjure il avoit rendu les Dieux ennemis des Perses, & favorables aux Grecs.* Il se promettoit de grandes choses de cette expéditon, &

auroit regardé comme un très-grand affront pour lui, que dix mille Grecs, sous la conduite de Xénophon, fussent venus du fond de l'Asie jusqu'à la mer de Grece, qu'ils eussent battu le Roi de Perse autant de fois qu'il s'étoit présenté; & que lui, qui commandoit les Lacédémoniens dont l'empire s'étendoit sur la terre & sur la mer, ne pût faire voir aux Grecs aucune exploit éclatant & digne de mémoire.

D'abord donc, pour se venger de la perfidie de Tissapherne par une tromperie juste & permise, il fit semblant de mener son armée vers la Carie, lieu de la résidence du Satrape; & dès que le Barbare eut fait marcher toutes ses troupes de ce côté-là, il tourna tout court, & se jetta dans la Phrygie, où il prit plusieurs villes, & amassa d'immenses richesses qu'il distribuoit aux Officiers & aux soldats: faisant voir à ses amis, dit Plutarque, que de manquer à un traité, & violer un serment, c'est mépriser les Dieux mêmes; & qu'au contraire, à tromper ses ennemis par des ruses de guerre, il y a de la justice, de la gloire, & un plaisir sensible accompagné d'un très-grand profit.

Le printemps venu, il rassembla toutes ses forces à Ephèse; &, pour exercer ses soldats, il proposa des prix tant à la cavalerie qu'à l'infanterie. Ce léger attrait mit tout en mouvement. Le lieu des exercices étoit toujours plein de troupes de toute sorte, & la ville d'Ephèse paroissoit n'être

qu'une place d'armes, & une école de guerre. Tout le marché étoit rempli d'armes & de chevaux, & les boutiques de diverses sortes d'équipages. On voyoit revenir Agésilas des exercices, suivi d'une foule d'Officiers & de soldats, tous ayant sur leurs têtes des guirlandes qu'ils alloient poser dans le temple de Diane, ce qui donnoit de l'admiration & de la joie à tout le monde. Car, dit Xénophon, où l'on voit fleurir la piété & la discipline, on ne doit concevoir que de belles espérances.

Pour redoubler la valeur des soldats par le mépris des ennemis, voici ce qu'il imagina. Un jour il commanda aux Commissaires qu'il avoit chargés de la garde du butin, de dépouiller les prisonniers, & de les vendre. Il se présentoit beaucoup de gens pour acheter leurs habits; mais pour les corps, on les trouvoit si délicats, si tendres & si blancs, parce qu'ils avoient toujours été nourris & élevés à l'ombre, qu'on s'en moquoit, les regardant comme de nul service & de nul prix. Alors Agésilas s'approchant, dit à ses soldats, en leur montrant les hommes: *Voilà contre qui vous combattez*; & en leur montrant leurs riches dépouilles: *Voilà pourquoi vous combattez.*

Quand le temps de se remettre en campagne fut venu, Agésilas dit tout haut qu'il marcheroit en Lydie. Tissapherne, qui n'avoit pas oublié la premiere ruse dont

il avoit usé à son égard, & qui ne vouloit pas qu'on le trompât une seconde fois, fit marcher promptement ses troupes vers la Carie, ne doutant point que pour cette fois Agésilas ne tournât ses forces de ce côté-là, d'autant plus qu'il étoit naturel que manquant de cavalerie il s'établît dans un pays rude & difficile, qui rendoit inutile celle des ennemis. Il fut lui-même sa dupe. Agésilas entra en Lydie, & s'approcha de Sardes. Tissapherne accourut avec sa cavalerie, & hâta sa marche pour venir au secours de cette place. Agésilas, sçachant que son infanterie ne pouvoit pas encore être arrivée, crut devoir profiter de cette occasion favorable pour lui livrer bataille avant qu'il eût rassemblé toutes ses troupes. Il rangea son armée sur deux lignes. Il forma la premiere de ses escadrons, dont il remplit les intervalles par des pelotons de gens de pied armés à la légere ; & il leur ordonna de commencer la charge, pendant qu'il les suivroit avec la seconde ligne composée de son infanterie pesamment armée. Les Barbares ne soutinrent pas le premier choc, & prirent d'abord la fuite. Les Grecs les poursuivirent, se rendirent maîtres de leur camp, & y firent un grand carnage, & un plus grand butin encore.

MNÉMO-

Depuis ce combat les troupes d'Agésilas eurent une entiere liberté de ravager & de piller tout le pays du Roi, & en même-temps la satisfaction de voir la punition

Xenoph. p. 50 & 657. Plut. in Artax. p. 1022. & in Agesil. p. 601.

Diod. lib. 14. pag. 299. Polyen Strateg. lib. 7.

exemplaire que ce Prince fit de Tissapherne qui étoit un très-méchant homme, & le plus dangereux ennemi des Grecs. Le Roi avoit déja reçu beaucoup de plaintes de sa conduite. Ici il fut accusé de trahison, comme n'ayant pas fait son devoir dans le combat dont on vient de parler. La Reine Parysatis, toujours animée de haine & de vengeance contre tous ceux qui avoient eu quelque part à la mort de son fils Cyrus, ne contribua pas peu à la mort de Tissapherne, en aggravant par son crédit les charges qui étoient contre lui; car elle étoit rentrée entiérement dans les bonnes graces du Roi son fils.

Comme Tissapherne avoit une grande autorité dans l'Asie, le Roi n'osa pas l'attaquer ouvertement, mais crut devoir prendre de justes précautions pour s'assurer d'un Officier si puissant, & qui pouvoit devenir un ennemi dangereux. Il chargea Tithrauste de cette importante commission. Il étoit porteur de deux lettres. La premiere étoit pour Tissapherne, où le Roi lui donnoit ses ordres sur la guerre contre les Grecs, & lui laissoit un plein pouvoir. La seconde étoit adressée à Ariée, Gouverneur de Larissa, par laquelle le Roi lui ordonnoit d'aider de son conseil & de toutes ses forces Tithrauste pour arrêter Tissapherne. Il ne perdit point de temps. Il pria Tissapherne de vouloir bien le venir trouver, pour conférer ensemble sur les expéditions de la campagne prochaine. Tissa-

pherne, qui ne se doutoit de rien, se rendit chez lui, escorté seulement de trois cents hommes. Pendant qu'il étoit dans le bain, sans sabre & sans armes, il fut arrêté, & remis entre les mains de Tithrauste, qui lui fit couper la tête, laquelle il envoya sur le champ en Perse. Le Roi la remit entre les mains de Parysatis, spectacle agréable pour une Princesse emportée & vindicative. Quoique la conduite d'Artaxerxe parût ici peu digne d'un Roi, personne ne plaignit le sort de ce Satrâpe, qui n'avoit nul respect pour les Dieux, nul égard pour les hommes; qui comptoit pour rien la probité & l'honneur; pour qui les sermens les plus sacrés étoient un jeu, & qui faisoit consister toute l'habileté & toute la politique d'un homme d'Etat à sçavoir tromper les autres par l'hypocrisie, le mensonge, la perfidie, & le parjure.

Tithrauste étoit chargé d'une troisieme lettre du Roi, qui lui donnoit le commandement des armées à la place de Tissapherne. Après avoir exécuté sa commission, il envoya de grands présens à Agésilas pour le faire entrer plus facilement dans ses vûes & dans ses intérêts, & lui fit dire, que la cause de la guerre étant ôtée, & l'auteur de tous ces troubles mis à mort, rien n'empêchoit plus l'accommodement: que le Roi de Perse consentoit que les villes d'Asie jouïssent de leur liberté en lui payant le tribut ordinaire, pourvû qu'il

Xenoph. Hist. Græc. l. 3. p. 501. Plut. in Agesil. pag. 601.

retirât ses troupes, & retournât dans la Grece. Agésilas répondit qu'il ne pouvoit rien conclurre sans l'ordre de Sparte, de qui seule dépendoit la paix : que pour lui, il étoit plus aise d'enrichir ses soldats, que de s'enrichir lui-même : que d'ailleurs les Grecs trouvoient qu'il étoit beau & honorable, non de recevoir des présens, mais de prendre les dépouilles de leurs ennemis. Cependant, voulant faire en quelque sorte plaisir à Tithrauste en déchargeant sa Province, & lui témoigner sa reconnoissance de ce qu'il avoit puni l'ennemi commun des Grecs, il mena son armée en Phrygie qui étoit le département de Pharnabaze. Tithrauste lui-même le lui avoit proposé, & il lui compta trente talens pour les frais de son voyage.

Trente mille écus.

En chemin il reçut une lettre des Magistrats de Sparte, qui lui ordonnoient de prendre le commandement de l'armée navale, avec pouvoir de mettre en sa place qui il lui plairoit. Par ce nouveau pouvoir il se vit maître absolu de toutes les troupes de terre & de mer que cet Etat avoit en Asie. On prit ce parti là, afin que toutes les opérations étant dirigées par une seule tête, & les deux armées agissant de concert, le plan qu'on formeroit s'exécutât avec plus d'uniformité, & que tout conspirât au même but. Jamais Sparte, jusques-là, n'avoit fait cet honneur à aucun de ses Généraux, de lui confier en même temps le commandement des armées

de terre & de mer. Aussi tout le monde MNÉMON.
tomboit d'accord que c'étoit le plus grand personnage de son temps, & qui soutenoit le mieux la haute réputation dont il jouissoit. Mais il étoit homme, & il avoit des foiblesses.

La premiere chose qu'il fit, ce fut d'établir sur la flotte Pisandre pour son Lieutenant. En quoi il parut avoir fait une faute considérable, parce qu'ayant auprès de lui plusieurs autres Capitaines plus âgés & plus expérimentés, cependant sans aucun égard à ce qui pouvoit être utile à son pays, & pour honorer un allié, & faire plaisir à sa femme qui étoit sœur de ce Pisandre, il lui avoit confié le commandement de la flotte, emploi qui étoit beaucoup au dessus de ses forces, quoiqu'il ne fut point sans mérite.

C'est la tentation ordinaire de ceux qui sont en place, mais qui croient n'y être que pour eux, & pour leur famille : comme si l'avantage de leur appartenir devenoit un titre pour remplir dignement des postes qui demandent de grands talens. Ils ne considérent pas que non seulement ils s'exposent à ruiner les affaires d'un Etat par des vues particulieres, mais qu'ils sacrifient encore les intérêts de leur propre gloire, qui ne peut se soutenir que par des succès qu'ils ne doivent pas attendre des instrumens qu'ils ont si mal choisis.

Agésilas établit son armée en Phrygie AN. M. 3610.
dans les terres du Gouvernement de Phar- AV. J.C. 394.

ARTAXERXE

nabaze, où il fut dans l'abondance de toutes choses, & amassa de grosses sommes d'argent. De là, s'avançant jusqu'à la Paphlagonie, il fit alliance avec le Roi Cotys, qui souhaita passionnément son amitié à cause de sa bonne foi & de sa vertu. Les mêmes motifs avoient déja obligé, quelque temps auparavant, Spithridate, un des principaux Officiers du Roi, à quitter le service de Pharnabaze, & à s'aller rendre à Agésilas; & depuis ce temps-là, il lui avoit rendu de grands services, car il avoit beaucoup de troupes & étoit fort brave. Cet Officier étant entré dans la Phrygie, avoit fait le dégât dans tout le pays de Pharnabaze, qui n'osa jamais l'attendre, ni se confier même à ses forteresses : mais emportant ce qu'il avoit de plus précieux & de plus cher, il fuyoit toujours devant lui, & se retiroit d'un lieu dans un autre, changeant tous les jours de camp. Enfin Spithridate, prenant avec lui le Spartiate Hérippidas avec quelques troupes, (c'étoit le Chef du nouveau Conseil des trente que les Spartiates avoient envoyé la seconde année à Agésilas) l'observa un jour de si près, & l'attaqua si à propos, qu'il se rendit maître de son camp, & de toutes les richesses dont il étoit plein. Mais Hérippidas s'érigeant mal à propos en contrôleur inexorable de tout ce qui avoit été soustrait du butin, força les soldats même de Spithridate à rendre ce qu'ils avoient pris; & en les visitant, & faisant ses re-

Xenoph. Hist. Græc. l. 4. p. 507-510.

cherches avec une exactitude & une févérité hors de saison, il irrita Spithridate au point qu'il se retira sur le champ à Sardes avec ses Paphlagoniens. MNÉMON.

On dit que dans toute cette expédition il n'arriva rien à Agesilas qui lui fut si sensible que cette retraite de Spithridate. Car, outre qu'il étoit très-fâché d'avoir perdu un si bon Officier & de si bonnes troupes, il avoit honte du reproche qu'on pouvoit lui faire d'une basse & sordide avarice, défaut également deshonorant pour lui & pour sa patrie, & dont il avoit travaillé pendant toute sa vie à éloigner de lui jusqu'au plus léger soupçon. Il ne croyoit pas que le devoir de sa place lui permît de fermer les yeux, par une molle & aveugle indolence, sur toutes les malversations qui se commettoient sous lui : mais il sçavoit aussi qu'il y a une exactitude & une sévérité, qui, pour être poussée trop loin, dégénére en petitesse & en vétillerie, & qui, par trop d'affectation de vertu, devient un vice réel & dangéreux.

Quelque-temps après, Pharnabaze, qui voyoit tout son pays ravagé, demanda à avoir une conférence avec Agésilas. Un ami commun ménagea cette entrevue. Agésilas arriva le premier au rendez-vous avec ses amis, & en attendant Pharnabaze, il s'assit à l'ombre d'un arbre sur du gazon qui s'y rencontra. Dés que Pharnabaze fut arrivé, ses gens étendirent à terre des peaux très-douces & à long poil, de ri-

Zenoph. Hist. Gr. l. 4. p. 510-512. Plut. in Agesil. pag. 602.

ches tapis de diverses couleurs, & de magnifiques coussins. Mais voyant Agésilas assis tout simplement à terre sans appareil, il eut honte de sa mollesse, & s'assit comme lui sur l'herbe nuë. Ainsi l'on vit, dans cette occasion, tout le faste Persan venir faire hommage à la simplicité & à la modestie Spartaine.

Quand ils se furent salués, Pharnabaze prit la parole, & dit : Qu'il avoit servi de bonne foi les Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnése, combattu pour eux diverses fois, & entretenu leur armée navale, sans qu'on pût lui reprocher ni trahison ni supercherie comme à Tissapherne. Qu'il s'étonnoit qu'ils fussent venus l'attaquer dans son Gouvernement, brûler ses maisons, couper ses arbres, & ravager son pays sans ménagement. Que si c'étoit la coutume des Grecs, qui faisoient profession d'honneur & de vertu, de traiter ainsi leurs amis & leurs bienfaiteurs, il ne sçavoit plus ce qu'on devoit appeller juste & équitable. Ces plaintes n'étoient point tout-à-fait sans fondement : il les faisoit d'un air & d'un ton modeste, mais touchant : les Spartiates qui accompagnoient Agésilas ne voyant point ce qu'on y pouvoit répondre, tenoient les yeux baissés, & gardoient un profond silence. Agésilas, qui s'en apperçut, répondit à peu près en ces termes : « Seigneur Pharnabaze, vous n'i- » gnorez pas que la guerre arme quelque- » fois les meilleurs amis les uns contre les

» autres pour la défense de leur patrie. MNÉMON.
» Pendant que nous l'avons été du Roi
» votre maître, nous l'avons traité en ami :
» maintenant que nous sommes devenus
» ses ennemis, nous lui faisons une guerre
» ouverte, comme cela est juste, & nous
» cherchons à lui nuire en vous faisant du
» mal. Mais dès le jour même que, se-
» couant le joug honteux de la servitude,
» vous vous jugerez digne d'être appellé
» plutôt l'ami & l'allié des Grecs, que
» l'esclave du Roi des Perses, comptez que
» toutes ces troupes que vous voyez de-
» vant vos yeux, que toutes ces armes,
» tous ces vaisseaux, & nous-mêmes tous
» tant que nous sommes, que tout cela
» n'est ici que pour garder vos biens, &
» pour assurer votre liberté, qui est de tous
» les biens le plus précieux & le plus desi-
» rable.

Pharnabaze repartit, que si le Roi envoyoit un autre Général à sa place, & qu'il le soumît à un nouveau venu, il prendroit volontiers le parti qu'on lui offroit : qu'autrement il ne se départiroit point de la fidélité qu'il lui avoit jurée, & ne quitteroit point son service. Alors Agésilas, le prenant par la main, & se levant avec lui : » Plaise aux Dieux, Seigneur Pharnabaze, » lui dit-il, qu'avec de si nobles sentimens » vous soyez plutôt notre ami que notre » ennemi. » Il promit de sortir de son Gouvernement, & de n'y point rentrer tant qu'il pourroit subsister ailleurs.

§. IV.

Ligue contre les Lacédémoniens. Agésilas, rappellé par les Ephores au secours de sa patrie, obéit sur le champ. Mort de Lysandre. Victoire des Lacédémoniens près de Némée. Leur flotte est battue par Conon près de Cnidos. Bataille gagnée par les Lacédémoniens à Coronée.

AN. M. 3610. AV. J.C. 394. *Plut. in Agesil. pag. 603 604. Xenoph. in Agesil. p. 657.*

Il y avoit deux ans qu'Agésilas étoit à la tête de l'armée, & déja son nom faisoit trembler les Provinces de la haute Asie : tout y retentissoit du bruit de sa grande sagesse, de son désintéressement, de sa modération, de son courage intrépide dans les plus grands dangers, & de son invincible patience pour supporter les plus rudes fatigues. De tant de milliers de soldats qu'il commandoit, il n'y en avoit pas un seul qui eût une paillasse plus méchante & plus dure que celle sur laquelle il couchoit. Il étoit si indifférent sur le froid & sur le chaud, (*a*) qu'il paroissoit seul fait à supporter les saisons les plus rigoureuses, & telles qu'il plaisoit à Dieu de les donner : ce sont les termes mêmes de Plutarque.

Le plus agréable de tous les spectacles pour les Grecs établis en Asie, c'étoit de voir les Lieutenans du grand Roi, ses Satrapes & autres grands Seigneurs, qui étoient autrefois si fiers & si intraitables,

(*a*) Ὥσπερ μόνος ἀεὶ χρῆσθαι ταῖς ὑπὸ θεοῦ ἐκεραμέναις ὥραις πεφυκώς.

radoucir leur ton devant un homme couvert d'une méchante cape, & à une seule de ses paroles, très-courte & très-laconique, changer de langage & de conduite, & se transformer, pour ainsi dire, en d'autres hommes. Il lui arrivoit de tous côtés des Députés, que les peuples lui envoyoient pour faire amitié avec lui, & son armée grossissoit tous les jours par les troupes des barbares qui venoient s'y joindre.

Toute l'Asie étoit déja émue, & la plupart des Provinces prêtes à se révolter. Agésilas avoit remis l'ordre & le calme dans toutes les villes, leur avoit rendu leur franchise & leur liberté avec les modifications raisonnables, non-seulement sans verser de sang, mais sans bannir même un seul homme. Non content de tels progrès, il songeoit à aller attaquer le Roi de Perse dans le cœur de ses Etats, à le faire craindre pour sa propre personne & pour la tranquillité dont il jouissoit dans les villes d'Ecbatane & de Suse, & à l'embarrasser de tant d'affaires qu'il ne pût plus, du fond de son cabinet, troubler toute la Grece, en corrompant par ses présens les Orateurs, & ceux qui avoient le plus d'autorité dans les villes.

Tithraufte, qui commandoit pour le Roi dans l'Asie, voyant où alloient les desseins d'Agésilas, & voulant en prévenir l'effet, avoit envoyé dans la Gréce Timocrate de Rhodes avec de grosses sommes, pour corrompre les principaux des villes,

Xenoph. Hist. Gr. lib. 3. pag. 502-507. Plut. in Lys. p. 449-451.

& y exciter par leur moyen des foulévemens contre Sparte. Il sçavoit que la fierté des Lacédémoniens, (car tous leurs Commandans ne ressembloient point à Agésilas) & les manieres impérieuses qu'ils employoient à l'égard de leurs alliés & de leurs voisins, sur-tout depuis qu'ils se regardoient comme les maîtres de la Grece, avoient généralement indisposé les esprits, & excité contre eux une jalousie qui n'attendoit qu'une occasion pour éclater. Cette dureté de gouvernement avoit une cause naturelle dans leur éducation. Accoutumés dès l'enfance à obéir sans délai & sans replique, premiérement aux maîtres, ensuite aux Magistrats, ils exigeoient une pareille obéissance des villes qui dépendoient d'eux, s'irritoient aisément des moindres résistances; & par cette exactitude & cette sévérité outrée se rendoient insupportables.

Tithrauste n'eut donc pas de peine à détacher les alliés de leur parti. Thebes, Argos, Corinthe entrerent dans ses vues: le Député ne se présenta point à Athenes. Ces trois villes, animées par ceux qui les gouvernoient, font ligue contre Lacédémone, qui de son côté se prépare fortement à la guerre. Ceux de Thébes en même-temps députent vers les Athéniens pour implorer leur secours, & les faire entrer dans la ligue. Les Députés, après avoir passé légérement sur leurs anciennes divisions, insistent avec force sur les services considérables qu'ils ont rendus à Athenes, en

en refuſant de ſe joindre à ſes ennemis dans le temps qu'ils vouloient la ruiner de fond en comble. Ils leur repréſentent l'occaſion favorable qu'ils ont de ſe rétablir dans leur ancien pouvoir, & d'enlever aux Lacédémoniens l'Empire de la Grece. Que tous les alliés de Sparte, ſoit au dedans, ſoit au dehors de la Gréce, ennuyés de leur dure & injuſte domination, n'attendoient qu'un ſignal pour ſe révolter. Qu'au moment que les Athéniens ſe ſeroient déclarés, toutes les villes ſe réveilleroient au bruit de leurs armes ; & que le Roi de Perſe, qui avoit juré la ruine de Sparte, les aideroit de toutes ſes forces, tant par terre que par mer.

Thraſybule, à qui les Thébains avoient fourni des armes & de l'argent lorſqu'il entreprit de rétablir la liberté à Athenes, appuya fortement leur demande, & le ſecours fut accordé d'une commune voix. Les Lacédémoniens, de leur côté, ſe mirent en campagne ſans perdre de temps, & entrerent dans la Phocide. Lyſandre écrivit à Pauſanias, qui commandoit l'une des deux armées, pour l'avertir de ſe rendre le lendemain de bonne heure devant Haliarte qu'il vouloit aſſiéger, & que pour lui il s'y rendroit au point du jour. La Lettre fut interceptée. Lyſandre l'ayant attendu fort long-temps, fut obligé de donner le combat, & il y fut tué. Pauſanias apprit cette triſte nouvelle en chemin. Il ne laiſſa pas de continuer ſa marche vers Ha-

liarte. On délibéra si l'on donneroit un nouveau combat. Il ne crut pas qu'il fût de la prudence de le hasarder, & se contenta de faire une treve pour enlever les corps de ceux qui étoient restés sur la place. A son retour à Sparte, il fut cité pour rendre compte de sa conduite : & sur ce qu'il refusa de comparoître, il fut condamné à mort. Mais il se déroba au supplice par la fuite, & se retira à Tégée, où il passa le reste de ses jours sous la sauvegarde & la protection de Minerve, dont il s'étoit rendu le suppliant ; & il y mourut de maladie.

La pauvreté de Lysandre ayant été reconnue après sa mort, fit beaucoup d'honneur à sa mémoire, quand on vit que de tant d'or & d'argent qui lui avoit passé par les mains, d'une puissance si grande qu'il avoit eue, de tant de villes qui lui avoient été soumises, & qui lui avoient fait la Cour, en un mot de cette espece de royauté & de souveraineté qu'il avoit toujours exercée, il n'en avoit profité en rien pour avancer & pour enrichir sa maison.

Quelques jours avant sa mort, deux des principaux citoyens de Sparte avoient fiancé ses deux filles : mais quand ils sçurent l'état où Lysandre avoit laissé ses affaires, ils refuserent de les épouser. La République ne laissa point impunie une telle bassesse d'ame, & ne put souffrir que la pauvreté de Lysandre, qui étoit la plus grande

preuve de sa justice & de sa vertu, fût regardée comme un obstacle qui dût empêcher de s'allier dans sa famille. Ils furent condamnés à une amende, couverts de honte, & exposés au mépris de tous les gens de bien. Car à Sparte il y avoit des peines établies, non-seulement contre ceux qui refusoient de se marier, ou qui se marioient trop tard, mais aussi contre ceux qui se marioient mal. Et l'on rangeoit dans ce nombre ceux sur-tout qui, au lieu de s'allier dans les maisons de vertu & de leur parenté, ne cherchoient que les maisons des riches. Loi admirable, qui serviroit à perpétuer dans les familles la probité, & l'honneur, qu'un sang impur vient bientôt à bout d'y altérer!

Il faut avouer qu'un généreux désintéressement, au milieu de tout ce qui peut irriter la cupidité, est bien rare, & bien digne d'admiration : mais il étoit accompagné dans Lysandre de grands défauts qui en ternissoient tout l'éclat. Sans parler de l'imprudence qu'il eut de faire entrer dans Sparte l'or & l'argent qu'il méprisoit lui-même, mais qu'il rendit estimable à ses citoyens, ce qui causa leur perte : quel cas peut-on faire d'un homme, brave à la vérité, propre à manier les esprits, intelligent dans les affaires, & habile dans l'art de gouverner & dans ce qu'on appelle politique, mais qui ne compte pour rien la probité & la justice ; à qui le mensonge, la fourberie, la perfidie paroissent des

moyens légitimes pour parvenir à ses fins ; qui ne craint point, pour avancer ses amis & se faire des créatures, de commettre les injustices & les violences les plus criantes ; enfin qui ne rougit pas de profaner ce que la religion a de plus sacré, jusqu'à corrompre les Prêtres & supposer des oracles, pour satisfaire la folle ambition qu'il avoit de s'égaler au Roi, & de monter sur le trône ?

* Xenoph. hist Græc. l. 4 p. 513. Id. in Agesil. p. 657. Plut. in Agesil. pag. 603. 604.

Dans le temps même qu'Agésilas se préparoit à mener ses troupes dans la Perse, arrive le Spartiate Epicydidas, qui lui annonce que Sparte est menacée d'une furieuse guerre, que les Ephores le rappellent, & lui ordonnent de venir au secours de son pays. Agésilas ne délibéra pas d'un moment, & fit sur le champ aux Ephores cette réponse que Plutarque nous a conservée. *Agésilas aux Ephores, salut. Nous avons soumis une partie de l'Asie, mis en déroute les barbares, & fait dans l'Ionie de grands préparatifs de guerre. Mais, puisque vous m'ordonnez de retourner, je suis de près votre letre, & je la préviendrois s'il m'étoit possible. J'ai reçu le commandement, non pour moi, mais pour ma ville & pour les alliés. Je sçai qu'un Commandant ne mérite & ne remplit véritablement ce nom, que lorsqu'il se laisse conduire par les Loix & par les Ephores, & qu'il obéit aux Magistrats.*

Plut. in Apophtheg. Lacon. pag. 211.

On a fort admiré & fait valoir cette prompte obéissance d'Agésilas ; & ce n'est point sans raison. Annibal, déja accablé

de malheurs, chassé de presque toute l'Italie, eut beaucoup de peine à obéir à ses citoyens qui le rappelloient pour délivrer Carthage du malheur dont elle étoit menacée. Ici c'est un Roi vainqueur, prêt à entrer dans le pays ennemi & à aller attaquer le Roi des Perses jusques sur son trône, presque sûr de l'heureux succès de ses armes, qui, au premier ordre des Ephores, renonce à de si flatteuses & de si magnifiques espérances. Il montre bien la vérité de ce qu'on disoit, *qu'à Sparte c'étoient les loix qui commandoient aux hommes, & non les hommes aux loix.*

En partant il dit, *que trente mille Archers du Roi le chassoient d'Asie*, désignant par ces mots une monnoie de Perse qui avoit d'un côté la figure d'un Archer, parce qu'on avoit répandu dans la Grece trente mille pieces de cette monnoie pour corrompre les Orateurs, & ceux qui avoient le plus de pouvoir dans les villes.

Agésilas, en quittant l'Asie, où il fut regretté comme le pere commun des peuples, y rétablit Euxéne pour son Lieutenant, & lui donna quatre mille hommes pour la défense du pays. Xénophon partit avec lui. Il laissa à Ephèse chez Mégabyze, qui prenoit soin du temple de Diane, la moitié de l'or qu'il avoit rapporté de son expédition en Perse avec Cyrus, pour le lui garder comme un dépôt; &, en cas de mort, pour le consacrer à Diane.

Xenoph. Hist. Græc. l. 4. p. 513.

Xénoph. de Exped. Cyr. l. 5. p. 350.

Cependant les Lacédémoniens avoient

Xenoph. p. 514-517.

levé une armée, & l'avoient mise sous le commandement d'Aristodéme, tuteur du Roi Agésipolis encore enfant. Leurs ennemis s'assemblerent pour délibérer comment ils devoient faire la guerre. Timolaüs de Corinthe dit, que les Lacédémoniens ressembloient à un fleuve qui grossit à mesure qu'il s'éloigne de sa source, ou à un essain d'abeilles qu'on peut brûler aisément dans sa ruche, mais qui se répand bien loin à sa sortie, & se rend redoutable par ses picquûres. Il étoit donc d'avis qu'on les allât attaquer chez eux, &, s'il se pouvoit, jusques dans leur capitale : ce qui fut approuvé & résolu. Mais les Lacédémoniens ne leur en laisserent pas le temps. Ils se mirent en campagne, & trouverent l'ennemi près de Némée, ville assez voisine de Corinthe. Il s'y donna un combat fort rude. Les Lacédémoniens eurent l'avantage, qui fut très-considérable. Agésilas, ayant reçu cette nouvelle à Amphipolis, comme il accouroit au secours de sa patrie, la manda aussi-tôt aux villes d'Asie pour leur donner du courage, & leur fit espérer qu'elles le reverroient bientôt si les affaires tournoient bien.

Plut. in Agesil. pag. 605.

Quand on sçut à Sparte qu'Agésilas approchoit, les Lacédémoniens qui étoient restés dans la ville, voulant lui faire honneur à cause de sa prompte obéissance à leurs ordres, firent publier à son de trompe que tous les jeunes gens, qui voudroient aller au secours de leur Roi, n'avoient

qu'à venir s'enrôler. Il n'y en eut pas un ſeul qui ne vînt ſe préſenter avec joie, & donner ſon nom. Mais les Ephores en choiſirent ſeulement cinquante des plus braves & des plus robuſtes qu'ils lui envoyerent, & le firent prier de ſe rendre le plutôt qu'il pourroit en Béotie, ce qu'il exécuta ſans délai.

Dans ce même temps les deux flottes ennemies ſe rencontrerent près de Cnidos, ville de Carie. Celle des Lacédémoniens étoit commandée par Piſandre, beau-frere d'Agéſilas, celle des Perſes par Pharnabaze & Conon Athénien. Ce dernier voyant que les ſecours du Roi de Perſe venoient lentement, & faiſoient manquer bien des occaſions, avoit pris le parti d'aller lui-même en Cour ſolliciter en perſonne l'aſſiſtance du Roi. Comme il ne voulut point ſe proſterner devant lui ſelon la coutume ordinaire, il ne put s'ouvrir & s'expliquer que par des entremetteurs. Il lui repréſenta avec une force & une vivacité qu'on pardonne rarement à ceux qui parlent aux Princes, qu'il étoit bien étonnant & bien honteux, que ſes Miniſtres, contre ſon intention, laiſſaſſent manquer & dépérir ſes affaires par une indigne épargne; que le plus opulent Roi de la terre le cédât à ſes ennemis par l'endroit même où il leur étoit infiniment ſupérieur, c'eſt-à-dire, par les richeſſes, & que faute d'envoyer à ſes Généraux l'argent néceſſaire, il fît avorter tous leurs deſſeins. Ces re-

Xénoph. Hiſt. Gr. l. 4. p. 518. Diod. l. 14. p. 302. Juſtin. l. 6. c. 2. & 3.

ARTAXERXES

montrances étoient libres, mais sensées & solides. Le Roi les reçut parfaitement bien, & il montra par son exemple que souvent on pourroit dire la vérité aux Princes avec succès, si on en avoit le courage. Conon obtint tout ce qu'il demanda, & le Roi le fit Amiral de sa flotte.

Elle étoit composée de plus de quatre-vingt-dix galéres : celle des ennemis étoit un peu inférieure en nombre. Elles vinrent à la vue l'une de l'autre près de Cnidos ville maritime de l'Asie Mineure. Conon, qui avoit été cause en quelque sorte de la prise d'Athénes par la perte du combat naval près d'Ægos-potamos, fit ici des efforts extraordinaires pour réparer son malheur, & pour effacer par une victoire éclatante la honte de sa premiere défaite. (a) Il avoit cet avantage, que dans le combat qu'il alloit donner, les Perses en faisoient tous les frais, & en devoient porter seuls toute la perte ; au lieu que tout le fruit de la victoire seroit pour les Athéniens sans qu'ils y hasardassent rien du leur. Pisandre avoit aussi de grands motifs de montrer du courage dans cette occasion, pour ne pas dégénérer de la gloire de son beau-frere, & pour justifier le choix qu'il avoit fait de lui en le nommant Amiral de la flotte. En effet il fit paroître beau-

(a) Eò speciosiùs, quòd ne ipsorum quidem Atheniensium, sed alieni imperii viribus dimicet, pugnaturus periculo regis, victurus præmio patriæ. *Justin. cap. 3.*

coup de valeur, & eut d'abord quelque avantage : mais le combat s'étant échauffé, & les alliés de Sparte ayant pris la fuite, il ne put se résoudre à les suivre, & mourut les armes à la main. Conon prit cinquante galéres : le reste se sauva à Cnidos. La suite de cette victoire fut la révolte presque générale des alliés de Sparte, dont plusieurs se déclarerent pour les Athéniens, & les autres se rétablirent dans leur ancienne liberté. Depuis cette bataille, les affaires des Lacédémoniens allerent toujours en déclinant. Toutes leurs actions en Asie ne furent plus que les foibles efforts d'un pouvoir mourant, jusqu'à ce que les défaites de Leuctres & de Mantinée acheverent de les accabler.

MNÉMON.

Isocrate fait une réfléxion bien sensée au sujet des révolutions de Sparte & d'Athénes, qui ont toujours eu leur cause & leur source dans la prospérité orgueilleuse de ces deux Républiques. En effet les Lacédémoniens, qui d'abord étoient incontestablement reconnus pour les maîtres de la Grece, ne déchurent de leur autorité que par l'abus énorme qu'ils en firent. Les Athéniens succéderent à leur puissance, & en même temps à leur fierté ; & nous avons vû dans quel abyme de maux elle les précipita. Sparte, ayant encore repris le dessus par la défaite des Athéniens en Sicile, & par la prise de leur ville, sembloit devoir profiter de la double expérience du passé, tant de la sienne propre, que de

Isoc. in Orat. Areopag. p. 278-280.

celle de sa rivale qui étoit encore toute récente : mais il est rare que les exemples & les événemens les plus frappans fassent changer de conduite. Sparte devint aussi fiére & aussi intraitable qu'auparavant : aussi éprouva-t-elle encore le même sort.

C'étoit pour faire éviter ce malheur aux Athéniens, qu'Isocrate leur rappelloit le souvenir du passé, leur parlant dans un temps où tout leur réussissoit. « Vous croyez, » leur dit-il, que munis d'une flotte nombreuse, maîtres absolus de la mer, soutenus par de puissans alliés toujours prêts » à vous secourir, vous n'avez rien à craindre, & que vous pouvez jouir en repos » & en tranquillité du fruit de vos victoires. Et moi, souffrez que je vous parle » avec franchise & vérité, je pense tout » autrement. Ce qui fait le sujet de ma » crainte, c'est que je vois que la décadence » des plus grandes villes a toujours commencé dans le temps qu'elles se croyoient » les plus puissantes, & que c'est leur sécurité même qui a creusé le précipice où » elles sont tombées. Et la raison en est » bien claire. La prospérité & l'adversité » ne marchent jamais seules ; mais elles » ont chacune leur cortége qui produit des » effets bien différens. La premiere est accompagnée de faste, d'orgueil, d'insolence, qui aveuglent & inspirent des » projets téméraires & insensés : au contraire l'adversité a pour compagnes la » modestie, la défiance de soi-même, la

MNÉMON.

» circonspection, dont l'effet naturel est » de rendre les hommes prudens, & de » leur faire tirer avantage de leurs propres » fautes. De sorte que l'on ne sçait lequel » de ces deux états l'on doit souhaiter à » une ville : puisque celui qui paroît mal» heureux, est un acheminement presque » sûr à la prospérité; & que celui qui est » si flatteur & si brillant, conduit pour » l'ordinaire aux plus grands malheurs. » L'échec reçu par les Lacédémoniens à la journée de Cnidos, en fut une triste preuve.

Agésilas étoit en Béotie prêt à donner la bataille, quand il apprit cette fâcheuse nouvelle. Dans la crainte qu'elle ne décourageât & n'effrayât ses troupes qui se préparoient au combat, il fit courir le bruit dans l'armée que les Lacédémoniens avoient remporté sur mer une victoire considérable, & lui-même paroissant en public couronné d'un chapeau de fleurs, fit un sacrifice d'action de graces pour cette bonne nouvelle, & envoya aux Officiers des portions du sacrifice. Les deux armées, à peu près égales en forces, se trouverent en présence dans les plaines de Coronée, & se mirent en bataille. Agésilas donna aux Orchoméniens l'aîle gauche, & prit pour lui la droite. De l'autre côté, les Thébains étoient à la droite, & les Argiens à la gauche. Xénophon écrit que ce fut la plus furieuse de toutes les batailles qui eussent été données de son temps; & il doit en

Plut. in Agesil. pag. 605.

Plut. in Agesil. pag. 605. Xenoph. Hist. Gr. p. 518-520. & in Agesil. p. 659-660.

ARTAXERXE être cru, car il y étoit, & il combattoit auprès d'Agésilas, avec lequel il étoit revenu d'Asie.

La premiere charge ne fut pas fort opiniâtre, & ne dura pas long-temps. Les Thébains mirent d'abord en fuite les Orchoméniens, & Agésilas renversa & mit en déroute les Argiens. Mais les uns & les autres ayant sçu que leur aîle gauche étoit fort maltraitée & qu'elle fuyoit, ils tournerent incontinent; Agésilas pour s'opposer aux Thébains, & pour leur ravir la victoire, & les Thébains, pour suivre leur aîle gauche qui s'étoit retirée vers l'Hélicon. Dans ce moment Agésilas pouvoit remporter une victoire sûre, s'il avoit voulu laisser passer les Thébains pour les charger ensuite en queue : mais emporté par l'ardeur de son courage il voulut s'opposer à leur passage, & les attaquer de front, pour les renverser de vive force. En quoi, dit Xénophon, il montra plus de valeur que de prudence.

Les Thébains, voyant qu'Agésilas marchoit contr'eux, réunirent dans l'instant toute leur infanterie en un seul corps, en formerent un bataillon quarré, & reçurent l'ennemi sans s'étonner. La mêlée fut âpre & sanglante dans tous les endroits, mais plus encore dans celui où Agésilas combattoit au milieu des cinquante jeunes Spartiates que la ville lui avoit envoyés. La valeur & l'émulation de ces jeunes gens furent d'un grand secours pour Agésilas, &

l'on peut dire qu'ils lui sauverent la vie, combattant autour de lui avec beaucoup d'ardeur, & s'exposant les premiers pour mettre sa personne en sûreté. Ils ne purent pas néanmoins l'empêcher d'être blessé, & il reçut au travers de ses armes plusieurs coups de pique & d'épée. Mais, après de grands efforts, ils l'arracherent encore vivant aux ennemis, & lui faisant un rempart de leurs corps, ils lui immolerent grand nombre de Thébains, & plusieurs de ces jeunes gens demeurerent aussi sur la place. Enfin, voyant que c'étoit une affaire trop difficile que de renverser de front les Thébains, ils furent forcés d'en venir à ce qu'ils avoient refusé de faire d'abord. Ils ouvrirent leur phalange pour leur donner passage, & aprés qu'ils furent passés, comme ils marchoient avec plus de désordre, ils tomberent sur eux, & les attaquerent par les flancs & par la queuë. Ils ne purent pourtant jamais les rompre, ni les mettre en fuite. Ces braves Thébains firent leur retraite en combattant toujours, & gagnerent l'Hélicon, bien fiers du succès de ce combat, où de leur côté ils s'étoient toujours maintenus invincibles.

MNÉMON

Agésilas quoique très-affoibli par le grand nombre de ses blessures, & par la quantité de sang qu'il avoit perdu, ne voulut point se retirer dans sa tente, qu'il ne se fut fait porter au lieu où étoit sa phalange, qu'il n'eût vû emporter devant lui tous les morts sur leurs armes mêmes. Là,

ARTAXERXE on vint lui dire que plusieurs des ennemis s'étoient réfugiés dans le temple de Minerve Itonienne qui étoit près du lieu où s'étoit donné le combat, & on lui demanda ce qu'il vouloit qu'on en fît. Comme il étoit plein de respect pour les Dieux, il ordonna qu'on les laissât aller, & leur donna même une escorte pour les conduire en sûreté où ils voudroient.

Le lendemain matin, Agésilas voulant éprouver si les Thébains auroient le courage de recommencer le combat, commanda à ses troupes de se couronner de chapeaux de fleurs, & à ses flûteurs de jouer de la flûte pendant qu'il feroit dresser & orner un trophée pour monument de sa victoire. Dans ce même moment, les ennemis lui envoyerent des Hérauts pour demander la permission d'enterrer les morts. Il la leur accorda avec une tréve, & ayant confirmé sa victoire par cette action de vainqueur, il se fit porter à Delphes, où l'on célébroit les Jeux Pythiques. Il y fit une procession solemnelle, qui fut suivie d'un sacrifice, & il consacra au Dieu la dixme du butin qu'il avoit fait en Asie, qui montoit à cent talens. Ces grands hommes, encore plus religieux que braves, ne manquoient jamais de marquer aux Dieux par des présens leur reconnoissance pour les victoires qu'ils avoient remportées, déclarant par cet hommage public qu'ils s'en croyoient redevables à leur protection.

cent mille écus.

§. V.

Agésilas victorieux retourne à Sparte. Il se conserve toujours dans sa simplicité & dans ses mœurs anciennes. Conon rétablit les murailles d'Athenes. Paix honteuse aux Grecs, conclue par Antalcide Lacédémonien.

APRÈS la fête, Agésilas s'en retourna par mer à Sparte. Ses citoyens le reçurent avec toutes les marques d'une véritable joie, & le regarderent avec admiration, voyant ses mœurs simples, & sa vie pleine de frugalité & de tempérance. A son retour des pays étrangers où dominoient le faste, la mollesse, l'amour des délices, on ne le vit point infecté des mœurs barbares, comme l'avoient été la plûpart des autres Généraux. Il ne changea rien ni à ses repas, ni à ses bains, ni à l'équipage de sa femme, ni aux ornemens de ses armes, ni aux meubles de sa maison. Au milieu d'une réputation si brillante & des applaudissemens universels, toujours le même, & plus modeste encore qu'auparavant, il ne se distinguoit des autres citoyens que par une plus grande soumission aux loix, & un plus inviolable attachement aux coutumes de sa patrie, persuadé qu'il n'étoit Roi que pour en donner l'exemple aux autres.

Plut. in Agesil. pag. 606.

Il ne faisoit consister la grandeur que dans la vertu. Un jour qu'on parloit en

Plut. de sui laude. p. 545.

ARTAXERXE

termes magnifiques du Grand Roi, (c'est ainsi que les Rois de Perse se faisoient appeller) & qu'on relevoit extrêmement sa puissance : « Je (a) ne comprends pas, dit» il, comment il est plus grand que moi, » s'il n'est pas plus vertueux.

Il y avoit à Sparte quelques citoyens, qui, gâtés par le goût dominant de la Grece, se faisoient un mérite & une gloire d'entretenir beaucoup de chevaux pour les courses. Il persuada à sa sœur, appellée Cynisca, de disputer le prix aux Jeux Olympiques, pour faire voir aux Grecs que la victoire qu'on y remportoit, & dont on faisoit tant de cas, n'étoit pas le fruit du courage & de la valeur, mais des richesses & de la dépense. Elle fut la premiere des personnes de son sexe qui eut part à cet honneur. Il ne portoit pas le même jugement des exercices qui contribuent à rendre le corps plus robuste, & qui l'endurcissent aux travaux & à la fatigue ; & pour les mettre plus en honneur, il les honoroit souvent de sa présence.

Plut. in Agesil. p. 606.

Quelque temps après la mort de Lysandre, il découvrit le complot qu'il avoit formé contre les deux Rois, dont jusques-là on n'avoit point entendu parler, & dont on n'eut connoissance que par une espece de hasard. Voici ce qui donna lieu à cette découverte. Sur quelques affaires qui regardoient le gouvernement, on eut besoin

(a) Τί δ' ἐμοῦ γε μείζων ἐκεῖνος, εἰ μὴ καὶ δικαιότερος.

d'aller consulter les Mémoires que Lysandre avoit laissés, & Agésilas se transporta dans sa maison. En parcourant ses papiers, il tomba sur le cahier où étoit écrite tout du long la harangue de Cléon, qu'il avoit préparée sur la nouvelle maniere de procéder à l'élection des Rois. Frappé de cette lecture, il quitta tout, & sortit brusquement pour aller communiquer cette harangue à ses citoyens, & leur faire voir quel homme c'étoit que Lysandre, & combien on s'étoit trompé à son égard. Mais Lacratidas, homme sage & prudent, & qui étoit le Président des Ephores, le retint en lui disant : « Qu'il ne falloit pas » déterrer Lysandre, mais au contraire » qu'il falloit enterrer avec lui sa harangue, comme une piece très-dangereuse » par le grand art avec lequel elle étoit » composée, & par la force de persuasion » qui régnoit par-tout, & à laquelle il seroit difficile de résister. » Agésilas le crut, & la harangue demeura ensévelie dans le silence & l'oubli, ce qui étoit le meilleur usage qu'on en pût faire.

MNÉMON.

Comme il avoit beaucoup de crédit dans la ville, il fit déclarer Amiral de la flotte Téleutias, son frere utérin. Il seroit à souhaiter que l'histoire, pour justifier ce choix, marquât dans ce Commandant d'autres qualités que celle de proche parent du Roi. Bientôt après Agésilas partit avec son armée de terre, alla mettre le siége devant Corinthe, & prit ce que l'on appelloit les

Plut. in Agesil. p. 607.

ARTAXERXE longues murailles, pendant que son frere Téleutias l'assiégeoit par mer. Il fit plusieurs autres exploits particuliers contre les peuples de la Grece ennemis de Sparte, qui marquent toujours à la vérité beaucoup de valeur & d'expérience de la part de ce Chef, mais qui ne sont pas fort importans ni décisifs, & que j'ai cru par cette raison pouvoir omettre.

AN. M. 3611. AV. J.C. 393. *Xenoph. hist. Græc. l. 4. pag. 534-537. Diod. l. 14. p. 303. Justin. lib. 6. cap. 5.*

Dans le même temps, Pharnabaze & Conon, avec la flotte du Roi, s'étant rendus maîtres de la mer, ravageoient toute la côte de la Laconie. Ce Satrape, retournant dans son Gouvernement de Phrygie, laissa à Conon le commandement de l'armée navale, avec des sommes fort considérables pour travailler au rétablissement d'Athenes. Conon victorieux & couvert de gloire s'y rendit, & y fut reçu avec un applaudissement général. Le triste spectacle d'une ville, autrefois si florissante, & alors réduite à un triste état, lui causa plus de douleur, qu'il ne ressentit de joie de revoir sa chere patrie après tant d'années. Il ne perdit point de temps, & commença aussi-tôt l'ouvrage, y employant, outre les maçons & les ouvriers ordinaires, les soldats, les matelots, les citoyens, les alliés, en un mot tous ceux qui étoient bien intentionnés pour Athenes, la Providence voulant que cette ville, brûlée anciennement par les Perses, fût alors rebâtie de leurs propres mains; & qu'ayant été démantelée & démolie par les Lacédé-

moniens, elle fût rétablie de leurs propres deniers, & des dépouilles qu'on avoit prises sur eux. Quelle vicissitude, quel changement! Athénes avoit alors pour alliés, ceux qui avoient été autrefois ses plus cruels ennemis; & pour ennemis, ceux avec qui elle avoit contracté, dans ces premiers temps, une si étroite & si intime alliance. Conon, secondé par le zele des Thébains, releva en peu de temps les murs d'Athénes, rétablit cette ville dans son ancien éclat, & la rendit plus formidable que jamais à ses ennemis. Après avoir offert aux Dieux une véritable hécatombe, c'est-à-dire, un sacrifice de cent bœufs, en action de graces pour l'heureux rétablissement d'Athénes, il fit un festin à toute la ville, & tous les citoyens généralement y furent invités.

Athen. l. 11. pag. 3.

Sparte ne put voir sans une extrême douleur un rétablissement si glorieux. Elle regardoit la grandeur & la puissance d'une ville anciennement rivale, & presque toujours ennemie, comme sa propre ruine. C'est ce qui fit prendre aux Lacédémoniens la lâche résolution de se venger en même temps & d'Athénes & de Conon son restaurateur, en faisant la paix avec le Roi de Perse. Dans cette vûe ils envoyent Antalcide à Téribaze. Sa commission renfermoit deux articles principaux. Le premier étoit d'accuser Conon devant le Satrape d'avoir volé au Roi l'argent qu'il avoit employé au rétablissement d'Athenes, &

Xenoph. hist. Gr. lib. 4. pag. 537. 538. Plut. in Agesil. pag. 608.

d'avoir formé le dessein d'enlever aux Perses l'Eolide & l'Ionie, pour les assujétir de nouveau à la République d'Athénes, de qui elles avoient autrefois dépendu. Par le second, il avoit ordre de faire à Téribaze les propositions les plus avantageuses que son Maître pût souhaiter. Sans se mettre aucunement en peine de ce qui regardoit l'Asie, il stipuloit seulement que toutes les isles & les autres villes jouiroient de leur liberté & de leurs loix. Ainsi les Lacédémoniens livroient au Roi avec la derniere injustice, & avec une extrême lâcheté, tous les Grecs établis en Asie, pour la liberté desquels Agésilas avoit si longtemps combattu. Il est vrai que celui-ci n'eut aucune part à une si indigne négociation. Toute la honte en doit tomber sur Antalcide qui, étant l'ennemi juré de ce Roi de Sparte, hâtoit cette paix par toutes sortes de voies, parce que la guerre augmentoit l'autorité, la gloire & la réputation d'Agésilas.

Les plus considérables villes de la Grece avoient envoyé en même temps des Députés à Téribaze, & Conon étoit à la tête de ceux d'Athenes. Tous, d'un commun accord, rejetterent de telles propositions. Sans parler de l'intérêt des Grecs d'Asie qui les touchoit vivement, ils se voyoient exposés par ce Traité; les Athéniens à perdre les isles de Lemnos, d'Imbros, & de Sciros; les Thébains à abandonner les villes de Béotie dont ils étoient maîtres, &

qui voudroient rentrer dans leur liberté ; les Argiens à renoncer à Corinthe, dont la perte entraîneroit bientôt celle d'Argos même. Ainsi les Députés se retirerent sans avoir rien conclu.

Téribaze arrêta Conon, & le fit mettre en prison. N'osant pas se déclarer ouvertement pour les Lacédémoniens, sans en avoir reçu un ordre exprès, il se contenta de leur fournir sous main des sommes considérables pour l'équipement d'une flotte ; afin que les autres villes de la Grece ne fussent point en état de leur résister. Après avoir pris ces précautions, il partit sur le champ pour la Cour, & alla rendre compte au Roi de l'état de sa négociation. Le Prince en fut fort content, & le pressa fort d'y mettre la derniere main. Téribaze lui fit aussi le rapport des accusations des Lacédémoniens contre Conon. Quelques Auteurs, selon le témoignage de Cornélius Népos, ont écrit qu'il fut conduit à Suse, & qu'il y fut exécuté par ordre du Roi. Le silence que Xenophon, qui lui étoit contemporain, garde sur sa mort, laisse en doute s'il se sauva de la prison, ou s'il subit le dernier supplice.

Dans l'intervalle jusqu'à la conclusion du Traité, il se passa quelques actions peu considérables entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Ce fut aussi pour lors qu'Evagore poussa ses conquêtes dans l'isle de Cypre : nous en parlerons bientôt.

AN. M. 3617.
AV. J. C. 387.
Xenoph. l. 5. p. 348-351.

Enfin Téribaze étant de retour, manda les Députés des villes de Grece pour leur faire la lecture du Traité. Il portoit que toutes les villes Grecques de l'Asie demeureroient soumises au Roi, & que toutes les autres, tant petites que grandes, conserveroient leur liberté. Le Roi retenoit, outre cela la possession des isles de Cypre & de Clazomene, & laissoit celles de Sciros, de Lemnos & d'Imbros aux Athéniens, à qui elles appartenoient depuis long-temps. Par ce même Traité il promettoit de se joindre aux peuples qui l'accepteroient, pour faire la guerre par terre & par mer à ceux qui refuseroient d'y entrer. Nous avons déja dit que c'étoit Sparte même qui avoit proposé de telles conditions.

Toutes les autres villes de la Grece, ou du moins le plus grand nombre, rejettoient avec horreur un Traité si infame. Cependant, comme ces peuples étoient affoiblis par les divisions domestiques qui les avoient épuisés, & qu'ils étoient hors d'état de soutenir la guerre contre un Prince si puissant qui menaçoit de tomber avec toutes ses forces contre quiconque refuseroit d'entrer dans cet accord, ils furent contraints malgré eux d'y consentir, excepté les Thébains qui eurent le courage de s'y opposer d'abord ouvertement, mais qui furent enfin obligés de l'accepter comme les autres, de qui ils se voyoient généralement abandonnés.

Voilà quel fut le fruit de la jalousie & des dissensions qui armerent les villes Grecques les unes contre les autres ; & quel avoit été le but que s'étoit proposé la politique d'Artaxerxe, en répandant des sommes considérables parmi des peuples, invincibles au fer & aux armes, mais non à l'or & aux présens des Perses, bien éloignés en cela du caractere des anciens Grecs.

Pour bien comprendre combien Sparte & Athenes, dans les temps dont nous parlons, étoient différentes de ce qu'elles avoient été autrefois, il ne faut que comparer les deux Traités de paix conclus entre les Perses & les Grecs, le premier par Cimon Athénien sous Artaxerxe Longuemain plus de soixante ans auparavant, & le dernier par Antalcide Lacédémonien sous Artaxerxe Mnémon. Dans le premier, la Grece victorieuse & triomphante assure la liberté des Grecs d'Asie, donne la loi aux Perses, leur impose telles conditions qu'il lui plaît, leur prescrit des bornes & des limites, en leur défendant de faire approcher de la mer leurs troupes de terre plus près qu'à la distance de trois journées de chemin, & de paroître avec de longs vaisseaux dans l'étendue des mers qui sont depuis les isles Cyanées jusqu'aux Chélidoniennes, c'est-à-dire, depuis le Pont Euxin jusqu'aux côtes de la Pamphylie. Dans le second au contraire, la Perse devenue fiere & impérieuse, se plaît à humi-

Diod. l. 12. p. 74. 75.

ARTAXERXE lier ses vainqueurs, en leur enlevant d'un seul trait de plume l'empire qu'ils avoient sur l'Asie Mineure, en les forçant d'abandonner lâchement tous les Grecs établis dans ces riches Provinces, & de souscrire à leur servitude; enfin en les resserrant eux-mêmes à son tour dans les bornes étroites de la Grece.

D'où peut venir un si étrange changement? Ne sont-ce pas de part & d'autre les mêmes villes, les mêmes peuples, les mêmes forces, les mêmes intérêts? Oui sans doute: mais ce ne sont plus les mêmes hommes, ou plutôt ce ne sont plus les mêmes principes de gouvernement. Rappellons-nous ces beaux temps de la Grece, si glorieux pour Athenes & pour Sparte, où la Perse vint fondre sur ce petit pays avec toutes les forces de l'Orient. Qu'est-ce qui rendit ces deux villes invincibles & supérieures à des armées si nombreuses & si formidables? Leur union & leur bonne intelligence. Nulle dissension entre ces deux peuples, nulle jalousie de commandement, nulle vue particuliere d'intérêt, enfin nul autre combat entr'eux que d'honneur, que de gloire, que d'amour de la patrie.

A cette union si louable se joignit une haine irréconciliable contre les Perses, qui devint comme naturelle aux Grecs, & qui étoit le caractere le plus marqué de la nation. C'étoit un crime capital, & puni de mort, que de faire mention de paix avec eux, & de proposer aucun accommodement,

Isocrat. in panegyr. p. 143.

ment ; & l'on vit une mere Athénienne jetter la premiere pierre contre son fils qui avoit osé le faire, & donner aux autres l'exemple de le lapider.

Cette ferme union des deux peuples, & cette haine déclarée contre l'ennemi commun, furent long-temps comme deux fortes barriéres, qui firent leur sûreté, & les rendirent invincibles, & l'on peut dire qu'elles furent la source & le principe de tous ces glorieux succès qui ont élevé la Grece à un si haut point de réputation. Mais, par un malheur ordinaire aux Etats les plus florissans, ces succès mêmes devinrent la cause de sa perte, & frayerent le chemin aux disgraces qui lui arriverent dans la suite.

Ces deux peuples, qui auroient pû porter leurs armes victorieuses jusques dans le fond de la Perse, & aller à leur tour attaquer le grand Roi jusques sur son trône même ; au lieu de former de concert une telle entreprise qui les auroit comblés en même temps & de gloire & de richesses, ont la folie de laisser en repos l'ennemi commun, de se brouiller ensemble pour des pointilleries d'honneur & pour des intérêts de peu d'importance, & de consumer inutilement contr'eux-mêmes des forces qui ne devoient être employées que contre les barbares, qui n'auroient pû y résister. Car il est remarquable que jamais les Perses n'ont remporté aucun avantage contre les Athéniens, ni contre les Lacédémoniens,

Ibid. p. 132. 137. in Panathen. pag. 524. 525.

tant qu'ils ont été unis ensemble, & que ce n'est que par leur division qu'ils ont trouvé le moyen de les vaincre alternativement, & toujours les uns par les autres.

Ces divisions les conduisirent à des démarches, dont Sparte & Athenes n'auroient jamais paru coupables. On les vit l'une & l'autre se deshonorer par leurs lâches & basses flatteries à l'égard non-seulement du Roi de Perse, mais même de ses Satrapes, leur faire la cour, rechercher leurs bonnes graces, ramper devant eux, essuyer leur mauvaise humeur, & cela pour obtenir quelques secours de troupes ou d'argent; oubliant que les Perses, fiers & insolens quand on paroissoit les craindre, devenoient eux-mêmes timides & petits à l'égard de ceux qui avoient le courage de les mépriser. Mais enfin que gagnerent-ils par toutes ces bassesses? Le Traité qui a donné lieu à ces réfléxions, & qui sera à jamais l'opprobre de Sparte & d'Athenes

§. VI.

Guerre d'Artaxerxe contre Evagore, Roi de Salamine. Eloge & caractere de ce Prince. Téribaze accusé faussement : son accusateur puni.

CE que je viens de dire sur la facilité avec laquelle les Grecs auroient pû se rendre redoutables à leurs ennemis, devient encore plus sensible, quand on jette les

yeux, d'un côté sur la diversité des peuples & l'étendue des contrées qui composoient le vaste Empire des Perses, & de l'autre sur la foiblesse du gouvernement, incapable d'animer une si grande masse, & de soutenir le poids de tant d'affaires & de soins. A la Cour tout se conduisoit par les intrigues des femmes, & par les cabales des favoris, dont souvent tout le mérite consistoit à flatter le Prince, & à l'entretenir dans ses passions. C'étoit par leur crédit que se faisoit le choix des Officiers, & que se donnoient les premieres dignités : c'étoit sur leurs avis qu'on jugeoit des services des Généraux d'armée, & qu'on décidoit de leur récompense. La suite fera voir que c'étoit-là la source du mouvement des Provinces, de la défiance de la plupart des Gouverneurs, du mécontentement & ensuite de la révolte des meilleurs Officiers, & du mauvais succès de presque toutes les entreprises que l'on formoit. MNEMON.

Artaxerxe, délivré des soins & de l'embarras que lui causoit la guerre contre les Grecs, songea à terminer celle de Cypre qui duroit depuis quelques années, mais qui étoit poussée foiblement, & il tourna le gros de ses forces de ce côté-là.

Evagore regnoit alors dans Salamine, ville capitale de l'Isle de Cypre. Il descendoit de Teucer le * Salaminien, qui au *Isocrat. in Evagor. pag. 380.*

* *Ce Teucer étoit de Salamine, petite isle près d'Athenes, devenue si célébre par le combat naval qui s'y donna sous Xerxès.*

retour de la guerre de Troye avoit bâti cette ville, & lui avoit donné le nom de sa patrie. Ses descendans y avoient toujours régné depuis : mais un étranger, venu de Phénicie, ayant dépossédé le Roi légitime, avoit pris sa place ; & pour se maintenir dans son usurpation, il avoit rempli la ville de barbares, & soumis toute l'isle à la domination du Roi des Perses.

C'est sous ce Tyran qu'Evagore vint au monde. On prit grand soin de son éducation. Il se distingua parmi les jeunes gens par la beauté de son visage, par la force de son corps, & encore plus par un air de modestie & de pudeur, qui fait le plus grand ornement de cet âge. A mesure qu'il avançoit, on voyoit briller en lui les plus grandes vertus, le courage, la sagesse, la justice. Il porta dès-lors ces vertus à un degré éminent, jusqu'à donner de la jalousie à ceux qui gouvernoient, qui sentoient bien qu'un mérite si éclatant ne pouvoit pas demeurer dans l'obscurité d'une condition privée : mais sa modestie, sa probité, sa droiture les rassurerent, & ils eurent en lui une pleine confiance, à laquelle il répondit toujours par une fidélité inviolable, sans jamais songer à les chasser du trône par la violence ni par la trahison.

Et qui ornat ætatem pudor, *Cic.*

Une voie plus honnête l'y conduisit, & ce fut la Providence, dit Isocrate, qui la lui ménagea. Un des principaux citoyens de la ville égorgea celui qui étoit sur le trône, & songea à arrêter Evagore, & à se

défaire de lui pour s'assurer le sceptre : mais celui-ci s'étant dérobé à ses poursuites se retira à Solos, ville de Cilicie. Son exil loin de lui abattre le courage, lui donna de nouvelles forces. Accompagné seulement de cinquante hommes, déterminés comme lui à vaincre ou à mourir, il revint à Salamine, & chassa du trône celui qui s'en étoit emparé, & qui étoit soutenu par le crédit, & la protection du Roi des Perses. Rétabli dans Salamine, il rendit bientôt son petit Royaume très-florissant par son application à soulager ses sujets & à les protéger en toute maniere, à les gouverner avec justice & bonté, à les rendre actifs & laborieux, à leur inspirer du goût pour la culture des terres, la nourriture des troupeaux, le commerce, la marine. Il les forma aussi à la guerre, & en fit d'excellens soldats.

MNÉMON.

Il étoit déja fort puissant, & s'étoit acquis une grande réputation, lorsque Conon, Général Athénien, après sa défaite près d'Ægos-potamos, se retira chez lui, ne croyant point pouvoir trouver ailleurs ni d'asyle plus sûr pour lui-même, ni de protection plus puissante pour sa patrie. La ressemblance de caracteres & de sentimens lia bientôt entre eux une étroite amitié, qui dura toujours depuis, & leur fut également utile à l'un & à l'autre. Conon avoit beaucoup de crédit à la Cour du Roi de Perse : il s'employa auprès de ce Prince, par le moyen de Ctésias son médecin, pour

AN. M. 3599. AV. J.C. 405. *Isocrat. in Evag. pag. 393-395.*

AN. M. 3605. AV. J.C. 399.

ARTAXERXE le réconcilier avec Evagore son hôte, & il en vint à bout.

Evagore & Conon, occupés du grand dessein d'abattre ou du moins d'affoiblir la puissance de Sparte, qui s'étoit rendue formidable à toute la Grece, concertoient ensemble les moyens de parvenir à leur fin. Ils étoient tous deux citoyens d'Athenes : le dernier par sa naissance, l'autre par le droit d'adoption que ses grands services & son zele pour la République lui avoient mérité. Les Satrapes d'Asie voyoient avec peine leur pays ravagé par les Lacédémoniens, & se trouvoient dans un grand embarras, parce qu'ils n'étoient pas en état de leur tenir tête. Evagore leur remontra que ce n'étoit point par terre qu'il falloit les attaquer, mais par mer ; & il ne contribua pas peu, par le credit qu'il avoit encore auprès du Roi de Perse, à faire nommer Conon, Général de sa flotte. La célebre victoire remportée près de Cnidos sur les Lacédémoniens en fut la suite, & porta à cette République un coup mortel.

An. M. 3606. Av. J.C. 398.

An. M. 3610. Av. J.C. 394.

Les Athéniens, pour reconnoître le service important qu'Evagore & Conon leur avoient rendu auprès d'Artaxerxe, leur érigerent des statues à Athenes.

Pausan. lib. 3. p. 5.

Evagore de son côté, poussant ses conquêtes de ville en ville, travailloit à se rendre maître de l'isle entiere. Les Cypriotes eurent recours au Roi de Perse. Ce Prince, alarmé des progrès rapides d'Evagore dont il craignoit les suites, & com-

Diod. l. 14. pag. 311.

prenant de quelle importance il étoit pour lui de ne point laiſſer tomber en des mains ennemies une iſle dont la ſituation étoit ſi favorable pour tenir en bride l'Aſie Mineure, leur promit un prompt & puiſſant ſecours, ſans ſe déclarer encore ouvertement contre Evagore.

Occupé ailleurs par des ſoins plus importans, il ne put pas lui tenir parole auſſi promptement qu'il l'avoit eſpéré & promis. Cette guerre de Cypre duroit depuis ſix ans, & le ſuccès avec lequel Evagore la ſoutenoit contre le grand Roi, devoit diſſiper dans l'eſprit des Grecs la terreur du nom Perſan, & les réunir tous contre l'ennemi commun. Il eſt vrai que les ſecours qu'Artaxerxe avoit envoyés juſques-là étoient peu conſidérables, & il en fut de même des deux années ſuivantes. Pendant tout ce temps ce fut moins une guerre véritable, que des préparatifs à la guerre. Mais quand il fut libre du côté des Grecs, il y donna une ſérieuſe application, & attaqua Evagore avec toutes ſes forces.

An. M. 3614. Av. J. C. 390.

Iſocrat. in Paneg. pag. 135. 136.

An. M. 3618. Av. J. C 386.

L'armée de terre commandée par Oronte ſon gendre, étoit compoſée de trois cens mille hommes, & la flotte de trois cens galéres: elle avoit pour Amiral Téribaze, Perſan d'une grande nobleſſe & d'une grande réputation. Gaos ſon gendre commandoit ſous lui. Evagore de ſon côté raſſembla le plus de troupes & de vaiſſeaux qu'il lui fut poſſible, mais c'étoit peu de choſe en comparaiſon du formidable ap-

Diod. l. 15. *p.* 328-333.

pareil des Perses. Sa flotte n'étoit que de quatre-vingt dix galéres, & son armée ne montoit à guéres plus de vingt mille hommes. Comme il avoit beaucoup de frégates légéres, il tendit des piéges à celles qui portoient des vivres à l'armée ennemie, en coula à fond un grand nombre, en prit plusieurs, & empêcha les autres d'approcher: ce qui mit la famine parmi les Perses, & y excita de violentes séditions, qu'on ne put appaiser qu'en faisant venir de Cilicie de nouveaux convois. Evagore fortifia sa flotte de soixante galéres qu'il fit construire, & de cinquante qu'Achoris Roi d'Egypte, lui envoya, avec tout l'argent & tout le bled dont il pouvoit avoir besoin.

Evagore avec ses troupes de terre attaqua d'abord une partie de l'armée ennemie qui étoit séparée du reste, & la mit entiérement en déroute. Cette premiere action fut suivie de près du combat naval, où les Perses eurent encore du dessous dans le commencement, mais animés par les reproches & les vives remontrances de l'Amiral de la flotte, ils reprirent courage, & remportérent une pleine victoire. Salamine aussi-tôt fût assiégée par terre & par mer. Evagore, ayant laissé la défense de la ville à son fils nommé Pythagore, en sortit de nuit avec dix galéres, & fit voile vers l'Egypte pour engager le Roi à le soutenir fortement contre l'ennemi commun. Il n'en tira pas tous les secours qu'il

avoit espérés. A son retour, il trouva la ville extrêmement pressée. Se voyant sans ressource & sans espérance, il fut contraint de capituler. Les conditions qu'on lui proposa furent, qu'il abandonneroit toutes le villes de Cypre, excepté Salamine où il se contenteroit de régner, qu'il paieroit au Roi un tribut annuel, & qu'il lui demeureroit soumis comme un serviteur à son maître. L'extrêmité où il étoit réduit l'obligea d'accepter les autres conditions quelque dures qu'elles fussent : mais il ne put jamais se résoudre de consentir à la derniere, & persista toujours à déclarer qu'il ne pouvoit traiter que de Roi à Roi. Téribaze, qui avoit la conduite du siége, ne rabattit rien de ses prétentions.

Oronte, l'autre Général, jaloux de la gloire de son Collegue, avoit écrit secrétement contre lui en Cour, l'accusant, outre plusieurs autres chefs, de former des desseins contre le Roi; & il apportoit pour preuves de cette accusation l'intelligence secrete qu'il conservoit avec les Lacédémoniens, & l'attention marquée qu'il avoit à s'attacher les Chefs de l'armée, & à les gagner par des présens, des promesses, & des manieres engageantes qui ne lui étoient pas naturelles. Artaxerxe, sur ces lettres, jugea qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, pour étouffer promptement une conspiration prête à éclater. Il expédie un ordre, & charge Oronte d'arrêter Téribaze, &

ARTAXERXE de le faire conduire en Cour pieds & mains liées : l'ordre est exécuté sur le champ. Téribaze étant arrivé, demande qu'on lui fasse son procès dans les formes, qu'on lui communique les chefs d'accusation, & qu'on produise les preuves & les témoins. Le Roi, occupé d'autres soins, n'eut pas le temps de prendre alors connoissance de cette affaire.

Cependant Oronte voyant que les assiégés se défendoient vigoureusement, & que les soldats de l'armée, mécontens du départ de Tériba ze, se débandoient, & refusoient de lui obéir, craignit que les choses ne tournâssent mal pour lui. Il fait parler sous-main à Evagore : on reprend la négociation : les offres que ce dernier avoit faites d'abord sont acceptées, & l'on retranche la condition humiliante qui avoit

AN. M 3519. empêché la conclusion du traité. Ainsi le

AV. J.C. 385. siége est levé ; Evagore demeure Roi de Salamine seulement, & s'engage à payer tous les ans un certain tribut.

Il paroît que ce Prince vêcut encore douze ou treize ans depuis la conclusion de ce Traité : car on ne place sa mort qu'à l'an du monde 3632. Il eut une vieillesse heureuse & tranquille, & qui ne fut jamais troublée par aucune maladie, suite ordinaire d'une vive sobre & tempérante. Nicoclès, son fils aîné, lui succéda, & hérita de ses vertus aussi bien que de son sceptre. Il lui fit de magnifiques funérailles. Le discours intitulé *Evagore*, qu'Isocrate

compofa pour animer le jeune Roi à marcher fur les traces de fon pere, & dont j'ai tiré l'éloge qui fuit, lui tint lieu d'Oraifon funèbre. Il adreffa encore à Nicoclès un autre Traité, qui porte fon nom, où il lui donne d'admirables préceptes pour bien régner. J'aurai peut-être lieu d'en parler dans le volume fuivant. MNÉMON.

Eloge & caractère d'Evagore.

QUOIQU'EVAGORE né fût Roi que d'un petit Etat, Ifocrate, qui fe connoiffoit bien en vertu & en mérite, le compare aux plus puiffans Monarques, & le propofe comme un modele parfait d'un bon Roi, perfuadé que ce n'eft pas l'étendue des Provinces, mais l'étendue d'efprit & la grandeur d'ame qui fait les grands Princes. En effet il nous montre en lui plufieurs qualités véritablement royales, & qui doivent nous en donner une grande idée. *Ifocrat. in Evagora.*

Evagore n'étoit pas du nombre de ces Princes qui croient que pour régner, il fuffit d'être de la famille royale, & que la naiffance qui donne droit à la Couronne, donne auffi le mérite & les talens néceffaires pour la foutenir avec honneur. Il ne concevoit pas qu'on pût s'imaginer, que tout autre état, tout autre condition exigeant néceffairement une efpece d'apprentiffage pour y réuffir, l'art de régner, le plus difficile & le plus important de tous, n'eût befoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Il avoit apporté en naiffant

d'heureuses dispositions : un grand fonds de génie, une conception aisée, une pénétration vive & prompte à laquelle rien n'échappoit, une solidité de jugement qui saisissoit tout d'un coup le parti qu'il falloit prendre, qualités qui sembloient pouvoir le dispenser de toute étude & de toute application : & cependant, comme s'il fut né sans talens, & qu'il se fût vû obligé de suppléer par l'étude à ce qui pouvoit lui manquer du côté de la nature, il ne négligea rien de ce qui pouvoit servir à lui orner l'esprit, & (a) il donna un temps considérable à s'instruire, à réfléchir, à méditer, à consulter les gens habiles.

Quand il fut monté sur le trône, son grand soin, sa grande application, fut de connoître les hommes, en quoi consiste principalement la science d'un Prince, & de ceux qui sont à la tête des affaires. Il s'y étoit sans doute préparé par l'étude de l'histoire, qui donne une prudence anticipée, tient lieu de l'expérience, & apprend ce que sont les hommes avec qui l'on a à vivre par ce qu'ont été ceux des autres siécles. Mais on étudie tout autrement les hommes en eux-mêmes, dans leur caractère, dans leur conduite, dans leurs démarches. L'amour de la République le rendit attentif à tous ceux qui étoient capables de la servir ou de lui nuire. Il s'appliqua à entrer dans leurs plus

(a) Ἐν τῷ ζητεῖν, καὶ φροντίζειν, καὶ βουλεύεσθαι, τὸν πλεῖστον χρόνον διέτριβεν.

ſecretes inclinations, à découvrir les plus ſecrets reſſorts qui les faiſoient agir, à connoître leurs différens talens & leurs divers degrés de capacité, afin de marquer à chaque perſonne ſa place, de donner de l'autorité à proportion du mérite, & de faire concourir le bien particulier avec le bien public. Ce n'étoit point ſur le rapport d'autrui, dit Iſocrate, qu'il récompenſoit ni qu'il puniſſoit ſes Sujets, mais ſur ce qu'il en connoiſſoit par lui-même; ni la vertu des gens de bien, ni les mauvais deſſeins des méchans, n'échappoient à ſa lumiere & à ſes recherches.

Il avoit une qualité bien rare dans ceux qui occupent les premieres places, ſurtout lorſqu'ils ſe croyent capables de gouverner par eux-mêmes; je veux dire une docilité merveilleuſe, qui naiſſoit de la défiance où il étoit de ſes propres lumieres. Eclairé comme il étoit, il n'avoit pas, ce ſemble, beſoin d'avoir recours au conſeil des autres; & cependant il ne prenoit aucune réſolution, & ne formoit aucune entrepriſe, ſans avoir conſulté les perſonnes ſages qui étoient à ſa Cour: au lieu que l'orgueil qui eſt le venin ſecret de la ſouveraine puiſſance, porte la plûpart de ceux qui ſont arrivés au trône, à ne plus demander conſeil, ou à ne le plus ſuivre.

Attentif à étudier dans chaque forme de gouvernement & dans chaque condition particuliere ce qu'elles avoient de plus excellent, il ſe propoſoit d'en réunir

ARTAXERXE en lui toutes les bonnes qualités & tous les avantages : affable & populaire comme dans un état Républicain, grave & sérieux, comme dans un Conseil de Vieillards & de Sénateurts ; après avoir pris avec maturité un parti, ferme & décidé, comme dans une monarchie ; profond politique, par l'étendue & la justesse de ses vues ; homme de guerre accompli, par un courage intrépide dans les combats, conduit par une sage modération ; bon pere, bon parent, bon ami ; & ce qui met le comble à son éloge, (a) en tout cela toujours grand, & toujours Roi.

Il soutenoit sa dignité & son rang non par un air de fierté & de hauteur, mais par une sérénité de visage & une majesté douce que donne la vertu & le témoignage d'une bonne conscience. Il gagnoit ses amis par ses libéralités, & soumettoit les autres par une grandeur d'ame à laquelle ils ne pouvoient refuser leur estime & leur admiration.

Mais ce qu'il y avoit de plus royal en lui, & qui lui attiroit pleinement la confiance de ses Sujets, de ses voisins, & même de ses ennemis, c'est sa sincérité, sa bonne foi, son respect pour les engagemens qu'il avoit pris, sa haine, ou plutôt la détestation qu'il témoignoit pour tout déguisement, tout mensonge, toute fourberie. Une simple parole de sa part étoit

(a) Τυγχάνων δὲ τῷ πᾶσι τούτοις διαφέρειν.

regardée comme un ferment facré, & l'on fçavoit que rien n'étoit capable de le porter à y donner la plus légere atteinte.

C'eft par toutes ces excellentes qualités qu'il vint à bout de réformer la ville de Salamine, & d'en changer entierement la face en affez peu de temps. Il la trouva groffiere, féroce, barbare, ennemie des Sçavans & des fciences, fans goût ni pour les lettres, ni pour le commerce, ni pour les armes. Que ne peut point un Prince qui aime fon peuple, & qui en eft aimé; qui ne fe croit grand & puiffant que pour le rendre heureux; & qui fçait mettre en honneur le travail, l'induftrie, le mérite, de quelque genre qu'il foit! Affez peu d'années après qu'il fut monté fur le trône, on vit fleurir à Salamine les arts, les fciences, le commerce, la marine, la guerre; en forte que cette ville ne le cédoit à aucune des plus opulentes de la Grece.

Ifocrate répéte bien des fois que dans les louanges qu'il donne à Evagore, dont je n'ai rapporté qu'une partie, loin de rien exagérer, il demeure toujours au deffous de la vérité. A quoi peut-on attribuer un régne fi fage, fi jufte, fi modéré, fi conftamment employé à y rendre les Sujets heureux, & à procurer le bien public? Il me femble que l'état où s'étoit trouvé Evagore avant que de régner, y contribua beaucoup. C'eft un grand obftacle à la

ARTAXERXE connoissance & à la pratique des devoirs d'un Prince, que d'être né tel, & que de n'avoir jamais éprouvé d'autre situation que celle de maître & de souverain. Evagore, qui étoit né sous un Tyran, avoit long-temps obéi avant que de commander. Il avoit senti dans une vie privée & dépendante le joug d'une puissance absolue & despotique. Il s'étoit vû exposé à l'envie & à la calomnie, & avoit été en péril à cause de son mérite & de sa vertu. Il ne falloit dire à un tel Prince, quand il monta sur le trône, que ce qu'on disoit à un grand * Empereur. (a) « Vous n'avez pas » toujours été ce que vous êtes devenu. » L'adversité vous a préparé à user bien » de la souveraine puissance. Vous avez » long-temps vêcu parmi nous, & comme » nous. Vous avez été en péril sous de » mauvais Princes. Vous avez tremblé : » vous avez sçû par votre expérience com» ment on traitoit l'innocence & la vertu. » Ce qu'il avoit souffert, ce qu'il avoit craint pour lui-même ou pour les autres, ce qu'il avoit vû d'injuste & de déraisonnable dans la conduite de ses prédécesseurs, lui avoit ouvert les yeux sur toutes ses obligations. Il suffisoit de lui dire ce que l'Empereur Galba disoit à Pison en l'adoptant pour l'associer à l'Em-

* *Trajan.*

(a) Quàm utile est ad usum secundorum per adversa venisse ! Vixisti nobiscum, periclitatus es, timuisti. Quæ tunc erat innocentium vita scis, & expertus es. *Plin. in Panegyr.*

pire : « Souvenez-vous de ce que vous » avez condamné ou loué dans les Princes » lorsque vous étiez particulier. Il ne faut » que consulter le jugement que vous en » avez porté alors, & le suivre, pour être » instruit & bien régner.

Jugement de Téribaze

Nous avons dit que Téribaze, accusé par Oronte de former une conspiration contre Artaxerxe, avoit été conduit en Cour pieds & mains liése. Gaos, Amiral de la flotte, qui avoit épousé sa fille, craignant que le Roi ne l'enveloppât dans l'affaire de son beau-pere, & ne le fît mourir sur un simple soupçon, ne crut pouvoir trouver de sûreté pour lui que dans une révolte ouverte. Il étoit fort aimé des soldats, & tous les Officiers de la flotte lui étoient particuliérement attachés. Sans perdre de temps il envoie des Députés au Roi d'Egypte Achoris, & conclut avec lui une ligue contre le Roi de Perses. D'un autre côté, il sollicite vivement les Lacédémoniens à entrer dans cette ligue, avec assurance de les rendre maîtres de toute la Grece, & d'y établir par-tout leur maniére de gouverner, à quoi il paroît qu'ils aspiroient depuis long-temps. Ils écouterent favorablement cette proposition, & saisi-

Diod. l. 15. p. 334. 335.

(*a*) Utilissimus quidem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus, cogitare quid aut nolueris sub alio principe, aut volueris. *Tacit. Hist. lib.* 1. *cap.* 16.

ARTAXERXE rent avec joie cette occasion de prendre les armes contre Artaxerxe, d'autant plus que la paix qu'ils avoient conclue depuis peu avec lui, par laquelle ils lui abandonnoient tous les Grecs de l'Asie, les avoit couverts de honte.

Aussi-tôt qu'Artaxerxe eut terminé la guerre de * Cypre, il songea à finir aussi l'affaire de Téribaze. Il a l'équité de lui donner pour Commissaires trois des plus grands Seigneurs de Perse d'une probité reconnue, & d'une réputation qui les rendoit respectables à toute la Cour. L'affaire est donc examinée, & l'on écoute de part & d'autre les parties. Pour un crime aussi considérable que celui d'avoir conspiré contre la personne du Roi, on ne produisoit d'autres preuves que la lettre d'Oronte, c'est-à-dire, d'un ennemi déclaré qui cherchoit à supplanter son rival. Oronte avoir espéré de son crédit à la Cour, que l'affaire ne seroit point discutée selon les formes ordinaires, & que sur les Mémoires qu'il avoit envoyés, l'accusé, sans autre examen, seroit condamné. Mais on n'en usoit pas ainsi chez les Perses. Une régle anciennement établie parmi eux, & qui fait partie du droit naturel, étoit de ne condamner jamais personne sans l'avoir entendu, & sans lui avoir confronté ses accusateurs. Téribaze fut donc écouté.

* *Diodore remet la décision de cette affaire après la guerre des Cadusiens dont nous parlerons bientôt, ce qui paroit peu vraisemblable.*

Il répond à tous les articles de la lettre. MNÉMON.
Quant à sa connivence avec Evagore, le traité même conclu par Oronte fait son apologie, puisqu'il est absolument le même que celui qu'il avoit offert, excepté une condition qui auroit fait honneur à son Maître. Pour son amitié avec les Lacédémoniens le traité glorieux qu'il leur avoit fait signer, doit faire connoître si elle avoit pour but ses propres intérêts, ou ceux du Roi. Il ne désavoue pas le crédit qu'il a dans l'armée : mais depuis quand est-ce un crime d'être venu à bout de se faire aimer des Officiers & des soldats ? Enfin il termine sa défense en rappellant le souvenir des longs services qu'il a rendus au Roi avec une fidélité qui ne s'est jamais démentie, & sur-tout du bonheur qu'il a eu de lui sauver la vie dans une chasse où deux lions étoient près de le dévorer. Les trois Commissaires d'un commun suffrage, déclarerent innocent Téribaze. Le Roi lui rendit son ancienne amitié, & justement irrité du noir complot d'Oronte, il fit tomber sur lui tout le poids de son indignation. Un seul exemple de cette sorte contre les délateurs convaincus de fausseté, fermeroit pour toujours la porte à la calomnie. Que d'innocens opprimés, faute de garder cette regle, que des païens même ont regardée comme la base de toute justice, & la gardienne du repos public !

§. VII.

Expédition d'Artaxerxe contre les Caduſiens. Hiſtoire de Datame Carien.

Plut. in Artax. pag. 1023. 1024.

QUAND Artaxerxe eut terminé la guerre de Cypre, il en commença une nouvelle contre les Caduſiens, qui s'étoient apparemment révoltés, & avoient refuſé de payer le tribut ordinaire; car les Auteurs ne diſent rien du ſujet de cette guerre. Ces peuples habitoient une partie des montagnes ſituées entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne, au Nord de la Médie. Le terroir y eſt ſi ingrat, & ſi peu propre au labourage, qu'on n'y ſemoit point de bled. Les habitans n'avoient preſque pour toute nourriture que des pommes, des poires, & quelqu'autres fruits de cette eſpece. Accoutumés de bonne heure à une vie dure & laborieuſe, ils comptoient pour rien les fatigues & les dangers, & par cette raiſon étoient fort propres au métier de la guerre. Le Roi marcha en perſonne contr'eux à la tête d'une armée de trois cens mille hommes d'infanterie & de dix mille chevaux. Téribaze le ſuivit dans cette expédition.

A peine Artaxerxe fut-il un peu avancé dans le pays, que ſon armée ſouffrit une diſettte affreuſe. Les troupes ne trouvoient rien pour ſubſiſter, & il étoit impoſſible de faire venir des vivres d'ailleurs à cauſe des chemins difficiles & impraticables

MNÉMON.

Tout le camp ne vivoit donc que de bêtes de sommes qu'on tuoit ; & elles devinrent bientôt si rares, que la tête d'un âne y valoit soixante dragmes, & on avoit encore bien de la peine à en trouver. La table du Roi même vint à manquer, & il ne restoit que peu de chevaux, tous les autres ayant été consommés.

Trente livres.

Dans cette fâcheuse conjoncture, Téribaze sauva le Roi & l'armée par un stratagême dont il s'avisa. Il y avoit deux Rois des Cadusiens, tous deux campés séparément avec leurs troupes. Téribaze, qui s'informoit de tout, avoit appris qu'ils n'étoient pas en bonne intelligence, & que la jalousie les empêchoit d'agir de concert comme ils devoient. Après avoir communiqué son dessein à Artaxerxe, il s'en va trouver l'un de ces deux Rois, & envoie son fils à l'autre. Chacun d'eux fit entendre à celui à qui il parloit que l'autre Roi envoyoit à son insçu des Ambassadeurs à Artaxerxe pour traiter avec ce Prince, & lui conseilla de prendre les devans afin de rendre ses conditions meilleures, promettant de l'aider de tout son crédit. La fraude réussit. Les (a) Païens la croyoient permise à l'égard des ennemis. Les Ambassadeurs partirent chacun de leur côté, les uns avec Téribaze, les autres avec son fils.

Comme cette double négociation dura un peu de temps, Artaxerxe commença à

(a) Dolus, an virtus, quis in hoste requirat ? *Virg.*

entrer en soupçon contre Téribasse ; & ses ennemis, profitant de cette occasion, n'oublierent rien pour le calomnier, & pour le perdre dans l'esprit du Roi. Déja même ce Prince se répentoit de s'être fié à lui ; & par là ils donnoit lieu à ses envieux de répandre leurs calomnies. A quoi tient la fortune des plus fidéles Sujets auprès d'un Prince soupçonneux & crédule ? Sur ces entrefaites arrivent Téribaze de son côté, & son fils de l'autre, chacun avec les Ambassadeurs des Cadusiens. Le traité ayant été conclu avec les uns & les autres, & la paix faite, Téribaze devint plus puissant que jamais dans l'esprit de son maître, & partit avec lui.

Le Roi, dans cette marche, se fit beaucoup admirer. Ni l'or dont il étoit couvert, ni sa robe de pourpre, ni les pierreries qui brilloient sur sa personne, & qui montoient à la somme de trente-six millions, ne l'empêchoient point de se livrer à la fatigue comme le moindre soldat. On le voyoit, le carquois sur l'épaule, & le bras chargé de son bouclier, laisser son cheval, & marcher le premier dans ces chemins raboteux & difficiles. Les soldats, voyant sa patience & son courage, animés par son exemple, devenoient si légers, qu'il sembloit, qu'ils eussent des aîles. Enfin, ils arriva à une de ses maisons royales, où il y avoit des jardins parfaitement bien tenus, & un parc d'une grande étendue, & d'autant plus merveilleux que toute la campa-

Douze mille talens.

gne des environs étoit nue & ſans aucun arbre. Comme on étoit au cœur de l'hiver, & qu'il faiſoit un froid exceſſif, il permit à ſes ſoldats de couper du bois dans ſon parc, ſans épargner les plus beaux arbres, ni ces pins, ni ces cyprès. Mais les ſoldats ne pouvant ſe réſoudre à abbattre des arbres dont ils admiroient la beauté & la grandeur, le Roi prit la coignée lui-même, & commença à couper l'arbre qui lui parut le plus beau & le plus grand; après quoi les ſoldats ne ménagerent plus rien, couperent tous le bois qui leur étoit néceſſaire & allumerent tant de feux, qu'ils paſſerent la nuit ſans aucune incommodité. Quand on fait réflexion combien les grands Seigneurs tiennent à leurs jardins & à leurs maiſons de plaiſance, on doit ſçavoir gré à Artaxerxe du généreux ſacrifice qu'il fait ici, qui marquoit en lui un bon cœur, ſenſible à la peine & aux ſouffrances de ſes ſoldats. Mais il ne ſoutint pas toujours ce caractère.

Le Roi avoit perdu dans ce voyage un grand nombre de braves gens, & preſque tous ſes chevaux. Et comme il s'imagina qu'on le mépriſoit à cauſe de ſes grandes pertes, & du mauvais ſuccès de ſon expédition, il devint de mauvaiſe humeur contre les Grands de ſa Cour, & en fit mourir un grand nombre dans des emportemens de colére, & un plus grand nombre par défiance, & par crainte qu'ils n'entrepriſſent quelque choſe contre lui. Car la

crainte, dans un Prince ombrageux, est une passion très-meurtriere & très-sanguinaire : au lieu que le véritable courage est doux, humain, & éloigné de tout soupçon.

Cornel. Nep. in vit. Datamis.

Un des principaux Officiers qui périrent dans l'expédition contre les Cadusiens, fut Camisare, Carien de nation, Gouverneur de la Leuco-Syrie, Province enclavée entre la Cilicie & la Cappadoce. Son fils Datame lui succéda dans ce Gouvernement, qui lui fut donné en récompense des bons services qu'il avoit aussi rendus au Roi dans cette même expédition. C'étoit le plus grand Capitaine de son temps, & Cornelius Népos qui nous a donné sa vie, ne met au dessus de lui parmi les barbares qu'Amilcar & Annibal. Il paroît par cette vie que personne ne l'a jamais surpassé en hardiesse, en valeur, en habileté à inventer des ruses & des stratagêmes, en activité pour pousser vivement ses desseins, en présence d'esprit pour prendre son parti sur le champ, & pour trouver des ressources dans les occasions les plus désespérées ; en un mot, dans tout ce qui regarde la science de la guerre. Il semble que pour avoir un nom plus illustre, il ne lui ait manqué qu'un plus grand théâtre, & peut-être un Historien qui nous eût marqué ses actions dans un plus grand détail : car Cornelius Népos, selon son plan général, n'a pû les rapporter que d'une maniere fort succincte.

Il

Il commença à se distinguer particuliérement dans une commission qui lui fut donnée de réduire Thyus, Prince très-Puissant, & Gouverneur de Paphlagonie, qui s'étoit révolté contre le Roi. Comme il étoit son proche parent, il crut devoir employer d'abord les voies de douceur & de conciliation, qui penserent lui couter la vie par les embuches que lui dressa le perfide Thyus. Echappé d'un si grand péril, il l'attaqua à force ouverte, quoiqu'il se vit abandonné par Ariobarzane Satrape de la Lydie, & de l'Ionie, & de toute la Phrygie, que la jalousie empêcha de le sécourir. Il se saisit de son ennemi, & le prit vif avec sa femme & ses enfans. Il sçavoit quelle joie cette nouvelle causeroit au Roi, & il chercha à la lui rendre encore plus sensible par le plaisir de la surprise. Il partit avec son illustre prisonnier sans en donner avis à la Cour, & marcha à grandes journées pour prévenir le bruit que la renommée pourroit en répandre. Quand il y fut arrivé, il équipa Thyus d'une maniére fort singuliére. C'étoit un grand homme, d'une haute taille, d'un visage hagard & terrible: il avoit le teint noir, les cheveux fort longs, & la barbe de même. Il le revêtit d'un habit magnifique, lui mit au col & aux bras un collier & des brasselets d'or, & lui donna tout l'équipage d'un Roi; & il l'étoit en effet. Pour lui, couvert d'un habit grossier de paysan, & vêtu comme un chasseur, la main

droite armée d'une maſſue, il conduiſoit de la gauche Thyus en leſſe, comme on méne une bête qu'on a priſe. La nouveauté du ſpectacle attira toute la ville. Mais perſonne ne fut plus ſurpris ni plus content que le Roi, quand il les vit paroître l'un & l'autre devant lui dans ce plaiſant appareil. La rébellion de ce Prince très-puiſſant dans ſon pays, lui avoit cauſé de grandes & de juſtes alarmes. Il ne s'attendoit pas à le voir ſi-tôt livré entre ſes mains. Une ſi prompte & ſi heureuſe exécution lui fit mieux connoître que jamais tout le mérite de Datame.

Pour marquer le cas qu'il en faiſoit, il voulut qu'il partageât avec Pharnabaze & Tithrauſte, les deux premiers hommes de l'Etat, le commandement de l'armée qu'on deſtinoit contre l'Egypte; & même il l'en chargea en chef, quand il eut rappellé Pharnabaze.

Comme il étoit près de partir pour cette expédition, Artaxerxe lui ordonna de marcher promptement contre Aſpis, qui avoit fait révolter le pays où il commandoit dans le voiſinage de la Cappadoce. La commiſſion étoit peu importante pour un Officier qu'on venoit de nommer Général, & d'ailleurs fort périlleuſe, parce qu'il falloit aller chercher l'ennemi dans un pays fort éloigné. Le Roi s'apperçut bientôt qu'il avoit fait une faute, & le contremanda. Mais Datame étoit parti ſur le champ avec une poignée de gens, & il

avoit marché jour & nuit, comptant que, pour surprendre & vaincre l'ennemi, il n'avoit besoin que de diligence, & non d'un grand nombre de troupes. Il le surprit en effet, & les couriers que le Roi lui avoit dépêchés rencontrerent en chemin Aspis qu'on menoit à Suse, pieds & mains liées.

Il n'étoit parlé en Cour que de Datame. On ne sçavoit ce qu'on devoit le plus admirer, ou de sa prompte obéissance, ou de sa courageuse & sage hardiesse, ou de son rare bonheur. Une gloire si brillante blessa ceux des Courtisans qui gouvernoient. Ennemis en secret les uns des autres, & séparés par la contrariété d'intérêts & le concours des mêmes prétentions, ils se réunirent contre un mérite supérieur qui les effaçoit tous, & qui dès-là étoit un crime à leur égard. Ils conspirerent ensemble pour le ruiner dans l'esprit du Roi, & ils n'y réussirent que trop. Comme ils l'obsédoient sans cesse, & qu'il n'étoit point en garde contre des personnes qui paroissoient affectionnées à son service, ils lui inspirerent de la jalousie & du soupçon contre le plus zélé & le plus fidéle de ses serviteurs.

Un ami intime que Datame avoit à la Cour, & qui étoit dans une des premieres places, lui donna avis de ce qui s'y passoit, & de la conspiration qu'on avoit formée contre lui, qui avoit déja indisposé

ARTAXERXE le Roi à son égard. (a) Il lui représentoit que si l'expédition d'Egypte dont on l'avoit chargé venoit à tourner mal, il se trouveroit exposé à un grand danger. Que la coutume des Rois étoit de s'attribuer à eux seuls & à leur bonheur les heureux succès, & d'imputer les mauvais à la faute de leurs Généraux, & de les en rendre responsables au péril de leur tête. Qu'il couroit d'autant plus de risque, que tous ceux qui environnoient le Roi, & qui s'étoient rendus maîtres de son esprit, étoient ses ennemis déclarés, & avoient juré sa perte.

Sur ces avis, Datame se détermine à quitter le service du Roi, sans pourtant rien faire encore qui fût contraire à la fidélité qu'il lui devoit. Il laisse le commandement de l'armée à Mandrocle de Magnésie, part avec ses troupes particuliéres pour la Cappadoce, s'empare de la Paphlagonie qui en étoit voisine, s'unit sous main avec Ariobarzane, assemble des troupes, s'assure des places, & y met bonne garnison. Il apprit que ceux de Pisidie armoient contre lui. Il ne les attendit pas, & y fit marcher son armée commandée par

(a) Docet eum magno fore in periculo, si quid illo imperante, in Ægypto adversi accidisset. Namque eam esse consuetudinem regum, ut casus adversos hominibus tribuant, secundos fortunæ suæ: quo facilè fieri, ut impellantur ad eorum perniciem, quorum ductu res malè gestæ nuncientur. Illum hoc majore fore in discrimine, quòd, quibus Rex maximè obediat, eos habeat inimicissimos. *Cornel. Nep. in vit. Datam. cap. 5.*

son fils puîné, qui eut le malheur d'être tué dans un combat. De quelque vive douleur que fût pénétré ce pere, il céla sa mort, de peur qu'une si fâcheuse nouvelle ne jettât le découragement dans ses troupes. Quand il fut arrivé près de l'ennemi, son premier soin fut d'occuper un poste avantageux. Mithrobarzane son beau-pere, qui commandoit la cavalerie, croyant son gendre absolument perdu, se détermina à passer du côté des ennemis. Datame, sans se troubler ni se déconcerter, fit courir le bruit dans l'armée que c'étoit une feinte concertée entre son beau-pere & lui, & le suivit de près, comme pour se mettre en état d'attaquer en même-temps l'ennemi des deux côtés. La ruse eut tout le succès qu'il en attendoit. Quand on en vint aux mains, Mithrobarzane fut traité de part & d'autre comme ennemi, & taillé en pieces avec les siens. L'armée des Pisidiens prit la fuite, & laissa Datame maître du champ de bataille, & de tout le riche butin qui se trouva dans le camp des vaincus.

Diod. l. 15. pag. 399.

Jusques-là Datame ne s'étoit point encore déclaré ouvertement contre le Roi, les actions dont nous avons parlé n'étant que contre des Gouverneurs avec qui il pouvoit avoir des querelles particulieres, comme nous avons remarqué ailleurs que cela étoit assez ordinaire. Son propre fils aîné (il s'appelloit Scismas) se rendit son accusateur auprès du Roi, & lui découvrit tous ses desseins. Artaxerxe en fut vrai-

ARTAXERXE

ment effrayé. Il connoiſſoit tout le mérite de ce nouvel ennemi. Il ſçavoit qu'il ne s'engageoit point dans une entrepriſe ſans en avoir mûrement peſé toutes les ſuites, & ſans avoir pris toutes les meſures néceſſaires pour la faire réuſſir; & que juſques-là l'exécution avoit toujours répondu à tous ſes projets. Il envoya contre lui en Cappadoce une armée de près de deux cens mille hommes, dont il y en avoit vingt mille de cavalerie, le tout ſous la conduite d'Autophradate. Les troupes de Datame n'égaloient pas la vingtieme partie de celles du Roi. Ainſi toute ſa reſſource étoit en lui-même, dans le courage de ſes ſoldats, & dans l'heureuſe ſituation du poſte qu'il avoit choiſi. Car c'étoit-là ſa grande ſcience, & jamais Capitaine ne ſçut mieux que lui prendre ſes avantages, ni mieux profiter du terrein, quand il s'agiſſoit de ranger une armée en bataille.

La ſienne, comme je l'ai déja dit, étoit infiniment inférieure à celle des ennemis. Il s'étoit poſté de telle ſorte qu'ils ne pouvoient pas l'envelopper; qu'au moindre mouvement qu'ils faiſoient, il leur tomboit ſur les bras, & les incommodoit conſidérablement; & que s'ils prenoient la réſolution d'en venir aux mains, leur grand nombre leur devenoit abſolument inutile. Autophradate ſentoit bien que ſelon toutes les regles de la guerre il ne falloit point dans une telle conjoncture, haſarder la bataille: mais il trouvoit auſſi qu'il étoit

honteux pour lui, avec une armée si nombreuse de prendre le parti de la retraite, ou de demeurer plus long-temps dans l'inaction devant une petite poignée de soldats. Il donna donc le signal. La premiere attaque fut rude, mais les troupes d'Autophradate plierent bientôt, & furent mises en déroute. Le vainqueur les poursuivit pendant quelque temps, & en fit un grand carnage. Il n'y eut que mille hommes de tués du côté de Datame.

Il se donna encore plusieurs combats, ou plutôt plusieurs escarmouches, où celui-ci avoit toujours le dessus, parce que connoissant parfaitement le pays, & réussissant sur-tout dans les ruses de la guerre, il se postoit toujours avantageusement, & engageoit les ennemis dans des terreins difficiles, d'où ils ne pouvoient se tirer sans perte. Autophradate, voyant tous ses efforts inutiles, & toutes ses ressources épuisées, & désespérant de pouvoir soumettre par la force un ennemi si rusé & si courageux, parla d'accommodement, & lui proposa de rentrer en grace avec le Roi à des conditions honorables. Datame comprenoit bien qu'il y avoit peu de sûreté pour lui dans ce parti, parce qu'il est rare que les Princes se réconcilient de bonne foi avec un Sujet qui a manqué à son devoir, & à qui ils se voient en quelque sorte obligés de céder. Cependant, comme ce n'étoit que par désespoir qu'il s'étoit précipité dans la révolte, & qu'au fond du

ARTAXERXE

cœur il conservoit toujours pour son Prince des sentimens d'affection & de zele, il accepta avec joie des offres qui feroient cesser l'état violent où son malheur l'avoit engagé, & qui lui donneroient moyen de rentrer dans son devoir, & d'employer ses talens au service du Prince à qui ils étoient dûs. Il promit d'envoyer des Députés au Roi. Les actes d'hostilité cesserent, & Autophradate se retira dans la Phrygie, qui étoit son Gouvernement.

Datame ne s'étoit pas trompé. Artaxerxe, outré de dépit contre lui, avoit changé en une haine implacable l'estime & l'affection qu'il lui avoit autrefois témoignées. Voyant qu'il ne pouvoit le vaincre par la force & par les armes, il ne rougit point d'employer l'artifice & la trahison pour s'en défaire ; moyens indignes de tout homme d'honneur, combien plus d'un Prince ! Il aposta plusieurs meurtriers pour l'assassiner ; mais Datame fut assez heureux pour éviter leurs embuches. Enfin Mithridate, fils d'Ariobarzane, à qui le Roi avoit fait de magnifiques promesses s'il pouvoit le délivrer d'un si redoutable ennemi, s'étant insinué dans son amitié, & lui ayant donné, pendant un assez long-temps, bien des marques d'une fidélité à toute épreuve pour gagner sa confiance, profita d'un moment favorable où il le trouva seul, & le perça de son épée avant qu'il fût en état de se défendre.

Ainsi (*a*) périt dans les pieges d'une fausse amitié ce brave Capitaine, qui s'étoit toujours fait honneur de garder une fidélité inviolable à l'égard de ceux qui s'étoient attachés à lui. Heureux, s'il s'étoit toujours piqué d'être aussi fidéle Sujet, que bon ami; & s'il n'avoit pas terni sur la fin de ses jours l'éclat de ses qualités héroïques par le mauvais usage qu'il en fit, & que la crainte des disgraces, l'injustice des envieux, l'ingratitude du Maître pour les services rendus, ni aucun autre prétexte, ne peuvent jamais autoriser!

Je m'étonne que, comparable par ses rares vertus militaires aux plus grands hommes de l'antiquité, son mérite soit demeuré comme enséveli dans le silence & l'oubli. Ses actions & ses exploits méritent bien pourtant d'être relevés. Car c'est dans ce petit corps de troupes, tels que ceux de Datame, où tout est nerf, tout est conduit par la prudence, & où le hasard n'a point de lieu, que paroît dans tout son jour l'habileté d'un Commandant.

CHAPITRE QUATRIEME.

Histoire abregée de Socrate.

COMME la mort de Socrate est un des plus considérables événemens de l'an-

(*a*) Ita vir, qui multos consilio, neminem perfidiâ ceperat, simulatâ captus est amicitia. *Corn. Nep.*

ARTAXERXE

tiquité, j'ai cru devoir traiter ce sujet avec toute l'étendue qu'il mérite. Dans cette vûe je prendrai les choses d'un peu plus haut, pour donner aux Lecteurs une juste idée du Prince des Philosophes.

Deux Auteurs principalement me fourniront ce que j'ai à dire sur ce sujet : Platon & Xénophon, tous deux disciples de Socrate. C'est eux qui ont transmis à la postérité plusieurs de ses entretiens, (*a*) car ce Philosophe n'a rien laissé par écrit ; & qui nous ont conservé dans un grand détail toutes les circonstances de sa condamnation & de sa mort. Platon en avoit été témoin. Il raconte dans son Apologie la maniere dont Socrate fut accusé & se défendit : dans Criton, le refus qu'il fit de se sauver de la prison : & dans le Phédon, son discours admirable sur l'immortalité de l'ame, qui fut aussi-tôt suivi de sa mort. Xénophon étoit pour lors absent, & en chemin pour revenir dans sa patrie après l'expédition du jeune Cyrus contre son frere Artaxerxe. Ainsi il n'a écrit l'Apologie de Socrate que sur le rapport des autres : mais ce qu'il écrit de ses actions & de ses discours dans ses quatre livres des choses mémorables, il le sçavoit par lui-même. Diogéne de Laërce a écrit la vie de Socrate, mais d'une maniere fort séche & fort abrégée.

(*a*) Socrates, cujus ingenium variosque sermones immortalitati scriptis suis Plato tradidit, literam nullam reliquit. *Cic. de Orat. lib.* 13. *n.* 57.

§. I.

Naissance de Socrate. Il s'applique d'abord à la sculpture ; puis à l'étude des sciences : les merveilleux progrès qu'il y fait. Son goût pour la morale : son caractère : ses emplois : ce qu'il eut à souffrir de la mauvaise humeur de sa femme.

SOCRATE nâquit à Athénes la quatrieme année de la soixante-dix-septieme Olympiade. Son pere étoit Sculpteur, & se nommoit Sophronisque : sa mere étoit sage-femme, & s'appelloit Phénéréte. On voit ici que la bassesse de la naissance n'est point un obstacle au vrai mérite, qui seul fait la solide gloire & la véritable noblesse. Il paroît par les comparaisons que Socrate employoit assez souvent dans ses discours, qu'il ne rougissoit point de la profession de son pere, ni de celle de sa mere. Il s'étonnoit qu'un Sculpteur appliquât tout son esprit à faire qu'une pierre brute devînt semblable à un homme, & qu'un homme se mît si peu en peine de n'être pas semblable à une pierre brute. Il avoit coutume de dire qu'il exerçoit la fonction d'accoucheur à l'égard des esprits, en leur faisant produire au dehors toutes leurs pensées ; & c'étoit-là en effet le rare talent de Socrate. Il traitoit les matieres dans un ordre si simple, si naturel, si net, qu'il faisoit dire à ceux avec qui il entroit en dispute tout ce qu'il vou-

AN. M. 3533. AV. J.C. 471. *Diog. Laert. in Socrat. p. 100.*

Idem. p. 110.

Plat. in Theatet. p. 149. &c.

ARTAXERXE loit, & qu'il leur faisoit trouver dans leur propre fonds la réponse à toutes les questions qu'il leur proposoit. Il apprit d'abord le métier de son pere, & s'y rendit fort habile. On voyoit encore du temps de

Pausan. lib. 9. pag. 596. Pausanias à Athenes un Mercure & des Graces de sa façon : & il est à présumer que ces ouvrages n'auroient pas trouvé lieu parmi ceux des plus grands maîtres de l'art, s'ils n'en avoient été jugés dignes.

Diogen. p. 101. On dit que ce fut Criton qui le retira de la boutique de son pere ayant admiré la beauté de son esprit, & ne jugeant pas raisonnable qu'un jeune homme, capable des plus grandes choses, demeurât perpétuellement attaché sur la pierre le ciseau à la main. Il fut disciple d'Archélaüs, qui le prit fort en affection : celui-ci l'avoit été d'Anaxagore, Philosophe très-célebre. Ses premieres études eurent pour objet la Physique & les choses de la nature, le mouvement des cieux & des astres, selon la coutume de ce temps-là, où l'on ne connoissoit encore que cette partie de la Phi-

Lib. 4. Memorab. pag. 710. losophie, & Xénophon nous assure qu'il y étoit très-sçavant. Mais, (*a*) après avoir

(*a*) Socrates primus philosophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coëgit de vita & moribus, rebusque bonis & malis quærere. *Cic. Tusc. Quæst. lib.* 5. *n.* 10.

Socrates mihi videtur, id quod constat inter omnes, primus à rebus occultis, & ab ipsa natura involutis, in quibus omnes ante eum philosophi occupati fuerunt, avocavisse philosophiam, & ad vitam communem adduxisse : ut de virtutibus & vitiis, omninòque de bonis rebus & malis quæreret ; cœlestia

connu par sa propre expérience combien ces sortes de connoissances étoient difficiles, abstruses, enveloppées par la nature même, & d'ailleurs peu utiles pour le commun des hommes, il fut le premier, comme dit Cicéron, qui s'avisa de faire descendre la Philosophie du ciel, de la placer dans les villes, de l'introduire même dans les maisons particulieres, l'humanisant pour ainsi dire & la rendant plus familiere, plus à l'usage de la vie commune, plus à la portée des hommes, & l'appliquant uniquement à ce qui pouvoit les rendre plus raisonnables, plus justes, & plus vertueux. Il trouvoit qu'il y avoit une espece de folie de consumer toute la vivacité de son esprit, & d'employer tout son temps dans des recherches purement curieuses, environnées de ténebres impénétrables, absolument incapables de contribuer au bonheur de l'homme, pendant qu'on négligeoit de s'instruire des devoirs communs & ordinaires de la vie, & d'apprendre ce qui est conforme ou contraire à la piété, à la justice, à l'honnêteté, en quoi consiste la force, la tempérance, la sagesse; quel est le but de tout gouvernement, quelles en sont les régles, quelles qualités sont nécessaires pour bien commander & bien gouverner. Nous ver-

Xenoph. Memorabl. l. 1. pag. 710.

autem vel procul esse à nostra cognitione censeret, vel, si maximè cognita essent, nihil tamen ad benè vivendum conferre. *Cic. Academ. Quæst. lib. 1. n. 15.*

ARTAXERXE rons dans la ſuite l'uſage qu'il fit de cette étude.

Bien loin qu'elle l'empêchât de remplir les devoirs d'un bon citoyen, elle ſervit à l'y rendre plus fidele. Il porta les armes comme le faiſoient tous ceux d'Athenes, mais avec des motifs plus purs & plus éclairés. Il fit pluſieurs campagnes, ſe trouva à pluſieurs actions, & s'y diſtingua toujours par ſon courage & ſa bravoure. On le vit ſur la fin de ſa vie, donner dans le Sénat, dont il étoit membre, des preuves éclatantes de ſon zele pour la juſtice, ſans que les plus grands dangers puſſent l'affoiblir.

Il s'étoit accoutumé de bonne heure à une vie ſobre, dure, laborieuſe, ſans laquelle il eſt rare qu'on ſoit en état de ſatisfaire à la plûpart des devoirs d'un bon citoyen. Il eſt difficile de porter plus loin qu'il le fit le mépris des richeſſes, & l'amour de la pauvreté. Il regardoit comme une perfection divine de n'avoir beſoin de rien, & il croyoit qu'on approchoit d'autant plus près de la Divinité, qu'on ſe contentoit de moins de choſe. (*a*) Voyant la pompe & l'appareil que le luxe étaloit dans de certaines cérémonies, & la quantité infinie d'or & d'argent qu'on y portoit : « Que de choſes, diſoit-il, en ſe félicitant lui-même ſur ſon état, que de

Xenoph. Memorab. l. 1. p. 731.

(*a*) Socrates in pompa, cùm magna vis auri argentique ferretur; Quàm multa non deſidero, inquit! *Cic. Tuſc. Quæſt. lib. 5. num. 91.*

MNÉMON.

» choses dont je n'ai pas besoin! » *Quantis non egeo.!*

Il avoit hérité de son pere quatre-vingts mines, c'est-à-dire, quatre mille livres; & un de ses amis ayant eu besoin de cette somme, il la lui prêta. Mais les affaires de cet ami ayant mal tourné, il perdit tout, & il souffrit cette perte avec tant d'indifférence & de tranquillité, qu'il ne songea pas même à s'en plaindre. On voit dans l'œconomique de Xénophon que son bien ne montoit en tout qu'à cinq mines, c'est-à-dire, à deux cens cinquante livres. Il avoit pour amis les plus riches d'Athenes, qui ne purent jamais gagner sur lui qu'il souffrît qu'ils lui fissent part de leurs richesses. Quand il avoit quelque besoin, il ne rougissoit point de l'avouer. (*a*) *Si j'avois de l'argent*, dit-il un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurois acheté un manteau.* Il ne s'adressa à personne en particulier, il se contenta d'un avis général. Ce fut un combat entre ses disciples à qui lui feroit ce petit présent. C'étoit s'y prendre trop tard, dit Sénéque : leur attention auroit dû prévenir ses besoins & sa demande.

Liban. in Apol. Socrat. pag. 640.

Xenoph. in Oecon. pag. 822.

Il rejetta généreusement les offres & les présents d'Archelaüs, Roi de Macédoine, qui vouloit l'attirer chez lui, ajoutant

Senec. de Benef. lib. 5. cap. 6.

(*a*) Socrates amicis audientibus : *Emissem*, inquit, *pallium, si nummos haberem.* Neminem poposcit, omnes admonuit. A quo acciperet, ambitus fuit... Post hoc quisquis properaverit, serò dat : jam Socrati defuit. *Senec. de Benef. lib. 7. cap. 24.*

ARTAXERXE

qu'il ne vouloit point aller trouver un homme qui pouvoit lui donner plus qu'il n'étoit en état de lui rendre. Un autre Philosophe n'approuve pas cette réponse. « Eût-ce » donc été rendre à ce Prince un petit ser» vice, dit le même Sénéque, que de le » détromper de ses fausses idées de gran» deur & de magnificence, de lui inspirer » du mépris pour les richesses, de lui en » montrer le véritable usage, de l'instruire » dans le grand art de régner, en un mot » de lui apprendre à bien vivre & à bien » mourir ? Veut-on sçavoir, continue Sé» néque, la véritable raison qui l'empêcha » de se rendre à la Cour de ce Prince ? Il » ne crut pas qu'il lui convînt d'aller cher» cher la servitude, lui qui sentoit que » dans une ville libre on ne pouvoit souf» frir sa liberté. » *Noluit ire ad voluntariam servitutem is cujus libertatem civitas libera ferre non potuit.*

Xenoph. in Conviv.

L'austérité dans laquelle il vivoit en particulier, ne le rendoit point sombre ni sauvage, comme cela étoit assez ordinaire pour lors aux philosophes. Dans ses compagnies & les conversations, il étoit fort gai & fort enjoué; c'étoit lui qui faisoit la joie & l'agrément des repas. Quoique très-pauvre, il se piquoit d'être propre sur soi & dans sa maison; & ne pouvant souffrir la ridicule affectation d'Antisthéne, qui portoit toujours des habits sales & déchirés, il lui disoit qu'à travers les trous de son manteau & ses vieux haillons on

Ælian. lib. 4. cap. 11. & lib. 9. c. 35.

entrevoyoit beaucoup de vanité. MNÉMON.

Une des qualités les plus marquées de Socrate, étoit une tranquillité d'ame que nul accident, nulle perte, nulle injure, nul mauvais traitement ne pouvoit altérer. Quelques-uns ont cru qu'il étoit naturellement fougueux & emporté, & que la modération à laquelle il étoit parvenu, étoit l'effet de ses réflexions, & des efforts qu'il avoit faits pour se vaincre lui-même & se corriger, ce qui en augmenteroit encore le mérite. Séneque dit qu'il avoit exigé de ses amis de l'avertir quand ils le verroient près de se mettre en colere, & qu'il leur avoit donné ce droit sur lui, comme il l'avoit pris sur eux. (a) En effet, le temps d'appeller du secours contre une passion qui a sur l'homme un empire si puissant & si prompt, c'est lorsque nous sommes encore à nous, & de sang froid. Au premier signal, au premier mot d'avis, il baissoit le ton, ou même se taisoit. Se sentant de l'émotion contre un esclave : » Je te frapperois, dit-il, si je n'étois en » colere : *Cæderem te, nisi irascerer.* Ayant reçu un soufflet, il se contenta de dire en riant : *Il est fâcheux de ne sçavoir pas quand il faut s'armer d'un casque.*

Senec. de Ira. lib. 3. cap. 15.

Ibid. lib. 1. cap. 15.

Ibid. lib. 3. cap. 11.

Sans sortir de sa propre maison, il trouva de quoi exercer sa patience dans toute son étendue. Xantippe sa femme la

(a) Contra potens malum, & apud nos gratiosum, dum conspicimus, & nostri sumus, advocemus.

ARTAXERXE mit aux plus rudes épreuves par son humeur bizarre, emportée, violente. Il paroît, qu'avant que de la prendre pour sa compagne, il n'avoit pas ignoré son caractere ; & il dit lui-même dans Xénophon, qu'il l'avoit choisie exprès, persuadé que s'il venoit à bout de souffrir ses brusqueries, il n'y auroit personne, quelque difficile qu'il fut, avec qui il ne pût vivre. S'il l'avoit épousée dans cette vue, il dut certainement en être content. Jamais femme ne porta plus loin la bizarrerie d'esprit & la mauvaise humeur. Il n'y eut sorte d'outrage ni d'avanie qu'il n'eût à essuyer de sa part. Elle en venoit quelquefois jusqu'à cet excès de colere, que de lui arracher son manteau en pleine rue, & même un jour après avoir vomi contre lui toutes les injures dont son dépit étoit capable, à la fin elle lui jetta un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, disant *qu'il falloit bien qu'il plût après un si grand tonnerre.*

Xenoph. In Conviv. p. 876.

Diog. in Socrat. pag. 112.

Quelques Auteurs anciens ont écrit que Socrate épousa une seconde femme nommée Myrto, qui étoit petite fille d'Aristide le Juste ; & qu'il eut beaucoup à souffrir de ces deux femmes, qui étoient perpétuellement en querelle ensemble, & qui ne se réunissoient que pour le charger d'injures, & lui faire les outrages les plus piquans. Ils prétendent que pendant la guerre du Péloponnese, après que la peste eut emporté une grande partie des

Plut. in vit. Arist. p. 335. Athen. lib. 13. pag. 555. Diog. Laert. in Socrat. p. 105.

Athéniens, il fut rendu à Athenes une Ordonnance par laquelle, pour réparer plutôt les ruines de la République, il étoit permis à chaque citoyen d'avoir deux femmes à la fois, & que Socrate usa du bénéfice de la nouvelle loi. Ces Auteurs étoient fondés uniquement sur un passage d'un traité de la Noblesse attribué à Aristote. Mais, outre que, selon Plutarque même, Panétius, Auteur fort grave, avoit pleinement réfuté cette opinion; ni Platon ni Xenophon, qui étoient bien instruits de ce qui regardoit leur Maître, ne parlent pas de ce second mariage de Socrate; & d'un autre côté Thucidide, Xénophon & Diodore de Sicile, qui ont rapporté dans un grand détail toutes les particularités de la guerre du Péloponnese, gardent le même silence sur le prétendu Décret d'Athenes qui permettoit la bigamie. On verra dans les premiers Volumes des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres qui paroîtront, une Dissertation de Monsieur Hardion sur ce sujet, où il démontre que le second mariage de Socrate, & l'Ordonnance sur la bigamie, sont des faits supposés.

§. II.

Du Démon ou esprit familier de Socrate.

CE ne seroit pas bien connoître Socrate, que de ne rien sçavoir du Génie qu'il prétendoit lui avoir servi de conseil & de

guide dans la plupart de. ses actions. On ne convient pas de ce qu'étoit ce Génie, appellé ordinairement *le Démon de Socrate*, d'un mot grec δαιμόνιον, qui signifie quelque chose qui tient du Divin, conçu comme une voix secrete, ou comme un signe, ou comme une inspiration telle qu'en éprouvoient les Devins : Génie, qui le détournoit des entreprises qu'il formoit quand elles devoient lui être préjudiciables, sans jamais le porter à aucune action : *Esse divinum quoddam, quod Socrates dæmonium appellat, cui semper ipse paruerit, nunquam impellenti, sæpè revocanti.* Plutarque, dans un traité qui a pour titre : *Du Génie de Socrate*, rapporte les différens sentimens des anciens sur l'existence & sur la nature de ce Génie. Je m'en tiens à celui de tous ces sentimens qui me paroît le plus naturel & le plus raisonnable, quoiqu'il y insiste peu.

Cic. de Divin. lib. 1. n. 122.

pag. 580.

On sçait que la Divinité seule a une connoissance certaine & claire de l'avenir : que l'homme n'en peut pénétrer les ténebres que par des conjectures incertaines & confuses : que ceux qui y réussissent le mieux sont ceux qui par une comparaison plus exacte & plus suivie des différentes causes qui peuvent influer dans l'évenement futur, démêlent d'une vue plus ferme & plus distincte quel sera le résultat & l'issue du combat de ces diverses causes pour contribuer au succès d'un effet & d'une entreprise, ou pour y mettre obstacle. Cette

prévoyance & ce discernement tiennent du divin, nous élevent au dessus des autres hommes, nous approchent de la Divinité, nous font entrer en quelque sorte dans ses conseils & dans ses desseins, en nous faisant entrevoir & pressentir jusqu'à un certain point ce qu'elle a réglé pour l'avenir. Socrate avoit un jugement juste & pénétrant, & une prudence exquise. Il pouvoit appeller ce jugement, cette prudence, δαιμόνιον, *quelque chose de divin*; usant d'une sorte d'équivoque, pour dire vrai, sans pourtant s'attribuer à lui-même le mérite de sa justesse à conjecturer sur l'avenir. Monsieur l'Abbé Fraguier approche de ce sentiment dans la Dissertation qu'il nous a laissée sur ce sujet dans les Mémoires de l'Academie des Belles-Lettres.

Tom. IV. *p.* 368.

L'effet, ou plutôt la fonction de ce Génie étoit de l'arrêter, de l'empêcher d'agir, sans le porter jamais à agir. Il recevoit aussi le même avertissement, lorsque ses amis alloient s'engager dans quelque mauvaise affaire qu'ils lui communiquoient; & on rapporte plusieurs occasions où ils se trouverent fort mal de ne l'avoir pas cru. Or, quelle autre signification donner à cela, que de lui faire signifier, sous des paroles mystérieuses, un esprit que ses propres lumieres & la connoissance des hommes rendent éclairé sur l'avenir? Et, si Socrate n'eût voulu diminuer en sa personne le mérite d'un jugement très-sûr en

Plat. in Theag. page 128.

ARTAXERXE le rapportant à une espece d'instinct ; si dans le fonds il eût voulu faire entendre autre chose que ce secours général de la sagesse divine, qui, dans chaque homme s'explique par la voie de la raison : eût-il évité, dit Xénophon, de passer pour un arrogant & un menteur ?

Memorab. lib. 1 p. 708.

Plut. in Alcib. pag. 150.

Dieu m'a toujours empêché de vous parler, dit-il à Alcibiade, tandis que la foiblesse de l'âge eût rendu mes discours inutiles. Mais présentement je crois pouvoir entrer en dispute avec un jeune homme ambitieux, à qui les loix ouvrent le chemin aux honneurs de la République. N'est-ce pas visiblement la prudence qui empêchoit Socrate de traiter sérieusement avec Alcibiade dans un temps où des propos graves & sérieux eussent pû lui donner une sorte de dégoût dont peut-être ne seroit-il jamais revenu ? Et lorsque, dans le dialogue de la République, Socrate rejette sur l'inspiration d'en haut son éloignement pour les affaires publiques, dit-il autre chose que ce qu'il avance dans son Apologie, qu'un homme de bien, qui, dans un Etat corrompu, se mêle du gouvernement, n'est pas long-temps sans périr ? Si, lorsqu'il alla se présenter aux Juges qui le devoient condamner, cette voix céleste ne se fit point entendre pour l'arrêter, comme elle faisoit dans les occasions dangereuses, c'est qu'il n'estima pas que ce fût pour lui un mal de mourir, sur-tout à l'âge & dans les circonstances où il étoit.

Lib. 6. de Rep. p. 496.

Apolog. Socrat. p. 31. 32.

Ibid. p. 40.

Tout le monde sçait quel avoit été, long-temps auparavant, son pronostic sur la malheureuse expédition de Sicile. Il l'attribuoit à son Démon, & déclaroit que cela lui étoit inspiré. Un homme sage, qui voit une affaire conduite avec passion & mal concertée, peut être prophête sur l'événement : il n'a pas besoin d'un Démon qui l'inspire. MNÉMON.

Il faut pourtant avouer que le sentiment qui attribue aux hommes des Génies, des Anges, pour les conduire & les garder, n'étoit pas inconnu même aux païens. Plutarque cite des vers de Ménandre, où ce Poëte dit en termes exprès, *Qu'à chaque homme est donné en naissant un bon Génie, qui lui sert pendant toute la vie de maître & de guide.* *De anim. tranquill. p. 474.*

Ἅπαντι δαίμων ἀνδρὶ συμπαραστατεῖ
Εὐθὺς γενομένῳ, μυσταγωγὸς τοῦ βίου
Ἀγαθός.

On peut croire avec assez de vraisemblance, que le Démon de Socrate, dont on a parlé si diversement, jusqu'à mettre en question si c'étoit un bon ou un mauvais Ange, n'étoit autre chose que la justesse & la force de son jugement, qui par les régles de la prudence, & par le secours d'une longue expérience soutenue de sérieuses réfléxions, lui faisoit prévoir quel devoit être le succés des affaires sur lesquelles il étoit consulté, ou sur lesquelles il délibéroit pour lui-même.

ARTAXERXE

Je pense en même tems qu'il n'étoit pas fâché de laisser croire au peuple que c'étoit en effet une Divinité, de quelque genre qu'elle fût, qui l'inspiroit, & lui découvroit l'avenir. Cette opinion pouvoit le relever beaucoup dans l'esprit des Athéniens, & lui donner une autorité dont on sçait que les plus * grands hommes du Paganisme étoient fort jaloux, & qu'ils tâchoient de se procurer par des communications secretes & des entretiens prétendus avec quelque Divinité : mais elle lui attira aussi la jalousie de plusieurs citoyens.

§. III.

Socrate déclaré le plus sage des hommes par l'oracle de Delphes.

CETTE déclaration de l'Oracle, si avantageuse en apparence pour Socrate, ne contribua pas peu à allumer contre lui l'envie, & à lui susciter des ennemis, comme lui-même nous l'apprend dans son Apologie, où il raconte ce qui donna lieu à cet oracle, & quel en est le véritable sens.

Plat. in Apolog. p. 21-23.

Cærephon, disciple zélé de Socrate, étant un jour allé à Delphes, demanda à l'Oracle

* *Lycurge & Solon eurent recours à l'autorité des Oracles pour se donner plus de crédit. Zaleucus prétendoit que ses Loix lui avoient été dictées par Minerve. Numa Pompilius vantoit ses entretiens avec la Déesse Egérie. Le premier Scipion l'Africain faisoit croire au peuple que les Dieux lui donnoient des avis secrets. Il n'est pas jusqu'à la biche de Sertorius qui avoit quelque chose de divin.*

l'Oracle s'il y avoit au monde un homme plus sage que Socrate. La Prêtresse répondit qu'il n'y en avoit aucun. Cette réponse jetta Socrate dans l'embarras, & il eut peine à en comprendre le sens. Car d'un côté il sçavoit bien, dit-il lui-même, qu'il n'y avoit en lui aucune sagesse, ni petite ni grande ; & de l'autre il ne pouvoit soupçonner l'Oracle de fausseté ou de mensonge, la Divinité étant incapable de mentir. Il se mit donc en mouvement & se donna beaucoup de peine pour en pénétrer le sens. D'abord il s'adressa à un puissant citoyen, homme d'Etat & grand politique, qui passoit pour un des plus sages de la ville, & qui lui-même étoit encore plus persuadé que tous les autres de son mérite. Il trouve dans la conversation qu'il ne sçait rien, & le lui insinue assez clairement, ce qui le rendit extrêmement odieux à ce citoyen, & à tous ceux qui étoient présens. Il en fut de même de plusieurs autres de même profession, & tout le fruit de ses recherches fut de s'attirer un plus grand nombre d'ennemis. De ces hommes d'Etat il passe aux Poëtes, qui lui parurent encore plus remplis d'estime pour eux-mêmes, mais en effet plus vuides de science & de sagesse. Il pousse ses enquêtes jusqu'aux Artisans. Il n'en trouva pas un, qui, parce qu'il réussissoit dans son Art ne se crût très-capable & très-instruit des plus grandes choses : cette présomption étoit le défaut presque général des

ARTAXERXE

Athéniens. Comme ils avoient naturellement beaucoup d'esprit, ils prétendoient se connoître à tout, & se croyoient capables de juger de tout. Ses recherches parmi les étrangers ne furent pas plus heureuses.

Socrate ensuite, rentrant en lui-même, & se comparant à tous ceux qu'il avoit interrogés, (*a*) reconnoissoit que la différence qui étoit entr'eux & lui, c'est que tous les autres croyoient sçavoir ce qu'ils ne sçavoient pas, au lieu que pour lui, il avouoit sincérement son ignorance. Et de là il conclut qu'il n'y a que Dieu seul qui soit véritablement sage, & que c'est aussi ce qu'il a voulu dire par son Oracle, en faisant entendre que toute la sagesse humaine n'est pas grand'chose, ou pour mieux dire, qu'elle n'est rien. Et quant à ce que l'Oracle a nommé Socrate, il s'est sans doute servi de mon nom, dit-il, pour me proposer en exemple, comme disant à tous les hommes ; Le plus sage d'entre vous c'est celui qui reconnoît, comme Socrate, qu'il n'y a véritablement aucune sagesse en lui.

(*a*) Socrates in omnibus fere sermonibus sic disputat, ut nihil affirmet ipse, refellat alios ; nihil se scire dicat, nisi idipsum, eòque præstare cæteris, quod illi, quæ nesciant, scire se putent ; ipse se nihil scire id unum sciat, ob eamque rem se arbitrari ab Apolline omnium sapientissimum esse dictum, quòd hæc esset una omnis sapientia, non arbitrari se scire quod nesciat. *Cic. Acad. Quæst. lib.* I. *n.* 15 16.

§. IV.

Socrate se donne tout entier à l'instruction de la jeunesse d'Athenes. Attachement de ses disciples pour lui. Principes admirables qu'il leur inspire, soit pour le gouvernement, soit pour la religion.

APRÈS avoir rapporté quelques particularités de la vie de Socrate, il est temps de passer à ce qui a fait son caractere principal & dominant, je veux dire, au soin qu'il prenoit d'instruire les hommes, & sur-tout de former la jeunesse d'Athenes.

Il sembloit, dit Libanius, qu'il fut le pere commun de la République, tant il étoit attentif au bien & à l'utilité de tous les citoyens. Mais, comme il est bien difficile de corriger les vieillards, & de faire changer de principes à des personnes qui respectent les erreurs dans lesquelles ils ont blanchi, il consacra principalement ses travaux à l'instruction de la jeunesse, afin de répandre les semences de la vertu dans un champ plus propre à fructifier.

In Apolog. Socrat. pag. 641.

Il n'avoit point une école ouverte comme les autres Philosophes, ni d'heure marquée pour ses leçons. Il ne faisoit point apprêter de bancs, & ne montoit point en chaire. C'étoit un Philosophe de tous les temps & de toutes les heures. Il enseignoit en tout lieu, & en toute occasion: dans les promenades, dans les conversations, dans les repas: à l'armée & au milieu du camp,

Plut. An seni sit ger. Resp. p. 796.

ARTAXERXE dans les assemblées publiques du peuple ou du Sénat, dans la prison même, & lorsqu'il buvoit la ciguë, il philosophoit, dit Plutarque, & il instruisoit le genre-humain. Et de là cet Auteur sensé prend occasion d'établir un grand principe en matiere de gouvernement, que Séneque (a) avant lui avoit mis dans tout son jour. Pour être un homme public, dit-il, il n'est pas nécessaire d'être actuellement en charge, de porter la robe de Juge ou de Magistrat, de prendre séance dans les plus grands Tribunaux. Plusieurs de ceux qui le font, quoiqu'ils soient honorés des beaux noms d'Orateurs, de Préteurs, de Sénateurs, s'ils n'en ont pas le mérite, doivent être regardés comme de simples particuliers, & souvent même méritent d'être confondus avec la plus vile populace. Mais quiconque sçait donner de sages con-

(a) Habet ubi se etiam in privato latè explicet magnus animus... Ita delituerit (vir ille) ut ubicumque otium suum absconderit, prodesse velit & singulis & universis, ingenio, voce, consilio. Nec enim is solus Reip. prodest, qui candidatos extrahit, & tuetur reos, & de pace belloque censet: sed, qui juventutem exhortatur, qui in tanta bonorum præceptorum inopia, virtute instruit animos, qui ad pecuniam luxuriamque cursu ruentes prensat ac retrahit, &, si nihil aliud, certè moratur; in privato publicum negotium agit. An ille plùs præstat, qui inter peregrinos & cives, aut urbanus prætor adeuntibus assessoris verba pronuntiat; quàm (qui docet) quid sit justitia, quid pietas, quid patientia, quid fortitudo, quid mortis contemptus, quid Deorum intellectus, quàm gratuitum bonum sit conscientia? *Senec. de Tranquill. anim. cap. 3.*

seils à ceux qui le consultent ; animer les citoyens à la vertu ; leur inspirer des sentimens de probité, d'équité, de générosité, d'amour de la patrie : voilà, dit Plutarque, le véritable Magistrat & l'homme d'Etat, de quelque condition qu'il soit, & en quelque place qu'il se trouve. MNÉMON.

Tel étoit Socrate. On ne peut exprimer les services qu'il rendit à l'Etat par les instructions qu'il donna à la jeunesse, & par les disciples qu'il forma. Jamais Maître n'en eut, ni en plus grand nombre, ni de plus illustres. Platon, quand il seroit le seul, en vaudroit une foule. Près de mourir, il louoit & remercioit Dieu de trois choses : de ce qu'il lui avoit donné une ame raisonnable, de ce qu'il l'avoit fait naître Grec & non pas Barbare, & de ce qu'il avoit placé sa naissance au temps où vivoit Socrate. Xénophon eut le même avantage. On dit qu'un jour comme il passoit dans la rue, Socrate, l'ayant arrêté avec son bâton, lui demanda s'il sçavoit où l'on vendoit des vivres. Il n'eut pas de peine à répondre à cette question. Mais Socrate lui ayant demandé en quel lieu les hommes apprenoient la vertu, & voyant que cette seconde question l'embarrassoit : si tu es curieux de le sçavoir, répliqua le Philosophe, suis-moi & tu l'apprendras. Ce qu'il fit sur l'heure même ; & il fut depuis le premier qui recueillit ses discours, & qui les publia.

Plut. in Mario. pag. 433.

Diog. in Xénoph. pag. 120.

Aristippe, sur un entretien avec Ischo-

Plut. de Curios. pag. 516.

machus, dans lequel il avoit recueilli quelques traits de la doctrine de Socrate, conçut un si vif desir d'aller l'entendre, qu'il en devint tout maigre & tout pâle, jusqu'à ce qu'il pût aller puiser à la source, & se remplir d'une philosophie, dont le fruit étoit de connoître ses maux & de s'en guérir.

Ce qu'on raconte d'Euclide le Mégarien, montre encore mieux jusqu'où alloit la passion des disciples de Socrate pour profiter de ses instructions. Il y avoit pour lors une guerre déclarée entre Athénes & Mégare, qui alloit si loin, qu'on faisoit prêter serment aux Généraux Athéniens de ravager le territoire de Mégare deux fois l'année, & qu'il étoit interdit aux Mégariens, sous peine de la vie, de mettre le pied dans l'Attique. Cette défense ne put éteindre ni arrêter le zele d'Euclide. Il sortoit de sa ville sur le soir en habit de femme, la tête couverte d'un voile, & se rendoit la nuit au logis de Socrate, où il se tenoit jusqu'à ce que, le jour approchant, il s'en retournoit dans le même état où il étoit venu.

Plut. in Pericl. pag. 168.

Aul. Gel. Noct. Att. l. 6. cap. 10.

L'ardeur des jeunes Athéniens pour le suivre étoit incroyable. Ils quittoient pere & mere, & renonçoient à toutes leurs parties de plaisir, pour s'attacher à Socrate & pour l'entendre. On en peut juger par l'exemple d'Alcibiade, le plus vif & le plus fougueux des jeunes gens d'Athénes. Cependant ce Philosophe ne l'épar-

gnoit pas, & en toute occasion il étoit attentif à calmer les saillies de ses passions, & à réprimer son orgueil, qui étoit sa grande maladie. J'en ai rapporté quelques traits dans le Volume précédent. Un jour qu'Alcibiade faisoit valoir ses richesses & les grandes terres qu'il possédoit, (car c'est ce qui enfle le cœur de la plupart des jeunes gens de qualité) il le mena devant une Carte de Géographie, & lui demanda où étoit l'Attique. A peine y tenoit-elle quelque place : il l'entrevit néanmoins & la démêla. Mais étant prié d'y montrer ses terres « C'est trop peu de » chose, dit-il, pour être marqué dans » un si petit espace. Voilà donc répliqua » Socrate, ce qui vous entête si fort, un » point de terre imperceptible ! » Le raisonnement pouvoit être poussé encore bien plus loin. Car qu'étoit l'Attique comparée à toute la Grece, & la Grece à l'Europe, & l'Europe à toute la terre, & la terre elle-même à la vaste étendue de ces globes infinis qui l'environnent ? Quel avorton, quel néant que le Prince le plus puissant de la terre au milieu de cet abyme de corps & d'espaces immenses, & quelle place y occupe-t-il !

Ælian. l. 3. cap. 28.

Les jeunes gens d'Athenes, éblouis de la gloire de Thémistocle, de Cimon, de Périclès, & pleins d'une folle ambition, après avoir reçu pendant quelque temps les leçons des Sophistes qui leur promettoient de les rendre de très-grands politi-

ques, se croyoient capables de tout, & aspiroient aux premieres places. L'un d'eux nommé Glaucon s'étoit mis si fortement en tête d'entrer dans le maniement des affaires publiques, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans, que personne dans sa famille, ni parmi ses amis, n'avoit eu le pouvoir de le détourner d'un dessein si peu convenable à son âge & à sa capacité. Socrate, qui l'affectionnoit à cause de Platon son frere, fut le seul qui réussit à lui faire changer de résolution.

Xenoph. Memorabil. l. 3. p. 772-774.

Un jour l'ayant rencontré, il l'aborda avec un discours si adroit, qu'il l'engagea à l'écouter: c'étoit déja avoir beaucoup gagné sur lui. Vous avez donc envie de gouverner la République, lui dit-il. Il est vrai: répondit Glaucon. Vous ne sçauriez avoir un plus beau dessein, répartit Socrate. Car si vous y réussissez, vous vous mettrez en état de servir utilement vos amis, d'aggrandir votre maison, & d'étendre les bornes de votre patrie. Vous vous ferez connoître, non-seulement dans Athénes, mais par toute la Grece: & peut-être que votre renommée volera jusques chez les nations barbares, comme celle de Thémistocle. Enfin, quelque part que vous soyez, vous attirerez sur vous le respect & l'admiration de tout le monde.

Un début si insinuant & si flatteur plut extrêmement au jeune homme, qui se trouvoit pris par son foible, il resta volontiers, sans qu'il fut besoin de l'en pres-

ſer, & la converſation continua. Puiſque vous deſirez de vous faire eſtimer & honorer, il eſt clair que vous ſongez à vous rendre utile au public. Aſſurément. Dites-moi donc, je vous prie au nom des Dieux, quel eſt le premier ſervice que vous prétendez rendre à l'Etat ? Comme Claucon paroiſſoit embarraſſé, & rêvoit à ce qu'il devoit répondre : Apparemment, reprit Socrate, ce ſera de l'enrichir, c'eſt-à-dire, d'augmenter ſes revenus. C'eſt cela même. Et, ſans doute, vous ſçavez en quoi conſiſtent les revenus de l'Etat, & à combien ils peuvent monter. Vous n'aurez pas manqué d'en faire une étude particuliére, afin que ſi un fonds vient à manquer tout-à-coup, vous puiſſiez auſſi-tôt le remplacer par un autre. Je vous jure, répondit Glaucon, que c'eſt à quoi je n'ai jamais ſongé. Marquez-moi au moins les dépenſes que fait la République : car vous ſçavez de quelle importance il eſt de retrancher celles qui ſont ſuperflues. Je vous avoue que je ne ſuis pas plus inſtruit ſur cet article que ſur l'autre. Il faut donc remettre à un autre temps le deſſein que vous avez d'enrichir la République ; car il vous eſt impoſſible de le faire, ſi vous en ignorez les revenus & les dépenſes.

Mais, dit Glaucon, il y a encore un autre moyen que vous paſſez ſous ſilence : on peut enrichir un Etat par la ruine de ſes ennemis. Vous avez raiſon, répondit Socrate. Mais pour cela il faut être le plus

fort ; autrement on court risque soi-même de perdre ce que l'on a. Ainsi celui qui parle d'entreprendre une guerre, doit connoître les forces des uns & des autres, afin que s'il trouve son parti le plus fort, il conseille hardiment la guerre ; & s'il le trouve le plus foible, il dissuade le peuple de s'y engager. Or sçavez-vous quelles sont les forces de notre République tant par mer que par terre, & quelles sont celles de nos ennemis ? En avez-vous un état par écrit ? Vous me ferez plaisir de me le communiquer. Je n'en ai point encore, répondit Glaucon. Je vois bien, dit Socrate, que nous ne ferons pas si-tôt la guerre si l'on vous charge du gouvernement : car il vous reste bien des choses à sçavoir, & bien des soins à prendre.

Il parcourut ainsi plusieurs autres articles non moins importans, sur lesquels il le trouva également neuf ; & il lui fit toucher au doigt le ridicule de ceux qui ont la témérité de s'ingérer dans le gouvernement, sans y apporter d'autre préparation qu'une grande estime d'eux-mêmes, & une ambition déméſurée de s'élever aux premiéres places. Craignez, mon cher Glaucon, lui dit Socrate, craignez qu'un desir trop vif des honneurs ne vous aveugle, & ne vous fasse prendre un parti qui vous couvriroit de honte, en mettant au grand jour votre incapacité & votre peu de talent.

Glaucon profita des sages avis de So-

crate, & prit du tems pour s'inſtruire en particulier, avant que de ſe produire en public. Cette leçon eſt pour tous les ſiécles, & elle peut convenir à beaucoup de perſonnes de tout état & de toute condition.

Socrate ne preſſoit point ſes amis d'entrer de bonne heure dans les emplois, & il vouloit qu'auparavant on eût travaillé à ſe remplir l'eſprit des connoiſſances néceſſaires pour y réuſſir. Il faudroit être bien ſimple, diſoit-il, pour croire qu'on ne peut apprendre les arts méchaniques ſans le ſecours des maîtres; & que la ſcience de gouverner les Etats, qui eſt le plus grand effort de la prudence humaine, n'a beſoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Son grand ſoin, par rapport à ceux qui aſpiroient aux Charges, étoit de les former aux bonnes mœurs; de jetter en eux de ſolides principes de probité & de juſtice; & ſur-tout de leur inſpirer un ſincere amour de la patrie, un grand zele pour le bien public, & une haute idée de la puiſſance & de la bonté des Dieux; parce que, ſans ces qualités, toutes les autres connoiſſances ne ſervent qu'à rendre les hommes plus méchans, & plus capables de faire du mal. Xénophon nous a conſervé un entretien de Socrate avec Euthydéme ſur la providence, qui eſt un des plus beaux endroits qui ſe trouvent dans les écrits des Anciens.

Xenoph. Memorab. l. 4. pag. 800.

Ibid. p. 792.

Ne vous eſt-il jamais venu en penſée, dit Socrate à Euthydéme, combien les

Dieux ont eu ſoin de donner aux hommes tout ce qu'il leur faut ? Jamais, je vous aſſure, répondit-il. Vous voyez, reprit Socrate, combien la lumiere nous eſt néceſſaire, & combien le préſent que les Dieux nous en ont fait doit paroître précieux. En effet, répondit Euthydéme, ſans elle nous ſerions ſemblables à des aveugles, & toute la nature ſeroit comme morte. Mais, parce que nous avons beſoin de relâche, ils nous ont auſſi donné la nuit pour nous repoſer. Vous avez raiſon, & cela mérite bien que nous leur en rendions de continuelles actions de graces. Ils ont voulu que le ſoleil, cet aſtre ſi éclatant & ſi lumineux, préſidât au jour pour en marquer les différentes parties, & que ſa lumiere ſervît, non-ſeulement à découvrir les merveilles de la nature, mais à porter par-tout la vie & la chaleur : & en même temps ils ont commandé aux étoiles & à la Lune d'éclairer la nuit, qui par elle-même eſt obſcure & ténébreuſe. Y a-t-il rien de plus admirable que cette variété & cette viciſſitude du jour & de la nuit, de la lumiere & des ténébres, du travail & du repos ; & tout cela pour le bien de l'homme ? Socrate parcourt de même les avantages infinis que nous tirons & de l'eau & du feu pour les beſoins de la vie ; & continuant à faire remarquer l'attention merveilleuſe de la Providence ſur tout ce qui nous regarde : Que dites-vous, pourſuit-il, en voyant qu'après l'hiver le

soleil revient vers nous, & qu'à mesure que les fruits d'une saison se flétrissent & se séchent, il en mûrit de nouveaux qui leur succédent ? Qu'après avoir rendu ce service à l'homme, il se retire de crainte de nous incommoder par sa chaleur ? Puis, quand il s'est reculé jusqu'à un certain terme, qu'il ne pourroit passer sans nous mettre en danger de mourir de froid, qu'il retourne sur ses pas pour reprendre sa place en cette partie du ciel où sa présence nous est la plus avantageuse. Et parce que nous ne pourrions pas supporter ni le froid ni le chaud, si nous passions en un instant de l'un à l'autre, n'admirez-vous point que cet astre s'approche & s'éloigne de nous si lentement, que nous arrivons aux deux extrémités par des degrés presque insensibles ? (*a*) Seroit-il possible de ne pas reconnoître dans cet arrangement des saisons de l'année une Providence & une bonté attentives non-seulement à nos besoins, mais même jusqu'à nos délices ? | MNÉMOR.

Toutes ces choses, dit Euthydéme, me font douter si les Dieux ont d'autres occupations que de combler l'homme de bienfaits. Un seul point m'arrête, c'est que les animaux participent à tous ces biens autant que nous. Oui, reprit Socrate : mais ne voyez-vous pas que tous ces animaux

(*a*) Ὥρας ἁρμοττούσας πρὸς τοῦτο παρέχειν, αἳ ἡμῖν οὐ μόνον ὧν δεόμεθα πολλὰ καὶ παντοῖα παρασκευάζουσιν, ἀλλὰ καὶ οἷς εὐφραινόμεθα.

ne subsistent que pour le service de l'homme ? Les plus forts & les plus robustes d'entr'eux, il les dompte, il les apprivoise, il s'en sert très-utilement pour la guerre, pour le labourage, & pour les autres nécessités de la vie.

Que sera-ce, si nous considérons l'homme en lui-même ? Ici Socrate examine la diversité des sens, par le Ministère desquels l'homme jouit de tout ce qu'il y a de beau & d'excellent dans la nature ; la vivacité de l'esprit & la force de la raison, qui l'éleve infiniment au dessus de tous les autres animaux ; le don merveilleux de la parole, par le moyen de laquelle nous nous communiquons réciproquement nos pensées, nous publions nos loix, nous gouvernons les Républiques.

De tout cela, dit Socrate, il est aisé de conclurre qu'il y a des Dieux, & qu'ils prennent un soin particulier de l'homme, quoiqu'il ne puisse les découvrir par les sens. Appercevons-nous la foudre qui brise tout ce qu'elle rencontre ? Distinguons-nous les vents qui font sous nos yeux de si terribles ravages ? Notre ame même qui nous est si intime, qui nous meut & nous anime, la voyons-nous ? Il en est de même de tous les Dieux, dont aucun ne se rend visible pour nous distribuer ses faveurs. Ce grand Dieu même (ces paroles sont remarquables, & montrent que Socrate reconnoissoit un Dieu souverain, seul Auteur de tout, & Supérieur à tous les autres,

qui n'étoient que ses ministres) ce grand Dieu même qui a bâti l'univers, & qui soutient ce grand ouvrage dont toutes les parties sont accomplies en bonté & en beauté; lui qui fait qu'elles ne vieillissent point avec le temps, & qu'elles se conservent toujours dans une immortelle vigueur, qui fait encore qu'elles lui obéissent avec une ponctualité qui ne manque jamais, & avec une rapidité que notre imagination ne peut suivre: ce Dieu se rend assez visible par tant de merveilles dont il est l'auteur, mais il demeure toujours invisible en lui-même. Ne refusons donc point de croire même ce que nous ne voyons pas: au défaut des yeux du corps, usons de ceux de l'ame: mais sur-tout apprenons à rendre de justes hommages de respect & de vénération à la Divinité, qui semble ne vouloir se faire sentir que par ses bienfaits. Or, ce culte, cet hommage, consiste à lui plaire; & on ne peut lui plaire, qu'en faisant sa volonté.

Voilà de quelle maniere Socrate instruisoit la Jeunesse; voilà les principes & les sentimens qu'il lui inspiroit; d'un côté, une parfaite soumission aux Magistrats & aux Loix, en quoi il faisoit consister la justice; de l'autre, un profond respect pour la Divinité, ce qui constitue la religion. Il vouloit qu'on consultât les Dieux sur toutes les choses qui passent notre connoissance; & comme ils ne se découvrent qu'à ceux qu'il leur plaît, parce qu'ils ne

doivent rien à personne, il recommandoit avant tout de se les rendre propices par une conduite sage & réglée. (a) *Les Dieux sont libres*, dit-il, *& il dépend d'eux d'accorder ce qu'on leur demande, ou de donner tout le contraire.* Il cite une belle priere, tirée d'un Poëte dont le nom n'est pas connu. *Grand Dieu, donnez-nous les biens qui nous sont nécessaires, soit que nous vous les demandions, ou non; & éloignez de nous toutes les choses qui pourroient nous nuire, quand même nous vous les demanderions.* Le vulgaire pensoit qu'il y a des choses que les Dieux remarquent, d'autres qu'ils ne remarquent point. Mais Socrate enseignoit que les Dieux observent toutes nos actions & toutes nos paroles; qu'ils pénétrent jusques dans nos plus secretes pensées; qu'ils sont présens à toutes nos délibérations, & qu'ils nous inspirent dans toutes nos affaires.

Xenoph. Mémorab. l. 4. pag. 711.

§. V.

Socrate s'applique à décréditer les Sophistes dans l'esprit des jeunes gens d'Athenes. Ce qu'il faut entendre par l'Ironie qui lui est attribuée.

SOCRATE avoit à prémunir les jeunes gens contre un mauvais goût qui depuis quelque temps commençoit à prévaloir dans

(a) Ἐπὶ θεοῖς ἐςὶν οἶμαι ὥςε κ̀ διδόναι αὐτ᾽ ἅττις εὐχόμενος τυγχάνῃ. κ̀ τὰ ναντία τούτων. *Plut. in Alcib. 2. pag. 48.*

la Grece. On voyoit paroître des hommes fastueux, qui, prenant la place des premiers Sages de la Grece, avoient une conduite entiérement opposée. Car, au lieu qu'infiniment éloignés de toute avarice & de toute ambition, Pittacus, Bias, Thalès & les autres, faisoient leur principale occupation de l'étude de la sagesse, ceux-ci, ambitieux & avares, s'intriguoient dans les affaires du monde, & trafiquoient de leur prétendu sçavoit. (a) Ils se nommoient Sophistes. Ils alloient de ville en ville. Ils s'y faisoient annoncer comme des oracles. Ils marchoient accompagnés, d'une foule de disciples, qui, par une espece d'enchantement, abandonnoient le sein de leurs parens, pour se livrer à ces maîtres orgueilleux qu'ils payoient bien chérement. Il n'y avoit rien que ces Docteurs n'enseignassent. Théologie, Physique, Morale, Arithmétique, Astronomie, Grammaire, Musique, Poésie, Rhétorique, Histoire : ils sçavoient tout, & pouvoient tout enseigner. Leur fort étoit la philosophie & l'Eloquence. La plupart, comme Gorgias, se piquoient de satisfaire sur le champ à toutes les questions qu'on leur pouvoit faire. Les jeunes gens n'emportoient de leurs instructions qu'une sotte estime d'eux-mêmes, & qu'un mépris général pour tous les autres; & il ne sor-

Plut. in Apolog. p. 19. & 20.

(a) Sic enim appellantur hi, qui ostentationis aut quæstûs causa, philosophantur. *Cic. in Lucull. n.* 129.

ARTAXERXE

toit aucun disciple de ces écoles qui ne fût plus impertinent que quand il y étoit entré.

Il s'agissoit de décréditer dans l'esprit des jeunes Athéniens la fausse éloquence & la mauvaise dialectique de ces orgueilleux maîtres. Les attaquer de front, & les combattre directement par un discours suivi, Socrate étoit très-capable de le faire, car il possédoit dans un souverain dégré le talent de la parole & celui du raisonnement : mais ce n'eût pas été le moyen de réussir contre de grands discoureurs, qui ne cherchoient qu'à éblouir leurs auditeurs par un vain éclat & un flux rapide de paroles. Il suivit une autre route, & (a) employant les détours, & la souplesse de l'Ironie, qu'il sçavoit manier avec un art & une délicatesse merveilleuse, il prit le parti de cacher sous une simplicité apparente, & sous une ignorance affectée, toute la beauté & toutes les richesses de son esprit. La nature, qui lui avoit donné une si belle ame, sembloit lui avoir formé l'extérieur exprès pour soutenir le caractère ironique. Il étoit fort laid, & outre sa laideur, (b) il avoit dans la physionomie quelque chose d'hébêté & de stupide. Tout l'air de sa personne, qui n'avoit rien que de très-commun & de très-pauvre,

Xenoph. in Conviv. p. 883.

(a) Socrates in ironia dissimulantiaque longè omnibus lepore atque humanitate præstitit. *Cic. lib. 2. de Orat. n. 270.*

(b) Zopyrus physiognomon... stupidum esse Socratem dixit & bardum. *Cic. de Fat. n. 10.*

répondoit parfaitement à l'air de son visage.

Quand (a) il se trouvoit dans une compagnie avec quelqu'un de ces Sophistes, il proposoit ses doutes d'une air timide & modeste, faisoit des questions toutes simples ; & comme s'il n'eût pu se faire entendre autrement, il usoit de comparaisons triviales, & prises des métiers les plus vils. Le Sophiste l'écoutoit avec une attention dédaigneuse, & au lieu de donner une réponse précise, il se jettoit dans des lieux communs, & discouroit beaucoup sans rien dire qui fût à propos. Socrate, après avoir applaudi, pour ne pas effaroucher son homme, le prioit de vouloir bien se proportionner à sa foiblesse & descendre jusqu'à lui, en satisfaisant à ses demandes en peu de mots, parce que ni son esprit ni sa mémoire n'étoient pas capables de comprendre & de retenir tant de choses si belles & si relevées, & que toute sa science se réduisoit à interroger ou à répondre.

Plat. in Protag. pag. 314. 315. & 335.
In Lachet. p. 186. &c.

Cela se disoit devant une nombreuse as-

(a) Socrates de se ipse detrahens in disputatione, plus tribuebat iis quos volebat refellere. Ita, cùm aliud diceret atque sentiret, libenter uti solitus est illa dissimulatione, quam Græci εἰρωνείαν vocant. *Cic. Academic. Quæst. lib.* 4. *n.* 15.

Sed & illum quem nominavi (Gorgiam) & cæteros Sophistas, ut è Platone intelligi potest, lusos videmus à Socrate. Is enim percontando atque interrogando elicere solebat eorum opiniones quibuscum disserebat, ut ad ea, quæ ii respondissent, si quid videretur, diceret. *Cic. de Finib. lib.* 2. *n.* 2.

semblée, & le Docteur ne pouvoit reculer. Quand une fois Socrate l'avoit tiré de son fort en l'obligeant de répondre succinctement à ses questions, alors, par la justesse de sa dialectique, il le conduisoit de l'un à l'autre jusqu'aux conséquences les plus absurdes, &, après l'avoir forcé à se contredire lui-même, ou à se taire, il se plaignoit de ce que ce sçavant homme ne daignoit pas l'instruire. Cependant les jeunes gens appercevoient le foible de leur maître, & l'admiration qu'ils avoient eue pour lui se tournoit en mépris. Le nom de Sophiste devenoit odieux & ridicule.

On juge aisément que des hommes du caractère des Sophistes dont je viens de parler, qui étoient en crédit chez les Grands, qui dominoient parmi la Jeunesse d'Athénes, qui depuis long-temps étoient en possession de la gloire de bel esprit & de la réputation de sçavant, ne pouvoient être attaqués impunément, d'autant plus qu'on les prenoit en même temps par les deux endroits les plus sensibles, l'honneur & l'intérêt. Aussi Socrate pour avoir osé entreprendre de demasquer leurs vices, & de décrier leur fausse éloquence, éprouva-t-il de la part de ces hommes également corrompus & orgueilleux, tout ce qu'on peut craindre & attendre de l'envie la plus maligne, & de la haine la plus envenimée. C'est ce qu'il est temps d'exposer.

Plat. in Apol. p. 23.

§. VI.

Socrate est accusé de penser mal des Dieux, & de corrompre la Jeunesse d'Athenes. Il se défend sans art & sans bassesse. Il est condamné à mort.

L'ACCUSATION de Socrate fut intentée un peu avant la premiere année de la XCVe. Olympiade, peu de temps après que les trente Tyrans eurent été chassés d'Athenes, la soixante-neuvieme année de la vie de Socrate : mais elle avoit été préparée long-temps auparavant. L'oracle de Delphes qui l'avoit déclaré le plus sage des hommes, le décri où il mettoit la doctrine & les mœurs des Sophistes de son temps qui étoient fort accrédités, la liberté avec laquelle il attaquoit tous les vices, l'attachement singulier de ses disciples pour sa personne & pour ses maximes, tout cela avoit indisposé les esprits contre lui, & lui avoit attiré beaucoup d'envieux. AN. M. 3602. AV. J.C. 402.

Ses ennemis ayant juré sa perte, & sentant la difficulté de l'entreprise, dresserent de loin leurs batteries, & l'attaquerent d'abord, non à visage découvert, mais par des souterrains & par des voies sourdes & cachées. On dit que pour sonder la disposition du peuple à l'égard de Socrate, & pressentir s'ils pourroient en sûreté le citer un jour devant les Juges, ils engagerent Aristophane à le jouer sur le théâtre,

Ælian. lib. 2. cap. 13. Plat. in Apol. Socr. pag. 19.

dans une Comédie où il jetteroit les semences de l'accusation qu'ils méditoient contre lui. Il n'est pas bien sûr qu'Aristophane ait été suborné par Anytus & par les ennemis de Socrate pour composer contre lui une piece Satyrique. Il y a beaucoup d'apparence que le mépris déclaré de Socrate pour toutes les Comédies en général, & en particulier pour celles d'Aristophane, pendant qu'il témoignoit une estime extraordinaire pour les Tragédies d'Euripide ; que ce mépris, dis-je, fut le vrai motif qui engagea le Poëte à se venger du Philosophe. Quoi qu'il en soit, Aristophane, à la honte de la Poésie, prêta sa plume à la mauvaise volonté des ennemis de Socrate, ou à son propre ressentiment, & employa tous ses talens & tout son génie à décrier le plus homme de bien qu'ait eu le Paganisme.

Il composa une Piece intitulée *les Nuées*. Il introduit sur la Scene le Philosophe perché dans un panier, & guindé au milieu des airs & des nuées, d'où il débite les maximes, ou plutôt les subtilités les plus ridicules. Un débiteur fort âgé, qui desiroit se dérober aux vives poursuites de ses créanciers, vient le trouver pour apprendre de lui l'art de tromper en Justice ses parties, de leur prouver par des raisons sans réplique qu'il ne leur doit rien, en un mot d'une mauvaise cause d'en faire une très-bonne. Mais se sentant incapable de profiter des sublimes leçons de son nou-

veau Maître, il lui amene son fils à sa place. Ce jeune homme, fort peu de temps après, sort de cette sçavante école si bien instruit, qu'à la premiere rencontre il bat son pere, & lui prouve par des argumens subtils, mais invincibles, qu'il a eu raison d'en user de la sorte. Dans toutes les scénes où paroît Socrate, le Poëte lui fait dire mille impertinences, mille impiétés contre les Dieux, & sur-tout contre Jupiter. Il le fait parler comme un homme plein de vanité, d'estime pour soi-même, & de mépris pour tous les autres; qui veut, par une curiosité criminelle, pénétrer ce qui se passe dans les Cieux, & sonder ce qui est dans les abymes de la terre; qui se vante d'avoir des moyens de faire toujours triompher l'injustice; & qui ne se contente pas de garder ces secrets pour lui, mais qui les enseigne aux autres, & par là corrompt la Jeunesse. Tout cela est accompagné d'une finesse de raillerie & d'un sel, qui ne pouvoit pas manquer de plaire infiniment à un peuple d'un goût aussi délicat & raffiné qu'étoit celui d'Athenes, & naturellement envieux de tout mérite qui excelloit au dessus des autres. Aussi les Athéniens en furent si charmés, que sans attendre que la répréséntation fût finie, ils ordonnerent que le nom d'Aristophane seroit écrit au dessus des noms de tous ses rivaux.

MNÉMON.

Socrate, qui avoit sçu qu'on devoit le jouer sur le théâtre, se trouva ce jour-là à

ARTAXERXE la Comédie contre ſon ordinaire : car il n'avoit pas coutume d'aller à ces aſſemblées, ſinon lorſqu'on devoit repréſenter quelque nouvelle Tragédie d'Euripide, qui étoit ſon intime ami, & dont il eſtimoit les pieces à cauſe des principes ſolides de morale qu'il avoit ſoin d'y répandre. Encore remarque-t-on qu'une fois il n'eut pas la patience d'en voir achever une, où l'Acteur avoit avancé quelque maxime dangereuſe, mais qu'il ſortit auſſitôt, ſans conſidérer qu'il pouvoit nuire à la réputation de ſon ami. Il n'alloit jamais aux Comédies, que quand Alcibiade ou Critias l'y traînoient malgré lui, choqué de la licence effrénée qui y régnoit, & ne pouvant ſouffrir qu'on déchirât ouvertement la réputation de ſes concitoyens. Il aſſiſta à celle-ci ſans s'émouvoir, & ſans marquer le moindre mécontentement ; & quelques étrangers étant en peine de ſçavoir qui étoit ce Socrate dont on parloit dans toute la Piece, il ſe leva de ſa place, & ſe laiſſa voir tant que l'action dura. Il diſoit à ceux qui étoient autour de lui, & qui s'étonnoient de ſon ſang froid & de ſa patience, qu'il s'imaginoit être à un grand repas, où l'on ſe moquoit de lui agréablement, & qu'il falloit entendre raillerie.

Plut. de educ. liber. pag. 10.

Il n'y a point d'apparence, comme je l'ai déja remarqué, qu'Ariſtophane, quoiqu'il ne fût pas ami de Socrate, ſoit entré dans les noirs complots de ſes ennemis, & qu'il

qu'il ait songé à le faire périr. Il est plus croyable qu'un Poëte, qui divertissoit le public aux dépens des premiers Magistrats & des Généraux les plus célébres, ait aussi voulu le faire rire aux dépens d'un Philosophe. Toute la noirceur étoit du côté de ses envieux & de ses ennemis, qui espéroient tirer contre lui un grand avantage de la représentation de cette Comédie. En effet l'artifice étoit profond, & habilement imaginé. En jouant un homme sur le théâtre, on ne le montre que par ses endroits mauvais, ou foibles, ou équivoques. Cette vue conduit au ridicule : le ridicule accoutume au mépris de la personne, & le mépris à l'injustice. Car on est naturellement plus hardi à insulter, à maltraiter, à offenser un homme que tout le monde méprise.

Voilà les premiers coups qu'on lui porta, qui servirent comme d'essai & d'épreuve pour la grande affaire qu'on songeoit à lui susciter. On la laissa dormir long-temps, & ce ne fut que plus de vingt ans après qu'elle éclata. Les troubles de la République purent bien donner lieu à ce long délai. Car ce fut dans cet intervalle que se fit l'entreprise contre la Sicile, dont le succès fut si malheureux, qu'Athenes fut assiégée & prise par Lysandre, qui y changea la forme du gouvernement, & y établit les trente Tyrans, qui n'en furent chassés que fort peu de temps avant l'événement dont nous parlons.

ARTAXERXE

AN. M. 3603.
AV. J. C. 401.

Alors Mélitus se porta pour accusateur, & intenta un procès dans les formes à Socrate. Il formoit contre lui deux chefs d'accusation. Le premier, qu'il n'admettoit point les Dieux qui étoient reconnus dans la République, & qu'il introduisoit de nouvelles Divinités : le second, qu'il corrompoit la Jeunesse d'Athenes ; & il concluoit à la mort.

Jamais accusation n'eût moins de fondement que celle-ci, ni même moins d'apparence & de prétexte. Il y avoit quarante ans que Socrate faisoit profession d'instruire la jeunesse d'Athenes. Il n'avoit jamais dogmatisé en secret, ni dans les ténébres. Ses lecons étoient publiques, & se faisoient à la vue d'un grand nombre d'Auditeurs. Il avoit toujours gardé la même conduite, & enseigné les mêmes principes. De quoi s'avise donc Mélitus après tant d'années ? Comment son zéle pour le bien public, après avoir été si long-temps endormi & languissant, se réveille-t-il tout-à-coup, & devient-il si vif ? Est-il pardonnable à un citoyen aussi zélé & aussi homme de bien que le veut paroître Mélitus, d'être demeuré muet & immobile, pendant que sous ses yeux on corrompoit toute la jeunesse de la ville, en lui inspirant des maximes séditieuses, & en lui donnant du dégoût & du mépris pour le gouvernement présent ? Car celui qui n'empêche point un mal quand il le peut, est aussi criminel que celui qui le commet. C'est Libanius

Liban in Apolog. So-

qui parle ainsi dans une déclamation, qui a pour titre, Apologie de Socrate. Mais, continue-t-il, je veux que Mélitus, soit distraction, soit indifférence, soit véritables & sérieuses occupations, n'ait point songé pendant tant d'années à intenter une accusation contre Socrate: comment, dans une ville, comme Athenes, pleine de sages Magistrats, &, ce qui est bien plus fort, pleine de hardis Délateurs, a-t-il pu se faire qu'une conspiration aussi publique que celle qu'on attribuoit à Socrate, ait échappé à des yeux que l'amour de la patrie, ou la malignité de la calomnie, rendoient si attentifs & si vigilans? Rien ne fut jamais moins croyable, ni plus destitué de toute vraisemblance.

MNÉMON.

crat. p. 645-648.

Dès que le complot eut éclaté, les amis de Socrate se préparerent à sa défense. Lysias, le plus habile Orateur de son temps, lui apporta un discours qu'il avoit travaillé avec grand soin, où il mettoit les raisons & les moyens de Socrate dans tout leur jour, & où il avoit répandu des passions tendres & touchantes, capables d'émouvoir les cœurs les plus durs. Socrate le lut avec plaisir, & le trouva fort bien fait: mais, comme il étoit plus conforme aux régles de la Rhétorique qu'aux sentimens de fermeté d'un Philosophe, il lui dit franchement qu'il ne lui étoit pas propre. Sur quoi Lysias lui ayant demandé comment il étoit possible que ce discours fût bien fait, s'il ne lui étoit pas propre: de même,

Cic. lib. 1. de Orat. n. 231-233. Quintil. l. 11. cap. 1.

dit-il, en se servant selon sa coutume de comparaisons vulgaires, qu'un excellent ouvrier pourroit m'apporter des habits ou des souliers magnifiques, brodés d'or, & auxquels il ne manqueroit rien, mais qui ne me conviendroient pas. Il demeura donc ferme dans la résolution qu'il avoit prise de ne point s'abaisser à mendier des suffrages par toutes les voies pleines de lâcheté qui étoient alors en usage. Il n'employa ni les artifices ni les couleurs de l'éloquence. Il n'eut point recours aux sollicitations ni aux prieres. Il ne fit point venir sa femme ni ses enfans, pour fléchir ses Juges par leurs gémissemens & leurs larmes. Néanmoins, (*a*) s'il refusa constamment d'employer une voix étrangére pour se défendre, & paroître devant ses Juges dans la posture humiliante du suppliant, il n'en usa point ainsi par un sentiment d'orgueil, ni de mépris pour ses Juges. Ce fut par une noble & fiere assurance qui partoit de grandeur d'ame, & que donne ordinairement l'innocence & la vérité. Ainsi sa défense n'eut rien de timide, ni de foible. C'est un discours ferme, mâle, généreux, sans passion, sans émotion, qui ressent la liberté d'un Philosophe, sans autre ornement que celui de la vérité, & où l'on voit briller par-tout le caractere & le langage de l'in-

(*a*) His & talibus adductus Socrates, nec patronum quæsivit ad judicium capitis, nec judicibus supplex fuit; adhibuitque liberam contumaciam à magnitudine animi ductam, non à superbia. *Cic. Tusc. Quæst. lib.* 1.

nocence. Platon, qui y étoit présent, le recueillit ensuite, & sans rien ajouter à la vérité, en composa l'ouvrage intitulé l'Apologie de Socrate, l'un des chef-d'œuvres de l'antiquité les plus parfaits. J'en ferai un extrait.

Au jour marqué, le procès fut instruit dans les formes, les parties comparurent devant les Juges, & Mélitus porta la parole. Plus sa cause étoit mauvaise & dépourvue de preuves, plus il eut besoin d'artifice pour en couvrir le foible. Il n'omit rien de ce qui pouvoit rendre sa partie adverse odieuse, & à la place des raisons qui lui manquoient, il substitua l'éclat séduisant d'une éloquence vive & brillante. Socrate, en marquant qu'il ne savoit pas quelle impression avoit faite sur les Juges le discours de ses accusateurs, avoue, pour ce qui le regarde, qu'il s'étoit presque méconnu lui-même, tant ils avoient donné de couleur & de vraisemblance à leurs raisons, quoiqu'il n'y eût pas un mot de vrai dans tout ce qu'ils avoient avancé.

Plat. in Apolog. Socrat. Xenoph. in Apolog. Socrat. & in Memorabil.

J'ai déja dit qu'ils établissoient deux chefs d'accusation. Le premier regarde la Religion. Socrate recherche avec une curiosité impie ce qui se passe dans les cieux & dans le sein de la terre. Il ne reconnoît point les Dieux que sa patrie révére. Il travaille à introduire de nouvelles Divinités; &, si on l'en croit, un Dieu inconnu l'inspire dans toutes ses actions. Pour trancher le mot, il ne croit aucun Dieu.

Plat. in Apolog. p. 24

Le second chef regarde l'intérêt de l'Etat, & le gouvernement public. Socrate corrompt les jeunes gens en leur inspirant de mauvais sentimens sur la Divinité, en leur apprenant à mépriser les loix & l'ordre établi dans la République, en déclarant publiquement qu'on a tort de choisir les Magistrats au * sort, en décriant les assemblées publiques où l'on ne le voit jamais paroître, en enseignant l'art de rendre bonnes les plus méchantes causes, en s'attachant la jeunesse par un esprit d'orgueil & d'ambition, sous prétexte de l'instruire, en montrant aux enfans qu'ils peuvent impunément maltraiter leurs peres. Il se prévaut d'un Oracle prétendu, & se croit le plus sage de tous les hommes. Il taxe tous les autres de folie, & condamne sans réserve toutes leurs maximes & toutes leurs actions, se constituant de sa propre autorité le censeur & le réformateur général de l'Etat. Et cependant on voit quel a été le fruit de ses leçons dans la personne de Critias, & dans celle d'Alcibiade, ses plus intimes amis, qui ont fait beaucoup de mal à leur patrie, & ont été de très-méchans citoyens, & des hommes très-déréglés.

* *Socrate en effet n'approuvoit pas cette maniere de choisir les Magistrats. Il faisoit remarquer que si on avoit affaire d'un pilote, d'un musicien, d'un architecte, on ne voudroit pas le prendre au hasard, quoique les fautes de ces gens-là ne soient pas d'une si grande importance que celles qui se commettent dans le gouvernement de la République.* Xenop. Memorabil. lib. 1. pag. 712.

On finiſſoit par avertir les Juges de ſe bien tenir ſur leur garde contre l'éloquence éblouiſſante de Socrate, & de ſe défier extrêmement des tours inſinuants & artificieux qu'il emploieroit pour les ſéduire. Plat. p. 17.

C'eſt par où Socrate commença ſon diſcours, en déclarant qu'il parleroit aux Juges comme il avoit coutume de le faire dans ſes entretiens ordinaires, c'eſt-à-dire, avec beaucoup de ſimplicité & ſans art.

Puis il entre dans le détail. Sur quel fondement peut-on ſoutenir qu'il ne reconnoît point les Dieux de la République, lui qu'on a vu ſouvent ſacrifier dans ſa maiſon & dans les temples? Peut-on douter qu'il ne ſe ſerve de la divination, puiſqu'on lui fait un crime de publier qu'il recevoit des conſeils d'une certaine Divinité, d'où l'on a conclu qu'il en vouloit introduire de nouvelles; mais en cela il n'introduit rien de plus nouveau que les autres, qui, ajoutant foi à la divination, obſervent le vol des oiſeaux, conſultent les entrailles des victimes, remarquent juſqu'aux paroles & aux rencontres inopinées : moyens différens, dont les Dieux ſe ſervent pour donner aux hommes la connoiſſance de l'avenir. Anciennes ou nouvelles, il eſt toujours vrai que Socrate reconnoît des Divinités, de l'aveu même de Mélitus, qui dans ſon information avoue que Socrate croit des démons, c'eſt-à-dire, des eſprits ſubalternes, enfans des Dieux. Or tout homme qui croit des enfans des Dieux, croit des Dieux. Plat. p. 27. Xenoph. p. 703.

ARTAXERXE

Quant à ce qui regarde les recherches impies des choses naturelles qu'on lui impute, sans mépriser ni condamner ceux qui s'appliquent à l'étude de la Physique, il déclare que pour lui il s'est donné tout entier à ce qui concerne les mœurs, la conduite de la vie, les regles du gouvernement, comme à une connoissance infiniment plus utile que toutes les autres: & il prend à témoin de ce qu'il avance tous ceux qui l'ont écouté, qui peuvent le démentir s'il ne dit pas vrai.

Xenoph. p. 710.

Plut. p. 31-33.

» On m'accuse de corrompre les jeunes » gens, & de leur inspirer des maximes » dangereuses, soit par rapport au culte des » Dieux, soit par rapport aux regles du » gouvernement. Vous savez, Athéniens, » que je n'ai jamais fait profession d'enseigner, & l'envie, quelque animée qu'elle » soit contre moi, ne me reproche point » d'avoir jamais vendu mes instructions. » J'ai sur cela un témoin qu'on ne peut démentir, c'est la pauvreté. Toujours également prêt à me livrer au riche & au » pauvre, & à leur donner tout le loisir » de m'interroger, ou de me répondre, je » me prête à quiconque cherche à devenir » vertueux; & si parmi mes auditeurs il » s'en trouve qui deviennent honnêtes gens » ou mal-honnêtes gens, il ne faut, ni » m'attribuer la vertu des uns dont je ne » suis point la cause, ni m'imputer les vices des autres auxquels je n'ai point contribué. Toute mon occupation, c'est de

» vous perſuader, jeunes & vieux, qu'il ne
» faut pas tant aimer ſon corps, ni les ri-
» cheſſes, ni toutes les autres choſes de
» quelque nature qu'elles ſoient, qu'il faut
» aimer ſon ame. Car je ne ceſſe de vous
» dire que la vertu ne vient point des ri-
» cheſſes, mais au contraire que les richeſ-
» ſes viennent de la vertu, & que c'eſt de
» là que naiſſent tous les autres biens qui
» arrivent aux hommes & en public & en
» particulier.

» Si parler de la ſorte c'eſt corrompre
» la jeuneſſe, j'avoue, Athéniens, que je
» ſuis coupable, & que je mérite d'être
» puni. En cas que ce que je dis ne ſoit
» pas vrai, il eſt aiſé de me convraincre de
» menſonge. Je vois ici un grand nombre
» de mes diſciples : ils n'ont qu'à paroître.
» Mais un ſentiment de retenue & de con-
» ſidération les empêche peut-être d'élever
» leur voix contre un Maître qui les a inſ-
» truits. Du moins leurs peres, leurs fre-
» res, leurs oncles ne peuvent ſe diſpen-
» ſer, comme bons parens & bons citoyens,
» de venir demander vengeance contre le
» corrupteur de leurs fils, de leurs neveux,
» ou de leurs freres. Mais ce ſont ceux-là
» même qui prennent ici ma défenſe, &
» qui s'intéreſſent au ſuccès de ma cauſe.

» Jugez, comme il vous plaira, Athé- *Plat. p. 28. 29.*
» niens; mais je ne puis, ni me répentir de
» ma conduite, ni en changer. Il ne m'eſt
» point libre de quitter ou d'interrompre
» une fonction que Dieu même m'a impo-

» ſée. Or c'eſt lui qui m'a chargé du ſoin
» d'inſtruire mes concitoyens. Si, après
» avoir gardé fidélement tous les poſtes où
» j'ai été mis par nos Généraux à Potidée,
» à Amphipolis, à Délium, la crainte de
» la mort me faiſoit maintenant abandon-
» ner celui où la divine Providence m'a
» placé, en m'ordonnant de paſſer mes
» jours dans l'étude de la Philoſophie pour
» ma propre inſtruction & pour celle des
» autres, ce ſeroit là véritablement une
» déſertion bien criminelle, & qui mérite-
» roit qu'on me citât devant ce Tribunal
» comme un impie qui ne croit point de
» Dieux. Quand vous feriez diſpoſés à me
» renvoyer abſous, à condition que doré-
» navant je garderois le ſilence, je vous
» répondrois ſans balancer : Athéniens, je
» vous honore & je vous aime, (a) mais
» j'obéirai plutôt à Dieu qu'à vous ; & pen-
» dant qu'il me reſtera un ſouffle de vie,
» je ne ceſſerai jamais de philoſopher, en
» vous exhortant toujours, en vous repre-
» nant à mon ordinaire, & en vous diſant
» à chacun quand je vous rencontrerai :
» *O mon * cher, ô citoyen de la plus fa-*
» *meuſe cité du monde, & pour la ſageſſe, &*
» *pour la valeur, n'avez-vous point de honte*
» *de ne penſer qu'à amaſſer des richeſſes, &*
» *qu'à acquérir de la gloire, du crédit, des*

(a) Πείσομαι τῷ θεῷ μᾶλλον ἢ ὑμῖν.

* *Le Grec porte*, Ὦ le meilleur des hommes : ὦ ἄριστε ἀνδρῶν, *ce qui étoit une maniere obligeante de ſaluer.*

» *honneurs, & de négliger les trésors de la*
» *prudence, de la vérité, de la sagesse, &*
» *de ne pas travailler à rendre votre ame*
» *aussi bonne & aussi parfaite qu'elle puisse*
» *être ?*

» On me reproche, & l'on impute à lâ- *Plat. p. 31.*
» cheté de ce que, m'ingérant de donner
» des avis à chacun en particulier, j'ai
» toujours évité de me trouver dans vos
» assemblées pour donner mes conseils à
» la patrie. Je croyois avoir fait suffisam-
» ment mes preuves de courage & de har-
» diesse, & dans les campagnes où j'ai
» porté les armes avec vous, & dans le
» Sénat lorsque seul je m'opposai au juge-
» ment injuste que vous prononçâtes con-
» tre les dix Capitaines qui n'avoient pas
» recueilli & enterré les corps de ceux qui
» avoient été tués ou noyés au combat na-
» val des Isles Arginuses, & lorsqu'en plus
» d'une occasion je resistai aux ordres vio-
» lens & cruels de trente Tyrans. Ce qui
» m'a donc empêché de paroître dans vos
» assemblés, Athéniens, c'est cet esprit
» familier, cette voix divine dont vous
» m'avez si souvent entendu parler, &
» que Mélitus a si fort tâché de tourner en
» ridicule. Cet esprit s'est attaché à moi
» dès mon enfance : c'est une voix qui ne
» se fait entendre que lorsqu'elle veut me
» détourner de ce que j'ai résolu ; car ja-
» mais elle ne m'exhorte à rien entrepren-
» dre. C'est elle qui s'est toujours opposée
» à moi, quand j'ai voulu me mêler des

ARTAXERXE » affaires de la République. Et elle s'y est
» opposée fort à propos : car il y a long-
» temps que je ne serois plus en vie si je m'é-
» tois mêlé des affaires d'Etat, & je n'au-
» rois rien avancé ni pour vous ni pour
» moi. Ne vous fâchez point, je vous prie,
» si je ne vous déguise rien, & si je vous
» parle avec liberté & vérité. Tout hom-
» me qui voudra s'opposer généreusement
» à un peuple entier, soit à vous ou à d'au-
» tres, & qui se mettra en tête d'empêcher
» qu'on ne viole les loix, qu'on ne com-
» mette des iniquités dans la ville, ne le
» fera jamais impunément. Il faut de toute
» nécessité que celui qui veut combattre
» pour la justice, pour peu qu'il veuille
» vivre, demeure simple particulier, &
» qu'il ne soit pas homme public.

Plat. p. 34. 35. » Au reste, Athéniens, si, dans l'ex-
» trême danger où je me trouve, je n'imite
» point la conduite de plusieurs citoyens
» qui, dans un péril beaucoup moins
» grand, ont conjuré & supplié leurs Juges
» avec larmes, & ont fait paroître ici leurs
» enfans, leurs parens, leurs amis; ce
» n'est, ni par une opiniâtreté superbe, ni
» par aucun mépris que j'aie pour vous;
» mais pour votre honneur, & pour celui
» de toute la ville. Il faut qu'on sache que
» vous avez des citoyens qui ne regardent
» point la mort comme un mal, & qui
» ne donnent ce nom qu'à l'injustice & à
» l'infamie. A l'âge où je suis, & avec
» toute ma réputation vraie ou fausse, me

» conviendroit-il après toutes les leçons MNÉMON.
» que j'ai données sur le mépris de la mort,
» de la craindre, & de démentir par un
» dernier acte tous les principes & les sen-
» timens de ma vie passée ?

» Mais, sans parler de la gloire qui se-
» roit si fort blessée par une telle démar-
» che, je ne crois pas qu'il soit permis de
» prier son Juge, ni de se faire absoudre
» par ses supplications : il faut le persua-
» der & le convaincre. Le Juge n'est pas
» assis sur son siége pour faire plaisir en
» violant la loi, mais pour rendre justi-
» ce en obéissant à loi. Il n'a point prêté
» serment de faire grace à qui il lui plaira,
» mais de faire justice à qui il la doit. Il
» ne faut donc pas que nous vous accoutu-
» mions au parjure, & vous ne devez pas
» vous-mêmes vous y laisser accoutumer :
» car les uns & les autres nous blesserions
» également la justice & la Religion, &
» nous deviendrions tous coupables.

N'attendez donc point de moi, Athé-
» niens, que j'aie recours auprès de vous
» à des moyens que je ne crois ni honnê-
» tes ni permis, sur-tout dans une occa-
» sion où je suis accusé d'impiété par Mé-
» litus. Car si je vous fléchissois par mes
» priéres, & que je vous forçasse à violer
» votre serment, ce seroit une chose toute
» évidente que je vous enseignerois à ne
» pas croire de Dieux, & en voulant me
» défendre & me justifier, je fournirois
» des armes à mes adversaires, & je prou-

» verois contre moi-même que je ne crois
» point de Dieux. Mais je suis bien éloi-
» gné de penser ainsi. Je suis plus persua-
» dé de l'existence de Dieu, que mes ac-
» cusateurs; & j'en suis tellement persua-
» dé, que je m'abandonne à vous & à Dieu,
» afin que vous me jugiez comme vous le
» trouverez le meilleur & pour vous &
» pour moi.

Socrate (*a*) prononça ce discours d'un ton ferme & intrépide. Son air, son geste, son visage ne sentoient point l'accusé: on l'eût pris pour le maître de ses Juges, tant il parloit avec assurance & grandeur d'ame, sans pourtant rien perdre de la modestie qui lui étoit naturelle. Une contenance si noble & si majestueuse déplut, & indisposa les esprits. Les (*b*) Juges pour l'ordinaire, parce qu'ils se regardent comme maîtres absolus de la vie & de la mort des hommes, exigent, par une disposition secrete du cœur, que les parties ne paroissent devant eux qu'avec une humble soumission & un respectueux tremblement; hommage qu'ils croient dû à leur souveraine puissance.

C'est ce qui arriva ici. Mélitus pourtant n'avoit pas eu d'abord la cinquiéme partie des voix. On peut supposer avec fondement qu'ici l'assemblée des Juges étoit

(*a*) Socrates ita in judicio capitis pro se ipse dixit, ut, non supplex aut reus, sed magister aut dominus videretur esse judicum. *Cic. lib. 1. de Orat. n. 231.*

(*a*) Odit Judex ferè litigantis securitatem; cùmque jus suum intelligat, tacitus reverentiam postulat. *Quint. l. 4. cap. 1.*

de cinq cens, sans compter le Président. La loi condamnoit l'accusateur à une amende de mille dragmes, s'il n'avoit pas la cinquieme partie des suffrages. Cette loi étoit sagement établie, pour mettre un frein à la hardiesse & à l'impudence des calomniateurs. Mélitus auroit été obligé de payer cette amende, si Anytus & Licon ne se fussent joints à lui, & ne se fussent aussi portés pour accusateurs. Leur crédit entraîna un grand nombre de voix, & il y en eut deux cents quatre-vingt-une contre Socrate, & par conséquent deux cents vingt pour lui. Il ne tint donc qu'à trente & une * voix qu'il ne fut renvoyé absous : car en ce cas il y en auroit eu deux cens cinquante & une, ce qui auroit fait la pluralité.

MNÉMON.

Cinq cents livres.

Par (a) cette premiere Sentence les Juges déclaroient simplement que Socrate étoit coupable, sans rien statuer sur la peine qu'il devoit souffrir. Car lorsqu'elle n'étoit pas déterminée par la loi, & qu'il ne s'agissoit pas d'un crime d'Etat, (c'est ainsi que je crois qu'on peut expliquer le mot de Cicéron, *fraus capitalis*) on laissoit au coupable le choix de la peine qu'il croyoit

* *Dans Platon le texte varie, & met 33 ou 30, ce qui marque qu'il peut être défectueux.*

(a) Primis sententiis statuebant tantùm Judices, damnarent an absolverent. Erat autem Athenis, reo damnato, si fraus capitalis non esset, quasi pœnæ æstimatio. Ex sententia, cùm judicibus daretur, interrogabatur reus, quam quasi æstimationem commeruisse se maximè confiteretur. *Cic. lib.* 1. *de Orat. n.* 231. 232.

ARTAXERXE

Plat. pag. 36-38.

mériter. Sur sa réponse, on opinoit une seconde fois ; & ensuite il recevoit son dernier arrêt. Socrate fut averti qu'il avoit droit de demander diminution de peine, & qu'il pouvoit faire changer la punition de mort en un exil, en une prison, ou en une amende pécuniaire. Il répondit généreusement qu'il ne choisiroit aucune de ces punitions, parce que ce seroit se reconnoître coupable, « Athéniens, dit-il, » pour ne pas vous tenir plus long-tems » en suspens, puisque vous m'obligez de » me taxer moi-même à ce que je mérite ; » Je me condamne, pour avoir passé toute » ma vie à vous instruire, vous & vos en» fans ; pour avoir négligé dans cette vûe » affaires domestiques, emplois, dignités ; » pour m'être consacré tout entier au ser» vice de la patrie, en travaillant sans » cesse à rendre vertueux mes concitoyens : » Je me condamne, dis-je, à être nourri » le reste de mes jours dans le Prytanée » au dépens de la République. » * Cette derniere reponse (*a*) révolta tous les Juges.

* *Il paroît dans Platon qu'apres ce discours Socrate, apparemment pour éloigner de lui toute idée de fierté & de bravade, offrit modestement de payer une amende proportionée à son indigence, c'est-à-dire, une mine : (cinquante livres) & que forcé par ses amis qui se rendirent ses cautions, il fit monter cette offre jusqu'à trente mines.* Plat. in Apolog. Socrat. pag. 38. *Mais Xénophon assure positivement le contraire. Pag. 705. On peut peut-être les concilier, en disant que Socrate d'abord refusa de faire aucune offre, & qu'ensuite il se laissa vaincre aux pressantes sollicitations de ses amis.*

(*a*) Cujus responso sic

Ils le condamnerent à boire la ciguë, qui étoit une sorte de supplice fort usité parmi eux. MNÉMON.

Cette Sentence n'ébranla en rien la constance de Socrate. « Je vais, dit-il en s'adressant aux Juges avec une noble tranquillité, être livré à la mort par votre ordre ; la nature m'y avoit condamné dès le premier moment de ma naissance ; mais mes accusateurs vont être livrés à l'infamie & à l'injustice par l'ordre de la Vérité. Auriez-vous exigé de moi que, pour me tirer de vos mains, j'eusse employé, selon la coutume, des paroles flatteuses & touchantes, & les manieres timides & rampantes d'un suppliant ? Mais, en justice comme à la guerre, un honnête homme ne doit pas sauver sa vie par toute sorte de moyens. Il est également deshonorant dans l'une & dans l'autre de ne la racheter que par des prieres, par des larmes, & par toutes les autres bassesses que vous voyez faire tous les jours à ceux qui sont où je me vois. Plat. p. 39.

Apollodore, l'un de ses disciples & de ses amis, s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mouroit innocent : *Voudriez-vous*, lui répliqua-t-il en souriant, *que je mourusse coupable ?*

Plutarque, pour montrer qu'il n'y a que la partie de nous-mêmes la plus foible, *De animi tranquillit. p. 475.*

Judices exarserunt, ut capitis hominem innocentissimum condemnarent. *Cic. l. 1. de Orat. n. 233.*

c'est-à-dire, le corps, sur laquelle les hommes aient quelque pouvoir, mais qu'il y a en nous une autre partie infiniment plus noble, qui est entiérement supérieure à leurs menaces, & inaccessible à leurs coups, cite ces belles paroles de Socrate, qui regardoient encore plus ses Juges que ses accusateurs : *Anytus & Mélitus peuvent me tuer, mais ils ne peuvent me faire de mal.* Comme s'il eût dit : La fortune (c'étoit le langage des Païens) peut m'ôter les biens, la santé, la vie ; mais j'ai en moi-même un trésor que nulle violence étrangére ne peut m'enlever ; je veux dire, la vertu, l'innocence, le courage, la grandeur d'ame.

Ce (a) grand homme, pleinement convaincu de ce principe qu'il avoit si souvent inculqué à ses disciples, que le crime est le seul mal que doive craindre le sage, aima mieux être privé de quelques années qui lui restoient peut-être encore à vivre, que de se voir enlever en un moment la gloire de toute sa vie passée, en se deshonorant pour toujours par la démarche honteuse qu'on lui conseilloit de faire auprès des Juges. Voyant que les hommes de son siecle le connoissoient peu, & lui rendoient peu de justice, il s'en remit au jugement

(a) Maluit vir sapientissimus quod superesset ex vita sibi perire quàm quod præteriisset, & quando ab hominibus sui temporis parum intelligebatur, posterorum se judiciis reservavit, brevi detrimento jam ultimæ senectutis ævum sæculorum omnium consecutus. *Quint. lib.* 11. *cap.* 1.

de la postérité, & par le sacrifice généreux qu'il fit des restes d'une vieillesse déjà fort avancée, il acquit & s'assura l'estime & l'admiration de tous les siécles.

§. VII.

Socrate refuse de se sauver de la prison. Il passe le dernier jour de sa vie à s'entretenir avec ses amis sur l'immortalité de l'ame. Il boit la ciguë. Punition de ses accusateurs. Honneurs rendus à la mémoire de Socrate.

APRÈS que la Sentence eut été prononcée, (a) Socrate, avec cette même fermeté de visage qui avoit tenu les Tyrans en respect, s'achemina vers la prison, qui perdit ce nom dès qu'il y fut entré, dit Séné- que, étant devenue le séjour de la probité & de la vertu. Ses amis l'y suivirent, & continuerent à le visiter durant trente jours qui se passerent entre sa condamnation & sa mort. La cause de ce long délai étoit que les Athéniens envoyoient tous les ans un vaisseau dans l'Isle de Délos, pour y faire quelques sacrifices; & il étoit défendu de faire mourir personne dans la ville depuis que le Prêtre d'Apollon avoit couron-

(a) Socrates eodem illo vultu, quo aliquandò solus triginta Tyrannos in ordinem redegerat, carcerem intravit, ignominiam ipsi loco detracturus. Neque enim poterat carcer videri, in quo Socrates erat. *Senec. in consolat. ad Helv. cap.* 13.

Socrates carcerem intrando purgavit, omnique honestiorem curia reddidit. *Id. de vit. beat. cap.* 27.

né la poupe de ce vaisseau pour marque de son départ, jusqu'à ce que le même vaisseau fût de retour. Ainsi l'Arrêt ayant été prononcé contre Socrate le lendemain de cette cérémonie, il fallut en différer l'exécution de trente jours qui s'écoulerent dans ce voyage.

Pendant ce long-temps, la mort eut tout le loisir de présenter à ses yeux toutes ses horreurs, & de mettre sa constance à l'épreuve, non seulement par les dures rigueurs du cachot où il avoit les fers aux pieds, mais encore plus par la vûe continuelle & la cruelle attente d'une événement avec lequel la nature ne se familiarise point. Dans ce triste état il ne laissoit pas de jouir de cette profonde tranquillité d'esprit que ses amis avoient toujours admirée en lui. Il les entretenoit avec la même douceur qu'il avoit toujours fait paroître ; & Criton remarque que la veille de sa mort il dormoit aussi paisiblement qu'en un autre temps. Il composa même alors un hymme en l'honneur d'Apollon & de Diane, & tourna en vers une fable d'Esope.

Plat. in Criton.

La veille du jour, ou le jour même que devoit arriver de Délos ce vaisseau, dont le retour devoit être suivi de la mort de Socrate, Criton, son intime ami, vient le trouver de grand matin dans la prison pour lui apprendre cette triste nouvelle, & pour lui annoncer en même temps qu'il ne tient qu'à lui de sortir de la prison; que le géolier est gagné; qu'il trouvera les portes ou-

vertes; & il lui offre une retraite sûre en Thessalie. Socrate se prit à rire de cette proposition, & lui demanda s'il savoit un lieu hors de l'Attique où l'on ne mourût point. Criton traite la chose fort sérieusement, & le presse de profiter d'un temps si précieux, en lui apportant raisons sur raisons pour tirer son consentement, & l'engager à prendre ce parti. Sans parler de la douleur inconsolable que lui causera la mort d'un tel ami, comment pourra-il soutenir les reproches d'une infinité de gens qui croiront qu'il n'aura tenu qu'à lui de le sauver, mais qu'il n'aura pas voulu sacrifier pour cela quelque légére portion de son bien? Le peuple pourra-t-il jamais se persuader qu'un homme sage comme Socrate, n'aura pas voulu sortir de prison, le pouvant faire en toute sûreté? Peut-être craint-il d'exposer ses amis, de leur causer la perte de leurs biens, ou même de leur liberté & de leur vie. Y a-t-il donc quelque chose qui doive leur être plus cher & plus précieux que la conservation de Socrate? Il n'y a pas jusqu'à des étrangers qui leur disputent cet honneur. Plusieurs sont venus exprès avec des sommes très-considérables pour les frais de son évasion, & déclarent qu'ils se trouveront très-honorés de le recevoir chez eux, & de lui fournir abondamment tout ce qui lui sera nécessaire. Doit-il donc se livrer lui-même à des ennemis qui l'ont fait condamner injustement, & lui est-il permis de trahir sa propre cause? N'est-il pas de

MNÉMON

sa bonté & de sa justice d'épargner à ses citoyens le crime de faire mourir un innocent ? Mais si tous ces motifs ne l'ébranlent point, & qu'il ne soit point touché de ses propres intérêts, peut-il être insensible à ceux de ses enfans ? En quel état les laisse-t-il ? Prévoit-il ce qu'ils deviendront ? & peut-il oublier qu'il est pere, pour se souvenir seulement qu'il est philosophe ?

Socrate, après l'avoir écouté attentivement, loue son zéle, & lui en marque sa reconnoissance : mais, avant que de se rendre, il veut examiner s'il est juste qu'il sorte de la prison sans le consentement des Athéniens. Il est donc question ici de savoir si un homme qui est condamné à mort, quoiqu'injustement, peut sans crime se dérober aux Loix & à la Justice. Je ne sais si, même parmi nous, il se trouveroit beaucoup de personnes qui crussent que cela pût faire une question.

Socrate commence par écarter tout ce qui est étranger au sujet, & vient d'abord au fond de l'affaire. « Je serois assurément » très-ravi, mon cher Criton, que vous » pussiez me persuader de sortir d'ici, mais » je ne le puis faire sans être persuadé. » Nous ne devons pas nous mettre en peine » de ce que dira le peuple, mais de ce que » dira celui-là seul, qui juge de ce qui » est juste ou injuste ; & ce seul n'est autre » que la Vérité. Toutes les considérations » que vous m'avez alléguées, d'argent, » de réputation, de famille, ne peuvent

» rien, à moins qu'on ne me montre que » ce que l'on me propose est juste & permis. C'est un principe avoué & constant » parmi nous, que toute injustice est hon» teuse & funeste à celui qui la commet, » quelque chose que les hommes en disent, » & quelque bien ou quelque mal qui lui » en puisse arriver. Nous avons toujours » raisonné sur ce principe, même dans les » derniers jours, & nous n'avons jamais » varié sur cet article. Seroit-il possible, » mon cher Criton, qu'à notre âge nos » entretiens les plus sérieux eussent été sem» blables à ceux des enfans, qui disent » presque en même-temps le oui & le non, » & qui n'ont rien de fixe ? » A chaque proposition il tiroit la réponse & le consentement de Criton.

» Rappellons donc nos principes, & » tâchons ici d'en faire usage. Il est tou» jours demeuré constant parmi nous, qu'il » n'est jamais permis, sous quelque pré» texte que ce puisse être, de commettre » aucune injustice, pas même à l'égard de » ceux qui nous en font, ni de rendre le » mal pour le mal ; & que quand on a une » fois engagé sa parole, on est tenu de la » garder inviolablement, sans qu'aucun » intérêt puisse nous en dispenser. Or si ; » dans le temps que je serois prêt de m'en» fuir, les Loix & la République venoient » se présenter en corps devant moi, que » répondrois-je aux questions suivantes » qu'elles pourroient me faire ? A quoi son»

ARTAXERXE » gez-vous, Socrate ? Vous dérober ainsi » à la Justice, est-ce autre chose que ruiner » entiérement les Loix & la République ? » Coyez-vous qu'une ville subsiste après » que la Justice non-seulement n'y a plus » de force, mais qu'elle a été même cor- » rompue, renversée, & foulée aux pieds » par des particuliers ? Mais, dira-t-on, la » République nous a fait injustice, & n'a » pas bien jugé. Avez-vous oublié, me ré- » pliqueroient les Loix, que vous êtes con- » venu avec nous de vous soumettre au ju- » gement de la République ? Vous pou- » viez, si notre police & nos réglemens » ne vous accommodoient pas, vous re- » tirer ailleurs, & vous y établir. Mais » un séjour de soixante & dix ans dans no- » tre ville marque assez que ses réglemens » ne vous ont point déplu, & que vous » les avez acceptés en connoissance de » cause & avec liberté. En effet, vous leur » devez tout ce que vous êtes, & tout ce » que vous possédez, naissance, nourriture, » éducation, établissement ; car tout cela » est sous la sauve-garde & sous la protec- » tion de la République. Vous croyez-vous » maître de rompre l'engagement que vous » avez pris avec elle, & que vous avez » scellé par plus d'un serment ? Quand elle » songeroit à vous perdre, pouvez-vous lui » rendre mal pour mal, injure pour injure ? » Etes-vous en droit d'en user ainsi à l'égard » de pere & de mere ? & ignorez-vous que » la patrie est plus considérable, plus di-

» gne

» gne de respect & de vénération devant
» Dieu & devant les hommes, que ni pere,
» ni mere, ni tous les parens ensemble.
» Qu'il faut honorer sa patrie, lui céder
» dans ses emportemens, la ménager avec
» douceur dans le temps de sa plus grande
» colere? En un mot, qu'il faut, ou la ra-
» mener par de sages conseils & de res-
» pectueuses remontrances, ou obéir à ses
» commandemens, & souffrir sans mur-
» murer tout ce qu'elle vous ordonnera?
» Pour ce qui est de vos enfans, Socrate,
» vos amis leur rendront tous les services
» dont ils seront capables; & en tout cas
» la providence ne leur manquera pas.
» Rendez-vous donc à nos raisons, & sui-
» vez les conseils de celles qui vous ont fait
» naître, nourri, élevé. Ne faites point
» tant d'état de vos enfans, de votre vie,
» ni de quelque chose que ce puisse être,
» que de la Justice; afin que quand vous
» serez arrivé devant le tribunal de Plu-
» ton, vous ayiez de quoi vous défendre
» devant vos Juges. Autrement, nous se-
» rons toujours vos ennemis tant que vous
» vivrez, sans vous donner jamais ni re-
» lâche, ni repos: & quand vous serez
» mort, nos Sœurs, les Loix qui sont dans
» les enfers, ne vous seront pas plus favo-
» rables, sachant que vous aurez fait tous
» vos efforts pour nous perdre.

Socrate dit à Criton qu'il lui sembloit entendre réellement tout ce qu'il venoit de lui dire, & que le son de ces paroles reten-

ARTAXERXE

tissoit si fortement & si continuellement à ses oreilles, qu'il étouffoit en lui toute autre pensée & toute autre voix. Criton, convenant de bonne foi qu'il n'avoit rien à repliquer, demeura en repos, & y laissa son ami.

Plat. in Phædon. pag. 59, &c.

Enfin, le funeste vaisseau revint à Athenes : c'étoit comme le signal de la mort de Socrate. Le lendemain ses amis, à l'exception de Platon qui étoit malade, se rendirent à la prison dès le matin. Le géolier les pria d'attendre un peu, parce que les onze Magistrats (c'étoient ceux qui avoient l'intendance des prisons) annonçoient au prisonnier qu'il devoit mourir ce jour-là. Ils entrerent un moment après, & trouverent Socrate qu'on venoit * de délier, & Xanthippe sa femme assise auprès de lui, & tenant un de ses enfans entre ses bras. Dès qu'elle les apperçut, jettant des cris & des sanglots, & se meurtrissant le visage, elle fit retentir la prison de ses plaintes : *O mon cher Socrate, vos amis vous voient aujourd'hui pour la derniere fois.* Il donna ordre qu'on la fît retirer ; & dans le moment même on l'emmena chez elle.

Socrate passa le reste de la journée avec ses amis, & s'entretint tranquillement & gaiement avec eux selon sa coutume ordinaire. Le sujet de la conversation fut des

* *A Athenes, dès qu'on avoit prononcé à un criminel sa sentence, on le délioit, & on le regardoit comme une victime de la mort, qu'il n'étoit plus permis de tenir dans les chaines.*

plus intéressans, & des plus convenables au moment où il se trouvoit; je veux dire, l'immortalité de l'ame. Ce qui donna lieu à cet entretien, c'est une proposition avancée en quelque sorte au hasard, qu'un véritable Philosophe doit souhaiter de mourir & travailler à mourir. Cela, pris trop à la lettre, menoit à croire qu'un Philosophe pouvoit se tuer lui-même. Socrate fait voir qu'il n'y a rien de plus injuste que ce sentiment, & que l'homme appartenant à Dieu qui l'a formé, & ayant été placé par sa main dans le poste qu'il occupe, il ne doit point le quitter sans sa permission, ni sortir de la vie sans son ordre. Qu'est-ce donc qui peut donner à un Philosophe cet amour pour la mort? Ce ne peut être que l'espérance des biens qu'il attend dans l'autre vie, & cette espérance ne peut être fondée que sur l'opinon de l'immortalité de l'ame. MNÉMON.

Socrate emploie le dernier jour de sa vie à entretenir ses amis sur ce grand & important sujet, & c'est ce qui fait la matiere de l'admirable Dialogue de Platon, qui a pour titre, *Le Phédon*. Il developpe à ses amis toutes les raisons qu'on a de croire que l'ame est immortelle, & il réfute toutes les objections qu'on lui fait, qui sont à peu près les mêmes qu'on fait aujourd'hui. Ce traité est trop long, pour que j'entreprenne d'en faire l'extrait.

Avant que de répondre à quelques-unes de ces objections, il déplore un malheur *Plat. p.* 90. 91.

P 2

assez commun aux hommes, qui à force d'entendre disputer des ignorans qui contredisent tout & doutent de tout, se persuadent qu'il n'y a rien de certain. « N'est-» ce pas un malheur très-déplorable, » mon cher Phédon, qu'y ayant des raisons » qui sont vraies, certaines, & très-ca-» pables d'être comprises, il se trouve » pourtant des gens qui n'en soient point » du tout frappés, pour avoir entendu de » ces disputes frivoles où tout paroît tan-» tôt vrai & tantôt faux ? Ces hommes » injustes & déraisonnables, au lieu de » s'accuser eux-mêmes de ces doutes, ou » d'en accuser leur manque de lumiere, » en rejettent la faute sur les raisons mê-» mes, qu'ils viennent à bout enfin de » prendre en haine pour toujours, se » croyant plus habiles & plus éclairés que » tous les autres, parce qu'ils s'imaginent » être les seuls qui aient compris que dans » toutes ces matieres il n'y a rien de vrai » ni d'assuré.

Socrate démontre l'injustice de ce procédé. Il fait voir que dans deux partis même également incertains, la sagesse voudroit qu'on choisît celui qui est le plus avantageux avec le moins de risque. « Si » ce que je dis se trouve vrai, dit Socrate, » il est très-bon de le croire : & si après » ma mort il ne se trouve pas vrai, j'en » aurai toujours tiré cet avantage dans cette » vie, que j'aurai été moins sensible aux » maux qui l'accompagnent ordinaire-

» ment. » Ce * raisonnement de Socrate, qui ne se trouve réel & vrai que dans la bouche d'un Chrétien, est bien remarquable. Si ce que je dis est vrai, je gagne tout en ne harsardant que peu de chose : & s'il est faux, je ne perds rien ; au contraire, j'y gagne encore beaucoup.

Socrate ne s'en tient pas à la simple spéculation de cette grande vérité, que l'ame est immortelle : il en tire des conclusions utiles & nécessaires pour la conduite de la vie, en faisant voir tout ce que l'espérance d'une heureuse éternité exige des hommes, afin qu'elle ne soit pas vaine, & qu'au lieu de trouver les récompenses préparées aux bons, ils ne trouvent pas les supplices destinés aux méchans. Ici le Philosophe expose ces grandes vérités, qu'une tradition constante, quoique beaucoup obscurcie par les fictions fabuleuses, a toujours conservées parmi les païens : Le dernier Jugement des bons & des méchans ; les supplices éternels où sont condamnés les grands criminels ; un séjour de paix & de délices sans fin pour les ames qui se sont conservées pures & innocentes, ou qui pendant la vie ont expié leurs péchés par le répentir & la satisfaction ; enfin un lieu & un état mitoyen, où l'on se purifie pendant un certain temps des fautes moins considérables qui n'ont point été expiées pendant la vie.

* *M. Pascal a étendu ce raisonnement dans son article VII. & en a fait une démonstration d'une force infinie.*

Plat. p. 107. » Mes amis, un chose encore qu'il est » très-juste de penser, c'est que, si l'ame » est immortelle, elle a besoin qu'on la » cultive & qu'on en prenne soin, non-» seulement pour ce temps que nous appel-» lons le temps de la vie, mais encore pour » le temps qui la suit, c'est-à-dire, pour » l'éternité; & la moindre négligence sur » ce point peut avoir des suites infinies. Si » la mort étoit la ruine & la dissolution » du tout, ce seroit un grand gain pour » les méchans après leur mort, d'être dé-» livrés en même temps de leur corps, de » leur ame, & de leurs vices. Mais, puis-» que l'ame est immortelle, elle n'a d'au-» tre moyen de se délivrer de ses maux, & » il n'y a de salut pour elle que de deve-» nir très-bonne & très-sage : car elle » n'emporte avec elle que ses bonnes ou » ses mauvaises actions, que ses vertus » ou ses vices, qui sont une suite ordi-» naire de l'éducation qu'on a reçûe, & » la cause d'un bonheur ou d'un malheur » éternel.

Plat. p. 113. 114. » Quand les morts sont arrivés au ren-» dez-vous fatal des ames, au lieu où leur » * Démon les conduit, ils sont tous ju-» gés. Ceux qui ont vêcu de maniere qu'ils » ne sont ni entiérement criminels, ni ab-» solument innocens, sont envoyés dans » un endroit où ils souffrent des peines pro-» portionnées à leurs fautes, jusqu'à ce

* Démon *est un mot grec qui signifie Esprit, Génie, &, selon nous, Ange.*

» que purgés & nettoyés de leurs péchés, » & mis ensuite en liberté, ils reçoivent » la récompense des bonnes actions qu'ils » ont faites. Ceux qui sont jugés incura- » bles à cause de la grandeur de leurs pé- » chés, & qui ont commis (de volonté » délibérée) des sacriléges & des meurtres » ou d'autres crimes semblables, la fatale » destinée qui leur rend justice, les pré- » cipite dans le Tartare, d'où ils ne sor- » tent jamais. Mais ceux qui se trouvent » avoir commis des péchés, grands à la » vérité, mais dignes de pardon; comme » de s'être laissé aller à des violences con- » tre leur pere ou mere dans l'emporte- » ment de la colére, ou d'avoir tué quel- » qu'un par un pareil mouvement, & qui » s'en sont repentis dans la suite, ils souf- » frent les mêmes peines que les derniers » & dans le même lieu, mais pour un temps » seulement, jusqu'à ce que par leurs prié- » res & leurs supplications ils aient obtenu » le pardon de la part de ceux qu'ils ont » maltraités.

» Enfin, ceux qui ont passé leur vie dans » une sainteté particuliere, délivrés des » demeures basses & terrestres comme d'u- » ne prison, sont reçus là haut dans une » terre pure où ils habitent; & comme la » Philosophie les a suffisamment purifiés, » ils y vivent sans * leurs corps pendant » toute l'éternité dans une joie & dans des » délices qu'il n'est pas facile d'expli- » quer, & que le peu de temps qui me reste

* *La Résurrection des corps étoit peu connue chez les païens.*

» ne me permet pas de vous dire.

Ce que je vous en ai exposé, suffit » bien, ce me semble, pour faire voir que » nous devons travailler toute notre vie à » acquérir la vertu & la sagesse : car voilà » un grand prix & une grande espérance » qui nous est proposée. Et quand l'immor- » talité de l'ame ne seroit que douteuse, » au lieu qu'elle paroit assurée, tout hom- » me de bon sens doit trouver certaine- » ment que cela vaut bien la peine d'en » courir le risque. En effet, quel plus beau » danger? Il faut s'enchanter soi-même de » cette espérance bienheureuse : & c'est » pour cela que j'ai si fort prolongé ce » discours.

Cicéron exprime ces nobles sentimens de Socrate avec sa délicatesse ordinaire. (a) Dans le moment presque, dit-il, qu'il tenoit à la main ce breuvage mortel, il parla de maniére à faire entendre qu'il regardoit la mort, non comme une violence

(a) Cùm penè in manu jam mortiferum illud teneret poculum, locutus ita est, ut, non ad mortem trudi, verùm in cœlum videretur ascendere. Ita enim censebat, itaque disseruit : duas esse vias duplicesque cursus animorum è corpore excedentium. Nam, qui se humanis vitiis contaminassent, & se totos libidinibus dedidissent, quibus coarctati velut domesticis vitiis atque flagitiis se inquinassent, iis devium quoddam iter esse, seclusum à concilio Deorum : qui autem se integros castosque servavissent, quibusque fuisset minima cum corporibus contagio, se seque ab his semper sevocassent, essentque in corporibus humanis vitam imitati deorum, his ad illos, à quibus essent profecti, reditum facilem patere. *Cic Tusc. Quæst. Lib.* 1. *n.* 71. 72.

qu'on lui faisoit, mais comme un moyen qu'on lui donnoit de monter dans le ciel. Il déclare qu'au sortir de cette vie s'ouvrent deux routes, dont l'une mene à un lieu de supplices éternels les ames qui se sont souillées ici bas par des plaisirs honteux & par des actions criminelles, l'autre conduit à l'heureux séjour des Dieux celles qui se sont conservées pures sur la terre, & qui dans des corps humains ont mené une vie toute divine.

Quand Socrate eut achevé de parler, Criton le pria de lui donner ses derniers ordres à lui & aux autres amis sur ce qui regardoit ses enfans & toutes ses affaires : afin qu'en les exécutant ils eussent la consolation de lui faire quelque plaisir. « Je » ne vous recommande aujourd'hui autre » chose, reprit Socrate, que ce que je » vous ai toujours recommandé, qui est » d'avoir soin de vous. Vous ne sçauriez » vous rendre à vous-même un plus grand » service, ni me faire à moi & à ma fa- » mille un plus grand plaisir. » Criton lui ayant ensuite demandé comment il souhaitoit qu'on l'enterrât : « Comme il vous » plaira, dit Socrate, si pourtant vous » pouvez me saisir, & que je n'échappe » pas de vos mains. » Et en même temps regardant ses amis avec un petit sourire : » Je ne sçaurois venir à bout, dit-il, de » persuader à Criton que Socrate est celui » qui s'entretient avec vous, & qui arran- » ge toutes les parties de son discours ; &

Pag. 113-118.

» il s'imagine toujours que je suis celui qu'il » va voir mort tout à l'heure. Il me con» fond avec mon cadavre ; c'est pourquoi » il me demande comment il faut m'enter» rer. » En finissant ces paroles il se leva, & passa dans une chambre voisine pour se baigner. Après qu'il fut sorti du bain, on lui porta ses enfans, car il en avoit trois, deux tout petits, & un qui étoit déja assez grand. Il leur parla pendant quelque temps, donna ses ordres aux femmes qui en prenoient soin, puis les fit retirer. Etant rentré dans la chambre, il se mit sur son lit.

Le valet des Onze entra en même-temps ; & lui ayant déclaré que le temps de prendre la ciguë étoit venu, (c'étoit au coucher du soleil) ce valet se sentit attendri, & tournant le dos, il se mit à pleurer. » Voyez, dit Socrate, le bon cœur de cet » homme ! Pendant ma prison il m'est venu » voir souvent, & s'est entretenu avec » moi. Il vaut mieux que tous les autres. » Qu'il me pleure de bon cœur ! » Cet exemple est remarquable, & montre à ceux qui sont chargés d'un pareil ministére, comment ils doivent se conduire à l'égard de tous les prisonniers en général, & sur-tout à l'égard des gens de bien, s'il arrive qu'il en tombe quelques-uns entre leurs mains. On apporta la coupe. Socrate demanda ce qu'il avoit à faire. Rien autre chose, reprit le valet, sinon, quand vous aurez bû, de vous promener jusqu'à ce que vous sentiez vos jambes appesanties, & de vous

toucher ensuite sur votre lit. Il prit la coupe sans aucune émotion, & sans changer ni de couleur ni de visage, & regardant cet homme d'un œil ferme & assuré à son ordinaire ; « Que dites-vous de ce breuvage, luit dit-il ? Est-il permis d'en faire des libations ? » On lui répondit qu'il n'y en avoit que pour une prise. « Au moins, continua-t-il, il est permis, & il est bien juste, de faire ses prieres aux Dieux, & de les supplier de rendre mon départ de dessus la terre, & mon dernier voyage heureux : c'est ce que je leur demande de tout mon cœur. » Après avoir dit ces paroles, il garda quelque temps le silence, & but ensuite toute la coupe avec une tranquillité merveilleuse, & avec une douceur qu'on ne sçauroit exprimer.

MNÉMON.

Jusques-là ses amis s'étoient fait violence pour retenir leurs larmes : mais en le voyant boire, & après qu'il eut bû, ils n'en furent plus les maîtres, & elles coulerent en abondance. Apollodore, qui n'avoit presque pas cessé de pleurer pendant toute la conversation, se mit alors à hurler, & à jetter de grands cris, de maniere qu'il n'y eut personne à qui il ne fît fendre le cœur. Socrate seul n'en fut point ému : il en fit même quelques reproches à ses amis, mais avec sa douceur ordinaire. « Que faites-vous, leur dit-il ? Je vous admire. Eh, où est donc la vertu ? N'étoit-ce pas pour cela que j'avois renvoyé ces femmes, de peur qu'elles ne tombassent

» dans ces foiblesses ? Car j'ai toujours ouï » dire qu'il faut mourir tranquillement & » en bénissant les Dieux. Demeurez donc » en repos, & témoignez plus de fermeté » & plus de force. » Ces paroles les remplirent de confusion, & les forcerent de retenir leurs larmes.

Cependant il continuoit à se promener, & quand il sentit ses jambes appesanties, il se coucha sur le dos, comme on le lui avoit recommandé.

Le poison alors produisit son effet de plus en plus. Quand Socrate vit qu'il commençoit à gagner le cœur, s'étant découvert, car il avoit la tête couverte, apparemment afin que rien ne le troublât ; *Criton*, dit-il, & ce furent ses dernieres paroles, *Nous devons un coq à Esculape : acquitez-vous de ce vœu pour moi, & ne l'oubliez pas*. Il rendit bientôt après le dernier soupir. Criton s'approcha, & lui ferma la bouche & les yeux. Telle fut la fin de Socrate, la premiere année de la XCVme. Olympiade, & la soixante & dixieme de son âge. Cicéron (*a*) dit qu'il ne pouvoit lire la description de sa mort dans Platon, sans être attendri jusqu'aux larmes.

Platon, & les autres disciples de Socrate, craignant que la rage de ses calomniateurs ne fût pas bien appaisée par cette victime, se retirerent à Mégare chez Eucli-

(*a*) Quid dicam de Socrate, cujus morti illacrymari soleo Platonem legens ? *De Nat. Deor. lib. 3. n. 82.*

de, où ils laisserent passer le reste de l'orage. Cependant Euripide, voulant reprocher aux Athéniens le crime horrible qu'ils avoient commis en condamnant si légérement le plus homme de bien qui fût alors, composa la tragédie intitulée *Palamède*; où, sous le nom de ce héros qui fut aussi accablé par une noire calomnie, il déploroit le malheur de son ami. Quand l'Acteur vint à prononcer ce vers,

Diogen. in Socr. p. 116. 117.

Au plus juste des Grecs vous arrachez la vie:

tout le théâtre reconnoissant Socrate à des traits si marqués fondit en larmes : il fut fait défense de plus parler de lui en public. Quelques-uns croient qu'Euripide étoit mort avant Socrate, & rejettent cette histoire.

Quoi qu'il en soit, le Peuple d'Athénes n'ouvrit les yeux que quelque temps après la mort de Socrate. Leur haine étant satisfaite, les préventions se dissiperent, & le temps ayant donné lieu aux réfléxions, l'injustice criante de ce jugement se montra à eux dans toute sa noirceur. Tout déposoit dans la ville, tout parloit en faveur de Socrate. L'Académie, le Lycée, les maisons particuliéres, les places publiques, sembloient encore retentir du son de sa douce voix. Là, disoit-on, il formoit notre Jeunesse, & apprenoit à nos enfans à aimer la patrie, & à respecter leurs peres & leurs meres. Ici il nous donnoit à nous-mêmes d'utiles leçons, & nous faisoit

Liban. pag. 685.

quelquefois de salutaires reproches, pour nous porter plus vivement à la vertu. Hélas! comment avons-nous payé de si importants services? Athenes fut plongée dans un deuil & dans une consternation universelle. Les écoles furent fermées, & tous les exercices interrompus. On demanda compte aux accusateurs du sang innocent qu'ils avoient fait répandre. Mélitus fut condamné à mort, & les autres furent bannis. Plutarque observe que tous ceux qui avoient trempé dans cette calomnie, furent en telle abomination parmi les citoyens, qu'on ne leur vouloit point donner de feu, ni leur répondre quand ils faisoient quelque question, ni se trouver avec eux aux bains; & l'on faisoit jetter l'eau où ils s'étoient baignés, comme étant souillée par leur attouchement: ce qui les porta à un tel déseſpoir que plusieurs se firent mourir.

Plut. de invid. & odio. p. 538.

Les Athéniens, non contents d'avoir ainsi puni ses calomniateurs, lui firent élever une une statue de bronze de la main du célebre Lysippe, & la placerent dans un lieu des plus apparens de la ville. Leur respect & leur reconnoissance passerent jusqu'à une vénération religieuse: ils lui dédiérent une Chapelle comme à un héros & à un demi-Dieu, laquelle ils nommerent en leur langue Σωκράτειον, c'est-à-dire, *la Chapelle de Socrate*.

Diod. p. 13.

§. VIII.

Réfléxions sur le Jugement porté contre Socrate par les Athéniens, & sur Socrate lui-même.

On doit être bien surpris, quand d'un côté l'on considére l'extrême délicatesse du peuple d'Athenes par rapport à ce qui regarde le culte des Dieux, délicatesse qui va jusqu'à condamner à mort les plus gens de bien sur un simple soupçon de manquer de respect pour eux ; & que de l'autre on voit l'extrême patience, pour ne rien dire de plus, avec laquelle ce même peuple écoute tous les jours des Comédies, où tous les Dieux sont tournés en ridicule de la maniere du monde la plus capable d'en inspirer un souverain mépris. Toutes les pieces d'Aristophane sont pleines de ces sortes de plaisanteries, ou plutôt de bouffonneries ; & s'il est vrai que ce Poëte ne sçavoit ce que c'étoit que de ménager les plus grands hommes de la République, on peut dire aussi avec vérité qu'il épargnoit encore moins les Dieux.

Voilà ce qui étoit représenté tous les jours sur le théâtre, & ce que le peuple d'Athenes attendoit, non-seulement sans peine, mais avec joie, avec plaisir, avec applaudissement, jusqu'à récompenser par des honneurs publics le Poëte qui les divertissoit si agréablement. Qu'y avoit-il dans Socrate qui approchât de cette li-

cence effrénée ? Jamais personne dans le Paganisme n'a parlé de la Divinité, ni du culte qu'on doit lui rendre, d'une maniere si pure, si noble, si respectueuse. Il ne se déclaroit point contre les Dieux reconnus & honorés publiquement par une religion plus ancienne que la ville : il évitoit seulement de leur imputer les crimes & les infamies qu'une crédulité populaire leur attribuoit, & qui n'étoient propres qu'à les avilir & à les diffamer dans l'esprit des peuples. Il ne blâmoit point les sacrifices, les fêtes, ni toutes les autres cérémonies de la religion : il enseignoit seulement que toute cette pompe & cet appareil extérieur ne pouvoit être agréable aux Dieux sans la droiture de l'intention, & sans la pureté du cœur.

Cependant cet homme si sage, si éclairé, si religieux, si plein de respect & de nobles sentimens pour la Divinité, est condamné comme un impie, par les suffrages de presque tout un peuple, sans que ses accusateurs citent contre lui aucun fait avéré, & produisent aucune preuve qui ait la moindre vraisemblance.

D'où a pû venir chez les Athéniens une contradiction si réelle, si universelle, si constante ? Un peuple, d'ailleurs plein d'esprit, de goût, de sagesse, a eu sans doute des raisons, au moins apparentes, pour garder une conduite si différente, & pour avoir des sentimens si opposés. Ne peut-on pas dire que les Athéniens envisageoient

leurs Dieux sous une double idée ? Ils bornoient leur véritable religion au culte public, héréditaite & solemnel, tel qu'ils l'avoient reçu de leurs ancêtres, qu'il étoit établi par les Loix de l'Etat; pratiqué dans la patrie de temps immémorial, & consacré sur tout par les Oracles, les augures, les offrandes, & les sacrifices. C'est à ce point fixe qu'ils rappelloient leur piété, & qu'ils ne pouvoient souffrir qu'on voulût donner la moindre atteinte : c'est uniquement de ce culte qu'ils étoient jaloux; c'est de ces cérémonies anciennes qu'ils se montroient Zélateurs ardens; & ils crurent, quoique sans fondement, que Socrate en étoit ennemi. Mais il y avoit une autre sorte de religion, fondée sur la fable, sur les fictions des Poëtes, sur des opinions populaires, sur des coutumes étrangeres : pour celle-là ils s'y intéressoient peu, & ils l'abandonnoient à la discrétion des Poëtes, aux représentations du Théâtre, & aux discours du vulgaire.

Quelles saletés n'attribuoient-ils point à Junon & à Vénus ? Aucun citoyen d'Athenes n'eût voulu que sa femme ou ses filles eussent ressemblé à de telles Déesses. Aussi Timothée, ce fameux Musicien, ayant représenté sur le théâtre d'Athenes Diane comme transportée de folie, de fureur, de rage, un des spectateurs ne crut pas pouvoir faire contre lui de plus funeste imprécation, qu'en souhaitant que sa fille devînt semblable à cette Divinité. Il valoit mieux,

Plut. de superstit. pag. 170.

dit Plutarque, ne point croire de Dieux, que de les supposer tels, & l'impiété ouverte & déclarée étoit moins impie, s'il est permis de parler ainsi, qu'une si grossiere & si absurde superstition.

Quoi qu'il en soit, ce Jugement, dont nous avons rapporté toutes les circonstances, couvrira dans tous les siecles Athenes d'une honte & d'une infamie que tout l'éclat des belles actions qui l'ont rendue d'ailleurs si fameuse, ne pourra jamais effacer; & il montre en même temps ce qu'il faut attendre d'un peuple doux, humain, bienfaisant dans le fond, car tels étoient les Athéniens; mais vif, fier, hautain, inconstant, mobile à tout vent & à toute impression, & dont on a raison de comparer les assemblées à une mer orageuse, puisque cet élément, aussi bien que le peuple, tranquille & paisible par lui-même, ne laisse pas d'être souvent agité par une violence étrangere.

Pour Socrate, il faut l'avouer, le Paganisme n'a jamais rien eu de plus grand ni de plus parfait. Quand on voit jusqu'où il a porté la sublimité de ses sentimens, non-seulement sur les vertus morales, la tempérance, la sobriété, la patience dans les maux, l'amour de la pauvreté, le pardon des injures; mais ce qui est bien plus considérable, sur la Divinité, sur son unité, sur son pouvoir infini, sur la formation du monde, sur la Providence qui préside à son gouvernement, sur l'origine

MNÉMON.

de l'ame qui vient de Dieu seul, sur son immortalité, sur sa derniere fin & sa destinée éternelle, sur les récompenses des bons & la punition des méchans : quand on envisage toutes ces sublimes connoissances, on se demande à soi-même si c'est donc un païen qui pense & parle ainsi, & l'on a peine à se persuader que d'un fonds aussi ténébreux qu'est celui du paganisme, puissent sortir des lumieres si vives & si brillantes.

Il est vrai que sa réputation n'a point été sans atteinte, & qu'on a prétendu que la pureté de ses mœurs ne répondoit pas à celle de ses sentimens. C'est une question agitée parmi les sçavans, dans laquelle mon plan ne me permet pas d'entrer à fond. On peut voir la dissertation de Monsieur l'Abbé fraguier, où il justifie Socrate sur les reproches qu'on lui faisoit par rapport à sa conduite. L'argument négatif qu'il emploie pour sa défense, paroît bien fort. Il remarque que ni Aristophane dans sa comédie des Nuées, qui est toute entiere contre Socrate, ni les scélérats qui l'accuserent en Justice, n'ont pas avancé un mot qui tende à ternir la pureté de ses mœurs : & il n'est pas vraisemblable que des ennemis aussi animés qu'étoient ceux-ci, eussent négligé un des moyens les plus capables de décrier Socrate dans l'esprit des Juges, s'il avoit eu quelque fondement ou quelque apparence.

Mémoires de l'Académie des Inscript. Tom. IV. p. 372.

J'avoue cependant que certains princi-

ARTAXERXE pes de Platon son disciple, qui lui étoient communs avec son maître, sur la nudité de ceux qui luttoient dans les Jeux publics, dont il n'excluoit pas les personnes du sexe, & la pratique de Socrate même qui combattoit en cet état seul à seul contre Alcibiade, ne donnent pas une grande idée de la délicatesse de ce Philosophe sur ce qui regarde la modestie & la pudeur. Que dire de la visite qu'il rend à une femme d'Athénes d'une médiocre réputation, elle s'appelloit Thodote, uniquement pour s'assurer par ses propres yeux de sa rare beauté qui faisoit grand bruit; & des préceptes qu'il lui donne pour s'attirer des amis, & pour leur tendre des piéges dont ils ne puissent se débarrasser? De telles leçons conviennent-elles beaucoup à un Philosophe? Je passe bien d'autres choses sous silence.

Xenoph. Memorabl. l. 3. pag. 783-786.

Je suis moins étonné après cela que plusieurs d'entre les Peres l'ayant décrié même par rapport à la pureté des mœurs, & qu'on ait crû devoir lui appliquer, aussi bien qu'à Platon son disciple, ce que dit saint Paul des Philosophes, que Dieu par un juste jugement a livrés à un sens réprouvé, & qu'il a abandonnés aux passions les plus honteuses, pour les punir de ce qu'ayant connu clairement qu'il n'y avoit qu'un seul vrai Dieu, ils ne l'avoient pas honoré comme ils devoient, en lui rendant un témoignage public, & n'avoient pas rougi de lui associer une multitude in-

Rom. cap. 1. v. 17-32.

nombrable de Divinités, selon eux-mêmes ridicules & infâmes.

C'est-là, à proprement parler, le crime de Socrate, qui ne le rendoit pas coupable aux yeux des Athéniens, mais qui l'a fait justement condamner par la Vérité éternelle. Elle l'avoit éclairé des lumieres les plus pures & les plus sublimes dont le Paganisme fut capable: car on n'ignore pas que toute connoissance de Dieu, même naturelle, ne peut venir que de lui, il avoit sur la Divinité des principes admirables. Il railloit agréablement de toutes les fables des Poëtes, qui servoient de fondement aux ridicules mysteres de son siecle. Il parloit souvent, & en termes magnifiques, de l'existence d'un seul Dieu, éternel, invisible, créateur de l'univers, souverain maître & arbitre de tous les évenemens, vengeur des crimes, & rémunérateur des actions vertueuses. Mais (*a*) il n'osoit rendre un témoignage public à toutes ces vé-

(*a*) Quæ omnia (ait Seneca) sapiens servabit tanquàm legibus jussa, non tanquàm Diis grata. Omnem istam ignobilem Deorum turbam, quam longo ævo longa superstitio congessit, sic, inquit, adorabimus, ut meminerimus cultum ejus magis ad morem, quàm ad rem pertinere... Sed iste, quem philosophia quasi liberum fecerat, tamen, quia illustris Senator erat, colebat quod reprehendebat, agebat quod arguebat, quod culpabat adorabat.... eò damnabiliùs, quò illa quæ mendaciter agebat, sic ageret, ut eum populus veraciter agere existimaret. *S. August. de Civit. Dei, lib. 6. cap 10.*

Eorum sapientes, quos philosophos vocant, scholas habebant dissentientes, & templa communia. *Id. lib. de verâ Relig. cap. 1.*

rités. Il sentoit parfaitement le faux & le ridicule du paganisme ; & cependant, comme Séneque le dit du Sage, & comme il le pratiquoit lui-même, il en gardoit exactement toutes les coutumes & les cérémonies, non comme agréables aux Dieux, mais comme étant commandées par les loix. Il ne reconnoissoit dans le fond qu'une seule Divinité ; & il adoroit avec le peuple cette foule de Dieux ignobles, qu'une ancienne superstition avoit entassés les uns sur les autres pendant une longue suite de siecles. Il tenoit un langage particulier dans les écoles, mais suivoit la multitude dans les temples. Comme Philosophe, il méprisoit & détestoit en secret les idoles ; comme citoyen d'Athénes & Sénateur, il leur rendoit en public le même culte que les autres : d'autant plus condamnable, dit saint Augustin, que ce culte, qui n'étoit qu'extérieur & simulé, paroissoit au peuple partir d'un fonds de vérité & de conviction.

Et l'on ne peut pas dire que Socrate ait changé de conduite sur la fin de sa vie, & qu'il ait alors marqué plus de zele pour la vérité. En se défendant devant le peuple, il déclara qu'il avoit toujours reconnu & honoré les mêmes Dieux que les Athéniens ; & le dernier ordre qu'il donna avant que d'expirer, fut qu'on immolât en son nom un coq au Dieu Esculape. Voilà donc le Prince des Philosophes, déclaré par l'Oracle de Delphes le plus sage des hom-

mes, qui, malgré sa conviction intime d'une unique Divinité, meurt dans le sein de l'idolâtrie, & en faisant profession d'adorer tous les Dieux du paganisme. En cela Socrate est d'autant plus inexcusable, que se donnant pour un homme chargé exprès du ciel de rendre témoignage à la vérité, il manque au devoir le plus essentiel de la glorieuse commission qu'il s'attribuoit. Car s'il y a quelque vérité dans la religion pour laquelle on doive se déclarer hautement, c'est celle qui regarde l'unité d'un Dieu, & la vanité des idoles. C'est-là que le courage auroit été bien placé : & il ne devoit pas coûter beaucoup à Socrate, déterminé d'ailleurs à mourir. Mais, (*a*) dit saint Augustin, ce n'étoit pas ces Philosophes que Dieu avoit destinés pour éclairer le monde, & pour faire passer les hommes du culte impie des fausses Divinités à la sainte religion du vrai Dieu.

On ne peut disconvenir que Socrate, pour ce qui regarde les vertus morales, ne soit le héros du paganisme. Mais pour en bien juger, qu'on mette en parallèle ce prétendu héros avec les Martys du Christianisme, c'est-à-dire, souvent de foibles enfans, de tendres Vierges, qui n'ont point caint de répandre tout leur sang pour défendre & sceller les mêmes vérités que So-

(*a*) Non sic isti nati erant ut populorum suorum opinionem ad verum cultum ti Dei à simulacrorum superstitione atque ab hujus mundi vanitate converterent. *S. August. lib. de ver. relig. cap.* 2.

ARTAXERXE MNÉMON.

crate reconnoissoit, mais qu'il n'osoit soutenir en public, je veux dire, l'unité d'un Dieu, & la vanité des idoles. Qu'on compare même la mort si vantée de ce Prince des Philosophes avec celle de nos saints Evêques qui ont fait tant d'honneur à la Religion Chrétienne par la sublimité de leur génie, l'étendue de leurs connoissances, la beauté & la solidité des leurs écrits; un saint Cyprien, un saint Augustin, & tant d'autres, qu'on voit tous mourir dans le sein de l'humilité, pleinement convaincus de leur indignité & de leur néant, pénétrés d'une vive crainte des jugemens de Dieu, & n'attendant leur salut que de sa pure bonté & de sa miséricorde toute gratuite. La Philosophie n'inspire point de tels sentimens : ils ne peuvent être l'effet que de la grace du Médiateur, que Socrate ne méritoit pas de connoître.



LIVRE



LIVRE DIXIEME.

MŒURS ET COUTUMES DES GRECS.

LA partie la plus essentielle de l'Histoire, & qui doit le plus intéresser les Lecteurs, est celle qui fait connoître le caractere & les mœurs, tant des peuples en général, que des grands hommes en particulier dont il y est parlé, & l'on peut dire que c'est-là en quelque sorte l'ame de l'histoire, au lieu que les faits n'en sont que le corps. J'ai tâché, à mesure que j'en ai trouvé l'occasion, de tracer le portrait des plus illustres personnages de la Grece : il me reste maintenant à faire connoître le génie & le caractere des peuples mêmes. Je me renferme dans ceux de Lacédémone & d'Athenes, qui ont toujours tenu le premier rang dans la Grece ; & je réduits à trois chefs ce que j'ai à dire sur cette matiere, qui sont le Gouvernement politique, la Guerre, la Religion.

Sigonius, Mursius, Potterus, & plusieurs autres, qui ont écrit sur les Antiquités Grecques, fournissent de grandes lumiéres, & sont d'un grand secours sur la matiere qui me reste à traiter.

CHAPITRE PREMIER.

Du Gouvernement politique.

IL y a trois principales especes de Gouvernement : la *Monarchie*, où un seul homme commande ; l'*Aristocratie*, où ce sont les anciens & les plus sages qui gouvernent ; la *Démocratie*, où l'autorité est entre les mains du peuple. Les plus célébres Ecrivains de l'Antiquité, tels que Platon, Aristote, Polybe, Plutarque, donnent la préférence à la premiere sorte de gouvernement comme à celle qui renferme un plus grand nombre d'avantages, & où il se trouve moins d'inconvéniens. Mais tous conviennent, & l'on ne peut le répéter trop souvent, que la fin de tout gouvernement, & le devoir de quiconque en est chargé, de quelque maniere que ce soit, est de travailler à rendre heureux & justes ceux à qui il commande, en leur procurant d'un côté la sûreté, la tranquillité, les avantages & les commodités de la vie ; & de l'autre tous les secours qui peuvent contribuer à les rendre vertueux. Comme (*a*) le but d'un Pilote, dit Cicéron, est de con-

(*a*) Tenes-ne igitur, moderatorem illum reip. quò referre velimus omnia ?... Ut gubernatori cursus secundus, medico salus, imperatori victoria, sic huic moderatori reip. beata civium vita proposita est, ut opibus firma, copiis locuples, gloriâ ampla, virtute honesta sit. Hujus enim operis maximi inter homines atque optimi illum esse perfectorem volo *Ad Attic. lib. 8. Epist. 10.*

duire heureusement son vaisseau dans le port ; celui d'un médecin, de conserver ou de rétablir la santé ; celui d'un Général d'armée, de remporter la victoire : de même un Prince, & tout homme qui commande aux autres, doit se proposer pour fin leur utilité, & se souvenir que la loi souveraine de tout bon gouvernement est le bien public : *salus populi suprema lex esto.* Il ajoute que c'est la plus grande & la plus noble fonction qui soit au monde, que d'être préposé par son état pour faire le bonheur des peuples.

Cic. de Leg. lib. 3. n. 8.

Platon en cent endroits, compte pour rien les qualités & les actions les plus brillantes dans ceux qui gouvernent, si elles ne tendent à la double fin que je viens de marquer, qui est de rendre les citoyens plus gens de bien & plus heureux, & il réfute fort au long, dans le premier Livre de la République, un certain Thrasymaque, qui prétendoit que les Sujets étoient nés pour le Prince, & non le Prince pour ses Sujets ; & que tout ce qui étoit utile au Prince ou à la République, devoit être regardé comme juste & honnête.

Pag. 338-343.

Dans le partage qu'on fait des différentes especes de gouvernement, on convient que celui-là seroit le plus parfait, qui réuniroit en lui par un heureux mêlange tous les avantages des autres, & qui en écarteroit tous les inconveniens ; & presque tous les Anciens ont cru que le gouvernement de Lacédémone étoit celui qui

Polyb. lib. 6. pag. 458-459.

avoit approché le plus près de cette idée de perfection.

ARTICLE PREMIER.

Du Gouvernement de Sparte.

DEPUIS que les Héraclides étoient rentrés dans le Péloponnese, Sparte étoit gouvernée par deux Rois, toujours pris de deux mêmes familles qui descendoient d'Hercule par deux branches différentes, comme je l'ai observé ailleurs. Soit orgueil & abus du pouvoir despotique du côté des Rois, soit esprit d'indépendance & amour démesuré de la liberté de la part du peuple, Sparte, dans ses commencemens, fut toujours agitée de dissentions & de révoltes, qui auroient infailliblement causé sa ruine, comme il arriva à Argos & à Messene, deux villes voisines de Sparte, & aussi puissantes qu'elle, si la sage prévoyance de Lycurgue n'en eût prévenu les funestes suites par la réforme qu'il mit dans l'Etat. Je l'ai rapportée fort au long dans la vie de Lycurgue : je ne toucherai ici que ce qui regarde le gouvernement.

Tome II. p. 419-455.

§. I.

Idée abrégée du gouvernement de Sparte. La parfaite soumission aux Loix en étoit comme l'ame.

LYCURGUE rétablit l'ordre & la paix dans Sparte par l'établissement du Sénat. Il étoit composé de vingt-huit Sénateurs,

& les deux Rois y préſidoient. Cette auguſte compagnie, formée de ce qu'il y avoit dans la Nation d'hommes les plus ſages & les plus expérimentés, ſervoit comme de contrepoids aux deux autres autorités, je veux dire, à celle des Rois & à celle du Peuple ; & quand l'une vouloit prendre le deſſus, le Sénat ſe rangeoit du côté de l'autre, & les tenoit ainſi toutes deux dans un juſte équilibre. Dans la ſuite, pour empêcher que cette Compagnie même n'abuſât de ſon pouvoir qui étoit fort grand, on lui mit une eſpece de frein, en nommant cinq Ephores, qui étoient tirés du peuple, dont la Charge ne duroit qu'un an, mais qui avoient autorité, & ſur les Sénateurs, & ſur les Rois mêmes.

Le pouvoir des Rois étoit fort borné ; ſur-tout dans la ville & en temps de paix. Dans la guerre, c'étoient eux qui commandoient les flottes & les armées, & pour lors ils avoient plus d'autorité. Cependant on leur donnoit alors même des eſpeces d'Inſpecteurs & de Commiſſaires qui leur tenoient lieu d'un Conſeil néceſſaire ; & l'on choiſiſſoit ordinairement pour cette fonction ceux des citoyens qui étoient mal avec eux, afin qu'il n'y eût point de connivence de leur part, & que le public fût mieux ſervi. Il y avoit preſque toujours une ſecrete méſintelligence entre les deux Rois, ſoit qu'elle vînt de la jalouſie naturelle entre les deux branches, ſoit qu'elle fut l'effet de la politique Spar-

Ariſt. de Rep. lib. 2. pag. 331.

taine, à qui leur trop grande union auroit pû donner de l'ombrage.

Les Ephores avoient encore plus d'autorité à Sparte, que les Tribuns du peuple à Rome. Ils présidoient à l'élection des Magistrats, & leur faisoient rendre compte de leur administration. Leur pouvoir s'étendoit jusques sur la personne des Rois & des Princes de la famille royale, qu'ils avoient droit de faire mettre en prison, comme ils le firent à l'égard de Pausanias. Quand ils étoient assis sur leur siége dans le Tribunal, ils ne se levoient point à l'arrivée des Rois, marque de respect qui étoit rendu à ceux-ci par tous les autres Magistrats; ce qui sembloit supposer dans les Ephores une espece de supériorité, parce qu'ils représentoient le Peuple; & il est marqué d'Agésilas, que lorsqu'il étoit assis sur son trône pour rendre la justice, & que les Ephores arrivoient, il ne manquoit jamais de se lever pour leur faire honneur. Il y a beaucoup d'apparence qu'avant lui les Rois n'en usoient pas toujours ainsi, Plutarque rapportant cette démarche d'Agésilas comme lui étant particuliere.

Plut. in Agesil. pag. 597.

Les affaires se proposoient & s'examinoient dans le Sénat, & c'étoit là que se formoient les résolutions. Mais les Décrets du Sénat n'avoient point de force, s'ils n'étoient ratifiés par le peuple.

Il falloit qu'il y eût une grande sagesse dans les Loix que Lycurgue avoit établies

pour le gouvernement de Sparte, puisque tant qu'elles furent exactement observées, jamais on ne vit dans cette ville de mouvemens ni de séditions de la part du peuple; jamais on n'y proposa de faire aucun changement dans la maniere de gouverner; jamais aucun particulier n'y usurpa l'autorité par violence, & ne s'y fit Tyran; jamais le peuple ne songea à faire sortir la royauté des deux familles où elle avoit toujours été; & jamais aussi aucun Roi n'entreprit de s'attribuer plus de pouvoir que les loix ne lui en donnoient. Cette réflexion, qui est de Xénophon & de Polybe, marque l'idée qu'ils avoient de la sagesse de Lycurgue en matiere de politique, & le cas qu'on en doit faire. En effet nulle autre ville de la Gréce n'a eu cet avantage, & toutes ont eu à essuyer plusieurs changemens & plusieurs vicissitudes, faute de pareilles loix qui y fixassent pour toujours la forme du gouvernement.

Xenoph. in Agesil. p. 651.
Polyb. l. 6. p. 459.

La raison de cette constance & de cette stabilité des Lacédémoniens dans leur gouvernement & dans leur conduite, c'est qu'à Sparte c'étoit les loix qui dominoient absolument, & qui y avoient une autorité souveraine: au lieu que la plupart des autres villes Grecques, livrées aux caprices des particuliers, au pouvoir despotique, à une domination arbitraire & sans régles, éprouvoient la vérité de ce que dit Platon, qu'une ville est malheureuse, où ce sont

Plat. lib. 4. de leg. p. 715.

les magiſtrats qui commandent aux loix, & non les loix aux magiſtrats.

L'exemple d'Argos & de Meſſéne, que j'ai déja indiqué, ſuffiroit ſeul pour montrer combien la réflexion que je viens de faire eſt juſte & véritable. Au retour de l'expédition de Troye, les Grecs, connus ſous le nom de Doriens, s'établirent dans trois villes du Péloponnéſe, qui ſont Lacédémone, Argos, Meſſéne, & jurerent de s'entreſécourir les uns les autres. Ces trois villes, ſoumiſes également au pouvoir monarchiques avoient les mêmes avantages, ſi ce n'eſt que les deux dernieres l'emportoient beaucoup ſur l'autre par la fertilité du terroir où elles étoient ſituées. Cependant Argos & Meſſéne ne conſerverent pas long-tems leur ſupériorité. La hauteur des Rois & la déſobéiſſance des peuples les firent tomber de l'état floriſſant où elles avoient été d'abord; & elles montrerent par leur exemple, dit Plutarque après Platon, que c'étoit une grace toute particuliere que les Dieux avoient faite aux Spartiates de leur donner un homme comme Lycurgue, capable de leur preſcrire un plan de gouvernement ſi ſage & ſi raiſonnable.

Plat. lib. 3. de leg. pag. 683-685.
Plut. in Lycurg. p. 43

Pour le maintenir ſans altération, on s'appliquoit avec un ſoin particulier à élever les jeunes gens ſelon les loix & les mœurs du pays, afin qu'enracinées & fortifiées par une longue habitude, elles devinſſent en eux comme une ſeconde na-

ture. La maniere dure & sobre, dont ils étoient nourris dès-lors, répandoit dans tout le reste de leur vie un goût naturel pour la frugalité & la temperance qui les distinguoit de tous les autres peuples, & qui les rendoit merveilleusement propres à supporter les fatigues de la guerre. Platon remarque que cette salutaire coûtume avoit banni de Sparte, & de tout le territoire qui en dépendoit, l'ivrognerie, les débauches, & tous les désordres qui en sont la suite; de sorte que c'étoit un crime puni par la loi que de prendre du vin avec excès même dans les fêtes des Bacchanales, qui par-tout ailleurs étoient des jours de licence, où les villes entieres se permettoient les derniers excès. *Plat. de leg. l. 1. p. 637.*

On accoutumoit aussi les enfans dès l'âge le plus tendre à une parfaite soumission aux loix, aux Magistrats, & à tous ceux qui étoient en place; & (*a*) leur éducation n'étoit à proprement parler qu'un apprentissage d'obéissance. C'est pour cela qu'Agésilas conseilla à Xénophon de faire venir ses enfans à Sparte, comme à une école excellente, (*b*) pour y apprendre la plus belle & la plus grande de toutes les sciences, qui est celle d'obéir & de commander; car l'une conduit à l'autre. Ce n'étoit pas seulement les petits, les pauvres,

(*a*) Ὥστε τὴν παιδείαν εἶναι μελέτην εὐπειθείας. *Plut. in Lycurg. p. 58.*

(*b*) Μαθησομένους τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἄρχεσθαι καὶ ἄρχειν. *Plut. in Agesil. p. 606.*

les citoyens du commun qui étoient ainsi soumis aux loix : c'étoient les plus riches, les plus puissans, les Magistrats, les Rois mêmes, & ils ne se distinguoient des autres que par une obéissance plus exacte, persuadés que c'étoit le moyen le plus sûr de se faire eux-mêmes obéir & respecter par leurs inférieurs.

Herod. lib. 7. cap. 145. 146.

De là ces réponses si célébres de Démarate. Xerxès ne pouvoit comprendre que les Lacédémoniens, qui n'avoient point de maître qui pût les contraindre, fussent capables d'affronter les périls & la mort. » Ils sont libres & indépendans de tout » homme, répliqua Démarate ; mais ils » ont au dessus d'eux la Loi qui les do- » mine : & cette Loi leur ordonne de vain- » cre ou de mourir. » Dans une autre occasion, comme on s'étonnoit qu'étant Roi il se fût laissé exiler : *C'est*, dit-il, *qu'à Sparte la Loi est plus forte que les Rois.*

Plut in Apophtheg. Lacon. p. 220.

Id. in Agesil. p. 603-604.

Cela parut bien dans la prompte obéissance d'Agésilas aux ordres des Ephores qui le rappelloient au secours de sa patrie ; occasion délicate pour un Roi & pour un Conquérant, mais où il crut (*a*) qu'il étoit plus glorieux pour lui d'obéir à la patrie & aux loix, que de commander de nombreuses armées, & même que de faire la conquête de l'Asie.

(*a*) Multò gloriosiùs duxit, si institutis patriæ paruisset, quàm si bello superasset Asiam. *Cornel Nep. in Agesil. cap.* 4.

§. II.

Amour de la pauvreté établi à Sparte.

A cette soumission parfaite aux Loix de l'Etat, Lycurgue ajouta un autre principe de gouvernement non moins admirable, qui fut d'écarter de Sparte tout luxe, toute dépense, toute magnificence ; d'y décrier absolument les richesses ; d'y mettre en honneur la pauvreté, & de l'y rendre nécessaire, en substituant une monnoie de fer à la monnoie d'or & d'argent qui jusques-là y avoit été en usage. J'ai exposé ailleurs comment il s'y prit pour faire réussir une entreprise si difficile. Je me borne ici à examiner ce qu'on en doit penser par rapport au gouvernement.

Cette pauvreté où Licurgue avoit réduit Sparte, & qui sembloit lui interdire toute conquête, & lui ôter tout moyen de s'accroître & de s'agrandir, étoit-elle bien propre à la rendre puissante & florissante ? Une telle constitution de gouvernement, qui jusques-là étoit sans exemple, & qui depuis n'a été imitée de personne, marque-t-elle dans ce Législateur un grand fonds de prudence & de politique ? Et le tempérament qu'on imagina dans la suite sous Lysandre, en laissant aux particuliers leur pauvreté, & rétablissant le public dans l'usage de la monnoie d'or & d'argent, n'étoit-il pas un sage correctif de ce qu'il y avoit d'outré & d'excessif dans

la loi de Lycurgue dont il s'aggit ?

Il semble, à ne consulter que les vues ordinaires de la prudence humaine, qu'il faudroit raisonner ainsi : mais l'événement, qui est ici un garant & un juge non suspect, nous force de penser tout autrement. Pendant que Sparte demeura pauvre, & qu'elle se maintint dans le mépris de l'or & de l'argent, ce qui dura plusieurs siécles, elle fut puissante & glorieuse ; & la date du temps où elle commença à déchoir, est celle où elle commença à donner atteinte à la sévére défense que Lycurgue lui avoit faite d'user d'or & d'argent.

L'éducation qu'il vouloit qu'on donnât aux jeunes Lacédémoniens, la vie sobre & dure qu'il recommanda avec tant de soin, les exercices du corps pénibles & violens qu'il leur prescrivit, l'éloignement de tout autre soin & de toute autre occupation, en un mot toutes ses loix & tous ses établissemens montrent que sa vue étoit de former un peuple de soldats, uniquement dévoués aux armes & aux fonctions militaires. Je ne prétends pas justifier absolument cette vue qui avoit de grands inconvéniens, & j'ai marqué ailleurs ce que j'en pensois. Mais en la supposant, il faut avouer que ce Législateur fait paroître une grande sagesse dans les moyens qu'il prend pour l'exécution.

Le danger presque inévitable d'un peuple destiné uniquement à la guerre, & qui a toujours les armes à la main, & ce

qu'il a le plus à craindre, eſt l'injuſtice, la violence, l'ambition, le deſir de s'accroître, de profiter de la foibleſſe de ſes voiſins, de les opprimer par la force, d'envahir leurs terres ſous de faux prétextes que la cupidité ne manque pas de ſuggérer, & d'étendre ſes limites le plus loin qu'il eſt poſſible: tous vices & excès qui font horreur dans les particuliers & dans le commerce ordinaire de la vie, mais qu'il a plu aux hommes de revêtir d'un air de grandeur & de gloire dans les Princes & dans les Conquérans.

Le grand ſoin de Lycurgue fut de prémunir ſon peuple contre cette dangereuſe tentation. Sans parler des autres moyens qu'il mit en uſage, il en employa deux qui ne pouvoient pas manquer de produire leur effet. Le (a) premier fut d'interdire à ſes citoyens toute navigation & tout combat naval. La ſituation de ſa ville, & la crainte que le commerce, ſource ordinaire du luxe & du déréglement, ne corrompît la pureté des mœurs de Sparte, purent avoir part à cette défenſe. Mais ſon principal motif fut de mettre ſes citoyens hors d'état de ſonger à faire des conquêtes, qu'un peuple renfermé dans les bornes étroites d'une péninſule, ne pouvoit pas pouſſer fort loin, à moins qu'il ne fût maître de la mer.

Le ſecond moyen étoit encore plus effi-

(a) Ἀπείρητο δὲ αὐτοῖς ναύταις εἶναι, καὶ ναυμαχεῖν. *Plut. in Lac. Instit. pag.* 239.

cace : ce fut d'interdire tout uſage de la monnoie d'or & d'agent, & d'en introduire à ſa place une de fer, qui étoit d'un grand poids & d'une très-petite valeur, & qui ne pouvoit avoir de cours que dans le pays même. Comment, avec une telle monnoie, lever & ſoudoyer des troupes étrangeres, équiper des flottes, entretenir de nombreuſes armées, ſoit de terre, ſoit de mer ?

Polybe lib. 6. pag. 491. Plut. in Lycurg. p. 59.

Auſſi le deſſein de Lycurgue, en rendant ſes citoyens belliqueux & leur mettant les armes à la main, ne fut pas, comme le remarque Polybe, & Plutarque après lui, d'en faire d'illuſtres conquérans, qui puſſent porter la guerre au loin, & ſubjuguer un grand nombre de peuples. Son unique but étoit, que, renfermés dans le Péloponneſe, & contens de l'étendue de terres & de domaine que leur avoient laiſſé leurs ancêtres, ils ne ſongeaſſent qu'à s'y maintenir en paix, & à s'y défendre avantageuſement contre les voiſins qui auroient la témérité de les attaquer ; & ils n'avoient pas beſoin pour cela d'or ni d'argent, trouvant dans leur pays, & encore plus dans leur maniere de vivre ſobre & tempérante, de quoi entretenir leurs armées, lorſqu'elles ne ſortoient point de l'enceinte de leur pays, ou des terres voiſines.

Or, dit Polybe, ce plan une fois ſuppoſé, il faut avouer qu'il n'y a rien de plus ſage ni de mieux imaginé que les éta-

blissemens de Lycurgue pour maintenir un peuple dans la possession de sa liberté, & pour le faire jouir d'une paix & d'une tranquillité parfaite. En effet, représentons-nous une petite République, telle qu'étoit celle de Sparte, dont tous les citoyens soient endurcis au travail, accoutumés à vivre de peu, aguerris, courageux, intrépides; & supposons que le principe fondamental de cette petite République est de ne faire tort à personne, de ne point inquiéter ses voisins, de ne point envahir leurs terres ni leurs biens, mais au contraire de se déclarer en faveur des opprimés contre l'injustice & la violence des oppresseurs : n'est-il pas certain qu'une telle République, environnée d'un grand nombre d'Etats d'une pareille étendue, seroit généralement respectée par tous les peuples voisins, qu'elle deviendroit l'arbitre souveraine de toutes leurs querelles, & qu'elle exerceroit sur eux un empire d'autant plus glorieux & d'autant plus durable, qu'il seroit volontaire, & fondé uniquement sur l'idée que ces peuples auroient de sa vertu, de sa justice, & de son courage?

Voilà le but que Lycurgue s'étoit proposé. Convaincu que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, dépend de la vertu & d'être bien avec soi-même, il régla Sparte de maniére qu'elle se pût être toujours suffisante à elle-même, & toujours dans les principes de sagesse & *Plut. p. 59.*

d'équité. Dé là cette estime universelle des plus voisins, & même des étrangers, qui ne demandoient aux Lacédémoniens, ni argent, ni vaisseaux, ni troupes, mais un seul Spartiate pour commander leurs armées : & quand ils l'avoient obtenu, ils lui rendoient une entiere obéissance avec toutes sortes d'honneurs & de respects. C'est ainsi que les Sicilens obéirent à Gylippe, les Chalcidiens à Brasidas, & tous les Grecs d'Asie à Lysandre, à Callicratidas, & à Agésilas ; (*a*) regardant la ville de Sparte comme la maîtresse des autres dans l'art de bien vivre & de bien gouverner.

L'époque du commencement de la décadence de Sparte, fut le violement ouvert des loix de Lycurgue. Je ne prétends pas que jusques-là elles y eussent toujours été observées exactement, il s'en faut bien : mais l'esprit de ces loix avoit presque toujours dominé dans la plupart de ceux qui gouvernoient. Aussi-tôt que l'ambition de régner sur toute la Grece leur eut inspiré le dessein d'avoir des armées navales & des troupes étrangeres, & qu'il fallut avoir de l'argent pour les entretenir, Sparte, oubliant ses anciennes maximes, se vit contrainte de recourir aux Barbares qu'elle avoit jusques-là détestés, & de faire bassement la cour aux Rois de Perse qu'elle

(*a*) Πρὸς σύμπασαν τὴν τῶν Σπαρτιατῶν πόλιν, ὥσπερ παιδαγωγὸν ἢ διδάσκαλον εὐσχήμονος βίου καὶ τεταγμένης πολιτείας ἀποβλέποντες.

avoit vaincus autrefois avec tant de gloire; & cela, pour tirer d'eux quelques sommes d'argent, & quelques secours de troupes & de vaisseaux contre leurs propres freres, c'est-à-dire, contre des peuples nés ou établis comme eux dans la Grece. Ils eurent ainsi l'imprudence & le malheur de rappeller dans Sparte avec l'or & l'argent tous les vices & tous les crimes que la monnoie de fer en avoit bannis; & ils préparerent la voie aux changemens qui arririverent depuis, & qui en causerent la ruine. Et c'est ce qui releve infiniment la sagesse de Lycurgue, d'avoir prévu de si loin ce qui pouvoit donner atteinte au bonheur de ses citoyens, & d'y avoir préparé de salutaires remedes par la sorte de gouvernement qu'il établit à Sparte. On ne doit pas néanmoins lui en attribuer à lui seul tout l'honneur. Un autre législateur, qui l'avoit précédé de plusieurs siecles, en partage la gloire avec lui.

§. III.

Loix de Créte établies par Minos, modèle de celles de Sparte.

TOUT le monde sçait que Lycurgue avoit formé le plan de la plupart de ses Loix sur le modèle de celles qui pour lors étoient observées dans l'isle de Créte, où il passa un temps assez considérable pour les étudier de plus près. Je crois devoir en donner ici quelque idée, ayant omis par

oubli de le faire dans l'endroit où cela auroit été plus naturel, c'est-à-dire, lorsque j'ai parlé pour la premiere fois de Lycurgue & de ses établissemens.

Minos, que la Fable nous donne pour fils de Jupiter, étoit l'auteur de ces Loix.
An. M. 2720. A.J.C. 1284. Il vivoit environ cent ans avant la guerre de Troie. C'étoit un Prince puissant, sage, modéré; plus estimable encore par ses vertus morales, que par ses qualités guerrieres. Après avoir conquis l'isle de Créte & plusieurs autres isles voisines, il songea
Strab. l. 10. pag. 480. à affermir par de sages loix le nouvel Etat dont il s'étoit rendu maître par la force des armes. Le but qu'il se proposa dans l'établissement de ces loix, fut de rendre ses Sujets heureux, en les rendant vertueux. Il écarta de ses Etats l'oisiveté, la volupté, le luxe, les délices, sources fécondes de tous les vices. Sçachant que la liberté est regardée comme le plus doux & le plus grand de tous les biens, & qu'elle ne peut subsister sans une parfaite union entre les citoyens, il travailla à établir entr'eux une sorte d'égalité qui en est le nœud & la base, & qui est fort propre à en éloigner toute envie, toute jalousie, toute haine, toute dissension. Il n'entreprit point de faire de nouveaux partages de terres, ni d'interdire tout usage de l'or & de l'argent. Il songea à unir ses Sujets par d'autres liens qui ne lui parurent pas moins fermes ni moins raisonnables.

Il ordonna que les enfans fussent tous

nourris & élevés ensemble par troupes & par bandes, afin que de bonne heure on leur enseignât les mêmes principes & les mêmes maximes. Leur vie étoit dure & sobre. On les accoutumoit à se passer de peu, à souffrir le chaud & le froid, à marcher dans les endroits rudes & escarpés, à faire entre eux de petits combats bande contre bande, à souffrir courageusement les coups qu'ils se portoient l'un à l'autre, & à s'exercer à une sorte de danse qui se faisoit les armes à la main, & qu'on appella depuis la Pyrrhique; afin, dit Strabon, que jusqu'à leurs divertissemens, tout ressentit la guerre, & les y formât. On leur faisoit aussi apprendre de certains airs de musique, mais d'une musique mâle & martiale.

Ils n'étoient point instruits ni à monter à cheval, ni à porter des armes pésantes; mais en récompense ils excelloient à tirer de l'arc, & c'étoit-là leur exercice le plus ordinaire. La raison en est toute naturelle. La Créte n'est point un pays plat & uni, ni propre à nourrir des chevaux comme celui des Thessaliens, qui passoient pour les meilleurs cavaliers de la Grece, mais un pays raboteux & fourré, plein de buttes & de hauteurs, où des hommes pésamment armés n'auroient pû s'exercer à la course. Mais en fait d'archers & de soldats armés à la légere, propres pour les ruses de guerre & pour les stratagêmes, les Crétois prétendoient tenir le premier rang.

Plat. de leg. lib. 1. p. 625.

Minos crut devoir établir dans la Créte la communauté des tables & des repas. Outre plusieurs autres grands avantages qu'il y trouvoit, comme d'introduire dans ses Etats une sorte d'égalité, les riches & les pauvres ayant la même nourriture, d'accoutumer ses Sujets à une vie sobre & frugale, de cimenter l'amitié & l'union entre les citoyens par la familiarité & la gaieté qui régnent à la table, il avoit aussi en vue les exercices de la guerre, où les soldats sont obligés de manger ensemble. C'étoit le public qui fournissoit aux dépenses de la table. Des revenus de l'Etat on en employoit une partie pour ce qui regarde les frais de la religion & l'honoraire des Magistrats : l'autre étoit destinée pour les repas communs. Ainsi femmes, enfans, hommes faits, vieillards, tous étoient nourris au nom & aux dépens de la République. En quoi Aristote donne la préférence aux repas de Créte sur ceux de Sparte, où les particuliers étoient obligés de fournir leur quote-part, faute de quoi ils n'étoient point reçus dans les assemblées, ce qui étoit en exclure les pauvres.

Aristot. de Rep. lib. 2. cap. 10.

Après le repas, les vieillards parloient des affaires d'Etat. La conversation rouloit le plus souvent sur l'histoire du pays, sur les actions & les vertus des grands hommes qui s'y étoient distingués par leur courage dans la guerre, ou par leur sagesse dans le gouvernement ; & l'on exhortoit les jeunes gens, qui assistoient à ces sortes

Athen. lib. 4. pag. 143.

d'eutretiens à se proposer ces grands hommes comme des modeles sur lesquels ils devoient former leurs mœurs, & régler leur conduite.

On reproche à Minos, aussi-bien qu'à Lycurgue, de n'avoir envisagé que la guerre dans toutes ses loix, ce qui est un grand défaut pour un Législateur. Il est vrai qu'il y a fait beaucoup d'attention, parce qu'il étoit persuadé que le repos, la liberté, les richesses de ses Sujets étoient sous la protection & comme sous la sauve-garde des armes & de la science militaire, tous ces avantages étant enlevés par le vainqueur à ceux qui succombent dans la guerre. Mais il vouloit qu'on ne fît la guerre que pour arriver à la paix; & il s'en faut bien que ses loix se bornassent à ce seul objet. *Plat. de leg. l. 1. p. 626.*

Chez les Crétois la culture de l'esprit n'étoit pas entiérement négligée, & l'on avoit soin d'y donner aux jeunes gens quelque teinture des lettres. Les Poësies d'Homere, bien postérieures à Minos, n'y étoient pas inconnues, quoiqu'ils fissent peu de cas & peu d'usage des Poëtes étrangers. Ils étoient curieux des connoissances propres à former les mœurs; &, ce qui n'est pas un petit éloge, (*a*) ils se piquoient plus de penser beaucoup que de parler beaucoup. Le Poëte Epiménide, qui fit un voyage à Athenes du temps de Solon, & *Id. lib. 3. p. 680.* *Id. lib. 1. p. 641.* *Plut. in Solon. p. 114*

(*a*) Πολύνοιαν μᾶλλον ἢ πολυλογίαν ἀσκεῖν.

qui y fut fort estimé, étoit de Crete : quelques-uns le mettent au nombre des sept sages.

De leg lib. 1. pag 634. Un des établissemens de Minos que Platon admiroit le plus, étoit qu'on inspirât de bonne heure aux jeunes gens un grand respect pour les maximes de l'Etat, pour les coutumes, pour les loix, & qu'on ne leur permît jamais de mettre en question ni de révoquer en doute si elles étoient sagement établies ou non ; parce qu'ils devoient les regarder non comme prescrites & imposées par les hommes, mais comme émanées de la Divinité même. En effet, il avoit eu grand soin d'avertir son peuple que c'étoit Jupiter qui les lui avoit dictées. Il eut la même attention par rapport aux Magistrats & aux personnes âgées, qu'il recommandoit d'honorer d'une maniere particuliere : & afin que rien ne pût donner atteinte au respect qui leur est dû, il voulut que si on remarquoit en eux quelques défauts, on n'en parlât jamais en présence des jeunes gens. Sage précaution, & qui seroit bien nécessaire dans l'usage commun de la vie !

Le gouvernement de Crete fut d'abord monarchique, & Minos en a laissé à tous les siecles un modele parfait. Selon lui, M. de Fénelon comme le remarque un grand homme, le Roi peut tout sur les peuples, mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix

lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses Sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse & par sa modération à la félicité d'un nombre infini de Sujets, non pas que ceux-ci servent par leur misere & par leur lâche servitude à flatter l'orgueil & la mollesse d'un seul homme. Selon lui, le Roi doit être au dehors le défenseur de la patrie en commandant les armées, & au dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, sages & heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi : il ne l'est que pour être l'homme des peuples. Il leur doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection ; & il n'est digne du trône qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Voilà l'idée que Minos avoit de la royauté, dont il nous a laissé une image vivante dans sa personne, & qu'Hésiode a parfaitement exprimée en deux mots, en appellant ce Prince *le plus Roi de tous les Rois mortels*, βασιλεύτατον θνητῶν βασιλήων ; c'est-à-dire, qu'il possédoit dans un souverain degré toutes les vertus royales, & qu'il étoit Roi en tout. *Plat. in Min. p. 320.*

Il paroît que l'autorité des Rois ne fut pas d'une longue durée, & qu'elle fit place à un gouvernement républicain ; & ç'avoit été l'intention de Minos. Le Sénat, composé de trente Sénateurs, formoit le Conseil public. C'étoit là que s'examinoient *Arist. de Rep. lib. 3. cap. 10.*

les affaires, & que se prenoient les résolutions : mais elles n'avoient de force qu'après que le peuple y avoit joint ses suffrages & donné son approbation. Des Magistrats établis au nombre de dix pour maintenir le bon ordre dans l'Etat, & pour cette raison appellés *Cosmes*, tenoient en respect les deux autres Corps de l'Etat, & en faisoient l'équilibre. C'étoient eux qui en temps de guerre commandoient les armées. On les choisissoit au sort, mais seulement dans de certaines familles. Ils étoient à vie, & ne rendoient compte à personne de leur administration. On tiroit les Sénateurs de cette Compagnie.

κόσμε *Ordo.*

Les Crétois faisoient cultiver leurs terres par des esclaves ou des mercénaires, qui étoient tenus de leur en payer tous les ans une certaine somme. On les appelloit *Porioeci*, apparemment parce qu'ils étoient tirés des peuples du voisinage que Minos avoit subjugués. Comme ils habitoient dans une isle, c'est-à-dire, dans un pays séparé, les Crétois n'avoient pas autant à craindre de leur part, que les Lacédémoniens de la part des Ilotes, qui se joignoient souvent aux peuples voisins pour les attaquer. Une coutume établie anciennement dans la Créte, d'où elle a passé chez les Romains, donne lieu de croire que ceux qui servoient ce peuple, & qui cultivoient ses terres, étoient traités avec bonté & douceur. Dans les fêtes de Mercure, les Maîtres servoient à table leurs esclaves, & leur

Athen. lib. 14. p. 639.

leur rendoient tous les mêmes offices qu'ils recevoient d'eux pendant toute l'année : restes & vestiges précieux des temps primitifs où tous les hommes étoient égaux, & qui sembloient avertir les Maîtres que les serviteurs sont de même condition qu'eux, & que c'est renoncer à l'humanité que de les traiter durement & avec hauteur.

Comme un Prince ne peut pas tout faire par lui-même, & qu'il est obligé de s'associer des coopérateurs, de la conduite desquels il se rend responsable, Minos se déchargea en partie sur son frere Rhadamanthe de l'administration de la Justice dans la ville capitale, fonction la plus essentielle & la plus indispensable de la royauté. Il connoissoit sa probité, son désintéressement, ses lumieres, sa fermeté; & il s'étoit appliqué à le former lui-même pour cette place importante. Un autre Ministre étoit chargé du soin des autres villes, qu'il parcouroit trois fois chaque année, pour examiner si les loix que le Prince avoit établies y étoient exactement observées; & si les Magistrats & les Officiers subalternes s'y acquittoient réligieusement de leur devoir.

Créte, sous un gouvernement si sage, changea entiérement de face, & parut être devenue le domicile de la vertu, de la probité, de la justice. On en peut juger par ce que la Fable nous apprend de l'honneur que Jupiter fit à ces deux freres en les établissant Juges des enfers : car tout le monde

fait que la Fable est fondée sur des histoires réelles & véritables, mais déguisées sous d'agréables emblêmes, propres à en mieux faire goûter la vérité.

Plat. in Gorg. pag. 523-526. / In Axioch. page 371.

C'étoit, selon la tradition fabuleuse, une loi établie de tout temps, qu'au sortir de la vie les hommes fussent jugés, pour recevoir la récompense ou le châtiment de leurs bonnes ou mauvaises actions. Sous le regne de Saturne, & dans les premieres années de celui de Jupiter, ce jugement se prononçoit dans l'instant même qui précédoit la mort, ce qui donnoit lieu à de criantes injustices. Des Princes qui avoient été injustes & cruels, paroissant devant leurs Juges avec toute la pompe & tout l'appareil de leur puissance, & produisant des témoins qui déposoient en leur faveur, parce qu'ils redoutoient encore leur colere tant qu'ils étoient en vie, les Juges, éblouis par ce vain éclat, & séduits par ces témoignages trompeurs, déclaroient ces Princes innocens, & les faisoient passer dans l'heureuse demeure des Justes. Il en faut dire autant à proportion des gens de bien, mais pauvres & sans appui, que la calomnie poursuivoit encore jusqu'à ce dernier tribunal, & trouvoit le moyen de les y faire condamner comme coupables.

La Fable ajoute que sur les plaintes réitérées qu'on en porta à Jupiter, & sur les vives remontrances qu'on lui fit, il changea la forme de ces Jugemens. Le temps en fut fixé au moment même qui suit la mort.

Rhadamanthe & Eaque, tous deux fils de Jupiter, sont établis Juges, le premier pour les Asiatiques, l'autre pour les Européens; & Minos au dessus d'eux, pour décider souverainement en cas d'obscurité & d'incertitude. Leur tribunal est placé dans un endroit appellé *le Champ de la Vérité*, parce que le mensonge & la calomnie n'en peuvent approcher. Là comparoît un Prince dès qu'il a rendu le dernier soupir, dépouillé de toute sa grandeur, réduit à lui seul, sans défense & sans protection, muet & tremblant pour lui-même après avoir fait trembler toute la terre. S'il est trouvé coupable de crimes qui soient d'un genre à pouvoir être expiés, il est rélégué dans le Tartare pour un tems seulement, & avec assurance d'en sortir quand il aura été suffisamment purifié. Mais si ce sont des crimes impardonnables, tels que l'injustice, le parjure, l'oppression des peuples, il est précipité dans le même Tartare pour y souffrir des peines éternelles. Les Justes au contraire, de quelque condition qu'ils soient, sont conduits dans l'heureux séjour de la paix & de la joie, pour y jouir d'un bonheur qui ne finira jamais.

Qui ne voit que les Poëtes, sous le voile de ces fictions ingénieuses, à la vérité, mais peu honorables aux Dieux, ont voulu nous donner le modele d'un Prince accompli, dont le premier soin est de rendre la justice aux peuples; & nous peindre le rare

bonheur dont jouit la Crete sous le sage
Plat. in Min. p. 321. gouvernement de Minos! Ce bonheur ne finit pas avec lui. Les loix qu'il avoit établies étoient encore dans toute leur vigueur du temps de Platon, c'est-à-dire,
Ibid. p. 319. plus de neuf cens ans après. Aussi les regardoit-on comme le fruit des longs (a) entretiens qu'il avoit eus pendant plusieurs années avec Jupiter, qui avoit bien voulu devenir son maître, se * rendre familier avec lui comme avec un bon ami, & le former au grand art de régner avec une
Odyss. lib. T, V. p. 177. complaisance secrete comme un disciple chéri & un fils tendrement aimé. C'est ainsi que Platon explique ces paroles d'Homere: Διὸς μεγαλȣ ὀαριστὴς: éloge, selon lui, le plus magnifique qu'on puisse faire d'un mortel, & que ce Poëte n'a accordé qu'à Minos seul.

Malgré un mérite si éclatant & si solide, les théâtres d'Athenes ne retentissoient que d'imprécations contre la mémoire de Minos; & Socrate, dans le Dialogue de Platon que j'ai déja cité plusieurs fois, en fait la remarque, & en apporte la raison. Mais auparavant il fait une réflexion bien digne d'être pesée. « Quand il s'agit de » louer ou de blamer les grands hommes, » il importe infiniment, dit-il, de le faire » avec circonspection & sagesse, parce que

(a) Et Jovis arcanis Minos admissus. *Horat.*

* *Cette fiction des Poëtes a pû être tirée de l'Ecriture-Sainte, qui dit de Moyse,* Dieu parloit à Moyse face à face, comme un ami parle à son ami. *Exod.* 33. 11.

» de là dépend l'idée qu'on se forme de la
» vertu & du vice, & le discernement que
» l'on doit faire entre les bons & les mau-
» vais. Car, ajoûte-t-il, Dieu entre dans
» une juste indignation, quand il voit qu'on
» blâme un Prince qui lui ressemble, &
» qu'au contraire on loue celui qui lui est
» est opposé en tout. Il ne faut pas croire
» qu'il n'y ait de sacré que le bronze & le
» marbre : (il parle des statues qu'on ado-
» roit.) L'homme de bien, est ce qu'il y
» a dans le monde de plus sacré, & le mé-
» chant, ce qu'il y a de plus déteſtable.

Après cette réfléxion, Socrate marque que la source & la cause de la haine des Athéniens contre Minos, étoit le tribut injuste & cruel qu'il avoit exigé d'eux, en les obligeant de lui envoyer de neuf ans en neuf ans sept jeunes hommes & sept jeunes filles qui devoient être dévorés par le Minotaure, & il ne peut s'empêcher de faire un reproche à ce Prince de s'être attiré la haine d'une ville pleine de Sçavans comme Athénes, & d'avoir armé contre lui la langue des Poëtes, nation dangereuse & redoutable par les traits empoisonnés qu'elle ne manque pas de lancer contre ses ennemis.

Il paroît par tout ce que je viens de dire, que Platon attribuoit à notre Minos l'imposition de ce cruel tribut. Apollodore, Strabon, & Plutarque, semblent avoir parlé de même. Monsieur l'Abbé Banier prétend & prouve qu'ils se sont tompés,

Mémoires de l'Académie des Inscript. Tom. III.

& qu'ils ont confondu avec le premier Minos dont il s'agit ici, un second Minos son petit-fils, qui régna comme lui dans la Créte, & qui, pour venger la mort de son fils Androgée tué dans l'Attique, déclara la guerre aux Athéniens, & leur imposa ce tribut auquel Théſée mit fin en tuant le Minotaure. Il feroit difficile, en effet, de concilier une conduite si inhumaine & si barbare avec ce que toute l'antiquité nous apprend de la bonté, de la douceur, de l'équité de Minos, & avec les magnifiques éloges qu'elle fait de la police & des réglemens de Créte.

Il est vrai que dans la suite les Crétois dégénérerent beaucoup de leur ancienne réputation, & se décrierent absolument par un changement de mœurs entier, étant devenus avares, intéressés jusqu'à ne trouver aucun gain sordide, ennemis du travail & d'une vie réglée, menteurs & fourbes déclarés, en sorte que *crétiser* étoit devenu chez les Grecs un proverbe pour signifier mentir & tromper. On sait * que saint Paul cite contre eux comme véritable un témoignage d'un de leurs anciens Poëtes (on croit que c'est Epiménide) qui les caractérise par des traits bien deshonorans. Mais ce changement, dans quelque temps qu'il soit arrivé, ne diminue rien ni de l'ancienne

* Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, κακὰ θηρία, γαστέρες ἀργαί. *Les Crétois sont toujours menteurs, ce sont de méchantes bêtes, qui n'aiment qu'à manger & à ne rien faire.* A Tite, 1. 12.

probité des Crétois, ni de la gloire de Minos leur Roi.

La preuve la plus certaine de la sagesse de ce Législateur, est, comme le remarque Platon, le bonheur solide & stable que la simple imitation de ses loix a procuré à la ville de Sparte, dont Lycurgue avoit réglé le gouvernement sur l'idée & le plan de celui de Créte, & qui s'y conserva toujours d'une maniere uniforme pendant plusieurs siécles, sans éprouver ces vicissitudes si ordinaires à tous les autres Etats. Plat. pag. 320.

ARTICLE SECOND.

Du Gouvernement d'Athénes.

Le Gouvernement d'Athenes n'a pas été si constant ni si uniforme que celui de Sparte, mais a éprouvé divers changemens selon la diversité des temps & des conjonctures. Athenes, après avoir été long-temps sous les Rois, puis sous les Archontes, se mit en pleine possession de la liberté, qui céda pourtant pour quelques années au pouvoir tyrannique des Pisistratides, mais qui bientôt après fut rétablie, & subsista avec éclat jusqu'à l'échec de Sicile & la prise d'Athenes par les Lacédémoniens. Ceux-ci la soumirent aux trente Tyrans, dont l'autorité ne fut pas de longue durée, & fit encore place à la liberté, qui s'y conserva au milieu de divers événemens pendant une assez longue suite d'années, jusqu'à ce qu'enfin la puissance Romaine eut

subjugué la Grece, & l'eut réduite en Province.

Je ne considererai ici que le gouvernement populaire, & j'y examinerai en particulier cinq ou six chefs : le fonds du gouvernement, tel que Solon l'établit ; les différentes parties dont la République étoit composée ; le Conseil ou Sénat des Cinq-cens ; les assemblées du Peuple ; les différens Tribunaux où se rendoient les jugemens ; les revenus ou finances de la République. Je serai obligé de donner plus d'étendue à ce qui regarde le gouvernement d'Athenes, que je n'ai fait pour celui de Sparte, parce que ce dernier est presque suffisamment connu par ce qui en a été dit dans la vie de Lycurgue.

Tom. 2. p. 421.

§. I.

Fonds du Gouvernement d'Athénes établi par Solon.

Ce n'est pas Solon qui le premier établit le gouvernement populaire à Athenes. Thésée, long-temps auparavant, en avoit tracé le plan & commencé le projet. Après avoir réuni les douze bourgs en une seule ville, il en partagea les habitans en trois Corps : celui des nobles, à qui il confia le soin des choses de la religion, & toutes les charges ; celui des Laboureurs, & celui des Artisans. Il avoit prétendu établir quelque sorte d'égalité entre ces trois Ordres. Car si les Nobles étoient plus considéra-

Plut. in Thes. p. 10 & 11.

bles par leurs honneurs & par leurs dignités, les Laboureurs avoient l'avantage par l'utilité qu'on en tiroit, & par le besoin qu'on avoit d'eux; & les Artisans l'emportoient sur les deux autres Corps par leur nombre. Athenes à proprement parler, ne devint un Etat populaire, que depuis qu'on établit neuf Archontes, dont l'autorité n'étoit que pour un an, au lieu qu'auparavant elle en duroit dix; & ce ne fut encore que plusieurs années après, que Solon, par la sagesse de ses loix fixa & régla la forme de ce gouvernement.

Plut. in Solon. p. 87.

Le grand principe de Solon fut d'établir entre les citoyens, autant qu'il le pourroit, une sorte d'égalité, qu'il regardoit avec raison comme le fondement & le point essentiel de la liberté. Il resolut donc de laisser les charges entre les mains des riches comme elles y avoient été jusques là, mais de donner aussi aux pauvres quelque part au gouvernement dont ils étoient exclus. Pour cela, il fit une estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouverent avoir de revenu annuel cinq cens mesures tant en grains qu'en choses liquides, furent mis dans la premiere Classe, & appellés les *Pentacosiomédimnes*, c'est-à-dire, qui avoient cinq cens mesures de revenu. La seconde Classe fut de ceux qui en avoient trois cens, & qui pouvoient nourrir un cheval de guerre: on les appella les *Chevaliers*. Ceux qui n'en avoient que deux cens, firent la troisieme, & on les nomma

* *Zeugites*. C'étoit dans ces trois Classes seulement qu'on choisissoit les Magistrats & les Commandans. Tous les autres citoyens qui étoient au dessus de ces trois Classes, & qui avoient moins de revenu, furent compris sous le nom de *Thétes*, c'est-à-dire, de mercénaires, ou plûtôt d'ouvriers travaillans de leurs mains. Solon ne leur permit point d'avoir aucune charge, & leur accorda seulement le droit d'opiner dans les assemblées & dans les jugemens du peuple : ce qui dans les commencemens ne parut rien, mais se trouva à la fin un très-grand avantage, comme la suite le fera connoître. Je ne sçais si Solon le prévit : mais il avoit coûtume de dire que jamais le peuple n'est plus obéïssant ni plus souple, que lorsqu'on ne lui donne ni trop ni trop peu de liberté : ce qui revient assez à cette belle parole de Galba, lorsque pour engager Pison à traiter le peuple Romain avec bonté & douceur, il le prioit de se souvenir (*a*) qu'il alloit commander à des hommes qui n'étoient pas capables de porter, ni une pleine liberté, ni une entiere servitude.

Id. p. 110.

Tac. Hist. lib. 1. *c.* 16.

Plut. in Aristid. p. 332.

Le peuple d'Athénes, devenu plus fier depuis les victoires remportées contre les Perses, prétendit avoir part à toutes les charges & à toutes les magistratures ; &

* *On croit qu'ils furent appellés ainsi, parce qu'ils tenoient le milieu entre les* Chevaliers *& les* Thétes : *comme dans les vaisseaux les rameurs du milieu étoient appellés* Zugites : *ils étoient entre les* Thalamites *& les* Thanites.

(*a* Imperaturus es hominibus, qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem.

Aristide, pour prévenir les troubles auxquels une résistance opiniâtre auroit pu donner lieu, crut devoir lui céder en ce point. Il paroit cependant, par un endroit de Xénophon, que le peuple se contenta des charges qui produisoient quelque émolument, & laissa entre les mains des riches celles qui avoient un rapport plus particulier au gouvernement de l'Etat.

Xenoph. de Rep. Athen. p. 691.

Les citoyens des trois premieres Classes payoient chaque année une certaine somme pour être mise dans le trésor public : ceux de la premiere, un * talent ; les Chevaliers, un demi-talent ; les Zeugites, dix * mines.

Pollux. lib. 8. c. 10.

* *Mille écus*

* *Cinq cens livres.*

Comme la mesure des revenus régloit l'ordre des Classes, quand les revenus augmentoient, on pouvoit passer dans une Classe supérieure.

Pollux. ibid.

Si l'on en croit Plutarque, Solon forma deux Conseils qui étoient comme une double ancre, pour fixer & modérer l'inconstance des assemblées populaires. Le premier s'appelloit l'Aréopage : mais il étoit bien plus ancien, & il ne fit que le réformer, & lui donner un nouveau lustre, en augmentant son pouvoir. Le second étoit le Conseil des Quatre-cens, sçavoir, cent de chaque Tribu : car Cécrops, le premier Roi des Athéniens, avoit distribué tout le peuple en quatre Tribus ; Clisthéne long-temps après, changea cet ordre, & en établit dix. C'est dans ce Conseil des Quatre-cens qu'on rapportoit toutes les affaires avant que de les proposer dans l'assemblée

In Solon. pag. 88.

du Peuple, comme nous le dirons bientôt.

Je ne parle point d'une autre division du peuple en trois partis, trois factions, qui jusqu'au temps de Pisistrate furent une source de troubles & de séditions. L'un de ces trois partis étoit formé par ceux de la montagne, & ils favorisoient le gouvernement populaire, l'autre par ceux de la plaine, & ils étoient pour l'Olygarchie, le troisieme enfin par ceux de la côte, qui tenoient le milieu entre les deux autres.

Il est nécessaire d'entrer dans un plus grand détail, pour éclaircir & développer tout ce que nous venons de dire.

§. II.

Des Habitans d'Athenes.

Il y avoit trois sortes d'habitans à Athénes : les citoyens, les étrangers, les serviteurs. Dans le dénombrement que fit faire Démétrius de Phalére la CXVI^e^. Olympiade, on voit qu'il y avoit pour lors vingt & un mille citoyens, dix mille étrangers, quarante * mille serviteurs. Le nombre des citoyens étoit à peu près le même dès le temps de Cécrops : il se trouva moindre sous Périclès.

An. M. 3690. Av. J.C. 214. *Athén. l. 6. p. 272.*

1. *Des Citoyens.*

On étoit de ce nombre, ou par la naissance, ou par l'adoption. Pour être citoyen naturel d'Athénes, il falloit être né de pere

* *Le texte porte* μυριάδας τεσσαράκοντα, quatre cens mille, *ce qui est une faute visible.*

& de mere libres & Athéniens. Nous avons vu que Périclès remit en vigueur cette loi qui n'étoit pas observée exactement, & que lui-même, peu de temps après, y donna atteinte. Le peuple pouvoit donner le droit de bourgeoisie aux étrangers, & ceux qui avoient été ainsi adoptés, jouissoient des mêmes droits & des mêmes priviléges que les citoyens naturels, à peu de chose près. La qualité de citoyens d'Athenes étoit quelquefois accordée par honneur & par reconnoissance à ceux qui avoient rendu de grands services à l'Etat, comme Hippocrate : & les Rois mêmes briguerent quelquefois ce titre pour eux, ou pour leurs enfans. Evagore Roi de Cypre s'en faisoit un grand honneur.

Tom. 3. p. 440.

Lorsque les jeunes gens avoient atteint l'âge de vingt ans, ils étoient inscrits sur la liste des citoyens après avoir prêté serment, & ce n'étoit qu'en vertu de cet acte public & solemnel qu'ils devenoient membres de l'Etat. La formule de ce serment est tout-à-fait remarquable. Stobée & Pollux nous l'ont conservé en ces termes : » Je ne deshonorerai point la profession des » armes, & ne sauverai jamais ma vie par » une fuite honteuse. Je combattrai jusqu'au » dernier soupir pour les intérêts de la Re- » ligion & de l'Etat, de concert avec les » autres citoyens, & seul s'il le faut. Je ne » mettrai point ma patrie dans un état pire » que celui où je l'ai trouvée, mais je fe- » rai tous mes efforts pour la rendre en-

Pollux lib. 8. cap. 6.

» core plus florissante. Je serai soumis aux
» Magistrats & aux loix, & à tout ce qui sera
» réglé par le commun consentement du
» peuple. Si quelqu'un viole ou tâche d'a-
» néantir les loix, je ne dissimulerai point
» un tel attentat, mais je m'y opposerai, ou
» seul, ou conjointement avec mes conci-
» toyens. Enfin je demeurerai constamment
» attaché à la religion de mes peres. Je
» prends sur tout ceci à témoin, Agraule,
» Enyalius, Mars, & Jupiter. » Je laisse
aux Lecteurs à faire leurs réflexions sur
cette auguste cérémonie, bien capable d'allumer l'amour de la patrie dans le cœur des jeunes citoyens.

Tout le peuple d'abord avoit été divisé en quatre Tribus : il le fut dans la suite en dix. Chaque Tribu étoit partagée en différentes portions, qui étoient appellées Δῆμοι, *Pagi*. C'étoit par ces deux titres que les citoyens étoient désignés dans les actes. *Melitus, è Tribu Cecropide, è Pago Pitthensi.*

2. *Des étrangers.*

J'APPELLE ainsi ceux qui étant d'un pays étranger, venoient s'établir à Athenes ou dans l'Attique, soit pour y faire le commerce, soit pour y exercer différens métiers. Ils étoient nommés μέτοικοι *Inquilini*. Ils n'avoient aucune part au gouvernement, ne donnoient point leurs suffrages dans l'assemblée, & ne pouvoient être admis à aucune charge. Ils se mettoient sous la protection de quelque citoyen, comme on le

voit par un endroit de (*a*) Térence ; & par cette raiſon ils étoient obligés de lui rendre certains devoirs & ſervices, comme à Rome les cliens à leurs patrons. Ils étoient tenus d'obſerver toutes les loix de la République, & d'en ſuivre exactement toutes les coutumes. Ils payoient chaque année à l'Etat un tribut de douze dragmes, & faute de paiement ils étoient réunis en ſervitude, & expoſés en vente. Ce malheur penſa arriver à Xénocrate, célebre philoſophe, mais pauvre ; & on le menoit déja en priſon ; mais l'orateur Lycurgue, ayant payé ſa taxe, le tira des mains des fermiers, nation de tout temps peu ſenſible au mérite, ſi l'on en excepte un petit nombre. Ce philoſophe, ayant rencontré peu de temps après les fils de ſon Libérateur, leur dit : *Je paie avec uſure à votre pere le plaiſir qu'il m'a fait, car je ſuis cauſe que tout le monde le loue.* *Six livres.* *Plut. in Flamin. p. 375.*

3. *Des ſerviteurs.*

Il y en avoit de deux ſortes. Les uns, qui étoient de condition libre, ne pouvant gagner leur vie par le travail de leurs mains, ſe trouvoient obligés par le mauvais état de leurs affaires à ſe mettre en ſervitude : & la condition de ceux-là étoit plus honnête & moins pénible. Le ſervice des autres étoit contraint & forcé : c'étoient des eſclaves, ou qu'on avoit faits priſonniers

(*a*) Thais patri ſe commendavit, in clientelam & fidem Nobis dedit ſe ſe. *Eunuch. Act. ult. ſcen. ult.*

de guerre, ou qu'on avoit achetés de ceux qui faisoient publiquement ce trafic. Ils faisoient partie du bien de leurs maîtres, qui en disposoient absolument, mais qui les traitoient pour l'ordinaire avec beaucoup de douceur. Démosthene remarque dans une de ses harangues que la condition des serviteurs étoit infiniment plus douce à Athenes que par-tout ailleurs. Il y avoit dans cette ville un asyle, un refuge, pour les esclaves, dans le lieu où l'on avoit enterré les os de Thésée; & cet asyle subsistoit encore du temps de Plutarque. Quelle gloire pour Thésée, que son tombeau ait fait plus de douze cens ans après lui ce qu'il avoit fait lui-même pendant sa vie, & qu'il ait été le protecteur des opprimés.

Philipp. 3.

Plut. in Thes. p. 17.

Quand les esclaves étoient traités avec trop de dureté & d'inhumanité, ils avoient action contre leurs maîtres, qui étoient obligés de les vendre à d'autres si le fait étoit bien prouvé. Ils pouvoient se racheter, même malgré leurs maîtres, quand ils avoient amassé une somme assez considérable pour cela. Car de ce qu'ils gagnoient par le travail de leurs mains, après en avoir payé une certaine portion à leurs maîtres, ils gardoient le reste pour eux, & s'en faisoient un pécule dont ils disposoient. Les particuliers, lorsqu'ils étoient contens de leurs services, leur donnoient assez souvent la liberté; & cette grace leur étoit toujours accordée de la part du

Plut. de Superstit. p. 166.

Plaut. in Casin.

public, lorsque la nécessité des temps avoit obligé de leur mettre les armes entre les mains, & de les enrôler avec les citoyens.

La maniere humaine & équitable dont les Athéniens traitoient leurs serviteurs & leurs esclaves, étoit un effet de la douceur naturelle à ce peuple, bien éloignée de l'austere & cruelle sévérité des Lacédémoniens à l'égard des Ilotes, qui mit souvent leur République à deux doigts de sa perte. Plutarque condamne avec beaucoup de raison une telle dureté. Il voudroit qu'on s'accoutumât à user toujours de bonté à l'égard des bêtes mêmes, ne fût-ce, dit-il, que pour apprendre par là à bien traiter les hommes, & pour faire une espece d'apprentissage de douceur & d'humanité. Il raconte à cette occasion un fait très-singulier, & bien propre à faire connoître le caractere des Athéniens. Après avoir achevé le temple qu'on nommoit *Hécatonpedon*, ils renvoyerent libres toutes les bêtes de charge qui avoient fourni à ce travail, & leur assignerent de gras pâturages comme à des animaux consacrés. Et l'on dit qu'une de ces bêtes étant allée d'elle-même se présenter au travail, se mettre à la tête de celles qui traînoient des charrettes à la Citadelle, marcher devant elles comme pour les exhorter & pour les encourager, ils ordonnerent par un Décret qu'elle seroit nourrie jusqu'à sa mort aux dépens du public.

Plut. in Catone. p. 338. 339.

§. III.

Du Conseil ou Sénat des Cinq-cens.

EN conséquence des établissemens de Solon, le peuple d'Athenes avoit une grande part & une grande autorité dans le gouvernement. On pouvoit appeller à son tribunal de tous les jugemens : il avoit le droit de casser les Loix anciennes, & d'en établir de nouvelles ; en un mot toutes les affaires importantes, soit qu'elles regardassent la paix ou la guerre, se décidoient dans les assemblées du peuple. Or, afin que les décisions s'y fissent avec plus de sagesse & de maturité, Solon avoit établi un Conseil composé de quatre cens Sénateurs, cent de chacune des Tribus, qui étoient pour lors au nombre de quatre : & ce Conseil préparoit, & pour ainsi dire digéroit les affaires qui devoient être portées devant le peuple, comme nous l'expliquerons bientôt plus au long. Clisthéne, environ cent années après Solon, ayant porté le nombre des Tribus jusqu'à dix, augmenta aussi celui des Sénateurs, & le fit monter à cinq cens, chaque Tribu en fournissant cinquante. C'est ce qui s'appelloit le Conseil ou le Sénat des Cinq-cens. Ils recevoient leur honoraire du Trésor public.

Le choix en étoit confié au sort, pour lequel on se servoit de féves blanches & noires qu'on mêloit & qu'on remuoit dans

une urne ; & chaque Tribu fournissoit les noms de ceux qui aspiroient à cette Charge, & qui avoient le revenu marqué par les loix pour y être admis. Il falloit avoir au moins trente ans pour y être reçu. Après qu'on avoit fait l'enquête des mœurs & de la conduite du récipiendaire, on lui faisoit prêter serment, & il s'engageoit à donner toujours le meilleur conseil qu'il pourroit au peuple d'Athénes, & à ne s'écarter jamais de la teneur des Loix.

Ce Sénat s'assembloit tous les jours, excepté ceux qui étoient occupés par des fêtes. Chaque Tribu fournissoit à son rang ceux qui devoient y présider, appellés *Prytanes*, & le sort décidoit de ce rang. Le temps de cette Présidence duroit trente-cinq jours, qui étant répété dix fois égaloit, à quatre jours moins, le nombre des jours de l'année Lunaire suivie à Athénes. On partageoit ce temps de la Présidence ou de la Prytanée en cinq semaines, eu égard aux cinq dixaines de Prytanes, qui devoient y présider ; & chaque semaine sept de ces dix Prytanes, tirés au sort, présidoient chacun leur jour, & ils étoient appellés Πρόεδροι, c'est-à-dire, *Présidens*. Celui * qui étoit de jour présidoit à l'assemblée des Sénateurs, & à celle du peuple : il étoit chargé du sceau public comme aussi des clefs de la Citadelle & du Trésor.

Πρυτάνεις.

* *Il étoit appellé.* Ἐπιστάτης

Les Sénateurs, avant que de s'assembler, offroient un sacrifice à Jupiter & à Minerve sous le surnom *de bon conseil*, pour

Βουλαῖος. Βουλαία.

leur demander la prudence & les lumieres dont ils avoient besoin pour délibérer sagement. Le Président proposoit l'affaire qui faisoit le sujet de l'assemblée. Chacun opinoit à son rang, & toujours debout. Après qu'on avoit formé un avis, il étoit mis par écrit, & lû à haute voix. Pour lors chacun donnoit son suffrage par scrutin, en jettant une féve dans l'urne. Si le nombre des blanches l'emportoit, l'avis passoit : autrement il étoit rejetté. Cette sorte de Décret s'appelloit Ψήφισμα ou Προβούλευμα, comme qui diroit Ordonnance préparatoire. On le portoit ensuite à l'assemblée du peuple. S'il y étoit reçu & approuvé, pour lors il avoit force de Loi : sinon, il n'avoit d'autorité que pour un an. On voit par-là avec quelle sagesse Solon avoit établi ce Conseil, pour éclairer & conduire le peuple, pour fixer son inconstance, pour arrêter sa témérité, & pour prêter à ses délibérations une prudence & une mâturité qu'on n'a pas lieu d'attendre d'une assemblée confuse & tumultueuse, composée d'un grand nombre de citoyens, la plûpart sans éducation, sans lumiere, & sans beaucoup d'amour du bien public. D'ailleurs cette dépendance réciproque & ce concours mutuel des deux Corps de l'Etat, qui étoient obligés de se prêter l'un à l'autre leur autorité, & qui demeuroient également sans force quand ils étoient sans union & sans intelligence, étoit un moyen habilement inventé pour entretenir

entre ces deux Corps un ſage équilibre, le peuple ne pouvant rien ſtatuer qui n'eût été propoſé & approuvé par le Sénat, & le Sénat ne pouvant établir aucune loi qui n'eût été ratifiée par le peuple.

On peut juger de l'importance de ce Conſeil par les matieres qui s'y traitoient les mêmes ſans exception que celles qui étoient portées devant le peuple : guerre, finance, marine, traités de paix, alliance, en un mot toutes les affaires qui ont rapport au gouvernement ; ſans parler du compte qu'ils faiſoient rendre aux Magiſtrats quand ils ſortoient de Charge, & de pluſieurs jugemens qu'ils rendoient ſur les matieres les plus graves.

§. IV.

De l'Aréopage.

Ce Conſeil portoit le nom du lieu où il tenoit ſes aſſemblées, appellé *le Bourg* ou *la Colline de Mars*, parce que, ſelon quelques-uns, Mars y avoit été appellé en jugement pour un meurtre qu'il avoit commis. On le croit preſque auſſi ancien que la nation. Cicéron & Plutarque en attribuent l'établiſſement à Solon : mais il ne fit que le rétablir, en lui donnant plus de luſtre & d'autorité qu'il n'avoit eu juſques-là, & pour cette raiſon il en fut regardé comme le fondateur. Le nombre des Sénateurs de l'Aréopage n'étoit point fixe : on voit que dans de certains temps il montoit

Ἄρειος πάγος.

jusqu'à deux & trois cens. Solon jugea à propos qu'il n'y eût que les Archontes sortis de Charge qui fussent honorés de cette dignité.

Ce Sénat étoit chargé du soin de faire observer les loix, de l'inspection des mœurs, du jugement sur-tout des causes criminelles. Il tenoit ses séances dans un lieu découvert & pendant la nuit. Le premier apparemment, pour ne se point trouver sous un même toît avec les criminels, & ne se point souiller par cette sorte de commerce : le second, pour ne se point laisser attendrir par la vue des coupables, & pour ne juger que selon les loix & la justice. C'est pour cette même raison que devant ces Juges l'Orateur ne pouvoit employer ni exorde, ni péroraison, qu'il ne lui étoit point permis d'exciter les passions, & qu'il étoit obligé de se renfermer uniquement dans sa cause. La sévérité de leurs jugemens étoit fort redoutée, principalement pour ce qui regarde les meutres, & ils avoient une attention particuliere à en inspirer de l'horreur aux citoyens. Ils (*a*) condamnerent un enfant qui mettoit son plaisir à crever les yeux à des cailles, regardant cette inclination sanguinaire comme la marque d'un très-méchant naturel, qui pourroit un jour devenir funeste à

(*a*) Nec mihi videntur Areopagitæ, cum damnaverunt puerum oculos coturnicum eruentem, aliud judicasse, quàm id signum esse perniciosissimæ mentis, multisque malo futuræ si adolevisset. *Quintil. lib.* 5. *cap.* 9.

plusieurs, si on la laissoit croître impunément.

Les affaires de la religion, comme les blasphêmes contre les Dieux, le mépris des sacrés Mysteres, les différentes especes d'impiété, l'introduction de nouvelles cérémonies & de nouvelles Divinités, étoient aussi portées à ce Tribunal. On lit dans saint Justin le Martyr, que Platon, qui dans son voyage en Egypte avoit puisé de grandes lumieres sur l'unité d'un Dieu, quand il fut de retour à Athenes, prit grand soin de dissimuler & de couvrir ses sentimens, de peur d'être obligé de comparoître devant les Aréopagites pour en rendre compte: & l'on sçait que saint Paul fut traduit devant eux comme enseignant une nouvelle doctrine, & voulant introduire de nouveaux Dieux.

Cohortat. ad Græc.

Act. 7. v. 18. 20.

Ces Juges avoient une grande réputation de probité, d'équité, de prudence, & étoient généralement respectés. Cicéron, en écrivant à son ami Atticus sur la fermeté, la constance, & la sage sévérité qu'avoit fait paroître le Sénat de Rome, croit en faire un éloge parfait en le comparant à l'Aréopage: *Senatus* Ἀρείου πάγου, *nil constantius, nil severius, nil fortius*. Il falloit que Cicéron en eût conçu une idée bien avantageuse, pour en parler comme il fait dans le premier livre de ses Offices. (*a*) Il

Ad Attic. lib. 1. Epist. 13.

(*a*) Quamvis Themistocles jure laudetur, & sit ejus nomen, quam Solonis, illustrius, citeturque Salamis clarissimæ testis victoriæ, quæ anteponatur

compare la fameuse bataille de Salamine où Thémistocle avoit eu tant de part, avec l'établissement de l'Aréopage qu'il attribue à Solon, & n'hésite point à préférer, ou du moins à égaler le service rendu par le Législateur à celui dont Athenes fut redevables au Général d'armée. « Car enfin, » dit-il, cette victoire n'a été utile à la » Republique qu'une seule fois, mais l'A» réopage le sera pendant tous les siecles, » puisque c'est à l'ombre de ce Tribunal » que se conservent les loix d'Athenes, & » les coutumes anciennes de l'Etat. Thé» mistocle n'a servi de rien à l'Aréopage, » mais l'Aréopage a beaucoup contribué à » la victoire de Thémistocle, puisqu'alors » la République se conduisit par les sages » conseils de cet auguste Sénat.

Il paroît par cet endroit de Cicéron que l'Aréopage avoit grande part au gouvernement, & je ne doute point qu'il ne fût consulté dans les affaires importantes. Mais peut-être que Cicéron confond ici le Conseil de l'Aréopage avec celui des Cinq cens. Quoi qu'il en soit, les Aréopagites s'intéressoient extrêmement aux affaires publiques.

consilio Solonis ei, quò primùm constituit Areopagitas : non minùs præclarum hoc, quàm illud judicandum est. Illud enim semel profuit, hoc semper proderit civitati; hoc consilio leges Atheniensium, hoc majorum instituta servantur. Et Themistocles quidem nihil dixerit, in quo ipse Areopagum juverit : at ille adjuvit Themistoclem. Est enim bellum gestum consilio Senatûs ejus qui à Solone erat constitutus. *Offic. lib. 1. n. 75.*

Periclès,

Périclès, qui n'avoit pû entrer dans l'Aréopage, parce que, le sort lui ayant toujours été contraire, il n'avoit passé par aucune des Charges nécessaires pour y être admis, entreprit d'en affoiblir l'autorité, & il en vint à bout : ce qui est une tache pour sa réputation.

§. V.

Des Magistrats.

ON en avoit établi un grand nombre pour différens emplois. Je ne parlerai ici que des Archontes, qui sont les plus connus. J'ai remarqué ailleurs qu'ils succéderent aux Rois, & d'abord leur autorité duroit autant que leur vie. Elle fut ensuite bornée à dix ans, & enfin réduite à une année seule. Quand Solon fut chargé de travailler à la réforme du gouvernement, il les trouva en cet état, & au nombre de neuf. Il les laissa en place, mais diminua beaucoup leur pouvoir.

Le premier de ces neuf Magistrats s'appelloit proprement L'ARCHONTE, & l'année étoit désignée par son * nom : *sous tel Archonte telle bataille a été donnée.* Le second étoit nommé LE ROI : étoit un reste & un vestige de l'autorité à laquelle ils avoient succédé. Le troisieme étoit LE POLEMARQUE, qui d'abord avoit eu le commandement des armées, & avoit toujours retenu ce nom, quoiqu'il n'eût plus la même autorité, dont il avoit pourtant con-

* *De là vient qu'il étoit aussi appellé* Ἐπώνυμος

ſervé encore quelque partie. Car nous avons vu, en parlant de la bataille de Marathon, que le Polémarque avoit droit de ſuffrage dans le Conſeil de guerre ; auſſi bien que les dix Généraux qui commandoient pour lors. Les ſix autres Archontes étoient appellés d'un nom commun THESMOTHETES, ce qui marque qu'ils avoient une intendance particuliére ſur les loix pour les faire obſerver. Ces neuf Archontes avoient chacun un département propropre, & ils jugeoient de certaines affaires dont la connoiſſance leur étoit attribuée. Je ne crois pas devoir entrer dans ce détail, non plus que dans celui de beaucoup d'autres Magiſtratures & Charges, établies pour l'adminiſtration de la Juſtice, pour la levée des impôts & des tributs, pour la manutention du bon ordre dans la ville, pour le ſoin des vivres, en un mot pour tout ce qui regarde le commerce & la ſociété civile.

§. VI.

Des Aſſemblées du Peuple.

IL y en avoit de deux ſortes ; les unes ordinaires & fixées à de certains jours, & pour celles-là il n'y avoit point de convocation ; d'autres extraordinaires, ſelon les différens beſoins qui ſurvenoient, & le Peuple en étoit averti par une convocation expreſſe.

Le lieu de l'aſſemblée n'étoit point fixe.

Tantôt c'étoit la place publique ; tantôt un endroit de la ville près de la citadelle appellé Πνὺξ ; quelquefois le Théâtre de Bacchus.

C'étoient les Prytanes qui pour l'ordinaire assembloient le peuple. Quelques jours avant l'assemblée on affichoit des placards, où le sujet de la délibération étoit marqué.

Tous les citoyens avoient droit de suffrage ; les pauvres comme les riches. Il y avoit une peine contre ceux qui manquoient de se trouver à l'Assemblée, ou qui y venoient tard : & pour engager les citoyens à s'y rendre exactement, on y attacha une rétribution, d'abord d'une obole, qui étoit la sixieme partie d'une dragme : puis de trois oboles, qui faisoient cinq sols de notre monnoie.

L'assemblée commençoit toujours par des sacrifices & par des priéres, afin d'obtenir des Dieux toutes les lumieres nécessaires pour délibérer sagement, & l'on ne manquoit pas d'y joindre des imprécations terribles contre ceux qui conseilleroient quelque chose de contraire au bien public.

Le Président proposoit l'affaire sur laquelle on devoit délibérer. Si elle avoit été examinée dans le Sénat, & qu'on y eût formé un avis, on en faisoit la lecture ; après quoi l'on invitoit ceux qui vouloient parler à monter sur la Tribune, pour se mieux faire entendre du peuple, & pour l'instruire sur l'affaire proposée. C'étoient les plus

anciens ordinairement qui commençoient à porter la parole, puis les autres à proportion de leur âge. Quand les Orateurs avoient parlé & conclu ; sçavoir, par exemple, qu'il falloit approuver le Décret du Sénat, ou le rejetter : alors le peuple donnoit son suffrage, & la maniere la plus ordinaire de le donner étoit de lever les mains pour marque d'approbation, ce qui s'appelloit χειροτονεῖν. On voit quelquefois que l'assemblée étoit remise à un autre jour, parce qu'il étoit trop tard, & qu'on n'auroit pû distinguer le nombre de ceux qui levoient ainsi leurs mains, ni décider de quel côté étoit la pluralité. Après que l'avis avoit été ainsi formé, on le rédigeoit par écrit, & un Officier en faisoit lecture à haute voix au peuple, qui le confirmoit de nouveau en levant les mains comme auparavant ; & pour lors ce Décret avoit force de loi. C'est ce qu'on appelloit ψήφισμα, du mot grec ψῆφος, qui signifie *caillou*, *petite pierre*, parce qu'on s'en servoit quelquefois pour donner son suffrage par scrutin.

Toutes les plus grandes affaires de la République se discutoient dans ces assemblées. C'est-là qu'on portoit de nouvelles loix, & qu'on réformoit les anciennes ; qu'on examinoit tout ce qui a rapport à la religion & au culte des Dieux ; qu'on créoit les Magistrats, les Commandans, les Officiers ; qu'on leur faisoit rendre compte de leur gestion & de leur conduite ; qu'on

concluoit la paix ou la guerre ; qu'on nommoit les Députés & les Ambaſſadeurs ; qu'on ratifioit les traités & les alliances ; qu'on accordoit le droit de bourgeoiſie ; qu'on ordonnoit des récompenſes & des marques d'honneur pour ceux qui s'étoient diſtingués à la guerre, ou qui avoient rendu de grands ſervices à la République ; qu'on décernoit auſſi des peines contre ceux qui s'étoient mal conduits, ou qui avoient violé les loix de l'Etat, & qu'on banniſſoit par l'Oſtraciſme. Enfin on y exerçoit la Juſtice, & on y rendoit des jugemens ſur les affaires les plus importantes. On voit par ce dénombrement, qui eſt encore très-imparfait, juſqu'où alloit le pouvoir du Peuple, & combien il eſt vrai de dire que le gouvernement d'Athénes, quoique tempéré par l'ariſtocratie & l'autorité des anciens, étoit par ſa conſtitution un gouvernement démocratique & populaire.

J'aurai lieu d'obſerver dans la ſuite de quel poids devoit être le talent de la parole dans une telle République, & combien les Orateurs y devoient être conſidérés. On a de la peine à comprendre comment ils pouvoient ſe faire entendre dans une aſſemblée ſi nombreuſe, & où il ſe trouvoit une ſi grande multitude d'auditeurs. On peut juger combien elle étoit nombreuſe par ce qui en eſt dit dans deux occaſions. La premiere regarde l'Oſtraciſme, & l'autre l'adoption d'un étranger

pour citoyen. Dans ces deux cas il falloit qu'il ne se trouvât pas moins de six mille citoyens dans l'assemblée.

Je réserve pour un autre endroit les réflexions qui naissent naturellement de ce que j'ai déja rapporté, & de ce qui me reste encore à dire sur le gouvernent d'Athénes.

§. VII.

Des Jugemens.

Il y avoit différens Tribunaux, selon la différence des affaires : mais on pouvoit appeller de toutes les ordonnances des autres Juges au Peuple, & c'est ce qui rendoit son pouvoir si grand & si considérable. Tous les Alliés, quand ils avoient quelque procès à vuider, étoient obligés de se transporter à Athénes ; & souvent ils y demeuroient un temps considérable sans pouvoir obtenir audience, à cause de la multitude des affaires qu'il y avoit à juger. Cette loi leur avoit été imposée pour les rendre plus dépendans du Peuple, & plus soumis à son autorité ; au lieu que, si on eût envoyé des Commissaires sur les lieux, ils auroient été les seuls à qui les Alliés eussent fait la cour, & rendu hommage.

Xenoph. de Rep. Athen. pag. 664.

Les parties plaidoient elles-mêmes leur cause, ou employoient le secours des Avocats. On fixoit ordinairement le temps que devoit durer le plaidoyer, & l'on se ré-

gloit sur un horloge à eau, appellée en grec κλεψύδρα. L'arrêt se formoit à la pluralité, & quand les suffrages étoient égaux, les Juges penchoient du côte de la douceur, & renvoyoient l'accusé absous. Il est remarquable qu'on n'obligeoit point un ami de porter témoignage contre son ami.

Tous les citoyens, même les plus pauvres, & qui étoient sans revenu, étoient reçus au nombre des Juges, pourvû qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans, & qu'ils fussent reconnus de bonnes mœurs. Pendant qu'ils jugeoient, ils avoient en main une espece de sceptre, qui étoit la marque de leur dignité, & ils le déposoient en sortant.

L'honoraire des Juges a été différent selon les tems. Ils avoient d'abord par jour une obole seulement, puis on en donna trois, & c'est à quoi cet honoraire demeura fixé. C'étoit peu de chose en soi, mais qui devint fort à charge au public, épuisa le trésor sans beaucoup enrichir les particuliers. On en peut juger par ce qui est rapporté dans les Guêpes d'Aristophane, Comédie où ce Poëte tourne en ridicule l'empressement des Athéniens pour juger, & leur avidité pour le gain, qui prolongeoit & multiplioit les procès à l'infini.

Dans cette Comédie, un jeune Athénien, chargé du rôle dont je viens de parler, qui etoit de tourner en ridicule les Juges & les Jugemens d'Athenes, par la supputation qu'il fait des revenus qui alloient au trésor public, trouve qu'ils montoient

Six millions.

à deux mille talens. Plus il examine combien il en revient aux six mille Juges qui inondoient Athenes, à donner trois oboles par tête. Il trouve que la somme annuelle qui leur revient à tous par indivis ne monte qu'à cent cinquante talens. Le calcul est facile. Il n'y avoit que dix mois de paiement pour les Juges, les deux autres mois étant employés en Fêtes qui interdisoient toute affaire Juridique. Or en donnant trois oboles par tête à six mille hommes, on trouvera quinze talens employés par mois, & les dix mois donneront cent cinquante talens. Selon ce calcul, le Juge le plus assidu ne gagnoit que soixante-quinze livres par an. « A quoi » donc va le reste des deux mille talens, » s'écrie le jeune Athénien? A quoi, répond son pere, qui étoit un des Juges? » A ces gens... Mais non, ne révélons » pas la honte d'Athenes, & soyons tou» jours pour le Peuple. » Puis le jeune Athénien fait entendre que ce reste alloit aux voleurs du trésor public, c'est-à-dire, aux Orateurs qui ne cessoient de flatter le Peuple, & à ceux qui étoient employés dans le gouvernement & dans les armées. J'ai tiré cette remarque des Livres du Pere Brumoi Jésuite, dont je ferai grand usage dans la suite, quand je parlerai des Spectacles.

Cent cinquante mille écus.

§. VIII.

Des Amphictyons.

Je place ici le fameux Conseil des Amphictyons, quoiqu'il ne fût point particulier aux Athéniens, mais commun à tous les Grecs, parce qu'il en est souvent fait mention dans l'histoire Grecque, & que je ne sçais pas si je trouverai une occasion plus naturelle d'en parler.

L'Assemblée des Amphictions étoit comme la tenue des Etats de la Grece. On en attribue l'établissement à Amphictyon, Roi d'Athenes, & fils de Deucalion, qui leur donna son nom. Sa premiere vue, en établissant cette Compagnie, fut de lier par les nœuds sacrés de l'amitié les différens peuples de la Grece qui y étoient admis, & de les obliger par cette union à entreprendre la défense les uns des autres, & à veiller ainsi mutuellement au bonheur & à la tranquillité de leur patrie. Les Amphictyons furent aussi créés pour être les protecteurs de l'oracle de Delphes, & les gardiens des richesses prodigieuses de ce temple; & pour juger les différents qui pouvoient survenir entre les Delphiens & ceux qui venoient consulter l'oracle. Ce Conseil se tenoit aux Thermopyles, & quelquefois à Delphes même, & il s'assembloit régulierement deux fois l'année, au printemps & en automne; & plus souvent, quand les affaires l'exigeoient.

On ne sçait point précisément le nombre des peuples ni des villes qui avoient droit de séance dans cette assemblée, & il varia sans doute selon les temps. Lorsque les Lacédémoniens, pour s'y rendre maîtres des délibérations, voulurent en exclure les Tessaliens, les Argiens & les Thébains, Thémistocle, dans le discours qu'il prononça devant les Amphictyons pour rompre cette entreprise, semble insinuer qu'il n'y avoit alors que trente & une villes qui eussent ce droit.

Plut. in Themist. p. 122.

Chaque ville envoyoit deux Députés, & avoit par conséquent dans les délibérations deux voix; & cela sans distinction, & sans que les plus puissantes eussent aucune prérogative d'honneur, ni aucune prééminence sur les plus petites par rapport aux suffrages, la liberté dont se piquoient ces peuples demandant que tout fût égal parmi eux.

Les Amphictions avoient plein pouvoir de discuter & de juger en dernier ressort les différents qui survenoient entre les villes Amphictyoniques, de condamner à de grosses amendes celles qu'ils trouvoient coupables; & d'employer non-seulement toute la rigueur des loix pour l'exécution de leurs arrêts, mais même encore de lever, s'il le falloit, des troupes pour forcer les rebelles à y obéir. Les trois guerres sacrées entreprises par leur ordre, dont je parlerai ailleurs, en sont une preuve éclatante.

Avant que d'être installés dans la Compagnie, ils prêtoient un serment qui est remarquable : c'est Eschine qui nous en a conservé la formule, dont voici le sens. » Je jure de ne jamais renverser aucune » des villes honorées du droit d'Amphic- » tyonie, & de ne point détourner ses eaux » courantes ni en temps de paix ni en temps » de guerre. Que si quelque peuple venoit » à faire une pareille entreprise, je m'en- » gage à porter la guerre en son pays ; à » raser ses villes, ses bourgs & ses villa- » ges ; & à le traiter en toutes choses com- » me mon plus cruel ennemi. De plus, » s'il se trouvoit un homme assez impie » pour oser dérober quelques-unes des ri- » ches offrandes conservées à Delphes dans » le temple d'Apollon, ou pour faciliter » à quelque autre les moyens de commet- » tre ce crime, soit en lui prêtant aide » pour cela, soit même en ne faisant que » le lui conseiller, j'employerai mes pieds, » mes mains, ma voix, en un mot toutes » mes forces, pour tirer vengeance de ce » sacrilège. » Ce serment étoit accompagné d'imprécations & d'exécrations terribles. « Que si quelqu'un enfreint ce qui est » contenu dans le serment que je viens de » faire, soit que ce quelqu'un soit un sim- » ple particulier, soit même que ce soit » une ville, ou un peuple, que ce particu- » lier, cette ville, ou ce peuple soit re- » gardé comme exécrable, & qu'en cette » qualité il éprouve toute la vengeance

Æschin. in Orat. περὶ παραπρεσβείας.

» d'Apollon, de Diane, de Latone, & de
» Minerve la Prévoyante. Que leur terre
» ne produise aucuns fruits ; que leurs
» femmes, au lieu d'engendrer des enfans
» ressemblans à leurs peres, ne mettent au
» monde que des monstres ; & que les ani-
» maux même éprouvent une semblable
» malédiction. Que ces hommes sacrilèges
» perdent tous leurs procès : s'ils ont la
» guerre, qu'ils soient vaincus : que leurs
» maisons soient rasées, & qu'eux & leurs
» enfans soient passés au fil de l'épée. » Je
ne m'étonne pas si, après de si redoutables
engagemens, la guerre sacrée, entreprise
par l'ordre des Amphictyons, se poussoit
avec tant d'acharnement & de fureur. La
religion du serment avoit une grande force
chez les Anciens : combien devroit-elle
être respectée dans le Christianisme, où
l'on fait profession de croire que le viole-
ment en sera puni par des supplices éter-
nels, & où néanmoins on regarde pour l'or-
dinaire le serment comme un jeu ?

L'autorité des Amphictyons avoit tou-
jours été d'un grand poids dans la Grece :
mais elle commença fort à déchoir dès le
moment qu'ils eurent eu la condescendance
d'admettre Philippe dans leur corps. Car
ce Prince étant par ce moyen entré en jouis-
sance de tous leurs droits & de tous leurs
privilèges, sçut bientôt se mettre au dessus
des loix, & abusa de son pouvoir jusqu'au
point de présider par Procureur, & à cette
illustre assemblée, & aux Jeux Pythiques ;

Jeux dont les Amphictyons étoient les Juges-nés & les Agonothétes. C'est ce que Démosthéne lui reproche dans sa troisiéme Philippique. *Lorsqu'il ne daigne pas*, dit-il, *nous honorer de sa présence, il envoie présider* SES ESCLAVES. Terme odieux, mais énergique, & qui sent bien la liberté Grecque, par lequel l'Orateur Athénien désigne le bas & indigne asservissement des plus grands Seigneurs de la Cour de Philippe.

Si l'on veut connoître plus à fond ce qui regarde les Amphictyons, on peut consulter les dissertations de Monsieur de Valois insérées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, où cette matiere est traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition. *Tom. III.*

§. IX.

Des revenus d'Athénes.

Les revenus d'Athénes, selon le passage d'Aristophane que j'ai cité ci-devant, & par conséquent du temps de la guerre du Peloponnése, montoient à deux mille talens, c'est-à-dire à six millions de notre monnoie. On réduit ces revenus ordinairement à quatre especes.

1. La premiere regarde les revenus qu'on tiroit de la culture des terres, de la vente des bois, de l'exploitation des mines d'argent, & d'autres fonds pareils appartenans au public. On y comprend aussi les droits Τέλη.

d'entrée & de sortie sur les marchandises ; & ceux qu'on tiroit des habitans de la ville, tant naturels qu'étrangers.

Il est souvent parlé dans l'histoire des Athéniens des mines d'argent de Laurium, qui étoit une montagne située entre le Pirée & le cap Sunium ; & de celles de Thrace, d'où plusieurs particuliers tiroient des richesses infinies. Xénophon, dans un écrit où il traite cette matiere à fond, démontre combien les mines d'argent bien exploitées pourroient rapporter au public, par l'exemple de plusieurs particuliers qui s'y étoient enrichis. Hipponicus louoit ses mines & ses esclaves, qui étoient au nombre de six cents, à un Entrepreneur ; lequel rendoit au Propriétaire une * obole chaque jour pour chaque esclave tous frais faits : ce qui montoit chaque jour à une mine, c'est-à-dire, à cinquante francs. Nicias, qui périt en Sicile, louoit pareillement ses mines avec mille esclaves, & en tiroit un égal profit, proportionné à ce nombre.

De ratione redituum.

Pag. 925.

2. La seconde espece de revenus étoient les contributions que les Athéniens tiroient des Alliés pour les frais communs de la guerre. D'abord, sous Aristide, elles n'étoient que de quatre cents soixante talens. Périclès les augmenta de près du tiers, & les fit monter à six cents, & peu de temps après, on les poussa jusqu'à treize cents talens. Des impositions modiques & né-

Le talent valoit mille écus.

* *Il y avoit six oboles à une dragme, cent dragmes à la mine, & soixante mines au talent.*

cessaires dans les commencemens, devinrent ainsi en peu de temps outrées & exorbitantes, malgré toutes les protestations du contraire qu'ils avoient faites à leurs Alliés, & les engagemens les plus solemnels qu'ils avoient pris avec eux.

3. Une troisieme sorte de revenus étoient les taxes extraordinaires imposées par tête dans les grands besoins & les nécessités de l'Etat sur tous les habitans du pays, tant naturels qu'étrangers.

4. Enfin les taxes, auxquelles les particuliers étoient condamnés par les Juges pour différens délits, tournoient au profit du public, & étoient mises dans le Trésor, à l'exception du dixieme réservé à Minerve, & du cinquantieme pour d'autres Divinités.

L'emploi le plus naturel & le plus légitime de ces différens revenus de la République, étoit de payer les troupes tant de terre que de mer, à construire & à équiper des flottes, à entretenir ou à réparer les bâtimens publics, les temples, les murs, les ports, les citadelles. Mais une grande partie de ces revenus, sur-tout depuis le temps de Périclès, fut détournée à des usages non nécessaires, & souvent même consumés en des dépenses frivoles, pour des jeux, des fêtes, des spectacles, qui coutoient des sommes immenses, & n'étoient d'aucune utilité pour l'Etat.

§. X.

De l'éducation de la Jeunesse.

JE mets cet article dans celui du Gouvernement, parce que tous les plus célebres Législateurs ont cru avec raison que l'éducation de la Jeunesse en faisoit une partie essentielle.

Les exercices qui servoient à former, soit le corps, soit l'esprit des jeunes Athéniens, (& il en faut dire autant de presque tous les peuples de la Grece) étoient la danse, la musique, la chasse, l'art de faire des armes & de monter à cheval, l'étude des belles-lettres, & celles des sciences. On sent bien que je ne puis qu'effleurer & toucher très-légérement tant de matieres.

1. *Danse, Musique.*

LA danse est un des exercices du corps que les Grecs ont cultivés avec beaucoup de soin. Elle faisoit partie de ce que les Anciens appelloient la *Gymnastique*, partagée, suivant Platon, en deux genres, l'*Orchestique*, qui tire son nom de la danse ; & le *Palestrique*, appellé ainsi du mot grec qui signifie *la Lutte* Les exercices de ce dernier genre contribuoient principalement à former le corps pour les travaux de la guerre, de la marine, de la campagne, & pour les autres services de la société.

Ὀρχεῖσθαι *saltare.*

Πάλη.

La danse se proposoit un autre but, & prescrivoit des régles sur les mouvemens les

plus propres à rendre la taille libre & dégagée, à former un corps bien proportionné, à donner à toute la personne un air aisé, noble, gracieux, en un mot une certaine politesse d'extérieur, s'il est permis de parler ainsi, qui prévient toujours en faveur de ceux qui y ont été formés de bonne heure.

La Musique n'étoit pas cultivée avec moins d'application ni moins de succès. Les Anciens lui attribuoient des effets merveilleux. Ils la croyoient très-propre à calmer les passions, à adoucir les mœurs, & même à humaniser des peuples naturellement sauvages & barbares. Polybe, Historien grave & sérieux, & qui certainement mérite quelque créance, attribue la différence extrême qui se trouvoit entre deux peuples de l'Arcadie, les uns infiniment estimés & aimés pour la douceur de leurs mœurs, pour leur inclination bienfaisante pour leur humanité envers les étrangers, & leur piété envers les Dieux; les autres au contraire généralement décriés & haïs à cause de leur férocité & de leur irréligion : Polybe, dis-je, attribue cette différence à l'étude de la Musique, (j'entends, dit-il, la saine & véritable Musique) cultivée avec soin par les uns, & négligée absolument par les autres.

Polyb. lib. 4. pag. 289-291.

Après cela il n'est pas étonnant que les Grecs aient regardé la Musique comme une partie essentielle de l'éducation des jeunes gens. (a) Socrate lui-même, dans un âge

(a) Socrates, jam senex, institui lyra non erubesce-

déja avancé, ne rougit pas d'apprendre à jouer des inſtrumens. Quelque (*a*) eſtimé d'ailleurs que fût Thémiſtocle, on crut qu'il manquoit quelque choſe à ſon mérite, parce qu'après un repas il ne put, comme les autres, toucher la lyre. L'ignorance (*b*) ſur ce point paſſoit pour un défaut d'éducation : au contraire, l'habileté en ce genre faiſoit honneur aux plus grands hommes. (*c*) Epaminondas fut loué, parce qu'il ſçavoit danſer, & jouer de la flûte. On doit ici remarquer le différent goût & le différent génie des nations. Les Romains penſoient tout autrement que les Grecs ſur ce qui regarde la Muſique & la Danſe, & n'en faiſoient aucun cas pour eux-mêmes. Il y a bien de l'apparence que parmi les Grecs, ceux qui étoient les plus ſages & les plus ſenſés, n'y donnoient qu'une application médiocre : & le mot de Philippe à ſon fils Alexandre, qui dans un repas avoit marqué trop d'habileté dans la Muſique, me porte à le croire. *N'as-tu pas honte*, lui dit-il, *de chanter ſi bien ?*

Au reſte cette eſtime des Grecs pour la

bat. *Quintil. lib.* 1. *cap.* 10.

(*a*) Themiſtocles, cùm in epulis recuſaſſet lyram, habitus eſt indoctior. *Cic. Tuſc Quæſt. lib.* 1. *n.* 4.

(*b*) Summam eruditionem Græci ſitam cenſebant in nervorum vocumque cantibus . . . . . diſcebantque id omnes, nec, qui neſciebat, ſatis excultus doctrinâ putabatur. *ibid.*

(*c*) In Epaminondæ virtutibus commemoratum eſt, ſaltaſſe eum commodè, ſcienterque tibiis cantaſſe .... Scilicet non eadem omnibus honeſta ſunt atque turpia, ſed omnia majorum inſtitutis judicantur. *Corn. Nep. in Præfat.*

Danse & pour la Musique avoit son fondement. L'une & l'autre étoient employées dans les fêtes & dans les cérémonies les plus augustes de la réligion, pour témoigner aux Dieux avec plus de force & de vivacité sa reconnoissance pour les biens qu'on en avoit reçus. Elles faisoient un des plus ordinaires & des plus grands agrémens des repas, qu'on ne commençoit & qu'on ne finissoit gueres sans y chanter quelques Odes, comme celles qui étoient faites à l'honneur des vainqueuts aux Jeux Olympiques, & sur d'autres sujets pareils. Elles avoient lieu même dans la guerre, & l'on sçait que les Lacédémoniens alloient au combat en dansant, & au son de la flûte. Platon, le plus grave Philosophe de l'antiquité, considéroit l'un & l'autre de ces deux arts, non comme un simple amusement, mais comme faisant une partie considérable des cérémonies de la religion, & des exercices militaires. Aussi le voit-on fort occupé, dans ses livres des Loix, à prescrire de sages réglemens sur la Danse & sur la Musique, pour les renfermer dans les bornes de l'utilité & de l'honnêteté. *De leg. lib. 7.*

Elles ne s'y conserverent pas long-temps. La licence de la Scène Grecque, où la Danse triomphoit, & où elle étoit, pour ainsi dire, prostituée aux baladins & aux gens les plus méprisables, qui ne s'en servoient que pour réveiller ou nourrir les passions les plus vicieuses; cette licence, dis-je, ne tarda gueres à corrompre un art, dont on pou-

voit tirer quelque avantage s'il avoit été réglé comme Platon le prétendoit. La Musique eut une pareille destinée, & peut-être même que la corruption de celle-ci contribua beaucoup au déréglement & à la dépravation de la Danse. La volupté fut presque le seul arbitre que l'on consulta sur l'usage qu'on devoit faire de l'une & de l'autre, & le théâtre devint une école de toutes sortes de vices.

Sympoſiac. lib. 9. quæſt. 15. p. 748.

Plutarque, en se plaignant que la Danse étoit fort déchue du mérite qui la rendoit si estimable aux grands hommes de l'antiquité, ne manque pas d'observer qu'elle s'étoit corrompue par le caractere vicieux d'une Poësie & d'une Musique molles & efféminées ausquelles elle s'étoit associée mal-à-propos, & qui avoient pris la place de cette Poësie & de cette Musique anciennes, qui avoient quelque chose de noble, de mâle, & même de religieux & de céleste. Il ajoûte que s'étant rendue esclave de la volupté, elle exerce en son nom une espece d'empire tyrannique sur les théâtres, devenus une école publique des passions & des vices où la raison n'est point écoutée.

Le Lecteur, sans que j'aie besoin de l'en avertir, fera de lui-même l'application de cet endroit de Plutarque à cette sorte de Musique dont retentissent aujourd'hui nos théâtres, & qui, par ses airs efféminés & lascifs, a achevé d'empoisonner le peu de vertu, & d'éteindre le peu de

vigueur qui nous restoit. Ce sont les termes dont se sert Quintilien, pour décrire la Musique de son temps. *Quæ nunc in scenis effeminata, & impudicis modis fracta, non ex parte minima, si quid in nobis virilis roboris manebat, excidit.* Quintil l. 1. cap. 10.

2. *Des autres exercices du corps.*

Les jeunes Athéniens, & en général tous les Grecs, avoient grand soin de se former aux exercices du corps, & de prendre régulièrement des leçons des maîtres de Palestres. On appelloit Palestres ou Gymnases les lieux destinés à ces sortes d'exercices, ce qui répondoit à peu près à nos Académies. Platon dans ses Livres des Loix, après avoir montré de quelle importance il étoit pour la guerre de cultiver la force & l'agilité des pieds & des mains, ajoute que loin de bannir d'une République bien policée la profession des Athlétes, on doit au contraire y proposer des prix pour tous les exerçices qui servent à perfectionner l'art militaire, tels que sont ceux qui rendent le corps plus léger, & plus propre à la course, plus ferme, plus robuste, plus souple, plus capable de soutenir de grandes fatigues, & de faire de grands efforts. Il faut se souvenir qu'il n'y avoit pas un Athénien qui ne dût être prêt à manier la rame dans les plus grandes galeres. C'étoient les citoyens qui faisoient cette fonction, & elle n'étoit pas renvoyée aux esclaves ou aux criminels comme au-

Lib. 8. de leg. pag 832. 833.

jourd'hui. Ils étoient tous destinés aussi au métier de la guerre, & obligés quelquefois de porter des armures de fer de pied en cap, qui étoient d'un fort grand poids. Voilà pourquoi Platon & tous les Anciens regardoient les exercices du corps comme très-utiles, & même comme absolument nécessaires pour le bien public. Ce philosophe ne donnoit l'exclusion qu'à ceux qui n'étoient d'aucun usage pour la guerre.

Plat. in Lachete, p. 181.

Il y avoit encore des Maîtres qui montroient à monter à cheval, & à faire des armes; & d'autres qui se chargeoient d'enseigner aux jeunes gens tout ce qu'il faut sçavoir pour exceller dans l'art militaire, & pour devenir un bon Commandant. Toute la science de ces derniers se bornoit à ce que les Anciens appelloient la Tactique, c'est-à-dire, l'art de ranger les soldats en bataille, & de faire des évolutions militaires. Cette science étoit utile, mais ne suffisoit pas. Xénophon en montre l'insuffisance, en produisant un jeune homme sorti tout récemment d'une pareille école, où il croyoit avoir tout appris, & d'où il n'avoit remporté qu'une sotte estime de lui-même, accompagnée d'une parfaite ignorance; & il lui donne, par la bouche de Socrate, d'admirables préceptes sur le métier de la guerre, bien propres à former un excellent Officier.

Memorabil. lib. 3. p. 761. &c.

La chasse étoit regardée aussi par les Anciens comme un exercice très propre à former les jeunes gens aux ruses & aux

fatigues de la guerre. C'eſt pour cela que Xénophon, qui n'étoit pas moins bon guerrier que Philoſophe, n'a pas crû indigne de lui de compoſer un traité particulier ſur la chaſſe, où il deſcend dans le dernier détail ; & il marque les avantages conſidérables qu'on en tire, en s'accoutumant à ſouffrir la faim, la ſoif, le chaud, le froid, & à n'être rebuté, ni par la longueur de la courſe, ni par l'âpreté des lieux difficiles & des brouſſailles qu'il faut ſouvent percer, ni par le peu de ſuccès des longs & pénibles travaux qu'on eſſuie quelquefois inutilement. Il ajoûte que cet innocent plaiſir en écarte d'autres également honteux & criminels ; & qu'un homme ſage & modéré ne s'y livre pas néanmoins juſqu'à négliger le ſoin de ſes affaires domeſtiques. Le même auteur, dans la Cyropédie, fait ſouvent l'éloge de la chaſſe, qu'il regarde comme une étude ſérieuſe de la guerre, & il montre dans ſon jeune Héros le bon uſage qu'on en peut faire.

De Venatione.

Cyrop. lib. 1. p. 5. 6. & lib. 2. p. 59. 60.

3. *Des exercices de l'eſprit.*

ATHENES étoit, à proprement parler, l'école & le domicile des beaux Arts & des ſciences. L'étude de la Poéſie, de l'Eloquence, de la Philoſophie, des Mathématiques, y avoit une grande vogue, & étoit fort cultivée par la Jeuneſſe.

On envoyoit d'abord les jeunes gens chez des Maîtres de Grammaire, qui leur

apprenoient réguliérement & par principes leur propre langage, qui leur en faisoient sentir toute la beauté, l'énergie, le nombre & la cadence. De là ce goût rafiné qui étoit répandu généralement dans Athenes, où l'Histoire nous apprend qu'une simple vendeuse d'herbes s'apperçut, à la seule affectation d'un mot, que Théophraste étoit étranger. De là cette crainte qu'avoient les Orateurs de blesser par quelque expression peu concertée des oreilles si fines & si délicates. C'étoit une chose commune parmi les jeunes gens d'apprendre par cœur les Tragédies qui se représentoient actuellement sur le théâtre. Nous avons vu qu'après la déroute des Athéniens à Syracuse, plusieurs d'entre eux, qui avoient été faits prisonniers, & réduits en servitude, en adoucirent le joug en récitant les Pieces d'Euripide à leurs maîtres, lesquels, extrêmement sensibles au plaisir d'entendre de si beaux vers, les traiterent depuis avec bonté & humanité. Il en étoit de même sans doute des autres Poëtes, & l'on sçait qu'Alcibiade, encore tout jeune, étant entré dans une école où il ne trouva point d'Homere, donna un soufflet au Maître, le regardant comme un ignorant, & comme un homme qui déshonoroit sa profession.

Cic. in Brut. n. 172. Quintil. l. 8. cap. 1. Plut. in Pericl. page 156.

Plut. in Alcib. p. 194.

Pour l'éloquence, il n'est point étonnant qu'on en fît une étude particuliere à Athenes. C'étoit elle qui ouvroit la porte aux premieres Charges, qui dominoit dans les assemblées,

aſſemblées, qui décidoit des plus importantes affaires de l'Etat, & qui donnoit un pouvoir preſque ſouverain à ceux qui avoient le talent de bien manier la parole.

C'étoit donc là la grande occupation des jeunes citoyens d'Athenes, ſur-tout de ceux qui aſpiroient aux premieres places. A l'étude de la Rhétorique ils joignoient celle de la Philoſophie : je comprends ſous cette derniere toutes les ſciences qui en font partie, ou qui y ont rapport. Des hommes connus dans l'antiquité ſous le nom de Sophiſtes, s'étoient acquis une grande réputation à Athenes, ſur-tout du temps de Socrate. Ces Docteurs, également préſomptueux* & avares, ſe donnoient pour des ſavans accomplis en tout genre. Leur fort étoit la Philoſophie & l'Eloquence : ils corrompoient l'une & l'autre par le mauvais goût & par les mauvais principes qu'ils inſpiroient à leurs diſciples. J'ai marqué dans la vie de Socrate, comment ce Philoſophe entreprit & vint à bout de les décrier.





CHAPITRE SECOND.

DE LA GUERRE.

§. I.

Peuples de la Grece de tout temps fort belliqueux, sur-tout les Lacédémoniens, & les Athéniens.

NUL Peuple de l'antiquité (j'excepte les Romains) ne peut le disputer aux Grecs pour ce qui regarde la gloire des armes & la vertu militaire. Dès le temps de la guerre de Troye la Grece signala son courage dans les combats, & s'acquit une réputation immortelle par la bravoure des Chefs qu'elle y envoya. Cette expédition ne fut pourtant, à proprement parler, que comme le berceau de sa gloire naissante: & les grands exploits par lesquels elle s'y distingua, lui servirent comme d'essais & d'apprentissage dans le métier de la guerre.

Il y avoit dans la Grece plusieurs petites Républiques, voisines les unes des autres par leur situation, mais extrêmement séparées par leurs coutumes, leurs loix, leurs caracteres, & sur-tout par leurs intérêts. Cette différence de mœurs & d'intérêts fut parmi elles une source & une occasion continuelle de divisions. Chaque ville, peu contente de son propre domaine, songeoit à s'agrandir aux dépens de celles qui étoient les plus voisines, &

le plus à sa bienséance. Ainsi tous ces petits Etats, soit par ambition & pour étendre leurs conquêtes, soit par la nécessité d'une juste défense, étoient toujours sous les armes, & par cet exercice continuel de guerre il se forma parmi tous ces peuples un esprit martial & une intrépidité de courage, qui en fit des soldats invincibles, comme il parut dans la suite, lorsque toutes les forces de l'Orient réunies ensemble vinrent fondre sur la Grece, & lui firent connoître à elle-même ce qu'elle étoit & ce qu'elle pouvoit.

Deux villes se distinguerent entre les autres, & tinrent sans contredit le premier rang : Sparte, & Athenes. Aussi ce furent ces deux villes qui, ou successivement, ou toutes deux ensemble, eurent l'empire de la Grece, & se maintinrent pendant un fort long-temps dans un pouvoir que la supériorité seule de mérite, reconnue généralement de tous les autres peuples, leur avoit acquis; & ce mérite consistoit principalement dans la science des armes & dans la vertu guerriere, dont elles avoient donné l'une & l'autre des preuves éclatantes dans la guerre contre les Perses. Thébes leur disputa cet honneur pendant quelques années par des actions de courage surprenantes, & qui tenoient du prodige : mais ce ne fut qu'une lumiere de courte durée, qui, après avoir jetté un grand éclat, disparut aussi-tôt, & laissa cette ville dans sa premiere obscurité. Sparte & Athé-

nes feront donc ſeules l'objet de nos réflexions ſur ce qui regarde la guerre, & nous les joindrons enſemble pour être plus en état de connoître leurs caracteres tant par leur reſſemblance que par leur différence.

§. II.

Origine & cauſe du courage & de la vertu militaire, par où les Lacédémoniens & les Athéniens ſe ſont toujours diſtingués.

TOUTES les Loix de Sparte, & tous les établiſſemens de Lycurgue, n'avoient pour objet, ce ſemble, que la guerre, & ne tendoient qu'à faire des Sujets de la République un peuple de ſoldats. Tout autre emploi, tout autre exercice leur étoit interdit. Arts, belles-Lettres, ſciences, métiers, culture même de la terre, rien de tout cela ne faiſoit leur occupation, & ne leur paroiſſoit digne d'eux. Dès la plus tendre enfance on ne leur inſpiroit du goût que pour les armes, & il eſt vrai que l'éducation de Sparte étoit merveilleuſe quant à ce point. Marcher nuds pieds, coucher ſur la dure, ſe paſſer de peu pour le boire & le manger, ſouffrir le chaud & le froid, ſe faire un exercice continuel de la chaſſe, de la lutte, de la courſe à pied, de la courſe à cheval, s'endurcir même aux coups & aux plaies juſqu'à ſupprimer toute plainte & tout gémiſſement; voilà ce qui faiſoit l'apprentiſſage de la jeuneſſe

Spartaine par rapport à la guerre, & ce qui la mettoit en état d'en soutenir un jour toutes les fatigues, & d'en affronter tous les dangers.

L'habitude d'obéir, contractée dès la plus tendre jeunesse, le respect pour les Magistrats & pour les Anciens, une soumission parfaite aux loix, dont nul âge, nulle condition ne dispensoit, les disposoient merveilleusement à la discipline militaire, qui est le nerf de la guerre, & qui fait le succès des plus grandes entreprises.

Or une de ces loix étoit de vaincre ou de mourir, & de ne jamais se rendre à l'ennemi. Léonide, avec ses trois cents Spartiates, en donna un illustre exemple; & son courage intrépide, relevé d'âge en âge par des louanges magnifiques, & proposé pour modele à toute la postérité, avoit donné le ton à la nation, & tracé la route qu'elle devoit tenir. La honte & l'infamie attachées à quiconque contrevenoit à cette loi, & mettoit bas les armes, en maintenoit l'observance, & la rendoit en quelque sorte inviolable. Les meres recommandoient à leurs enfans, lorsqu'ils partoient pour la campagne, de revenir avec ou sur leur bouclier. Elles pleuroient, non ceux qui étoient morts les armes à la main, mais ceux qui s'étoient sauvés en fuyant. Faut-il s'étonner après cela qu'une petite troupe de pareils soldats, avec de tels principes, arrêtât une armée innombrable de barbares?

Les Athéniens étoient élevés moins durement que ceux de Sparte, mais ils n'avoient pas moins de courage. Le goût des deux peuples étoit tout différent pour ce qui regarde l'éducation & les occupations ; mais ils arrivoient au même but quoique par diverſes routes. Les Spartiates ne ſçavoient que manier les armes, & n'étoient que ſoldats. Chez les Athéniens, (& il en faut dire autant des autres peuples de la Grece (les arts, les métiers, la culture des terres, le négoce, la marine, étoient en honneur, & ne dégradoient perſonne. Ces occupations n'étoient point un obſtacle à la valeur & à la ſcience de la guerre : elles n'empêchoient perſonne de s'élever aux plus grands commandemens, & aux premiéres dignités de la République. Plutarque obſerve que Solon, voyant que le territoire de l'Attique étoit ſtérile, s'appliqua à tourner l'induſtrie des citoyens aux arts, aux métiers, au trafic, pour ſuppléer par ce moyen à ce qui manquoit au pays du côté de la fertilité. Ce goût devint un des principes du gouvernement & des loix fondamentales de l'Etat, & il ſe perpétua dans les deſcendans, mais ſans rien diminuer de l'ardeur de ce peuple pour la guerre.

La gloire ancienne de la nation, qui s'étoit toujours diſtinguée par la bravoure militaire, étoit un puiſſant motif pour ne pas dégénérer de la réputation de leurs ancêtres. La fameuſe bataille de Marathon,

où seuls ils avoient soutenu le choc des barbares, & remporté sur eux une victoire signalée, leur rehaussa infiniment le courage; & la journée de Salamine, au succès de laquelle ils eurent la plus grande part, mit le comble à leur gloire, & les rendit capables des plus grandes entreprises.

Une noble émulation, pour ne point céder en mérite à Sparte rivale d'Athenes, & une vive jalousie de gloire qui pendant la guerre des Perses se tint dans de justes bornes, furent encore pour les Athéniens un pressant aiguillon, qui leur faisoit faire tous les jours de nouveaux efforts pour se surmonter eux-mêmes, & pour soutenir leur réputation.

Des récompenses & des marques d'honneur accordées à ceux qui s'étoient distingués dans les combats, des tombeaux érigés aux citoyens qui étoient morts pour la défense de la Patrie, des oraisons funébres prononcées en public au milieu des cérémonies les plus augustes de la religion pour rendre leur nom immortel, tout cela contribuoit infiniment à perpétuer le courage parmi les Athéniens sur-tout, & à leur en faire comme une loi & une nécessité indispensable.

Il y avoit à Athenes une loi qui ordonnoit que ceux qui auroient été estropiés à la guerre seroient nourris aux dépens du public. La même grace étoit accordée aux peres & meres aussi bien qu'aux enfans de ceux qui, étant morts dans le combat, laiss-

Plut. in Solon. p. 96. Plat. in Ménex. pag. 248. 249. Diog. Laert. in Solon. p. 37.

ſoient une famille pauvre & hors d'état de ſubſiſter. La République, comme une bonne mere, s'en chargeoit généreuſement, & rempliſſoit à leur égard tous les devoirs & leur procuroit tous les ſecours qu'ils auroient pu attendre de ceux dont ils pleuroient la perte.

Voilà ce qui rempliſſoit de courage les Athéniens, & ce qui rendoit leurs troupes invincibles, quoique d'ailleurs elles fuſſent peu nombreuſes. Dans la bataille de Platée, où l'armée des barbares commandée par Mardonius, montoit au moins à trois cens mille hommes, & celle des Grecs réunis enſemble à cent huit mille deux cens; il n'y avoit dans celle-ci que dix mille Lacédémoniens, dont la moitié étoient Spartiates, c'eſt-à-dire, habitans de Sparte, & huit mille Athéniens. Il eſt vrai que chaque Spartiate avoit amené avec lui ſept Ilotes, qui faiſoient en tout trente-cinq mille hommes; mais ils n'étoient preſque point comptés comme ſoldats.

Ce mérite éclatant, en fait de courage guerrier, reconnu généralement par les autres peuples, n'étouffoit pas dans leur eſprit tout ſentiment d'envie & de jalouſie, comme il parut un jour par rapport aux Lacédémoniens. Les alliés qui leur étoient beaucoup ſupérieurs en nombre, ſouffrant avec peine de ſe voir ſoumis à leurs ordres, en murmuroient ſecretement. Agéſilas, Roi de Sparte, ſans faire paroître

qu'il eût entendu leurs plaintes, aſſembla toute ſon armée ; & après avoir fait aſſeoir d'un côté tous les alliés enſemble, & de l'autre les Lacédémoniens ſeuls, il fit crier par un Héraut que tous les ouvriers en fer, tous les maçons, tous les charpentiers, & ainſi des autres métiers, ſe levaſſent. Preſque tous les alliés ſe leverent, & aucun parmi les Lacédémoniens, à qui tous les métiers étoient interdits. Alors Agéſilas en ſouriant : « Voyez-vous, leur dit-il, com» bien Sparte ſeule fournit plus de ſoldats » que toutes les autres villes enſemble ? » voulant faire entendre par là que, pour être bon ſoldat, il ne falloit être que ſoldat : que les métiers étoient des diſtractions qui empêchoient l'artiſan de ſe donner entiérement à la profeſſion des armes & à la ſcience de la guerre, & d'y réuſſir auſſibien que ceux qui en faiſoient leur unique exercice. Mais Agéſilas parloit & agiſſoit ainſi par l'opinion avantageuſe qu'il avoit de l'éducation Lacédémonienne. Car, dans le fond, ceux qu'il ne vouloit faire regarder que comme de ſimples artiſans, montroient bien par les éclatantes victoires qu'ils remporterent contre les Perſes & contre Sparte même, qu'ils ne cédoient aucunement aux Lacédémoniens, tout ſoldats qu'ils étoient, ni en valeur, ni en ſcience militaire.

§. III.

Différentes sortes de troupes dont les armées des Lacédémoniens & des Athéniens étoient composées.

LES armées tant à Sparte qu'à Athenes étoient composées de quatre sortes de troupes : citoyens, alliés, mercénaires, esclaves. On imprimoit quelquefois aux soldats une marque sur la main pour les distinguer, à la différence des esclaves à qui ce caractere étoit imprimé sur le front. Les Interpretes croient que c'est par allusion à cette double coutume, qu'il est marqué dans
Apoc. 13. 16. l'Apocalypse, que tous étoient obligés *de recevoir le caractere de la bête en leur main droite, ou sur leur front* : & que S. Paul
Gal. 6. 17. dit de lui-même, *Je porte imprimées sur mon corps les marques du Seigneur Jesus.*

Les citoyens de Lacédémone étoient de deux sortes : ou ceux qui habitoient dans Sparte même, & qu'on appelloit pour cette raison Spartiates ; ou ceux qui demeuroient à la campagne. Du temps de Lycurgue, les Spartiates montoient à neuf mille, & les autres à trente mille. Il paroît que ce nombre étoit un peu diminué du temps de Xerxès, puisque Démarate, en lui parlant des troupes Lacédémoniennes, ne compte que huit mille Spartiates. Ces derniers étoient l'élite de la nation, & l'on peut juger du cas qu'on en faisoit par l'inquiétude où fut la République pour les trois ou quatre

cens qui furent assiégés par les Athéniens dans la petite isle de Sphactérie, & qui y furent faits prisonniers. En général les Lacédémoniens ménageoient fort les troupes du pays, & n'en envoyoient que peu dans les armées : mais ce peu en faisoit la plus grande force. Comme on demandoit un jour à un Général Lacédémonien combien il y avoit de Spartiates dans l'armée : *Autant qu'il en faut*, dit-il, *pour repousser l'ennemi*. Ils servoient l'Etat à leurs dépens, & ce ne fut que dans la suite des temps qu'ils reçurent du public la solde.

Les *Alliés* faisoient le grand nombre des troupes dans les deux Républiques, & ils étoient stipendiés par les villes qui les envoyoient.

On appelloit *Mércenaires* les troupes étrangeres, qui étoient soudoyées par la République au secours de laquelle elles étoient appellées.

Les Spartiates ne marchoient jamais sans quelques Ilotes, & nous avons vu que dans la bataille de Platée chaque citoyen en avoit sept. Je ne crois pas que ce nombre fût fixe, & je ne comprends pas bien même à quel usage ils étoient destinés. C'auroit été une bien mauvaise politique, de mettre les armes entre les mains d'un si grand nombre d'esclaves, fort mécontens pour l'ordinaire de leurs maîtres qui les traitoient durement, & qui en auroient eu tout à craindre dans un combat. Cependant Hérodote, dans l'endroit que j'ai

cité, les repréſente comme des troupes armées à la légere.

L'infanterie étoit compoſée de deux ſortes de ſoldats. Les uns étoient armés peſamment, & portoient de grands bouchiers, des lances, des demi-piques, des ſabres; ils faiſoient la principale force de l'armée. Les autres étoient armés à la légere, c'eſt-à-dire, d'arcs & de frondes. On les plaçoit ordinairement au front de la bataille, ou ſur les aîles comme en premiere ligne, pour tirer des fléches & lancer des javelots & des pierres contre l'ennemi; & leurs décharges faites, ils ſe retiroient par les intervalles derriere leurs bataillons comme une ſeconde ligne pour y continuer à jetter leurs traits.

Thucyd. lib. 5. pag. 390. Thucydide, en décrivant la bataille de Mantinée, diviſe ainſi les troupes Lacédémoniennes. Il y avoit ſept Régimens de quatre Compagnies chacun, ſans compter le Squirites qui étoient au nombre de ſix cens: c'étoient des gens de cheval, dont je parlerai bientôt. La Compagnie étoit, ſelon l'Interprête Grec, de cent vingt-huit hommes, & ſe diviſoit en quatre Eſcouades, chacune de trente-deux hommes. Ainſi le Régiment montoit en tout à cinq cens douze hommes, & les ſept enſemble à trois mille cinq cens quatre-vingt-quatre. Chaque Eſcouade avoit quatre hommes de front ſur huit de hauteur, car c'eſt la hauteur ordinaire des files, mais que les Officiers pouvoient changer ſelon le beſoin.

Les Lacédémoniens ne commencerent proprement à faire usage de la cavalerie que depuis la guerre contre ceux de Messéne, où ils en sentirent le besoin. Ils tiroient leurs cavaliers, principalement d'une petite ville assez voisine de Lacédémone, appellée *Sciros*, d'où ces Cavaliers furent nommés *Scirites* ou *Squirites*. Ils étoient toujours à la pointe de l'aîle gauche, & cette place leur appartenoit de droit. *Thucyd. l. 5. pag. 390.*

La cavalerie étoit encore plus rare chez les Athéniens : la situation de l'Attique, coupée de beaucoup de montagnes, en étoit la cause. Elle ne montoit, après la guerre contre les Perses qui étoit le beau temps de la Grece, qu'à trois cens chevaux : elle s'accrut depuis jusqu'à douze cens. Mais qu'est-ce que cela pour une République si puissante ?

J'ai déja remarqué ailleurs que chez les Anciens, tant Grecs que Romains, il n'est fait nulle part mention d'étriers, ce qui est bien étonnant. Ils se jettoient agilement sur le dos du cheval.

Corpora saltu.
Subjiciunt in equos. *Æneid. lib. 12 v. 287.*

Quelquefois le coursier, accoutumé de bonne heure à ce manége, se baissoit sur les jambes de devant, & donnoit lieu à son maître de monter sur lui plus facilement.

Indè inclinatus collum, submissus & armos
De more, inflexis præbebat scandere terga
Cruribus. *Silius, lib. 10 de equo Clælii equitis Romani.*

Xenoph. de re equest. p. 941. & 956.

Ceux que l'âge ou leur foiblesse rendoient plus pesans, se servoient du secours d'un valet pour monter à cheval, & ils imitoient en cela les Perses, chez qui cet usage étoit ordinaire. Gracchus fit placer aux deux côtés des grands chemins de l'Italie de belles pierres à une certaine distance les unes des autres, afin qu'elles aidassent les voyageurs à monter à cheval sans (*a*) le secours de personne.

Plut. in Gracch. pag. 838.

Je m'étonne que les Athéniens, habiles comme ils étoient dans le métier de la guerre, n'aient pas compris que la cavalerie étoit la partie essentielle d'une armée, sur-tout pour les batailles, & que quelqu'un de leurs Généraux n'ait pas tourné de ce côté-là leur attention & leur goût, comme Thémistocle le fit par rapport à la marine. Xénophon étoit bien capable de leur rendre un pareil service pour la cavalerie, dont il comprenoit parfaitement l'importance. Il a écrit sur ce sujet deux Traités, dont l'un regarde le soin qu'il faut prendre des chevaux, pour les bien connoître & pour les former, & il entre sur ce sujet dans un détail étonnant; & l'autre enseigne la maniere de former & d'exercer les cavaliers mêmes : tous deux bien dignes d'être lus par les gens du métier. Dans le dernier, il donne des vûes pour mettre la cavalerie en honneur, & il y prescrit en

(*a*) Ἀναβολέως μὴ δεομένοις. *Ce mot* ἀναβολεύς, *signifie un homme, un valet, qui aidoit son maître à monter à cheval.*

général des régles sur l'art militaire, qui peuvent être d'un grand secours pour tous ceux qui sont destinés à la profession des armes.

J'ai été surpris, en parcourant ce second traité, de voir avec quel soin Xénophon, homme de guerre & païen, recommande le culte de la religion, le respect pour les Dieux, & la nécessité d'implorer leur secours en toute occasion. Il répéte cette maxime jusqu'à treize fois différentes dans un écrit d'ailleurs assez court: & sentant bien que cette sorte d'affectation religieuse pourroit choquer certains esprits, il en fait une espece d'apologie, & termine cet Ecrit par une réflexion que je rapporterai ici toute entiere. « Si quelqu'un, dit-il, s'étonne que j'insiste si fort ici sur la nécessité qu'il y a de ne former aucune entreprise sans se rendre la Divinité propice & favorable, qu'il fasse attention qu'il y a dans la guerre mille conjonctures douteuses & obscures, où les Généraux occupés à se tendre mutuellement des embûches, ne peuvent, dans l'incertitude de ce qui se passe chez les ennemis, prendre conseil d'autre que des Dieux. Rien n'est douteux ni obscur à leur égard. Ils découvrent à qui il leur plaît l'avenir, par l'inspection des entrailles des bêtes, par le chant des oiseaux, par les visions, par les songes. Or il est à présumer que les Dieux sont plus disposés à favoriser de leurs lumié-

» res ceux qui ne les consultent pas seule-
» ment dans une nécessité urgente, mais
» qui dans tous les temps, & lorsqu'ils sont
» loin du danger, leur rendent tout le
» culte dont ils sont coupables.

Il étoit digne de ce grand homme de donner la plus importante des instructions à son fils Gryllus, à qui il adresse le Traité dont il s'agit, & qui, selon l'opinion commune, étoit chargé du soin de former les Cavaliers d'Athenes.

§. IV.

De la Marine, des Vaisseaux, & des Troupes de mer.

Si les Athéniens le cédoient à ceux de Lacédémone pour la cavalerie, ils l'emportoient infiniment sur eux pour ce qui regarde la marine, & nous avons vu que cette science les avoit rendus les maîtres de la mer, & leur avoit donné une grande supériorité au dessus de tous les autres peuples de la Grece. Comme cette matiere est importante pour l'intelligence de plusieurs endroits de l'histoire, je la traiterai avec un peu plus d'étendue que les autres; & je ferai grand usage de ce que le sçavant Pere Dom Bernard de Montfaucon en a écrit dans ses livres de l'Antiquité.

Les principales parties du vaisseau étoient la proue, la poupe, & le milieu, qui s'appelloit en latin *carina*, la caréne.

LA PROUE étoit ce qui avançoit au delà

de la caréne & du ventre du vaisseau; elle étoit ornée pour l'ordinaire de peintures & de différentes images de Dieux, d'hommes, ou d'animaux. L'éperon, qu'on appelloit *rostrum*, étoit plus bas & à fleur d'eau: c'étoit une poutre qui avançoit munie d'une pointe de cuivre; & quelquefois de fer. Les Grecs l'appelloient ἔμϐολον.

L'autre bout du navire opposé à la proue, étoit ce qu'on appelloit LA POUPE. Là étoit assis le Pilote, & tenoit le gouvernail, qui étoit une rame plus longue & plus large que les autres.

LA CARÈNE étoit le creux du vaisseau, ou le fond de cale.

Les vaisseaux étoient de deux especes. Les uns alloient à la rame, & étoient des vaisseaux de guerre: les autres alloient à la voile, & étoient des vaisseaux de charge destinés au négoce & aux transports. Les uns & les autres se servoient quelquefois en même temps de voiles & de rames, mais cela étoit plus rare. Les navires de guerre sont aussi appellés très-souvent dans les Auteurs des navires longs, & sont par-là distingués des vaisseaux de charge.

Les vaisseaux longs étoient encore divisés en deux especes: en ceux qu'on appelloit *actuariæ naves*, qui étoient des vaisseaux fort légers comme nos brigantins; & en long simplement. Les premiers s'appelloient ordinairement *ouverts*, parce qu'ils n'avoient pas de * pont. De ces bâtimens

* Pont, *en terme de marine, est le tillac, ou un plan-*

légers, il y en avoit de plus grands, & qui avoient les uns vingt, les autres trente, & les autres jusqu'à quarante rames, moitié d'un côté & moitié de l'autre, toutes sur la même file.

Les navires longs qui servoient pour la guerre, étoient de deux sortes. Les uns n'avoient qu'un rang de rames de chaque côté : les autres en avoient deux ou trois, ou quatre, ou cinq, ou en plus grand nombre, jusqu'à quarante : mais ces derniers étoient plus pour la montre que pour l'usage.

Les navires longs à un rang de rames, s'appelloient *aphractes* : c'est-à-dire, qu'ils n'étoient pas couverts, & n'avoient point de pont : on les distinguoit par-là des *cataphractes* qui en avoient. Ils avoient seulement vers la proue & vers la poupe de petits planchers où l'on se tenoit pour combattre.

Les vaisseaux employés le plus ordinairement dans les combats des Anciens, sont ceux à trois & à cinq rangs de rames, appellés *trirémes & quinqueremes*

C'est une grande question, & qui a donné lieu à beaucoup de sçavantes Dissertations, de sçavoir comment ces rangs de rames étoient disposés. Il y en a qui veulent qu'ils fussent mis en long, & à peu près comme sont aujourd'hui les rangs de rames

cher qui sépare les etages du navire. On dit aussi qu'un vaisseau a deux ou trois ponts, *quand il a dans son creux deux ou trois étages.*

dans les galeres. D'autres soutiennent que les rangs des birémes, des trirémes, des quinquérêmes, & d'autres, multipliés jusqu'au nombre de quarante en certains vaisseaux, étoient les uns sur les autres. On cite, pour ce dernier sentiment, des passages sans nombre d'Auteurs anciens qui semblent ne laisser aucun doute, & qui sont considérablement fortifiés par le témoignage de la colonne Trajanne, qui représente ces rangs les uns sur les autres. Cependant le Pere de Montfaucon avoue que tout ce qu'il a consulté de gens plus habiles dans la marine, déclarent que la chose conçue de cette maniere leur paroît impossible. Mais le raisonnement est une foible preuve contre l'expérience de tant de siecles, & attestée par tant d'Auteurs. Il est vrai qu'en supposant ces rangs de rames perpendiculairement les uns sur les autres, il n'est pas aisé de comprendre comment se pouvoit faire la manœuvre : mais dans les birémes & les trirémes de la colonne Trajanne, les rangs de dessous sont mis obliquement, & comme par degrés.

Dans les anciens temps on ne connoissoit point les navires à plusieurs rangs de rames : on se servoit de vaisseaux longs, où les rameurs, en quelque nombre qu'ils fussent, étoient tous sur la même ligne. Telle étoit la flotte que les Grecs envoyerent contre Troye. Elle étoit composée de douze cens voiles, dont les galeres de Béotie étoient de six vingts hommes chacune, &

Thucyd. l. 1. pag. 8.

celles de Philoctéte de cinquante, ce qui désigne sans doute les plus grandes & les plus petites. Leurs galeres n'avoient point de tillac, mais étoient faites comme de simples bateaux, ce qui se pratique encore, dit Thucydide par les pirates, pour n'être pas si-tôt découverts.

Thucyd. p 10. Les Corinthiens furent, à ce qu'on dit, les premiers qui changerent la forme des vaisseaux, & au lieu de simples galeres ils en firent à trois rangs, pour donner, par la multiplication des rames, plus d'agilité & d'impétuosité à leurs galeres. Leur ville, située avantageusement entre deux mers, étoit fort propre pour le commerce, & servoit comme d'entrepôt aux marchandises. A leur exemple, les habitans de Corcyre & les Tyrans de Sicile, équiperent aussi plusieurs galeres à trois rangs, un peu avant la guerre contre les Perses. Ce fut vers ce même-temps que les Athéniens, animés par les vives exhortations de Themistocle qui prévoyoit la guerre qui éclata bientôt après, en construisirent de pareilles, encore le tillac ne régnoit-il pas tout du long ; & ils s'appliquerent alors à la marine avec une ardeur & un succès incroyables.

Le bec ou l'éperon de la proue (*rostrum*) étoit la partie du vaisseau dont on faisoit le plus d'usage dans un combat naval. Ariston de Corinthe persuada aux Syracusains, dont la ville étoit alors assiégée par les Athéniens, de faire leurs proues plus basses & plus courtes ; & cet avis leur procura la

Diod. lib. 13. p. 141.

victoire. Car les Athénies ayant des proues fort hautes & fort foibles, leurs éperons ne frappoient que les parties élevées au dessus de l'eau, & par cette raison faisoient peu de dommage aux vaisseaux ennemis: au lieu que ceux des Syracusains, qui avoient des proues fortes & basses, & les éperons à fleur d'eau, couloient souvent à fond d'un seul coup les triremes des Athéniens.

Deux sortes de personnes servoient sur les vaisseaux. Les uns étoient employés à la conduite, à la manœuvre du vaisseau: c'étoient les rameurs, *remiges*: les matelots, *nautæ*: les autres étoient soldats, destinés à combattre, & désignés en grec par ce mot ἐπιβάται. Cette distinction n'avoit pas lieu dans les premiers temps, & c'étoient les mêmes qui ramoient, qui combattoient, & qui rendoient tous les autres services nécessaires dans un vaisseau: ce qui s'observoit encore quelquefois dans les temps postérieurs. Car Thucydide, en décrivant l'arrivée de la flotte des Athéniens à la petite Isle de Sphactérie, marque qu'il ne resta dans les vaisseaux que les rameurs du rang d'en bas, & que les autres descendirent avec leurs armes.

Thucyd. lib. 4 pag. 275.

1. La condition des rameurs étoit la plus pénible, & la plus dure. J'ai déja observé que les rameurs, aussi bien que les matelots, étoient tous citoyens & libres, & non esclaves ou étrangers comme aujourd'hui. Les rameurs étoient distingués par degrés.

Ceux du plus bas, s'appelloient *Thalamites* : ceux du milieu, *Zugites* : ceux d'en haut, *Thranites*. Thucydide remarque qu'on donnoit à ces derniers une plus forte paie, parce qu'ils manioient des rames plus longues & plus pesantes que celles des degrés inférieurs. Il (*a*) paroît que la chiourme, pour se mouvoir avec plus de justesse & de concert, étoit quelquefois conduite par le chant d'une voix, ou par le son de quelque instrument, & cette douce harmonie servoit non-seulement à régler leurs mouvemens, mais encore à diminuer & à charmer leurs peines.

C'est une question parmi les sçavans, si dans les grands vaisseaux chaque rame n'avoit qu'un rameur ; ou si elle en avoit plusieurs, comme en ont aujourd'hui les rames de nos galeres. Ce que Thucydide remarque de la paie des Thranites, semble insinuer qu'ils étoient seuls. Car, si d'autres avoient partagé le travail avec eux, pourquoi auroient-ils reçu une plus forte paie que ceux qui menoient seuls une rame, puisque ceux-ci avoient autant & peut-être plus de peine qu'eux. Le Pere de Montfaucon croit que dans les vaisseaux qui avoient plus de cinq rangs, il pouvoit y avoir plusieurs rameurs sur une seule rame.

Thucyd. lib. 4. pag. 275.

(*a*) Musicam natura ipsa videtur ad tolerandos facilius labores veluti muneri nobis dedisse. Si quidem & remiges cantus hortatur ? nec solùm in iis operibus, in quibus plurium conatus præeunte aliquâ jucundâ voce conspirat ; sed etiam singulorum fatigatio quamlibet se rudi modulatione solatur. *Quintil. lib.* 1. *c.* 10.

Celui qui prenoit ſoin de toute la chiourme, & qui commandoit dans le vaiſſeau, s'appelloit *nauclerus*, & étoit le premier Officier. Le ſecond étoit le Pilote, *gubernator*; il étoit aſſis à la poupe, tenoit en main le gouvernail, & conduiſoit le vaiſſeau. Sa ſcience conſiſtoit à bien connoître les côtes, les ports, les rochers, les bancs de ſable; & ſur-tout à bien diſcerner les vents & les aſtres: car, avant l'invention de la bouſſole, le Pilote pendant la nuit, ne pouvoit ſe conduire que par l'inſpection des aſtres.

2. Les ſoldats qui combattoient dans les vaiſſeaux, étoient à peu près armés comme ceux des armées de terre. Le nombre n'en étoit pas fixe. Les Athéniens à la bataille de Salamine avoient cent quatre-vingts vaiſſeaux, & ſur chacun dix-huit hommes de guerre, dont il y en avoit quatre qui tiroient de l'arc, & les autres étoient peſamment armés. L'Officier qui commandoit ces ſoldats, s'appelloit τριήραρχος; & celui qui commandoit toute la flotte, ναύαρχος ou ϛρατηγος.

Plut. in Them ſt. pag. 119.

On ne peut pas marquer au juſte le nombre de ceux qui ſervoient dans un vaiſſeau, tant ſoldats que matelots & rameurs: mais pour l'ordinaire il montoit à deux cens, plus ou moins, comme cela paroît dans le dénombrement que fait Hérodote de la flotte des Perſes du temps de Xerxès, & dans d'autres endroits où il eſt parlé de celle des Grecs. J'entends ici les grands

vaisseaux ; comme les Trirémes, qui étoit l'espece la plus usitée.

La paie de ceux qui servoient sur les vaisseaux a fort varié selon la différence des temps. Quand * le jeune Cyrus arriva en Asie, elle n'étoit que de trois oboles, qui faisoient la moitié d'une dragme, c'est-à-dire, cinq sols ; & le Traité entre les Perses & les Lacédémoniens avoit été conclu sur ce pied-là : ce qui donne lieu de croire que la paie ordinaire étoit de trois oboles. Cyrus, à la priere de Lysandre, en ajouta une quatrieme, ce qui faisoit par jour six sols huit deniers. Souvent elle étoit portée jusqu'à la dragme entiere qui repond à nos dix sols. Dans la flotte qui partoit pour la Sicile, les Athéniens donnoient par jour une dragme de paie. La somme de soixante talens (180000 livres) que ceux d'Egeste avancerent aux Athéniens pour l'entretien de soixante vaisseaux par mois, marque que la paie de chaque vaisseau pendant un mois montoit à un talent, c'est-à-dire, à trois mille livres ; ce qui suppose qu'il y avoit dans chaque vaisseau deux cens personnes qui recevoient par tête chaque jour une dragme, ou dix sols. Comme la paie des Officiers étoit plus forte, peut-être que la République fournissoit le surplus, ou qu'on le prenoit sur le total de la somme fournie

Xenoph. histor. Græc lib. 1. page 441.

Thucyd. lib. 6. pag. 431.

Ibid. p. 415.

* *Ce Traité portoit que les Perses paieroient par mois, pour chaque vaisseau, trente mines, qui faisoient la moitié d'un talent, ce qui montoit à trois oboles par tête pour ceux qui servoient dans le vaisseau*

pour

pour un vaisseau en rabattant quelque chose à chaque particulier.

Il en faut dire autant des troupes de terre que de celles de mer, si ce n'est que les Cavaliers avoient le double. Il paroît que la paie ordinaire des gens de pied étoit aussi de trois oboles, & qu'elle augmentoit selon les temps & le besoin. Thimbron Lacédémonien qui marchoit contre Tissapherne, promettoit un Darique par mois à chaque soldat, deux aux Capitaines, & quatre aux Colonels. Or un Darique par mois à chaque soldat faisoit par jour quatre oboles. Le jeune Cyrus, pour animer ses troupes que la crainte d'une trop longue marche décourageoit, au lieu d'un Darique qu'il donnoit par mois à chaque soldat, leur en promit un & demi, ce qui montoit par jour à une dragme, c'est-à-dire, à dix sols.

Xenoph. Exped. Cyri lib. 7.

On peut demander comment les Lacédémoniens, dont la monnoie de fer, qui seule avoit cours chez eux, n'étoit de mise nulle part ailleurs, pouvoient entretenir des armées de terre & de mer, & d'où ils tiroient l'argent nécessaire pour les faire subsister. Il n'y a point de doute qu'ils ne levassent, comme les Athéniens, des contributions sur leurs alliés, & encore plus sur les villes qu'ils mettoient en liberté, qu'ils protégeoient, ou qu'ils avoient conquises sur leurs ennemis. Le second fonds pour payer leurs troupes & leurs flottes, consistoit dans les secours qu'ils tiroient du Roi de

Perſe, comme on l'a vu en pluſieurs occaſions.

§. V.

Caractére particulier des Athéniens.

C'EST Plutarque qui nous en fournira preſque tous les traits. On ſçait combien, dans ſes portraits, il réuſſit à peindre d'après nature, & combien, après l'étude profonde qu'il avoit faite du génie & des mœurs de ce peuple, il étoit propre à en tracer le caractere.

Plut. de præcept. reip. ger. pag. 793.

I. (*a*) » Le peuple d'Athenes, dit Plu» tarque, ſe laiſſe emporter aiſément à la » colere, & on le fait revenir avec la même » facilité à des ſentimens de bonté & de » compaſſion. » L'hiſtoire en fournit une infinité d'exemples. La ſentence de mort prononcée contre les habitans de Mitylene, & révoquée le lendemain. La condamnation des dix Chefs, & celle de Socrate, ſuivies l'une & l'autre d'un prompt repentir & d'une vive douleur.

II. (*b*) » Il aime mieux ſaiſir vivement » une affaire par lui-même, & preſque la » deviner, que de ſe donner le loiſir de ſe » laiſſer inſtruire avec étendue & à fond.

Rien n'eſt plus étonnant que ce trait, & l'on a de la peine à le concevoir & à le croire vrai. Des artiſans, des laboureurs,

(*a*) Ὁ δῆμος Ἀθηναίων εὐκίνητός ἐστι πρὸς ὀργὴν, εὐμετάθετος πρὸς ἔλεον.

(*b*) Μᾶλλον ὀξέως ὑπονοεῖν ἢ διδάσκεσθαι καθ' ἡσυχίαν βουλόμενος.

des soldats, des matelots, sont gens grossiers pour l'ordinaire, ignorans, & d'une conception pesante. Il n'en étoit pas ainsi du peuple d'Athenes. Il avoit naturellement une pénétration, une vivacité, une délicatesse d'esprit même surprenantes. J'ai déja rapporté plus d'une fois le fait de Théophraste. (*a*) Il marchandoit quelque chose à une vieille femme d'Athenes qui vendoit des légumes. *Non, Monsieur l'Etranger*, lui dit-elle, *vous ne l'aurez point à meilleur marché*. Il fut étrangement surpris de se voir traiter d'Etranger, lui qui avoit passé presque toute sa vie à Athénes, & qui se piquoit de mieux parler que tout autre. Cependant c'est à son langage qu'elle reconnut qu'il n'étoit pas du pays. Nous avons vu que les soldats Athéniens sçavoient par cœur les beaux endroits des Tragédies d'Euripide. D'ailleurs, ces artisans, ces soldats, qui assistoient à toutes les délibérations publiques, étoient rompus dans les affaires, & entendoient à demi mot. On en peut juger par les harangues de Démosthéne, dont on sçait que le style étoit vif, serré, concis.

III. (*b*) » Comme son inclination le porte

(*a*) Cùm Theophrastus percontaretur ex anicula quadam, quanti aliquid venderet, & respondisset illa; atque addidisset: Hospes, non pote minoris: tulit molestè, se non effugere hospitis speciem, cùm ætatem ageret Athenis, optimèque loqueretur. *Cic. de clar. Orat. n.* 172.

(*b*) Ὥσπερ τῶν ἀνδρῶν τοῖς ἀδόξοις καὶ ταπεινοῖς βοηθεῖν προθυμότερος, οὕτως τῶν λόγων τοὺς

» à ſecourir les perſonnes d'une condi-
» tion baſſe, & qui ſont ſans conſidéra-
» tion, auſſi il aime les diſcours aſſaiſon-
» nés de plaiſanterie, & propres à le faire
» rire.

Xenoph. de Athen. Rep. page 691.

Il ſoutient les perſonnes de baſſe condi-
tion, parce qu'il n'en a rien à craindre
pour ſa liberté, & qu'il y voit un caractere
d'égalité & de reſſemblance avec ſon état.
Il aime la plaiſanterie, & en cela mar-
que qu'il eſt peuple, mais un peuple plein
de bonté & d'indulgence, qui entend
raillerie, qui ne ſe choque pas aiſément,
& qui n'eſt point délicat ſur les égards
qu'on lui doit.

Plut. ibid.

Un jour que l'aſſemblée
étoit toute formée, & que le peuple étoit
déja aſſis, Cléon, après s'être fait long-
temps attendre, arriva enfin couronné de
fleurs ; & il pria le peuple de remettre la
délibération au lendemain « Car aujour-
» d'hui, dit-il, j'ai affaire. Je viens de ſa-
» crifier aux Dieux, & je dois donner à
» ſouper à des étrangers de mes amis. »
Les Athéniens s'étant mis à rire, ſe leve-
rent & rompirent l'aſſemblée. A Carthage
il en eût coûté la vie à quiconque auroit
oſé plaiſanter de la ſorte, & prendre une
telle liberté avec un (*a*) peuple fier, hau-
tain, ombrageux, de mauvaiſe humeur,
& qui n'étoit point né pour les graces, &
encore moins pour la plaiſanterie. Dans une

παιγνιώδεις καὶ γελοίους ἀσπάζεται καὶ προτιμᾷ.

(*a*) Πικρὸν, σκυθρωπὸν, πρὸς παιδιὰν καὶ χάριν ἀνήδυντον καὶ σκληρόν.

autre occaſion, l'Orateur Stratoclès ayant annoncé au peuple une victoire, & en conſéquence fait faire des ſacrifices, trois jours après arriva la nouvelle de la défaite de l'armée. Comme le peuple parut mécontent & fâché. « De quoi avez-vous donc à » vous plaindre, leur dit-il, & quel mal » vous ai-je cauſé, de vous avoir fait paſ- » ſer trois jours plus agréablement que vous » n'euſſiez fait ſans moi.

IV. (*a*) « Il prend plaiſir à s'entendre » louer, & il ſouffre ſans peine qu'on le » raille & qu'on le critique. Quelque légere teinture qu'on ait d'Ariſtophane & de Démoſthene, on ſait avec quel ſuccès & quelle adreſſe ils employoient la louange & la critique à l'égard du peuple d'Athenes.

Quand la République étoit tranquille & en paix, dit ailleurs le même Plutarque, le peuple Athénien ſe divertiſſoit des Orateurs qui le flattoient. Mais dans les affaires importantes, & dans les dangers de l'Etat, il devenoit ſérieux, & préféroit ceux qui avoient coutume de combattre ſes injuſtes deſirs, comme Périclès, Phocion, Démoſthene. *Plut. in Phoc. p. 745.*

V. (*b*) « Il ſe rend redoutable même à » ceux qui le gouvernent, & il ſe montre » humain même à l'égard de ſes ennemis.

(*a*) Τοῖς μὲν ἐπαινοῦσιν ἀυτον μάλιστα χάιρει, τοῖς δὲ σκώπτουσιν ἥκιστα δυσχεραίνει.

(*b*) Φοβερός ἐστιν ἄρχων τῶν ἀρχόντων, εἶτα φιλάνθρωπος ἄχρι τῶν πολεμίων.

Plut. in Nic. p. 526. Le peuple d'Athenes profitoit des lumieres de ceux qui se distinguoient le plus par leur éloquence ou par leur prudence : mais il étoit plein de soupçons, & se tenoit en garde contre la supériorité de leur esprit, & contre leur habileté, & il prenoit plaisir à rabaisser leur courage, & à diminuer leur gloire & leur réputation. On en peut juger par l'Ostracisme, qui ne fut établi que pour tenir en bride ceux qui avoient un mérite & un crédit trop éclatant, & qui n'épargna ni les plus grands hommes, ni les plus gens de bien. La haine de la tyrannie & des Tyrans, qui étoit devenue comme naturelle aux Athéniens, les rendoit soupçonneux à l'excès, & leur faisoit tout craindre pour leur liberté de la part de ceux qui les gouvernoient.

Pour ce qui regarde leurs ennemis, ils ne les traitoient point à la rigueur, ils n'abusoient pas insolemment de la victoire, & n'exerçoient point de dureté envers les vaincus. L'amnistie ordonnée après la tyrannie des Trente marque qu'ils sçavoient oublier les maux qu'on leur avoit fait souffrir.

A ces différens traits que Plutarque a réunis dans un même endroit, on en peut joindre quelques autres, tirés pour la plupart du même Auteur.

VI. C'étoit (a) ce fonds de bonté & de douceur, dont j'ai déja parlé, naturel aux

(a) Πάτριον αὐτοῖς καὶ σύμφυτον ἦν τὸ φιλάνθρωπον. *In Pelop. pag.* 280.

Athéniens, qui les rendoit si attentifs aux regles de la politesse, & si délicats sur les bienséances, qualités qu'on ne croiroit pas devoir attendre du menu peuple. Dans la guerre que Philippe leur faisoit, ayant arrêté un de ses courriers, ils lurent toutes les lettres dont il étoit porteur, excepté celle qu'Olympias sa femme lui écrivoit, qu'ils lui renvoyerent toute cachetée sans l'avoir ouverte, par considération pour l'amour & le secret conjugal, dont les droits sont sacrés & doivent être respectés même parmi les ennemis. Les mêmes Athéniens ayant ordonné qu'on fît une exacte recherche des présens qu'Harpalus avoit distribués aux Orateurs, ils ne souffrirent pas qu'on fît la visite dans la maison de Calliclès nouvellement marié, cela par respect pour sa nouvelle épouse qui y étoit logée. On n'a pas toujours ces égards, & en pareille occasion, on ne se pique pas toujours de cette politesse.

Plut. in Demetr. p. 898.

Id. in Demost. p. 857

VII. Le goût des Athéniens pour tous les arts & pour toutes les sciences est trop connu, pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter long-temps. D'ailleurs j'aurai occasion d'en parler avec quelque étendue dans un autre endroit. Mais on ne peut voir sans admiration qu'un peuple, composé pour la plus grande partie, comme je l'ai déja dit, d'artisans, de laboureurs, de soldats, de matelots, ait porté la délicatesse du goût en tout genre à une si haute perfection, ce qui paroît le privilege d'une con-

dition plus relevée, & d'une éducation plus noble.

VIII. Il n'est pas moins étonnant que ce peuple (a) ait eu des vues si grandes, & ait porté si haut ses prétentions. Dans la guerre qu'Alcibiade lui fit entreprendre, plein de vastes projets & de magnifiques espérances, il ne se bornoit pas à la prise de Syracuse ni à la conquête de la Sicile; mais il embrassoit déja l'Italie, le Péloponnese, la Lybie, les Etats des Carthaginois, & l'empire de la mer jusqu'aux colonnes d'Hercule. Son entreprise manqua, mais il l'avoit formée, & la prise de Syracuse, qui ne tint à rien, auroit pû la faire réussir.

IX. Ce même peuple si grand, &, on peut le dire, si fier dans ses projets, n'avoit rien de ce caractere dans tout le reste. Dans ce qui regardoit la dépense de la table, les habits, les meubles, les bâtimens particuliers, en un mot la vie privée, il étoit frugal, simple, modeste, pauvre; mais somptueux & magnifique pour tout ce qui étoit public & capable de faire honneur à l'Etat. Ses victoires, ses conquêtes, ses richesses, ses liaisons continuelles avec les peuples de l'Asie mineure, n'amenerent point chez lui le luxe, la bonne chere, le faste, les folles dépenses. Xénophon remarque qu'on ne distinguoit point un citoyen d'un esclave par l'habillement. Les

De Rep. Athen. pag. 493.

(a) Μέγα φρονεῖ, μεγάλων ὀρέγεται. *Plut.*

plus riches habitans, les plus fameux Généraux, ne rougissoient point d'aller eux-mêmes au marché.

X. Ç'a été une grande gloire pour Athenes d'avoir nourri & formé dans son sein tant d'hommes excellens dans la science de la guerre, dans l'art de gouverner, dans la Philosophie, dans l'Eloquence, dans la Poésie, dans la Peinture, la Sculpture, l'Architecture : d'avoir fourni elle seule plus de grands hommes en tout genre qu'aucune autre ville du monde, si peut-être on en excepte Rome, qui (a) avoit puisé chez elle ses lumieres, & qui sçut mettre à profit les leçons qu'elle en avoit reçues : d'avoir été en quelque sorte l'école & la maîtresse de presque tout l'univers : d'avoir servi, & de servir encore de modele à toutes les nations qui se sont piquées de bon goût : en un mot, de leur avoir donné le ton, & prescrit la loi pour tout ce qui regarde les talens & les productions de l'esprit. L'endroit où je traiterai des sciences & des sçavans qui ont illustré la Grece, aussi bien que des arts & de ceux qui s'y sont distingués, en sera la preuve.

XI. Je termine ce portrait des Athéniens par un dernier trait qui ne peut leur être disputé, & qui se montre dans toutes leurs actions & dans toutes leurs entreprises : je veux dire l'amour & le zele pour la liberté. C'étoit-là leur qualité dominante, &

(a) Græcia capta ferum victorem cepit, & artes Intulit agresti Latio. *Horat. Epist.* 1. *lib.* 2.

le grand mobile du gouvernement. On les voit, dès le commencement de la guerre des Perses, tout sacrifier à la liberté de la Grece. Ils abandonnent, sans hésiter, leurs terres, leurs biens, leur ville, leurs maisons, pour se retirer sur des vaisseaux, afin de combattre l'ennemi commun qui vouloit les asservir. Quel beau jour pour Athenes, que celui où tous les Alliés, tremblant à la vue des offres avantageuses que lui faisoit le Roi de Perse, elle répondit aux Ambassadeurs de ce Roi par la bouche d'Aristide, que tout l'or & l'argent du monde n'étoit pas capable de la tenter, ou de la porter à vendre sa liberté, ni celle de la Grece! C'est par de si généreux sentimens que les Athéniens, non-seulement devinrent le rempart de la Grece, mais qu'ils préserverent le reste de l'Europe & tout l'Occident de l'invasion des Perses.

Plut. in Aristid. p. 324.

Ces grandes qualités étoient mêlées de grands défauts, & souvent tout contraires, tels qu'on peut se les imaginer dans un peuple volage, léger, inconstant, capricieux, comme étoit le peuple d'Athenes.

§. VI.

Caractere commun des Lacédémoniens & des Athéniens.

JE ne puis m'empêcher de copier ici ce que dit Monsieur Bossuet sur le caractere des Athéniens & des Lacédémoniens. L'endroit est long, mais ne le paroîtra pas, &

l'achevera de faire connoître à fond le genie de ces deux peuples.

Parmi toutes les Républiques dont la Grece étoit composée, Athenes & Lacédémone étoient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avoit à Athenes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacédémone. Athenes vouloit le plaisir : la vie de Lacédémone étoit dure & laborieuse. L'une & l'autre aimoit la gloire & la liberté : mais à Athenes la liberté tendoit naturellement à la licence : & contrainte par des loix sévéres à Lacédémone, plus elle étoit réprimée au dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au dehors. Athenes vouloit aussi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt se mêloit à la gloire. Ses citoyens excelloient dans l'art de naviger ; & la mer, où elle régnoit, l'avoit enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût assujétir, & ses richesses, qui lui inspiroient ce desir, lui fournissoient le moyen de le satisfaire. Au contraire à Lacédémone l'argent étoit méprisé. Comme toutes les loix tendoient à faire une République guerriere ; la gloire des armes étoit le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent possédés. Dès-là naturellement elle vouloit dominer ; & plus elle étoit au dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacédémone, par sa vie réglée, étoit ferme dans ses maximes & dans ses desseins.

Athenes étoit plus vive, & le peuple y étoit trop maître. La Philosophie & les loix faisoient à la vérité de beaux effets dans des naturels si exquis : mais la raison toute seule n'étoit pas capable de les retenir. Un sage Athénien, & qui connoissoit admirablement le naturel de son pays, nous apprend que la crainte étoit nécessaire à ces esprits trop vifs & trop libres, & qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Plat lib. 3. de Leg.

Alors deux choses les perdirent, la gloire de leurs belles actions, & la sûreté où ils croyoient être. Les Magistrats n'étoient plus écoutés ; & comme la Perse étoit affligée par une excessive sujétion, Athenes, dit Platon, ressentit les maux d'une excessive liberté.

Ces deux grandes Républiques, si contraires dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embarrassoient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujétir toute la Grece; de sorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre : car, outre que chacune souhaitoit pouvoir conserver sa liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux Républiques trop fâcheux. Celui de Laédémone étoit dur. On remarquoit dans son peuple je ne sçais quoi de

farouche. Un gouvernement trop rigide & une vie trop laborieuse y rendoient les esprits trop fiers, trop austères, & trop impérieux : joint qu'il falloit se résoudre à n'être jamais en paix sous l'empire d'une ville qui, étant formée pour la guerre, ne pouvoit se conserver qu'en la continuant sans relâche. Ainsi les Lacédémoniens vouloient commander, & tout le monde craignoit qu'ils ne commandassent.

Arist. Polit. lib. 8. p. 4.

Id. 7. p. 14.

Xenoph. de rep. Lacon.

Les Athéniens étoient naturellement plus doux & plus agréables. Il n'y avoit rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les festins & les jeux étoient perpétuels; où l'esprit, où la liberté & les passions donnoient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisoit à leurs alliés, & étoit encore plus insupportable à leurs sujets. Il falloit essuyer les bizarreries d'un peuple flatté, c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celles d'un Prince gâté par la flatterie.

Plat. de rep. lib. 8.

Ces deux villes ne permettoient point à la Grece de demeurer en repos. On a vu la guerre du Péloponnése, & les autres, toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone & d'Athenes. Mais ces mêmes jalousies qui troubloient la Grece, la soutenoient en quelque façon, & l'empêchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces Républiques.

Les Perses apperçurent bientôt cet état de la Grece. Ainsi tout le secret de leur po-

litique étoit d'entretenir ces jaloufies, & de fomenter ces divifions. Lacédémone, qui étoit la plus ambitieufe, fut la premiere à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrerent dans le deffein de fe rendre maîtres de toute la nation; & foigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous enfemble. Déja les villes de Grece ne regardoient dans leurs guerres que le Roi de Perfe, qu'elles appelloient le grand Roi, ou le Roi par excellence, comme fi elles fe fuffent déja comptées pour fujettes. Mais il n'étoit pas poffible que l'ancien efprit de la Grece ne fe réveillât à la veille de tomber dans la fervitude, & entre les mains des Barbares.

Plut. lib. 3. de leg. Ifocrat. Panegyr.

De petits Rois Grecs entreprirent de s'oppofer à ce grand Roi, & de ruiner fon Empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la difcipline que nous avons vûe, Agéfilas, Roi de Lacédémone, fit trembler les Perfes dans l'Afie Mineure, & montra qu'on les pouvoit abattre. Les feules divifions de la Grece arrêterent fes conquêtes. La fameufe retraite des dix mille Grecs, qui, après la mort du jeune Cyrus, malgré les troupes victorieufes d'Artaxerxe, traverferent quelque temps auparavant en corps d'armée tout l'Empire des Perfes, & retournerent dans leur pays : cette action, dis-je, montra à la Grece plus que jamais, qu'elle nourriffoit une milice invincible à laquelle tout devoit céder, & que fes feu-

Polyb. lib. 3.

les divisions la pouvoient soumettre à un ennemi trop foible pour lui resister quand elle seroit unie.

Nous verons dans la suite comment Philippe, Roi de Macédoine, profitant de ces divisions, vint à bout à la fin, moitié par adresse, & moitié par force, de se rendre le plus puissant de la Grece, & comment il obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendards contre l'ennemi commun. Ce qu'il n'avoit fait qu'ébaucher, Alexandre son fils l'acheva; & montra à l'univers étonné ce que peuvent l'habileté & le courage contre les armées les plus nombreuses & l'appareil le plus terrible.

Après ces réflexions sur le gouvernement des principaux peuples de la Grece, tant en paix qu'en guerre, & sur leurs différens caractères, il me reste à parler de ce qui regarde la religion, & c'est par où commencera le Volume suivant.

Fin du quatrieme Tome.

TABLE
DU QUATRIEME VOLUME.
HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

PLAN ET DIVISION
de ce Quatrieme Volume, *page* 1.

CHAPITRE SECOND.



LIVRE NEUVIEME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

✠

LIVRE DIXIEME.

MŒURS ET COUTUMES DES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de la Table.

